

T... comme Traîtrise

Sue Grafton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Sue

G R A F T O N

T... COMME
TRAÎTRISE



SEUIL
Policiers

Sue Grafton

T... COMME TRAÎTRISE

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR MARIE-FRANCE DE PALOMÉRA

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION DIRIGÉE
PAR ROBERT PÉPIN

Titre original : *T is for Trespass*
Éditeur original : A Marian Wood Book,
G.P. Putnam's Sons, New York
© 2007 by Sue Grafton
ISBN original : 978-0-399-15448-5
ISBN : 978-2-02-096485-2

© Éditions du Seuil, juin 2009, pour la traduction française

www.editionsduseuil.fr

À Elizabeth Gastiger, Kevin Frantz
et Barbara Toohey,
en toute admiration et affection.

Remerciements

L'auteur souhaite remercier les personnes suivantes pour leur précieux concours :

Joe B. Jones, pharmacien (e.r.) ; John Mackall, avocat, Seed Mackall LLP ; Dan Trudell, président d'ARS, Accident Reconstruction Specialists ; le D^r Robert Failing, médecin anatomopathologiste (e.r.) ; Sylvia Stallings et Pam Taylor, de Sotheby's International Realty ; Sally Giloth ; Barbara Toohey ; Greg Boller, procureur adjoint, du Bureau du procureur du comté de Santa Barbara ; Randy Reetz, de la Chambre de commerce de Santa Barbara ; Sam Eaton, avocat, du cabinet Eaton & Jones ; Ann Cox ; Ann Marie Kopeikan, directrice de Vocational Nursing, Lorraine Malachak, spécialiste auxiliaire de Nursing Programs, et Eileen Campbell, services administratifs de l'université de Santa Barbara ; Christine Estrada, administratrice au tribunal du comté de Santa Barbara, service de documentation et archives de la juridiction supérieure de Santa Barbara ; Liz Gastiger ; Boris Romanowski, contrôleur judiciaire, département d'application des peines de l'État de Californie ; Lynn McLaren, détective privée ; Maureen Murphy, Maureen Murphy Fine Arts ; Laurie Roberts, photographe ; et Dave Zanolini, huissier de justice, United Process Servers.

Prologue

Je ne veux pas penser aux prédateurs de ce monde. Je sais qu'ils existent, mais je préfère porter mon attention sur ce que la nature humaine a de meilleur : la compassion, la générosité, le désir de venir en aide aux personnes dans le besoin. Ce qui peut paraître absurde au vu de notre ration quotidienne et médiatique d'informations détaillant à loisir vols, agressions, viols, meurtres et autres ignominies. Les esprits cyniques me jugeront idiot, mais je sers le bien et travaille de mon mieux à isoler les êtres malfaisants de leurs sources de profit. Je sais qu'il y aura toujours quelqu'un en embuscade pour abuser des personnes vulnérables, des très jeunes ou des très vieux, des esprits candides de tous âges. Une longue expérience me l'a appris.

Solana Rojas était de cette engeance...

1

SOLANA

Elle avait un vrai nom, bien sûr, celui qu'on lui avait donné à la naissance et qui lui avait servi pendant une bonne partie de sa vie, mais, là, elle en avait un autre. Elle était Solana Rojas, dont elle avait usurpé le personnage. Son ancien moi avait disparu ; elle changeait d'identité comme on respire. Elle était la plus jeune de neuf enfants. Sa mère, Marie Terese, s'était retrouvée enceinte de son aîné, un fils, à dix-sept ans, et de son puîné à dix-neuf. Tous les deux étaient issus d'une union jamais sanctifiée par le mariage et portaient le nom d'un père qu'ils n'avaient jamais connu. Celui-ci avait été envoyé en prison pour une histoire de drogue et y était mort, tué par un codétenu pour un paquet de cigarettes.

À vingt et un ans, Marie Terese avait convolé avec un certain Panos Agillar. Elle avait porté les six enfants qu'il lui avait faits en huit ans avant de la quitter et de se tirer avec une autre. À trente ans, elle s'était retrouvée seule et sans le sou, avec huit enfants de treize ans à trois mois. Elle s'était remariée, cette fois avec un quinquagénaire, un homme dur au travail et conscient de ses responsabilités. Il avait engendré Solana, son premier enfant et le dernier de sa mère, leur unique rejeton.

Pendant qu'elle grandissait, ses frères et sœurs avaient accaparé tous les rôles qu'offrait une famille : le sportif, le soldat, le rigolo, le gagneur, la reine de tragédie, la pute, la sainte-nitouche et le touche-à-tout. Lui avait échoué celui de la propre-à-rien. Comme sa mère, elle s'était fait engrosser hors des liens du mariage et avait mis au monde un garçon à dix-huit ans à peine. Dès lors, elle n'avait connu que des malheurs. Rien n'avait jamais bien tourné pour elle. Elle enchaînait les bulletins de salaire sans pouvoir rien mettre de côté ni aller de l'avant. En tout cas, de l'avis de ses frères et sœurs. Ces dernières se répandaient en bons conseils, la sermonnaient et l'enjôlaient, et finissaient par lever les bras au ciel d'impuissance en sachant qu'on ne la changerait jamais. Ses frères exprimaient leur exaspération, mais sortaient habituellement leur portefeuille pour la tirer du pétrin. Aucun d'entre eux n'avait compris combien elle était maligne.

Un vrai caméléon ! Elle se camouflait derrière son personnage de paumée. Elle ne leur ressemblait pas, ni à eux ni à personne, mais il lui avait fallu des années pour jouir pleinement de sa différence. Au début, elle avait cru que son côté bizarre relevait de la dynamique

familiale, mais la vérité lui était apparue très tôt, à l'école primaire. Les rapports émotionnels qui reliaient les autres n'existaient pas chez elle. Elle fonctionnait comme une créature coupée de tous, et sans empathie. Elle faisait semblant d'être comme les petits garçons et les petites filles de sa classe avec leurs chamailleries et leurs pleurs, leurs bavardages, leurs fous rires et leurs efforts pour être bons élèves. Elle observait leurs comportements et les imitait, se fondant dans leur univers jusqu'à donner l'impression d'en faire partie intégrante. Elle se mêlait à leurs discussions, mais seulement pour feindre de rire à une blague ou renchérir sur ce qui venait d'être dit. Elle était toujours d'accord. Elle n'exprimait jamais son opinion pour la bonne raison qu'elle n'en avait pas. Elle ne manifestait ni envies ni désirs personnels. Elle passait surtout inaperçue, mirage ou fantôme, toujours à l'affût de petites stratégies pour exploiter autrui. Tandis que ses camarades ne pensaient qu'à eux et oubliaient tout le reste, elle était hyperattentive. Elle voyait tout et ne tenait à rien. À dix ans, elle savait qu'elle utiliserait un jour son art du camouflage. Ce n'était qu'une question de temps.

À vingt ans, elle avait acquis l'art de disparaître si vite et de façon si automatique que souvent elle ne se rendait pas compte qu'elle avait quitté la pièce. Elle était là, et la seconde d'après elle n'y était plus. Elle passait pour être une compagne idéale car elle renvoyait une image en miroir de la personne avec qui elle se trouvait et se coulait dans n'importe quel moule. Elle était à la fois le mime et sa mimique. Naturellement, les gens l'aimaient bien et lui faisaient confiance. Elle incarnait aussi l'employée rêvée : responsable, ne se plaignant jamais, jamais fatiguée, prête à faire tout ce qu'on lui demandait. Elle arrivait tôt et repartait tard. On y voyait une marque d'altruisme, alors que c'était en réalité une indifférence absolue, sauf lorsqu'il s'agissait de faire progresser ses propres objectifs.

À certains égards, cet art du subterfuge lui avait été imposé. Ses frères et sœurs avaient réussi, pour la plupart, à mener à bien leurs études et donnaient l'impression, à ce stade de leur vie, de mieux réussir qu'elle. Dépanner la benjamine, dont les perspectives d'avenir s'annonçaient lamentables comparées aux leurs, leur donnait bonne conscience. Même si elle ne boudait pas leur générosité, il lui déplaisait de leur être subordonnée. Elle avait découvert une façon d'être leur égale en se constituant un joli petit pactole qu'elle conservait sur un compte bancaire secret. Autant les laisser ignorer que son sort s'était nettement amélioré. Son frère, celui qui venait après l'aîné et avait un diplôme de droit, était le seul membre de la famille dont elle appréciait l'utilité. Il ne tenait pas plus qu'elle à s'esquinter au travail et n'hésitait pas à faire une entorse au règlement si le résultat le justifiait.

À deux reprises déjà, elle avait emprunté une identité et était devenue quelqu'un d'autre. Elle repensait avec tendresse à ses personnages, comme on le fait pour de vieilles amies parties vivre dans un autre État. Telle une actrice formée à l'école de Stanislavski, elle avait un nouveau rôle à jouer. Elle était désormais Solana Rojas et se concentrait sur son personnage. Elle endossait sa nouvelle identité à la façon d'une houppelande et se sentait à l'abri et protégée dans la personne qu'elle était devenue.

La Solana d'origine... celle dont elle avait emprunté la vie... était une femme avec qui elle avait travaillé des mois durant, dans l'aile des convalescents d'une maison de retraite. La vraie Solana, « l'Autre » comme elle l'appelait dans son esprit, était aide-soignante de sa profession. Elle aussi avait fait des études d'infirmière. À cette différence près que l'Autre avait obtenu son diplôme, alors qu'elle-même avait dû abandonner l'École d'infirmières avant d'avoir terminé le programme. Tout ça à cause de son père. Il était mort et personne ne s'était porté volontaire pour payer les études de sa fille. Après l'enterrement, sa mère lui avait demandé de les laisser tomber et de se trouver un emploi, et elle avait obéi. Elle avait d'abord travaillé comme technicienne de surface dans une entreprise de nettoyage, puis comme aide-soignante en se persuadant qu'elle était une véritable infirmière diplômée, ce qui aurait été le cas si elle avait fini ses études à l'université de la ville. Elle savait faire tout ce que faisait l'Autre, mais pour un salaire inférieur parce qu'il lui manquait les qualifications voulues. Et ça, c'était juste ?

Elle avait choisi la vraie Solana Rojas comme les autres avant. Douze ans de différence d'âge, l'Autre ayant soixante-quatre ans et elle cinquante-deux. Sans être vraiment identiques, leurs traits physiques présentaient assez de ressemblances pour un observateur ordinaire. Elles étaient à peu près de la même taille et de la même corpulence, et elle savait que le poids ne portait pas à conséquence. Les femmes passaient leur temps à en changer ; si quelqu'un remarquait la différence, l'explication serait vite trouvée. La couleur des cheveux non plus. Ils pouvaient être de toutes les nuances disponibles dans une gondole de drugstore. Elle était déjà passée de brun à blond, puis à roux, teintes qui contrastaient vivement avec les cheveux gris qui lui étaient venus à trente ans.

L'année précédente, elle les avait foncés peu à peu pour accentuer la ressemblance. Un jour, une recrue fraîchement engagée à la maison de convalescence les avait prises pour des sœurs, ce qui l'avait plongée dans l'extase. L'Autre était hispanique, pas elle. Mais elle pourrait aisément le prétendre au besoin. Ses ancêtres étaient de souche méditerranéenne ; des Italiens et des Grecs mâtinés de Turcs à peau olivâtre et cheveux de jais, plus de grands yeux noirs. Quand elle se

trouvait en compagnie d'Anglos, si elle ne se faisait pas remarquer et vaquait à sa tâche, on supposait qu'elle ne connaissait pas beaucoup la langue. Autrement dit, beaucoup de conversations se déroulaient en sa présence comme si elle ne pouvait en comprendre un traître mot. En réalité, c'était l'espagnol qu'elle ne parlait pas.

Ses préparatifs pour s'approprier l'identité de l'Autre avaient pris une brusque accélération le mardi de la semaine précédente.

Le lundi, l'Autre avait annoncé au personnel infirmier qu'elle avait donné son préavis de quinze jours. Les cours reprenaient sous peu et elle voulait marquer une pause avant de recommencer à étudier à plein temps. C'avait été le signal que l'heure était venue de passer à l'acte. En l'occurrence subtiliser le portefeuille de l'Autre car son plan exigeait un permis de conduire. À peine y avait-elle pensé que l'occasion s'était présentée. Parce qu'elle voyait son existence sous cet angle : une succession de possibilités qui surgissaient pour lui permettre de s'instruire et de progresser. La vie ne lui avait pas donné beaucoup d'atouts, et ceux dont elle disposait, elle avait été obligée de se les créer toute seule.

Elle se trouvait dans la salle de repos du personnel quand l'Autre était rentrée d'un rendez-vous chez le médecin. Elle avait été malade peu de temps avant et avait dû subir des examens fréquents pendant sa phase de rémission. Elle disait à qui voulait l'entendre que son cancer était une bénédiction. Qu'elle savourait mieux la vie. Que sa maladie l'incitait à revoir ses priorités. Elle avait été admise en troisième cycle pour préparer un MBA de gestion des services de santé.

L'Autre avait accroché son sac dans son placard avec son pull par-dessus. C'était la seule patère utilisable parce que la seconde avait perdu un écrou et pendouillait. L'Autre avait refermé son placard et enclenché la serrure à combinaison, mais sans composer le code. Histoire de gagner du temps et de l'ouvrir plus facilement à la fin de la journée.

Elle avait attendu et quand l'Autre avait gagné le bureau des infirmières, elle avait enfilé une paire de gants jetables et tiré sur la serrure. En un rien de temps elle avait ouvert le placard, fouillé le sac de l'Autre et pris son portefeuille. Après avoir retiré le permis de son volet transparent, elle l'avait remis en place en respectant le même enchaînement mais en sens inverse, exactement comme si elle rembobinait une pellicule de film. Elle avait ôté les gants et les avait fourrés dans la poche de son uniforme. Le permis avait trouvé sa place sous la semelle intérieure « D^r Scholl » de sa chaussure droite. Pas qu'on l'aurait soupçonnée. Quand l'Autre verrait que son permis manquait, elle croirait l'avoir oublié ailleurs. C'était systématique. Les gens se reprochent toujours d'être négligents et distraits. Il leur vient

rarement à l'idée d'accuser le voisin. Et là, personne ne la montrerait du doigt vu qu'elle s'appliquait toujours à se montrer irréprochable en présence d'autrui.

Pour exécuter le reste du plan, elle avait attendu que l'équipe de l'Autre ait fini son service et que le personnel administratif soit reparti. Tous les bureaux de devant étaient vides. Comme d'habitude le mardi soir, les portes n'étaient pas fermées à clé à cause de l'équipe de ménage. Pendant que celle-ci trimait, il était facile d'entrer et de trouver les clés des classeurs métalliques. Elles étaient rangées dans le bureau de la secrétaire et ne demandaient qu'à être prises et à servir. Personne ne s'étonnerait de sa présence, et sûr que personne ne se rappellerait qu'elle était passée. Les femmes de ménage dépendaient d'une entreprise de nettoyage de l'extérieur. Leur travail consistait à passer l'aspirateur, essuyer la poussière et vider les corbeilles. Qu'auraient-elles pu connaître du fonctionnement interne de l'aile de convalescence d'une maison de retraite pour seniors, hein ? Pour elles et vu son uniforme, elle était une infirmière diplômée, une personne de condition supérieure, considérée, et en droit de faire ce qui lui plaisait.

Elle avait sorti le dossier de candidature que l'Autre avait rempli. Le formulaire de deux pages comportait toutes les données dont elle aurait besoin pour incarner son nouveau personnage : date de naissance, lieu de naissance... Santa Teresa en l'occurrence... numéro de Sécurité sociale, études, numéro d'habilitation professionnelle, dernier poste occupé. Elle avait photocopié le document, ainsi que les deux lettres de recommandation jointes au dossier de l'Autre. Et aussi ses évaluations annuelles et ses révisions de salaire, et avait alors été saisie d'une flambée de rage devant l'écart humiliant entre leurs rétributions respectives. Elle avait remis les papiers dans le dossier, puis le dossier dans le classeur, qu'elle avait refermé à clé. Les clés avaient retrouvé leur place dans le tiroir du bureau de la secrétaire, puis elle était repartie.

2 DÉCEMBRE 1987

Je m'appelle Kinsey Millhone. Je suis détective privée à Santa Teresa, une petite ville du sud de la Californie située à cent cinquante kilomètres au nord de Los Angeles. Nous arrivions à la fin 1987, année où le statisticien de la police de Santa Teresa avait recensé 5 homicides, 10 braquages de banques, 98 cambriolages de lieux de résidence, 309 interpellations pour vol de véhicule et 514 pour vol à l'étalage, le tout pour une population d'environ 85 102 habitants, en excluant Colgate à la périphérie nord de la ville et Montebello au sud.

C'était l'hiver en Californie, autrement dit le jour déclinait dès cinq heures de l'après-midi. À cette heure-là, les lumières jaillissaient partout dans la ville. On avait allumé les radiateurs à gaz et les flammes bleues des brûleurs s'enroulaient autour des piles de fausses bûches. À la rigueur humait-on ici ou là l'odeur ténue d'une vraie flambée de vrai bois. Comme nous manquons d'arbres à feuilles caduques à Santa Teresa, le triste spectacle de branches dénudées sur fond de ciel gris de décembre nous est épargné. Les pelouses, feuillages et arbustes restaient encore verts. Dans la grisaille des journées, des éclaboussures de couleur émaillaient le paysage : les bougainvillées saumon et magenta qui fleurissent pendant tout décembre et jusqu'en février. L'océan Pacifique présentait une surface réfrigérante d'un gris profond et sans cesse en mouvement, et les plages affichaient leur solitude. La température avait chuté et avoisinait les dix degrés dans la journée. Nous portions tous de gros pulls en nous plaignant du froid.

Pour moi, les affaires avaient ralenti malgré le nombre d'infractions majeures qui se produisaient. Quelque chose dans la saison semblait décourager la délinquance en col blanc. Les escrocs s'occupaient sans doute de leurs achats de Noël payés avec les fonds qu'ils avaient piqués dans les caisses de leurs sociétés respectives.

Les fraudes aux comptes bancaires et aux hypothèques étaient en chute libre, et les arnaqueurs des achats en ligne manquaient de ressort et d'appétit. Même les conjoints en rupture de ban ne semblaient pas d'humeur belliqueuse, sentant peut-être que les hostilités pouvaient respecter la trêve des confiseurs. Je continuais d'effectuer mes recherches de routine au Bureau des archives, mais en dehors de ça je n'étais guère sollicitée. Cependant, les poursuites devant les tribunaux constituant toujours un sport en chambre très

présé, je ne chômais pas dans mes fonctions d'huissier de justice du comté de Santa Teresa dûment enregistré et agréé. Cette activité accumulait les kilomètres à mon compteur, mais n'avait rien d'épuisant et me rapportait assez de sous pour payer mes factures. L'accalmie n'aurait qu'un temps, mais rien, strictement rien, ne me permettait de subodorer ce qui s'annonçait.

À 8 h 30 ce lundi matin 7 décembre-là, je pris mon sac besace, mon blazer et mes clés de voiture et me dirigeai vers la porte pour aller au travail. J'avais fait l'impasse sur mes cinq kilomètres habituels de jogging, peu désireuse de me secouer pour faire de l'exercice avant l'aube. Vu la douceur rassurante de mon lit, je ne me sentais même pas coupable. Alors que je franchissais le portail, une plainte brève se superposa au grincement habituel des gonds. Je pensai aussitôt *chat, chien, bébé, télé*. Mais aucune de ces hypothèses ne s'appliquait vraiment à ce que j'avais entendu. Je m'arrêtai, tendis l'oreille, mais ne perçus que les bruits ordinaires de la circulation. Je me remis en marche et, au moment précis où j'arrivais à ma voiture, j'entendis à nouveau la plainte. Rebroussant chemin, je franchis le portail en sens inverse et filai vers le jardin de derrière. Au moment où je tournais à l'angle de la maison, mon propriétaire apparut. Henry a quatre-vingt-sept ans et possède la résidence dont dépend mon studio. Il était visiblement désespéré.

— C'était quoi, ça ?

— Aucune idée. Je l'ai entendu au moment où j'ouvrais le portail.

Nous restâmes immobiles à écouter les bruits coutumiers du quartier le matin. Pendant une minute entière, rien ne se produisit, puis ça recommença. Je penchai la tête à la façon d'un chiot et dressai l'oreille en essayant de localiser d'où venait la plainte, que je savais proche.

— Gus ? lui demandai-je.

— Peut-être. Attends une seconde, j'ai sa clé.

Pendant qu'Henry repartait la chercher dans sa cuisine, je fis les quelques pas qui me séparaient de la propriété voisine, où habitait Gus Vronsky. Comme Henry, Gus allait bientôt aborder les quatre-vingt-dix ans, mais si Henry se montrait parfois coupant, Gus, lui, donnait dans la causticité mordante. Il s'était valu la réputation amplement méritée d'enquiquineur du voisinage, étant le genre de type à se plaindre à la police s'il jugeait votre télévision trop bruyante ou votre gazon trop haut. Il appelait le Service d'hygiène municipal pour lui signaler les chiens qui aboyaient, vaguaient et utilisaient son jardin pour vous-savez-quoi. Il téléphonait à la Ville pour vérifier que les permis de construire avaient bien été délivrés pour des projets mineurs : clôtures, patios, nouvelles ouvertures, réfections de toitures. Il suspectait que tout ce que vous faisiez était illégal et se croyait là

pour vous remettre dans le droit chemin. À mon humble avis, il se souciait moins des règles et règlements que de semer la pagaille pour son plus grand bonheur. Et si, ce faisant, il vous mettait à dos votre voisin, il ne s'en délectait que davantage. Sa longue existence tenait probablement à son ardeur à semer la zizanie. Je n'avais jamais eu de prise de bec avec lui, mais des échos m'en étaient revenus. Henry faisait preuve d'indulgence à son égard, même s'il avait eu droit plus d'une fois à des coups de téléphone exaspérants.

Pendant les sept années que j'avais vécues en qualité de voisine d'à côté, j'avais vu l'âge le courber presque jusqu'au point de rupture. Il avait été grand jadis, mais c'était maintenant un vieux bonhomme voûté à la poitrine creuse, le dos en C comme si une chaîne invisible reliait sa nuque à un boulet qu'il traînait entre les jambes. Le tout me traversa l'esprit en un éclair, soit le temps qu'Henry revienne avec un trousseau de clés à la main.

Nous traversâmes du même pas la pelouse de Gus et escaladâmes les marches de sa véranda. Henry martela la vitre de sa porte d'entrée.

— Gus ? Ça va ?

Cette fois la plainte fut clairement audible. Henry ouvrit la porte et nous entrâmes. La dernière fois que j'avais vu Gus, probablement trois semaines avant, il se trouvait dans sa cour et engueulait deux gamins de neuf ans qui peaufinaient leurs ollies⁽¹⁾ dans la rue devant sa maison. D'accord, c'était bruyant, mais leur patience et leur agilité m'avaient ébahie. Et puis, autant déployer son énergie à maîtriser les vrilles qu'à laver les vitres ou à shooter dans les cannettes vides, passe-temps favoris des jeunes de mon époque.

J'aperçus Gus une demi-seconde après Henry. Le vieil homme était tombé. Il gisait sur le côté droit, le visage terreux. Il s'était démis l'épaule, et la tête de l'humérus était sortie de sa cavité. Sous son maillot de corps, sa clavicule saillait comme un embryon d'aile. Gus avait des bras de faucheur et une peau si transparente que je voyais ses veines se ramifier le long de ses omoplates. Des meurtrissures bleu foncé laissaient deviner des lésions de ligaments ou de tendons qui mettraient sûrement longtemps à guérir.

J'éprouvai une bouffée de douleur intense, comme si j'étais moi-même atteinte. Par trois fois, j'avais blessé quelqu'un à mort, mais uniquement en autodéfense, et ma réaction n'avait rien à voir avec mon aversion de petite nature pour les moignons et autres témoignages de souffrance. Henry s'agenouilla à côté de Gus et tenta de le relever, mais le cri perçant de ce dernier l'en dissuada. Je m'aperçus qu'une des prothèses auditives de Gus s'était détachée et avait roulé par terre, hors de sa portée.

Avisant un téléphone noir à cadran comme on n'en fait plus sur une table au bout du canapé, je composai le 911⁽²⁾ et m'assis en

attendant que cesse le bourdonnement ouaté qui m'emplissait la tête. Quand l'opératrice prit l'appel, je lui exposai le problème et demandai une ambulance. Je lui donnai l'adresse et rejoignis Henry dès que j'eus raccroché.

— Elle a dit d'ici sept à dix minutes. On peut faire quelque chose pour lui en attendant ?

— Vois si tu trouves une couverture pour le maintenir au chaud.

Henry m'étudia.

— Ça va ? Tu ne m'as pas l'air trop fraîche non plus.

— Ça va, ne t'inquiète pas. Je reviens tout de suite.

La maison de Gus était la copie conforme de celle d'Henry et il ne me fallut pas longtemps pour trouver la chambre. Un désordre inimaginable s'offrit à ma vue : le lit défait, des vêtements partout et jetés n'importe comment. Un fouillis hallucinant encombrait une commode ancienne et un *tallboy*(3). La pièce sentait le moisi et les sacs-poubelle trop pleins. Je dégageai le jeté de lit d'un emmêlement de draps et couvertures et regagnai le séjour.

Henry couvrit Gus avec précaution en veillant à ne pas le bouger.

— Quand êtes-vous tombé ?

Gus leva un œil douloureux vers Henry. Il avait les yeux bleus et des paupières de chien de meute.

— Cette nuit... Je me suis endormi sur le canapé. À minuit je me suis levé pour éteindre la télévision et je me suis rétamé. Je ne me rappelle pas dans quoi je me suis pris les pieds. Je me suis retrouvé par terre avant de m'en rendre compte.

Il avait la voix faible et gaillonneuse. Pendant qu'Henry lui parlait, j'allai lui remplir un verre d'eau au robinet de la cuisine. Je me fis un devoir de ne pas regarder la pièce, qui était encore pire que celles que j'avais déjà vues. Comment pouvait-on vivre dans une saleté pareille ? J'inspectai rapidement les tiroirs, mais sans y trouver le moindre torchon ou chiffon propre. Avant de revenir dans le séjour, j'ouvris la porte de derrière et la laissai entrouverte dans l'espoir de dissiper l'odeur de rance qui imprégnait tout. Je tendis le verre d'eau à Henry et le vis sortir un mouchoir propre de sa poche. Il le trempa dans l'eau et humecta les lèvres parcheminées de Gus.

Trois minutes après, j'entendis la sirène de l'ambulance qui s'engageait dans notre rue. Quand j'arrivai à la porte d'entrée, le conducteur se garait en double file et descendait de voiture avec les deux infirmiers de rigueur qui avaient fait le trajet à l'arrière. Un véhicule rouge vif de la brigade de pompiers s'immobilisa derrière et déversa sa ration personnelle d'urgentistes. Les barres lumineuses des deux voitures clignotaient à contretemps, créant un curieux bégaiement de lumière. J'ouvris la porte en grand et laissai entrer trois hommes et deux femmes, tous jeunes, tous en chemisette bleue

avec des écussons aux manches. Le premier type portait de cinq à sept kilos de matériel, à savoir : un moniteur ECG, un défibrillateur et un oxymètre de pouls. Une des femmes trimbalait un sac d'urgence, que je savais contenir la pharmacie et les sondes d'intubation.

Je pris le temps de fermer à clé la porte de derrière, puis j'attendis dans la véranda de devant, tandis que les urgentistes vaquaient à leur travail. C'était un boulot qui les mettait souvent sur les rotules. Par la porte ouverte me parvenaient un murmure réconfortant de questions et les réponses tremblées de Gus. Je ne tenais pas à être présente quand on le bougerait. Encore un gémissement de sa part et c'est moi qu'on soignerait.

Henry me rejoignit un moment après et nous battîmes en retraite dans la rue. Des voisins s'étaient plantés çà et là sur le trottoir, mobilisés par une urgence dont ils ignoraient tout. Henry échangea quelques mots avec Moza Lowenstein, qui habitait deux maisons plus loin. Comme les blessures de Gus n'engageaient pas le pronostic vital, nous pouvions discuter entre nous sans lui manquer de respect. Un quart d'heure s'écoula encore avant qu'on le hisse à l'arrière de l'ambulance. Il était déjà sous perfusion.

Henry interrogea le conducteur, un brun massif d'une trentaine d'années, qui nous dit le conduire aux urgences de l'hôpital de Santa Teresa, « St. Terry's » comme nous l'appelons avec affection.

Henry lui déclara qu'il les suivrait en voiture.

— Tu viens ? me demanda-t-il.

— Impossible. Je dois filer au travail. Tu me tiens au courant ?

— Bien sûr. Je te passe un coup de fil dès que j'ai des nouvelles.

J'attendis que l'ambulance se soit éloignée et qu'Henry sorte en marche arrière de son allée, puis je montai dans ma voiture.

Sur le trajet, je m'arrêtai à un cabinet d'avocats et pris une citation à comparaître et s'expliquer pour notifier à un parent n'ayant pas la garde des enfants qu'on souhaitait modifier la pension alimentaire. L'ex-conjoint était un certain Robert Vest, qu'à part moi j'appelais déjà « Bob » en toute cordialité. Notre Bob exerçait la profession de conseiller fiscal indépendant et travaillait chez lui, à Colgate. Je vérifiai l'heure à ma montre et comme il n'était que dix heures à peine, je pris la direction de son domicile en espérant le trouver assis à son bureau.

Je repérai sa maison et la longuai à une vitesse légèrement inférieure à la normale, puis je fis demi-tour et me rangeai le long du trottoir d'en face. L'allée et le garage ouvert étaient tous deux déserts. Je mis les papiers dans mon sac, traversai la rue et escaladai les marches de la véranda. La présence du quotidien du matin sur le paillason laissait entendre que Bob était encore au lit. Il avait dû rentrer aux aurores. Je frappai et attendis. Deux minutes s'écoulèrent.

Je frappai de nouveau, cette fois en insistant. Toujours rien. J'obliquai à droite et jetai un coup d'œil en douce par la fenêtre. Mon regard traversa la salle à manger et se perdit dans la cuisine obscure. Il s'en dégageait une morne impression de vacuité. Je regagnai ma voiture, notai la date et l'heure de mon intervention avortée et gagnai l'agence.

3

SOLANA

Six semaines après le départ de l'Autre, Solana donna elle aussi son congé. Son jour de remise de diplôme, en quelque sorte. L'heure était venue de faire ses adieux à son emploi d'aide-soignante échelon inférieur et de progresser dans sa carrière en qualité d'infirmière en titre nouvellement homologuée. Même si tout le monde l'ignorait, une nouvelle Solana Rojas avait vu le jour et menait une vie parallèle dans la même communauté urbaine. Vous aviez des gens pour qui Santa Teresa n'était qu'une petite ville, mais Solana savait qu'elle allait pouvoir mener sa barque sans grand risque de se taper dans son homonyme. Elle l'avait déjà fait, et avec une facilité confondante.

Elle s'était procuré deux nouvelles cartes de crédit au nom de Solana Rojas en y substituant sa propre adresse. Dans son raisonnement, utiliser le diplôme et le crédit de l'Autre n'avait rien de frauduleux. Jamais il ne lui serait venu à l'idée de l'utiliser pour des achats qu'elle n'avait pas l'intention de payer. Loin de là. Elle réglait ses factures dès qu'elles arrivaient au courrier. Avec un léger découvert peut-être, mais elle s'empressait de remplir ses chèques nouvellement imprimés et de les envoyer. Elle ne pouvait pas se permettre d'être dans le rouge, car elle savait que si un compte était dirigé vers une agence de recouvrement, l'usurpation d'identité risquait d'être mise au jour. Et ça, il n'en était pas question. Rien ne devait entacher le nom de l'Autre.

Restait un petit souci : l'écriture de l'Autre et sa signature impossible à imiter. Elle avait essayé, mais sans réussir à reproduire son gribouillis illisible. Elle craignait qu'un employé de magasin trop pointilleux ne compare sa signature à elle avec la signature miniaturisée figurant sur le permis de conduire de l'Autre. Pour éviter des questions gênantes, elle gardait en permanence dans son sac une orthèse de repos qu'elle passait à son poignet droit avant de faire des courses. Cela lui permettait d'invoquer un syndrome du canal carpien qui lui valait un regard de compassion et non de suspicion devant son imitation maladroite de ladite signature.

Mais même – il s'en était fallu de peu dans un grand magasin du centre-ville. Pour se faire une gâterie, elle s'était offert une paire de draps neufs, un nouveau dessus-de-lit et deux oreillers en duvet, qu'elle avait apportés à la caisse du rayon. La vendeuse avait enregistré les articles et, en regardant le nom sur la carte de crédit,

levé un œil étonné.

— C'est incroyable ! Je viens de m'occuper d'une Solana Rojas il n'y a pas dix minutes !

Solana avait souri et écarté d'un geste la coïncidence.

— Ça arrive tout le temps. Nous sommes trois en ville à porter les mêmes prénom et nom. Tout le monde nous confond !

— J'imagine ! Ça doit être agaçant.

— Oh, il n'y a pas de quoi en faire un drame, mais c'est parfois comique.

La femme avait jeté un coup d'œil rapide à la carte de crédit.

— Puis-je vous demander une pièce d'identité ? lui avait-elle dit gentiment.

— Tout à fait.

Solana avait ouvert son sac à main en fouillant son contenu avec une bonne volonté ostensible. Elle s'était rendu compte en un éclair qu'elle n'osait pas montrer à la femme le permis volé alors que l'Autre venait de passer. L'Autre en possédait sûrement un double maintenant. Si elle l'avait présenté, la caissière n'aurait pas manqué de le reconnaître.

Elle avait cessé de fouiller son sac.

— Mon Dieu, mon portefeuille ! Où ai-je bien pu l'oublier ?

— Avez-vous fait d'autres achats avant de venir ici ?

— Mais oui, vous avez raison ! Je me rappelle maintenant que je l'ai sorti et posé sur le comptoir quand j'ai acheté une paire de chaussures. J'étais sûre de l'avoir repris puisque j'ai sorti ma carte de crédit, mais j'ai dû le laisser.

La caissière tendit la main vers le téléphone.

— Je vérifie tout de suite au rayon chaussures. On l'aura mis de côté.

— Oh, ce n'était pas ici, mais dans un magasin au bas de la rue. Tant pis. Pouvez-vous me mettre ces articles en attente ? Je repasse les payer, le temps de récupérer mon portefeuille.

— Pas de problème. Je vous les garde à la caisse.

— Merci mille fois.

Elle avait quitté le magasin en abandonnant les articles de literie, qu'elle avait fini par acheter dans un centre commercial à des kilomètres de là. L'incident l'avait plus effrayée qu'elle n'osait se l'avouer. Elle y avait longuement réfléchi les jours suivants et avait jugé en définitive qu'elle ne pouvait pas se permettre de jouer avec le feu. Elle s'était rendue au bureau de l'état civil pour se procurer un duplicata du certificat de naissance de l'Autre. Puis elle était allée au Bureau des immatriculations, où elle avait rempli une demande de permis de conduire au nom de Solana Rojas en le domiciliant à son adresse personnelle, à Colgate. Il existait sûrement plus d'une Solana

Rojas au monde, de même que plus d'un John Smith. Elle avait raconté à l'employé que son mari était décédé et qu'elle venait d'apprendre à conduire. Elle avait été obligée de passer un examen écrit et un test pratique avec un examinateur assis à côté d'elle, et avait réussi sans peine les deux épreuves. Ensuite elle avait signé les formulaires, on avait pris sa photo, et elle avait reçu en retour un permis temporaire en attendant que Sacramento établisse le document définitif et le lui envoie par courrier.

Il ne lui était plus resté qu'un dernier détail à régler, d'ordre peut-être plus matériel. Elle avait de l'argent, mais ne voulait pas y toucher pour subvenir à ses besoins. Elle gardait en réserve un petit pécule secret au cas où elle aurait voulu se volatiliser... ce qui lui arriverait un jour, forcément... mais elle avait besoin de rentrées régulières. Après tout, elle avait son fils, Tiny, à entretenir. Il lui fallait absolument un emploi. C'est pourquoi elle avait épluché les petites annonces tous les jours et ce, durant des semaines entières, mais en vain. On demandait plus de techniciens, employées de maison et ouvriers à la journée que de professionnels de santé, ce qui la mettait en colère. Elle avait travaillé dur pour en arriver là et personne ne semblait avoir besoin de ses compétences.

Deux familles cherchaient quelqu'un pour s'occuper d'enfants à domicile. L'une spécifiait « ayant l'expérience des nourrissons et des jeunes enfants », l'autre mentionnait un « enfant d'âge préscolaire ». Toutes deux précisaient que la maman travaillait à l'extérieur. Incroyable... ouvrir sa porte à n'importe qui d'assez doué pour savoir lire ! Les femmes d'aujourd'hui n'avaient pas une ombre de bon sens. Elles se comportaient comme si être mère était indigne d'elles. Une occupation insignifiante à la portée du premier venu trouvé dans la rue ! L'idée qu'un pédophile puisse cocher l'annonce dans le journal le matin et être douillettement installé le soir avec sa prochaine victime ne leur traversait donc jamais l'esprit ? Et on venait vous parler de références et de vérification d'antécédents ! Ces femmes étaient prêtes à tout et s'empresseraient de mettre la main sur n'importe qui, pourvu que la personne en question soit polie et à peu près présentable. Évidemment, si elle voulait de longues heures de travail et un salaire de misère, elle se porterait candidate... En fait, elle avait d'autres ambitions.

Car il fallait penser à Tiny. Cela faisait plus de dix ans qu'ils vivaient dans le même appartement peu reluisant. Tiny alimentait les discussions entre ses frères et sœurs, qui le jugeaient gâté-pourri, irresponsable et manipulateur. En fait, le garçon s'appelait Tomasso. Cinq kilos huit à la naissance ! Elle s'en était tirée avec une infection génitale qui l'avait guérie de tout autre désir et capacité de maternité ultérieure. C'était un nouveau-né superbe, mais le pédiatre qui l'avait

examiné après l'accouchement avait dit qu'il présentait une déficience. Là, sur le moment, elle ne se souvenait plus du terme exact... toujours est-il qu'elle n'avait tenu aucun compte du diagnostic inquiétant du médecin. Malgré son gabarit, les pleurs du nourrisson étaient faibles, de vrais miaulements. Il manquait de vigueur, avait des réflexes médiocres et un contrôle musculaire très réduit. Plus du mal à téter et à déglutir, ce qui posait des problèmes d'allaitement. Le médecin lui avait conseillé de le placer dans une institution, où un personnel spécialisé dans ce genre d'enfants s'occuperait de lui. Elle n'avait rien voulu entendre. L'enfant avait besoin d'elle. Il était la joie et la lumière de sa vie, et s'il avait des problèmes, elle trouverait le moyen de les résoudre.

Il n'avait pas une semaine qu'un de ses frères à elle le surnommait déjà « Tiny(4) », et ce petit nom lui était resté. Dans son esprit, elle l'appelait tendrement « Tonto(5) », qui semblait lui aller comme un gant. Comme le Tonto des films de western, il la suivait comme un toutou, un bon copain loyal et fidèle. Âgé de trente-cinq ans maintenant, il avait un nez épaté, des yeux profondément enfoncés dans leurs orbites et un visage lisse de bébé. Ses cheveux noirs ramenés en queue-de-cheval découvraient des oreilles placées bas sur sa tête. Il n'avait pas été un enfant facile, mais elle lui avait consacré sa vie.

Quand il s'était retrouvé dans l'équivalent de la sixième en enseignement spécialisé, il pesait quatre-vingts kilos et avait un certificat du médecin le dispensant d'éducation physique. Il était hyperactif, sujet à des accès de colère et de comportement destructeur quand on le contrariait. Ses résultats durant tout le primaire et le secondaire n'avaient pas été brillants parce qu'il pâtissait d'un déficit d'apprentissage qui lui rendait la lecture difficile. Les conseillers d'éducation lui serinaient que son fils souffrait d'un retard mental moyen, mais elle n'en avait tenu aucun compte. Tiny avait du mal à se concentrer en classe ? Pourquoi l'accuser, lui ? C'était la faute de l'enseignant qui ne faisait pas correctement son travail. Certes, il avait un problème d'élocution, mais elle comprenait son fils sans difficulté. Il avait redoublé à deux reprises, en cours moyen seconde année, et de nouveau en quatrième, puis avait fini par abandonner ses études en classe de seconde, le jour de ses dix-huit ans. Il s'intéressait à peu de choses, ce qui, ajouté à sa corpulence, bloquait toute perspective d'emploi régulier, voire d'emploi tout court. Il était robuste et se rendait utile, mais n'était pas vraiment fait pour le travail. Elle l'avait entièrement à sa charge et tous deux s'en trouvaient bien.

Elle tourna la page et chercha dans la rubrique « Aide à domicile ». Elle ne fit pas tout de suite attention à l'annonce, mais quelque chose l'incita à revenir en arrière. Là, presque en haut, une petite annonce

de dix lignes demandait une infirmière particulière à temps partiel pour une femme âgée souffrant de démence sénile et qui avait besoin de soins qualifiés. « Personne sûre, de toute confiance, disposant d'un véhicule », était-il précisé. Rien sur son honnêteté. Suivaient une adresse et un numéro de téléphone. Elle allait essayer d'obtenir de plus amples détails avant de se présenter pour un entretien. Elle aimait avoir la possibilité d'évaluer la situation avant de décider si le déplacement en valait la peine.

Elle saisit le téléphone et décrocha.

À 10 h 45, j'avais un rendez-vous pour discuter d'un dossier qui me tenait à cœur. La semaine précédente, j'avais reçu un appel d'un avocat nommé Lowell Effinger, qui représentait la partie en cause dans un procès intenté à la suite d'un accident survenu entre deux véhicules sept mois auparavant. Au mois de mai précédent, le jeudi avant le week-end du Memorial Day(6), sa cliente, Lisa Ray, au volant de sa Dodge Dart de 1973, s'apprêtait à tourner à gauche en sortant d'un parking de l'université lorsqu'elle avait été heurtée par une camionnette qui arrivait sur sa droite. Le véhicule de Lisa Ray avait été gravement endommagé. On avait appelé la police et une ambulance. Lisa souffrait d'une bosse à la tête. L'équipe médicale l'avait examinée et lui avait conseillé de se rendre aux urgences à St. Terry's. Bien que secouée et sous le choc, elle avait décliné toute assistance médicale. À première vue, elle ne supportait pas l'idée d'attendre des heures juste pour être renvoyée chez elle avec une série de mises en garde et une ordonnance lui prescrivant un antalgique léger. Il lui avait été recommandé de guetter les symptômes d'une éventuelle commotion cérébrale et de consulter son médecin traitant au besoin.

Le conducteur de la camionnette, Millard Fredrickson, était lui aussi secoué, mais pour l'essentiel indemne. C'était sa femme, Gladys, qui avait le plus souffert, et elle avait tenu à être conduite à St. Terry's, où les examens du médecin urgentiste avaient révélé une commotion cérébrale, de sévères contusions et des lésions des tissus mous de la nuque et du bas du dos. Un scanner avait montré des ruptures de ligaments dans la jambe droite, et les radios des fractures au pelvis et deux côtes cassées. On l'avait soignée et dirigée sur un orthopédiste pour la rééducation.

Lisa avait prévenu le jour même son agent d'assurances, qui avait alerté à son tour l'expert de California Fidelity Insurance, dont j'avais (pure coïncidence) partagé un moment les bureaux. Le vendredi, lendemain de l'accident, l'expert en question, Mary Bellflower, avait contacté Lisa et enregistré sa déclaration. D'après le rapport de la police, Lisa était dans son tort parce qu'elle aurait dû s'assurer que la voie était libre. Mary s'était rendue sur le lieu de l'accident et avait pris des photos. Elle avait aussi photographié les dégâts infligés aux deux véhicules, puis conseillé à Lisa de faire établir des devis de remise en état. D'après elle, la voiture finirait à la casse, mais il lui

fallait des chiffres pour ses dossiers.

Quatre mois plus tard, les Fredrickson entamaient des poursuites. J'avais vu une photocopie des griefs qui comportait suffisamment de « considérant que » et « il s'ensuit » pour terrifier le citoyen moyen. La plaignante, était-il précisé, « était atteinte dans sa santé, sa force et son activité, avait subi un préjudice physique grave et permanent, un choc et des blessures émotionnelles, qui avaient causé et continueront à causer une grande détresse émotionnelle et d'importantes souffrances physiques et mentales, responsables d'une détérioration de la vie commune... (etc., etc.). La plaignante demande des dommages et intérêts comprenant, mais non limités à, les frais médicaux passés et futurs, la perte du salaire, et tous les frais et dépens annexes et prévus par la loi ».

L'avocate de la plaignante semblait penser qu'un million de dollars et leur suite réconfortante de zéros suffiraient à adoucir et à calmer les nombreux tourments de sa cliente. J'avais croisé plusieurs fois Hetty au tribunal où m'avaient appelée d'autres affaires, et en étais ressortie en espérant ne jamais l'avoir pour adversaire. Petite et trapue, la cinquantaine finissante, c'était une femme au comportement agressif et totalement dénuée d'humour. Je ne voyais pas ce qui avait pu l'aigrir à ce point. Elle traitait ses confrères de la partie adverse comme le rebut du genre humain, et leur malheureux client avec l'appétit d'un ogre qui dévorait des bébés par plaisir.

En temps normal, CFI aurait confié l'affaire à l'un de ses avocats, mais Lisa Ray était convaincue d'obtenir de meilleurs résultats avec un défenseur de son choix. Elle refusait catégoriquement tout accord à l'amiable et avait fait appel aux services de Lowell Effinger, peut-être par crainte que California Insurance revienne sur sa première attitude et fasse la morte. Contestant le rapport de la police, Lisa Ray jurait ne pas être dans son tort. Elle soutenait que Millard Fredrickson était en pleine accélération et que Gladys n'avait pas attaché sa ceinture, contrevenant ainsi au code de la route californien.

Le dossier que m'avait transmis Lowell Effinger comportait des photocopies de nombreuses pièces : demande de production de documents de la part de la plaignante, demande additionnelle de présentation de documents, dossiers médicaux du Service des urgences de l'hôpital, comptes rendus des différents personnels médicaux qui avaient soigné Gladys Fredrickson. S'y ajoutaient les photocopies des témoignages de Gladys Fredrickson, de son mari, Millard, et de la défenderesse, Lisa Ray. J'avais parcouru rapidement les rapports de la police et feuilleté les transcriptions d'interrogatoires. Les photographies et schémas du lieu de l'accident, qui montraient les positions relatives des deux véhicules avant et après la collision, avaient retenu plus longuement mon attention. Un point posait

problème, d'après moi : les déclarations d'un témoin de l'accident qui allaient dans le sens de la version Lisa Ray. J'avais dit à Effinger que j'allais les examiner de plus près, après quoi j'avais organisé ce rendez-vous en milieu de matinée avec Mary Bellflower.

Avant de m'engager dans les bureaux de California Insurance, je mis mes œillères mentales et sentimentales. J'avais travaillé dans leurs locaux en des temps très lointains et mes rapports avec la compagnie d'assurances s'étaient terminés sur une fausse note. Il était entendu qu'on mettait un bureau à ma disposition en échange d'enquêtes sur les fraudes à l'incendie volontaire et fausses déclarations de décès. À l'époque, Mary Bellflower, jeune mariée de vingt-quatre ans au visage avenant et impertinent et à l'esprit vif, venait d'être engagée. Maintenant, elle comptait quatre ans d'expérience à son actif, et c'était un plaisir de l'avoir comme interlocutrice. J'inspectai sa table de travail en m'asseyant et cherchai des photos encadrées de son mari, Peter, et des bambins qu'elle aurait pu engendrer dans l'intervalle. N'en voyant aucune en évidence, je m'interrogeai sur les résultats de ses projets de maternité. Je jugeai préférable de ne pas poser de questions et en vins à nos moutons.

— De quoi s'agit-il ? lui demandai-je. Faut-il prendre les allégations de Gladys Fredrickson au pied de la lettre ?

— Il semblerait. Outre les éléments irréfutables... côtes cassées, pelvis fracturé et ligaments déchirés... nous avons affaire à des lésions des tissus mous, qui sont plus difficiles à prouver.

— Et tout ça pour un accrochage ?

— J'en ai bien peur. Les collisions de faible impact sont parfois plus graves qu'on le croirait. L'aile droite de la camionnette des Fredrickson a embouti le côté gauche de la voiture de Lisa Ray avec assez de violence pour provoquer un tête-à-queue des deux véhicules. Il s'est produit un second impact quand l'aile arrière droite de Lisa est entrée en contact avec l'aile arrière gauche de la camionnette.

— Disons que je vois.

— Parfait. Les médecins sont tous des praticiens auxquels nous avons déjà eu affaire et on ne relève aucune trace de diagnostics frauduleux ou de factures gonflées. Si la police n'avait pas incriminé Lisa, nous serions nettement plus enclins à ne pas bouger. Je ne dis pas que nous ne ferons rien, mais elle est manifestement dans son tort. J'ai envoyé la plainte par mail à l'ICPI(7) pour qu'ils y jettent un œil. Si la plaignante est du genre procédurier, son nom figurera forcément dans leur base de données. Détail mineur... et je ne pense pas qu'il ait son importance ici... Millard Fredrickson s'est retrouvé handicapé à la suite d'un accident de voiture il y a quelques années. La malchance le poursuit.

Mary pensait que Gladys finirait sûrement par accepter cent mille

dollars, frais médicaux non compris ; une affaire du point de vue de la compagnie, car elle lui permettrait d'éviter la menace d'un procès jugé avec ses risques concomitants.

— Un million de dollars ramenés à cent mille ? C'est énorme comme discount !

— Nous sommes rodés ! L'avocat met haut la barre pour que le compromis final nous paraisse des plus profitables.

— Pourquoi rechercher un compromis ? Si vous restez sur vos positions, la femme peut faire marche arrière. Qui vous dit qu'elle n'exagère pas ?

— C'est possible, mais peu vraisemblable. Elle a soixante-trois ans et, facteur aggravant, elle est en surcharge pondérale. Avec la prise en charge ambulatoire, la kiné, les rendez-vous de chiropracteur et la couverture médicamenteuse, elle est dans l'incapacité de travailler. D'après les médecins, son handicap risque d'être permanent, ce qui ne va pas simplifier la situation.

— Quel genre de travail fait-elle ? Je ne l'ai pas vu mentionné.

— C'est quelque part là-dedans. Elle s'occupe des facturations d'une série de petites entreprises.

— Pas très lucratif à première vue. Ses revenus ?

— Vingt-cinq mille par an, à l'en croire. Elle jouit d'un crédit d'impôts, mais, d'après son avocat, elle peut présenter des factures et des reçus pour étayer son dossier.

— Et que dit Lisa Ray ?

— Elle a vu venir la camionnette, mais a cru avoir largement le temps de tourner, d'autant que Millard Fredrickson avait mis son clignotant pour signaler qu'il tournait à droite et avait ralenti. Lisa a amorcé son virage à gauche, ensuite, tout ce dont elle se souvient, c'est la camionnette qui lui fonçait dessus. Lui estime qu'il roulait à moins de quinze à l'heure, mais que faire quand un véhicule d'une tonne et demie vous emboutit ? Lisa l'a vu arriver, mais n'a pas pu dégager. Millard jure que c'est le contraire. Il dit avoir écrasé le frein, mais que Lisa avait déboîté si brusquement qu'il n'y avait pas moyen d'éviter de lui rentrer dedans.

— Et le témoin ? Vous l'avez interrogé ?

— Ma foi, non. En fait, il ne s'est jamais manifesté et le signalement de Lisa est des plus succincts. « Un homme âgé avec des cheveux blancs et un blouson d'aviateur en cuir marron », c'est tout ce dont elle se souvient.

— Les flics présents sur les lieux n'ont pas relevé ses nom et adresse ?

— Non, ni eux ni personne ! Le temps que la police se pointe, il s'était volatilisé. Nous avons placardé des avis de recherche dans tout le secteur et dans la section « Personnel » des petites annonces.

Jusqu'ici, pas de réponse.

— Je vais rencontrer Lisa et vous rappellerai. Elle se souviendra peut-être d'un détail qui me permettra de localiser le type.

— Croisons les doigts. Un procès jugé tient du cauchemar. Qu'on aille jusque-là et je peux quasiment te garantir que Gladys arrivera en fauteuil roulant avec minerve et attelle peu sympathique à la jambe. Il suffira qu'elle raconte sa triste histoire pour récolter un million de dollars séance tenante.

— Je vois, lui dis-je.

Je regagnai mon agence, où je liquidai la paperasse en souffrance.

Là où nous en sommes, il y a deux points que je dois sans doute mentionner.

1. Je ne conduis plus ma Volkswagen berline 1974, mais une Ford Mustang à transmission manuelle, mode de conduite qui a ma préférence. C'est un coupé deux portes, avec une prise d'air avant, des pneus larges et le plus long capot jamais placé sur une Mustang de série. L'heureux détenteur d'une Boss 429 comprendra. Ma bien-aimée Coccinelle bleu pâle s'était vu pelleter, capot le premier, dans une fosse lors de ma dernière enquête. J'aurais dû la recouvrir de terre et l'inhumer sur les lieux, mais la compagnie d'assurances avait exigé que je la fasse enlever pour m'assurer qu'elle était irréparable. Pas vraiment une surprise alors que le capot était ratatiné contre le pare-brise éclaté, qui lui-même reposait sur la banquette arrière ou à proximité.

J'avais repéré la Mustang dans un dépôt de voitures d'occasion et l'avais achetée le jour même en y voyant le véhicule idéal pour un travail de planque. Où avais-je la tête ? Même avec son extérieur Grabber Blue, je m'étais dit que cette voiture vétuste se fondrait dans le paysage. Où avais-je la tête ? ! Les deux premiers mois, un type sur trois m'arrêtait dans la rue pour discuter du moteur huit cylindres en V mis au point à l'origine pour les courses de la NASCAR(8). Le temps de me rendre compte de son côté voyant, j'étais moi-même tombée amoureuse de la voiture et ne supportais plus l'idée de m'en défaire.

2. Bientôt, quand vous verrez mes ennuis s'accumuler, vous vous demanderez pourquoi je ne me suis pas adressée à Cheney Phillips, mon copain d'antan, qui travaille pour la police de Santa Teresa... d'antan signifiant « ex », mais je n'entrerai pas dans les détails. D'ailleurs, je finis par lui téléphoner, mais j'étais déjà dans de beaux draps...

Mon agence occupe un petit bungalow de deux pièces avec cabinet de toilette et cuisine, sis dans une petite rue latérale du centre-ville de Santa Teresa. Il est à un jet de pierre du tribunal, mais surtout peu dispendieux. La construction est prise en sandwich entre ses voisines dans un alignement de pavillons bas qui ressemblent à ceux des Trois Petits Cochons. Elle est perpétuellement affichée à la vente, autrement dit je risque d'être expulsée si un acquéreur se profile.

Après ma rupture avec Cheney, je n'avais pas été déprimée à proprement parler, mais l'envie de faire de l'exercice m'avait abandonnée. Pendant des semaines je n'avais pas couru. Et encore, « couru » est un mot trop indulgent, puisqu'il sous-entend couvrir neuf kilomètres en une heure. Ce que je fais s'apparente à un jogging lent, plus exigeant qu'une marche rapide, mais guère.

J'ai trente-sept ans, et beaucoup de femmes que je connais gémissent sur leur prise de poids en y voyant un effet secondaire de l'âge, phénomène que je compte bien éviter. Certes, mon comportement diététique laisse à désirer. Je dévore une quantité induite de fast-food, des Royal Cheese du McDonald's pour être précise, et consomme moins de neuf portions de fruits et légumes par jour (en réalité moins d'une, sauf si on compte les frites). Après le départ de Cheney, j'ai fait des sauts en voiture jusqu'au guichet de commandes à emporter plus souvent qu'il n'était bon pour moi. L'heure était venue de secouer mon blues et de me prendre en main. Je me jurai donc, comme presque tous les matins, de me remettre à courir dès le lendemain aux aurores.

Entre les coups de téléphone et la paperasserie, je me retrouvai à midi. Pour déjeuner, j'avais prévu un pot de fromage blanc zéro pour cent accompagné d'une bonne cuillerée de salsa si piquante que j'en eus les larmes aux yeux. Entre l'instant où j'ôtai le couvercle et celui où j'expédiai l'emballage vide dans la corbeille, le repas me prit moins de deux minutes, deux fois le temps que je mettais à consommer un Royal Cheese.

À 13 heures, je montai dans ma Mustang et roulai jusqu'au cabinet juridique Kingman & Ives. Lonnie Kingman est mon avocat, c'est aussi lui qui m'avait loué un bureau après que California Insurance m'eût dégagée des obligations que j'avais exercées durant sept ans. Je n'entrerai pas ici dans les détails humiliants de ma mise à pied. Quand je m'étais retrouvée à la rue, Lonnie m'avait proposé une salle de

conférences inoccupée, un havre temporaire où lécher mes blessures et reprendre mes esprits. Trente-huit mois plus tard, j'ouvrais mon agence.

Lonnie avait fait appel à moi pour notifier une ordonnance de protection *ex parte* à un citoyen de Perdido dénommé Vinnie Mohr, que sa femme accusait de harcèlement, menaces et violences sur personne. D'après Lonnie, on désamorcerait peut-être l'hostilité de l'individu si c'était moi qui lui délivrais l'ordonnance de référé plutôt qu'un adjoint du shérif en tenue.

— Ton gars est vraiment dangereux ?

— Rien d'excessif, sauf s'il est en train de boire. Dans ce cas, n'importe quoi peut déclencher l'explosion. Fais pour le mieux, mais si tu sens que l'affaire se présente mal, nous essaierons autre chose. Bizarrement, il se montre galant homme... enfin, disons qu'il est sensible aux petites pépées futées.

— Je ne suis ni une petite pépée ni futée, mais ta délicatesse me touche.

Je vérifiai les papiers pour m'assurer que j'avais la bonne adresse. Ayant réintégré ma voiture, je consultai mon *Guide Thomas des rues des comtés de Santa Teresa et San Lus Obispo* et repérai mon itinéraire. Je gagnai par le réseau de surface la rampe d'accès à l'autoroute la plus proche et pris la 101 en direction du sud. Il y avait très peu de circulation et je fis le trajet jusqu'à Perdido en dix-neuf minutes au lieu des vingt-six habituelles. On n'est jamais traîné devant les tribunaux pour un motif agréable, mais, aux termes de la loi, un justiciable poursuivi au civil ou au pénal doit se le voir notifier dans les règles. Je signifie des convocations, des citations à comparaître, des saisies-arrêts et autres ordonnances, de préférence en main propre, bien qu'il existe d'autres façons de le faire... notamment par contact ou par refus.

La résidence que je cherchais se trouvait dans Calcutta Street, dans le centre-ville de Perdido. C'était une construction en stuc vert d'aspect revêche, avec une planche de contreplaqué clouée en travers de la baie panoramique du devant. Outre le bris de vitre, on (Vinnie de toute évidence) avait balancé un grand coup de pied à hauteur du genou dans la porte d'entrée faussement massive et laissé un trou, puis on l'avait arrachée de ses gonds. Plusieurs planches clouées en travers à des points stratégiques la rendaient désormais inutilisable. Je m'agenouillai et me penchai pour regarder par le trou, ce qui me permit de voir un homme arriver du fond de la maison. Il était en jean et avait des genoux malingres. Quand il se pencha vers le trou de son côté de la porte, je vis seulement une partie de son visage : un menton creusé d'un sillon vertical et pas rasé, une bouche avec une rangée de dents inférieures mal fichues.

— Oui ?

— Vous êtes Vinnie Mohr ?

Il recula. Un court silence précéda une réponse étouffée.

— Ça dépend pour qui.

— Je m'appelle Millhone. J'ai des documents à vous remettre.

— Des documents de quel genre ?

Le ton morne, mais pas agressif. Des effluves s'échappaient déjà du trou aux bords déchiquetés : bourbon, cigarettes et chewing-gum Juicy Fruit.

— Il s'agit d'une ordonnance de référé du tribunal. Vous devez vous abstenir de toute injure, violences sexuelles, harcèlement, menaces ou sévices à l'endroit de votre conjointe.

— Hein ?!

— Vous ne devez pas chercher à la voir. Ni la contacter par téléphone ou par lettre. Une audience est prévue ce vendredi, audience à laquelle vous êtes tenu de vous présenter.

— Ah...

— Puis-je voir une pièce d'identité ?

— Comme quoi ?

— Un permis de conduire suffira.

— Le mien est expiré.

— Du moment qu'il mentionne votre nom et votre domicile et comporte une photo, nous nous en contenterons, le rassurai-je.

— D'accord.

Il y eut un blanc, puis il passa son permis devant le trou. Je reconnus le menton fendu, mais je ne m'attendais pas au reste du visage. Assez bel homme, malgré une coquetterie dans l'œil, mais je ne me serais pas permis de porter un jugement : sur ma photo de permis, j'ai tout de la tête de liste des dix personnes les plus recherchées par le FBI.

— Vous ouvrez la porte ou vous préférez que je vous passe les documents par le trou ?

— Par le trou, j'imagine. Bon sang, je ne sais pas ce qu'elle est allée raconter, mais c'est une sacrée menteuse ! D'ailleurs, elle m'a cherché et c'est moi qui devrais déposer plainte !

— Rien ne vous empêche de donner votre version au juge. Il ira peut-être dans votre sens, lui suggérai-je.

J'enroulai les documents et les glissai dans le trou. J'entendis le crissement des papiers qu'on déroulait de l'autre côté.

— Hé ! Ne partez pas ! Je n'ai jamais fait ce qui est écrit là ! D'où elle tire ça ? C'est elle qui m'a frappé, pas le contraire !

Vinnie endossait le rôle de « victime », tactique éprouvée de ceux qui espèrent reprendre la main.

— Désolée de ne pouvoir vous aider, monsieur Mohr, mais faites

attention.

— Ouais... Vous aussi. Vous m'avez l'air d'une petite pépée futée.

— Je suis craquante. Merci de votre coopération.

Une fois dans la voiture, je notai le temps passé et le nombre de kilomètres couverts.

De retour dans le centre-ville de Santa Teresa, je me garai à proximité d'une étude d'huissier. Je pris le temps de remplir l'attestation de notification, puis j'entrai dans l'étude où je signai le récépissé et le fis certifier conforme. J'empruntai son fax à l'huissier et en tirai deux exemplaires, puis je me rendis au tribunal, en face. Je fis timbrer les documents et laissai l'original au greffe. J'en conservai un exemplaire pour mes archives, j'enverrais l'autre à Lonnie pour les siennes.

Quand je retrouvai l'agence, un message d'Henry m'attendait sur mon répondeur. Un message concis et qui n'exigeait pas de réponse. « Bonjour, Kinsey. Il est un peu plus d'une heure et je viens de rentrer. Le médecin a remis en place l'épaule de Gus, mais ils ont décidé de le garder, au moins pour la nuit. Rien de cassé, mais il souffre beaucoup. Je passerai chez lui demain en tout début de matinée et ferai un peu de ménage pour que l'endroit soit plus avenant quand il rentrera. Si tu veux t'y coller aussi, n'hésite pas. Sinon, pas de problème. N'oublie pas l'apéro ce soir, après le boulot. Nous pourrions en discuter. »

Je vérifiai sur mon agenda, mais je savais déjà que le mardi matin était libre. Je passai le reste de l'après-midi à expédier les affaires courantes. À 17 h 10, je fermai et rentrai chez moi.

Comme une Cadillac 1987 noire et fuselée occupait ma place habituelle sur le devant, je dus ratisser le secteur avant de découvrir enfin une longueur de trottoir vacante presque à deux rues de là. Je verrouillai la Mustang et rebroussai chemin. En passant à côté de la Cadillac, j'avisai la plaque d'immatriculation customisée : I SELL 4 U(9). Sûrement la voiture de Charlotte Snyder, la belle avec qui Henry sortait par intermittence depuis deux mois. Sa haute compétence en matière d'immobilier était la première chose dont il m'avait parlé quand il avait décidé de poursuivre cette relation.

Je fis le tour du patio de derrière et entrai dans mon studio. Aucun message ne m'attendait sur mon répondeur personnel, aucun courrier ne valait la peine d'être ouvert. Je pris une minute pour retrouver figure humaine, puis je traversai le patio jusque chez Henry pour rencontrer la nouvelle femme de sa vie. Henry, qui n'avait jamais été un tombeur, découvrait les joies des rendez-vous galants.

Le printemps précédent, il s'était entiché de la directrice artistique d'une croisière qu'il avait faite aux Caraïbes. Sa liaison avec Mattie Halstead n'avait pas abouti, mais Henry avait rebondi, tout en

comprenant que le compagnonnage avec l'autre sexe, même à son âge, n'était pas une idée de génie. Plusieurs autres éléments féminins de la croisière s'étant toqués de lui, il avait décidé d'en contacter deux qui vivaient dans son secteur géographique. La première, Isabelle Hammond, comptait quatre-vingts printemps. Cette ancienne prof d'anglais était encore un objet de légende au lycée de Santa Teresa quand j'y usais mes fonds de culotte vingt ans après qu'elle eut pris sa retraite. Elle adorait danser et dévorait les livres. Elle était sortie avec Henry à plusieurs occasions, mais avait vite jugé que le courant ne passait pas. Isabelle voulait des étincelles et Henry, bien que d'une solidité de silex, n'avait pas réussi à faire jaillir la flamme. Elle le lui avait dit tout de go, l'offensant gravement. Il estimait que c'était aux hommes de faire la cour et ce, en usant de courtoisie et de réserve. Isabelle démontrait une agressivité enjouée et il apparut vite qu'ils n'étaient pas faits pour s'entendre. À mon humble avis, c'était une gourde finie.

Charlotte Snyder était donc entrée en scène. Elle habitait une quarantaine de kilomètres plus au sud, juste après Perdido, dans la petite ville du bord de mer d'Olvidado. À soixante-dix-huit ans, elle restait active sur le marché du travail et ne manifestait aucune intention de prendre sa retraite. Henry l'avait invitée plusieurs fois à boire un verre chez lui, puis à dîner dans un charmant restaurant du voisinage appelé Emile's at the Beach. Il m'avait demandé de passer à l'heure des cocktails pour que je me fasse une idée de la dame. Si Charlotte ne me semblait pas faire l'affaire, il tenait à le savoir. D'après moi, c'était à lui d'en juger, mais il m'avait demandé mon opinion, je répondrais à l'appel.

La porte de la cuisine d'Henry était ouverte derrière l'écran de sa porte-moustiquaire et en approchant, je les entendis rire et bavarder. Humant une odeur de levain, de cannelle et de sucre chaud, je devinai, correctement comme il s'avéra, qu'Henry avait calmé ses appréhensions d'avant-rendez-vous en confectionnant une plaque de petits pains sucrés. Il a été boulanger et, depuis que je le connais, il n'a jamais cessé de m'étonner par son savoir-faire. Je pianotai sur la moustiquaire, il me fit entrer. Il s'était habillé pour l'occasion, troquant son short et ses tongs habituels pour des mocassins, un pantalon beige et une chemisette bleu ciel exactement assortie à ses yeux.

J'attribuai d'emblée une note élevée à Charlotte. Comme Henry, elle était mince, donnait dans le style classique et était vêtue avec goût : jupe de tweed et chemisier blanc en soie, sur lequel elle portait un pull jaune ras du cou. Ses cheveux bruns tirant sur le roux trahissaient une teinture coûteuse, et la coupe courte lui dégagait le visage. Elle avait les yeux maquillés, mais je n'y vis pas l'effet de la

vanité. Cette femme s'occupait de ventes et son apparence personnelle constituait un atout au même titre que son expérience. Elle me parut quelqu'un capable de vous mener sans accroc à travers la jungle d'un dépôt fiduciaire. Si j'avais eu des visées immobilières, je lui aurais acheté une maison.

Elle s'appuyait au plan de travail. Henry lui avait préparé une vodka tonic et buvait son habituel Black Jack sur glaçons. Il avait ouvert une bouteille de chardonnay à mon intention et me servit un verre dès que Charlotte et moi eûmes fait connaissance. Il avait sorti un ravier de cacahuètes et un plateau de fromages et crackers parsemés de grappillons de raisin.

— Pendant que j'y pense, Henry, lui lançai-je, je serais ravie de t'aider à nettoyer demain si nous pouvons avoir fini pour midi.

— Parfait. J'ai déjà parlé de Gus à Charlotte.

— Le malheureux, dit celle-ci. Comment va-t-il se débrouiller une fois rentré chez lui ?

— C'est ce qu'a demandé le médecin. Il ne signera pas sa décharge avant d'être sûr qu'il aura de l'aide, répondit Henry.

— Il ne lui reste plus de famille du tout ?

— Pas à ma connaissance. Rosie le sait peut-être. Il discute avec elle une semaine sur deux, surtout pour se plaindre de nous.

— Je lui poserai la question quand je la verrai, lui promis-je.

Charlotte et moi échangeâmes les menus propos d'usage et quand on en vint à l'immobilier, elle s'anima.

— Je parlais à Henry de la valeur qu'a pris l'ancien ces dernières années. Avant de quitter le bureau, et par simple curiosité, j'ai vérifié le MLS(10) de la région. Le prix moyen d'un bien immobilier... je dis bien « moyen »... se situe dans les six cent mille. Une simple résidence unifamiliale et sans mur mitoyen comme celle-ci atteindrait probablement dans les huit, d'autant qu'elle s'accompagne d'une annexe locative.

Henry sourit.

— À l'entendre, je suis assis sur une mine d'or. Je l'ai eue pour dix mille cinq cents dollars en 1945 et j'étais convaincu que ça me mettrait sur la paille.

— Henry m'a proposé de visiter les lieux, dit-elle. J'espère que vous ne nous en voudrez pas si nous nous absentons une minute ?

— Allez-y, ne vous inquiétez pas pour moi.

Tous deux quittèrent la cuisine et traversèrent la salle à manger pour gagner le séjour. Je suivis leur parcours à l'oreille, la conversation devenant en grande partie inaudible quand ils arrivèrent à la chambre dont Henry avait fait son bureau. Il disposait de deux autres chambres, l'une donnant sur la rue, l'autre sur le jardin de derrière. S'y ajoutaient deux salles de bains et le cabinet de toilette à

côté de l'entrée. J'entendais Charlotte qui se répandait en compliments et poussait des exclamations probablement chiffrées.

Lorsqu'ils revinrent dans la cuisine, le sujet passa insensiblement de l'immobilier aux programmes de lotissement et aux tendances économiques. Elle était capable, et comme pas un, de vous parler de climat à la baisse, rendement des bons du Trésor et confiance du consommateur. Je me sentis un brin intimidée par son assurance, mais c'était mon problème, pas celui d'Henry.

Nous vidâmes nos verres qu'Henry déposa dans l'évier, tandis que Charlotte s'excusait et gagnait les toilettes les plus proches.

— Qu'en penses-tu ? me demanda-t-il.

— Elle me plaît. Elle est intelligente.

— Parfait. Elle paraît sympathique et elle est bien informée, des traits que j'apprécie.

— Moi aussi, l'assurai-je.

Lorsque Charlotte revint, son rouge à lèvres brillait d'un éclat plus vif et elle s'était passé un coup de blush sur les pommettes. Elle récupéra son sac et nous sortîmes les premières pour laisser à Henry le temps de fermer à clé.

— Pourrions-nous jeter un coup d'œil au studio ? Henry m'a dit qu'il avait remodelé le volume et je meurs d'envie de voir le résultat.

Je fis la grimace.

— Je préférerais ranger d'abord. Je suis assez maniaque de nature, mais j'ai été absente toute la journée.

Pas question de la laisser préparer son coup et calculer la valeur ajoutée du studio si elle le persuadait de vendre.

— Depuis quand le louez-vous ?

— Sept ans. J'adore le studio et Henry est le propriétaire rêvé. La plage est à moins d'une rue si on prend par là, et mon agence au centre-ville à dix minutes d'ici seulement.

— Mais si vous possédiez votre propre maison, songez au capital dont vous disposeriez maintenant.

— Je comprends les avantages, mais j'ai des revenus irréguliers et je ne tiens pas à m'encombrer d'une hypothèque. Je laisse avec joie Henry s'occuper de la taxe immobilière et de l'entretien.

Charlotte me fila un regard qui en disait long... trop bien élevée pour formuler son scepticisme devant mes courtes vues.

Quand je les quittai, Henry et elle avaient repris leur conversation. Elle discutait locations, utilisant déjà le capital que représentait la maison pour financer l'acquisition de trois maisons mitoyennes à Olvidado, où les prix étaient moins élevés. Des travaux s'imposaient, mais s'il procédait aux améliorations indispensables, puis dissociait l'ensemble, il en tirerait un joli profit qu'il pourrait réinvestir par la suite. Je retins un glapissement d'inquiétude, mais, franchement,

j'espérais qu'elle n'allait pas l'entraîner dans une absurdité pareille.
Peut-être me plaisait-elle moins que je ne l'avais cru.

En temps normal, j'aurais parcouru à pied le demi-pâté de maisons qui me séparait de la Rosie's Tavern pour dîner ce soir-là. Rosie est hongroise et cuisine en conséquence, à grand renfort de crème fermentée, boulettes de viande, strudels, potages à couper au couteau, pâtes insipides et accompagnements à base de chou, plus, au choix, des cubes de bœuf ou de porc mitonnés des heures durant et servis avec une sauce piquante au raifort. J'espérais qu'elle saurait si Gus Vronsky avait des parents dans la région et, dans l'affirmative, comment les contacter. Vu mon nouvel objectif de repas mieux équilibrés et de nutrition plus saine, je décidai de différer l'entretien et de dîner d'abord.

Mon repas du soir consista en un sandwich beurre de cacahuète-cornichons et pain complet accompagné d'une poignée de chips de maïs, que je jurerais entrer dans la catégorie des céréales. Certes, le beurre en question comporte à peu de chose près cent pour cent de lipides, mais n'en reste pas moins une bonne source de protéines. De plus, il existe forcément quelque part une culture qui classe le cornichon au pain-beurre dans les légumes. Comme dessert, je m'offris une poignée de raisins. Que je dégustai plus tard sur mon canapé en songeant à Cheney Phillips avec qui j'étais sortie pendant deux mois. La durée n'a jamais été mon fort.

Cheney était adorable, mais être une « chouette nana » ne suffit pas à nourrir une relation. J'ai de la personnalité, je le sais. J'ai été élevée par une tante célibataire qui croyait encourager mon indépendance en me donnant un dollar tous les samedis et dimanches matin et en me laissant voler de mes propres ailes. D'accord, j'ai appris à me déplacer toute seule en bus d'un bout à l'autre de la ville et à voir deux films pour le prix d'un, mais elle n'était pas portée sur les fréquentations, en vertu de quoi je transpire et j'ai le souffle coupé à l'idée d'un « contact étroit ».

Il m'était apparu que plus nous nous voyions, Cheney et moi, plus je fantasmais sur Robert Dietz, un individu dont je suis sans nouvelles depuis deux ans. J'en avais déduit que je préférais me lier à quelqu'un qui est toujours absent. Cheney est dans la police. Il aime l'action, les cadences rapides et la compagnie d'autrui, alors que je préfère être seule. Les menus propos me sont une épreuve et les groupes de n'importe quel format m'épuisent.

Cheney est un homme qui démarre une foule de projets et n'en

achève aucun. Pendant la période où nous avons été ensemble, ses sols étaient couverts en permanence de bâches de protection et l'air embaumait la peinture fraîche, mais je ne l'ai jamais vu un pinceau à la main. Les portes intérieures ayant été entièrement dépouillées de leur huisserie, on devait enfiler le doigt dans un trou et tirer pour passer d'une pièce à l'autre. Un plateau de remorque posé sur plots végétait derrière son garage à deux places. Comme on ne le voyait pas, les voisins ne disaient rien, mais il avait plu si souvent sur une pince multiprise abandonnée dans l'allée qu'elle avait rouillé en laissant par terre comme un motif au pochoir.

J'aime qu'on ferme. Une porte de placard entrouverte me rend folle. J'aime planifier. Je prévois et ne laisse rien au hasard, Cheney se croit un esprit libre et prend la vie comme elle vient. En même temps, j'achète sur une impulsion, lui passe des semaines à étudier le marché. Il aime réfléchir tout haut, alors que les débats sur des affaires qui ne m'intéressent pas directement m'excèdent. Je ne dis pas que sa façon de faire était meilleure ou pire que la mienne. Nous étions simplement différents dans des domaines où nous refusions tout compromis. J'avais fini par m'en expliquer franchement avec lui dans une conversation trop pénible pour être remémorée. Je ne suis toujours pas convaincue de l'avoir blessé autant qu'il a voulu me le faire croire. Sur un certain plan, il s'était sûrement senti soulagé, car il n'aimait pas plus les frictions que moi. Maintenant que nous avons rompu, le silence qui s'était soudain fait dans ma tête, le sentiment d'autonomie et l'affranchissement des obligations mondaines m'enchantaient. Et plus encore de pouvoir me retourner dans mon lit sans buter dans quelqu'un d'autre.

À 19 h 15, je m'extirpai du canapé et jetai la serviette en papier qui me servait d'assiette. J'attrapai mon sac et ma veste, fermai la porte à clé et mis le cap sur la Rosie's Tavern. L'établissement offre un sympathique hybride de restaurant-pub-et-buvette-de-proximité. « Sympathique » parce que l'espace à l'agencement fantaisiste fait largement l'impasse sur la décoration. Le bar ressemble à tous les bars que vous avez vus dans votre vie : un rail de cuivre pour les pieds devant, des bouteilles de spiritueux sur des étagères en verre-miroir derrière. Sur le mur au-dessus se déploie un gros espadon empaillé avec un suspensoir accroché à son épée. Un vêtement peu ragoûtant fut expédié là par un supporter lors d'un concours d'adresse, sport que Rosie a découragé depuis.

Des alcôves rudimentaires en lames de contreplaqué clouées ensemble et couvertes d'un enduit sombre et poisseux bordent deux murs. Le reste des tables et des chaises dépareillées en Formica et tubulures chromées, et à l'occasion bancales, semble tout droit sorti d'un vide-grenier. Par bonheur, l'éclairage ingrat cache pas mal de

défauts. L'endroit sent la bière, les oignons sautés et des épices non identifiées, mais hongroises à coup sûr. La fumée de cigarette est désormais absente du mélange, Rosie l'ayant interdite l'année précédente. Comme il était encore tôt en semaine, les contingents de soiffards restaient clairsemés. Au-dessus du bar, la télévision diffusait *La Roue de la fortune* le son coupé. Au lieu de me glisser dans mon alcôve habituelle au fond, je m'assis sur un tabouret et attendis que Rose émerge de la cuisine. Son mari, William, me servit un verre de chardonnay qu'il posa devant moi. Comme son frère, Henry, il est grand, mais beaucoup plus conventionnel dans sa tenue vestimentaire, avec un goût marqué pour les derbys à lacets et cirés à mort alors qu'Henry préfère les tongs.

William avait ôté son veston et s'était confectionné des manchettes en essuie-tout retenues par des élastiques, pour épargner les manches immaculées de sa chemise de ville.

— Alors, William ? lui dis-je. Ça fait une éternité qu'on ne s'est pas parlé ! Comment vas-tu ?

— Je souffre d'une légère inflammation des voies respiratoires, mais j'espère éviter une infection déclarée des bronches, me confia-t-il.

Il sortit une petite boîte en carton de sa poche de pantalon et mit une tablette dans sa bouche.

— Des pastilles de zinc, m'expliqua-t-il.

— Bonne pioche.

William se plaignait régulièrement de maux mineurs, qu'il prenait très au sérieux par peur qu'ils ne l'emportent dans l'autre monde. Il s'était amendé, mais ne guettait pas moins d'un œil de lynx le décès imminent de tout le monde.

— J'ai appris que Gus n'est pas brillant, me fit-il remarquer.

— Meurtri et moulu, mais sinon ça va.

— À ta place, je n'en mettrais pas ma main au feu, me dit-il. Une chute pareille peut entraîner des complications. Un bonhomme te paraîtra en forme, mais une fois alité, la pneumonie s'installe. À quoi s'ajoute le risque de voir se former un caillot de sang, sans parler d'une infection à staphylocoques qui peut t'emporter juste comme ça !

Le claquement de doigts de William mit fin à tout optimisme déplacé de ma part. Pour William, Gus était quasi enterré. Lui ne se voilait pas la face devant la mort. Rosie l'avait guéri en grande partie de son hypocondrie, son zèle culinaire déclenchant assez de problèmes d'ordre digestif pour décourager les maux imaginaires. Il penchait encore vers un état dépressif et il n'y avait rien de tel que des obsèques pour lui remonter provisoirement le moral. Comment lui en vouloir ? À son âge, il aurait eu un cœur de pierre pour ne pas se sentir un peu ragaillard devant la dépouille d'un ami récemment

défunt.

— Je suis surtout inquiète de ce qui se passera quand il rentrera chez lui. Il va être incapable de rien faire pendant une bonne quinzaine de jours.

— Sinon plus.

— Tu as raison. Nous espérions que Rose connaîtrait un membre de la famille qui accepterait de s'occuper de lui.

— Moi, je ne compterais pas trop sur des parents. Notre homme a quatre-vingt-neuf ans.

— Le même âge que toi, et tu as trois frères et une sœur en vie, dont trois nonagénaires.

— Nous sommes de souche plus robuste. Gus Vronsky a fumé pendant la majeure partie de sa vie. D'ailleurs il continue à ce qu'on dirait. Tu peux seulement te rabattre sur un service de soins de santé, par exemple l'Association des infirmières à domicile.

— Tu crois qu'il a une assurance-maladie ?

— Ça m'étonnerait. Il n'imaginait sûrement pas vivre assez vieux pour en profiter, mais il doit être couvert par Medicaid ou Medicare.

— Probablement.

Rosie sortit de la cuisine par la porte battante, le dos d'abord. Elle tenait une assiette dans chaque main, l'une avec un monticule de grillade de porc poêlée et chou farci, l'autre avec une portion de goulash sur des pâtes aux œufs. Elle livra les entrées aux buveurs installés à l'autre bout du bar. J'étais sûre qu'ils campaient là depuis midi et qu'elle leur avait préparé un dîner aux frais de la maison dans l'espoir de les dégriser un peu avant qu'ils rentrent chez eux en titubant.

Elle nous rejoignit au bar et je l'informai rapidement de la nature de nos soucis pour Gus.

— Petite-nièce, lâcha-t-elle aussitôt. Comme elle le voit pas pendant des années, elle a beaucoup de goût pour lui.

— Sans blague ? Mais c'est génial, ça ! Elle habite ici ?

— New York.

— Ça ne l'avance guère. Le médecin ne le laissera pas sortir tant qu'il n'aura personne pour s'occuper de lui.

Rosie écarta l'objection d'un geste.

— Mets en maison convalescente. J'ai fait avec ma sœur...

William se pencha vers moi.

— ... qui est morte très vite après.

Rosie ne tint aucun compte de sa remarque.

— Endroit sympathique. Là où Chapel coupe Missile.

— Et sa nièce ? Sais-tu comment je pourrais la contacter ?

— Il a son nom dans un livre qu'il range dans son bureau.

— C'est au moins un début, lui dis-je.

Lorsque le réveil sonna à 6 heures ce mardi matin-là, je m'extirpai du lit à mon corps défendant et chaussai mes Soconny. J'avais dormi en survêtement, je fis donc l'économie d'une étape de mon rituel matinal nouvellement inauguré. Tout en me brossant les dents, je me fixai dans le miroir avec désespoir. Pendant la nuit, mes cheveux folâtres m'avaient formé en haut du crâne un cône que je dus mouiller et aplatir avec la main.

Je fermai ma porte et attachai ma clé au lacet d'une de mes chaussures. En franchissant le portail, je m'arrêtai et fis une grande démonstration d'étirements de tendons de jarrets pour la galerie. Puis je pris la direction de Cabana Boulevard, où je suivis en marche rapide la piste cyclable jusqu'à la rue suivante avec la plage à ma droite. Je n'avais pas couru depuis des semaines et le soleil tardait plus à se lever, ce qui obscurcissait encore cette heure matinale. L'océan déployait une nappe noire et maussade, et les vagues cognaient le sable avec un claquement réfrigérant. À des kilomètres de là, les îles du chenal découpaient leur ligne sombre et déchiquetée sur l'horizon.

D'habitude, je ne me souciais guère de mon itinéraire, mais en arrivant à l'intersection de Cabana Boulevard et de State Street, je jetai un coup d'œil à gauche et me sentis réconfortée par l'éclatante succession de lampadaires qui s'égrenaient de part et d'autre. Il n'y avait pas un chat dehors à cette heure-là et le front de mer était obscur, mais je me fiaï à mon instinct et laissai la plage derrière moi pour filer vers le centre-ville de Santa Teresa, à dix rues de là au nord.

Lower State Street héberge la gare ferroviaire, un stand de location de vélos et un établissement Sea & Surf où l'on vend des planches, des bikinis et du matériel de plongée. Un demi-pâté de maisons plus loin, on trouve une boutique de T-shirts et deux hôtels décatis. Le plus chic des deux, le Paramount, avait été l'escale par excellence dans les années quarante, quand les chéris d'Hollywood gagnaient Santa Teresa par le train. Il n'y avait pas long à marcher de la gare à l'hôtel, qui se targuait d'offrir une piscine alimentée par des sources chaudes naturelles. Celle-ci avait été fermée quand des ouvriers avaient constaté que les suintements d'une station-service abandonnée déversaient des substances toxiques dans la nappe phréatique. L'hôtel avait changé de mains et le nouveau propriétaire s'employait à rendre à l'établissement sa gloire de jadis. Les travaux intérieurs étant achevés, on s'était attaqué à la construction d'une nouvelle piscine. Le public était convié à jeter un coup d'œil subreptice à travers la palissade érigée pour protéger le chantier. Je m'y étais moi-même arrêtée par curiosité un matin, mais sans rien voir d'autre que des amoncellements de gravats et des portions des anciennes mosaïques.

Je continuai à courir sur dix pâtés de maisons, puis je fis demi-tour en me branchant sur ce qui m'entourait pour oublier mon

essoufflement. Le froid coupant d'avant l'aube me faisait du bien. Le ciel avait viré du noir charbon au gris cendre. Bientôt au terme de ma course, j'entendis le grondement du premier train de marchandises du matin qui traversait lentement la ville dans une rafale assourdie de coups d'avertisseur. Les barrières du passage à niveau s'abaissèrent avec une sonnerie allègre. J'attendis qu'il passe. Je comptai six wagons couverts, un wagon-réservoir, un wagon à bestiaux vide, un wagon frigorifique, neuf wagons-trémies, trois wagons-tombereaux, un wagon plat et enfin le fourgon de queue. Lorsque le train eut disparu, je continuai en marchant à un rythme soutenu, profitant des derniers pâtés de maisons pour ralentir progressivement. Mais surtout, j'étais contente ne plus avoir à y penser.

Je fis l'impasse sur la douche : autant rester crado pour attaquer les travaux ménagers. Je regroupai gants en caoutchouc, éponges et produits d'entretien assortis et fourrai le tout dans un seau en plastique. J'ajoutai un rouleau d'essuie-tout, des chiffons, de la lessive et des sacs-poubelle en plastique noir. Ainsi armée, je pris la direction du patio, où j'attendis Henry. Rien n'égalerait jamais les dangers ni la séduction torride de la vie de détective privée.

Lorsque Henry se montra, nous filâmes chez Gus. Henry fit un tour des lieux pour prendre la mesure de la situation, puis regagna le séjour et rassembla plusieurs semaines de quotidiens éparpillés par terre. Pour ma part, je procédai à l'évaluation du mobilier. Des doubles rideaux maigrichons et quatre éléments tapissiers (un canapé et trois chauffeuses) recouverts de housses extensibles marron foncé à taille unique, adaptables à toutes formes et volumes. Des tables en contreplaqué imitation acajou. Le seul fait d'être dans la pièce vous ôtait tout courage.

Ma première tâche auto-assignée consista à chercher le répertoire de Gus dans son bureau à cylindre. Je le trouvai dans son tiroir à crayons, en même temps qu'une clé de porte dont l'étiquette ronde et blanche indiquait PITTS.

Je la tins en l'air.

— Qu'est-ce que c'est ? J'ignorais que Gus avait la clé de chez toi !

— Normal. Et moi, j'ai la sienne. Crois-le si tu veux, Gus n'a pas toujours été un vieux ronchon. Il ramassait le courrier et arrosait les plantes quand je partais voir la fratrie dans le Michigan.

— Les réserves de bonne volonté sont insondables, reconnus-je.

Sur quoi je revins à mes moutons tandis qu'Henry emportait la pile de journaux dans la cuisine et les fourrait dans la poubelle. Gus tenait ses comptes avec soin : les factures réglées dans un casier, les impayés dans un autre. Dans un troisième, je découvris son carnet de chèques, deux comptes d'épargne et ses relevés bancaires maintenus par des élastiques. Je vis, bien malgré moi, le montant de ses disponibilités.

D'accord, disons que j'étudiai les chiffres avec attention, mais sans prendre de notes. Il avait près de deux mille dollars sur son compte courant, quinze mille sur un compte d'épargne, et vingt-deux mille sur un autre. Rien ne certifiait que c'était tout. Je l'imaginai assez bien fourrer des billets de cent dollars entre les pages de ses livres et avoir des comptes dormants dans plusieurs banques. Ses dépôts étaient probablement des chèques de sécurité sociale ou de pension.

— Dis-moi, Henry, que faisait Gus avant de prendre sa retraite ?

Henry passa la tête à l'angle du couloir.

— Il travaillait pour les chemins de fer dans l'Est. La Louisville and Nashville Railroad, je crois bien, mais je ne sais pas à quel titre. Pourquoi cette question ?

— Il a un joli petit magot. Enfin... pas milliardaire, mais il a les moyens de vivre dans des conditions plus décentes.

— Je ne pense pas que l'argent et la propriété aient un rapport. As-tu trouvé son répertoire ?

— Le voici. La seule personne habitant New York est une certaine Melanie Oberlin, qui doit être sa nièce.

— Si tu l'appelais ?

— Tu crois ?

— Pourquoi pas ? Tu le mettras sur sa facture de téléphone. En attendant, j'attaque la cuisine. Tu peux t'attaquer à sa chambre et à sa salle de bains dès que tu seras prête.

J'appelai, mais, comme toujours par les temps qui courent, je n'eus pas affaire à un être humain. La femme du répondeur se présenta sous le nom de Melanie, sans patronyme, mais elle n'était pas en mesure de me répondre. Elle me parut rudement joyeuse pour quelqu'un qui me disait en même temps qu'elle était désolée. Je l'informai brièvement de la chute de son oncle Gus, puis lui laissai mon nom, mon numéro de téléphone personnel et celui de mon bureau, et lui demandai de me rappeler. Je mis le répertoire dans ma poche avec l'idée de faire une nouvelle tentative plus tard si elle ne me donnait pas signe de vie.

Puis, comme Henry, je fis le tour des lieux. Dans le couloir, je flairai l'odeur méphitique de crottes de souris, voire d'un cadavre d'un millésime plus récent piégé dans un mur à proximité. La deuxième chambre était pleine à ras bords de cartons anonymes et de meubles anciens, dont certains tout à fait remarquables. Des choses que le vieil homme ne se résignait visiblement pas à jeter encombraient la troisième. Des ballots de journaux ficelés s'empilaient jusqu'à hauteur d'homme, entre lesquels on avait ménagé un espace pour en faciliter l'accès au cas où on aurait eu besoin de collectionner toutes les bandes dessinées du dimanche à dater de décembre 1964. Il y avait des bouteilles de vodka vides, des cartons de conserves et d'eau minérale en quantité suffisante pour soutenir un siècle, des cadres de bicyclettes,

deux tondeuses à gazon rouillées, une boîte à chaussures de femme et trois télévisions rébarbatives à antennes en oreilles de lapin et écrans de la dimension d'un hublot d'avion. Il avait rempli d'outils une vieille caisse en bois. Une antique banquette-lit disparaissait sous des amas de vêtements jetés pêle-mêle. Un service complet de vaisselle en verre incassable datant de la crise économique de 1929 s'empilait sur une table basse.

Quinze cadres ouvragés étaient calés contre un mur. Je les écartai un à un et jetai un coup d'œil en plongée sur les peintures, mais sans pouvoir m'en faire une idée. Les sujets variaient : paysages, portraits, fleurs somptueuses mais aux tiges fatiguées, table avec des fruits en morceaux, pichet d'argent et canard mort dont la tête pendait dans le vide. Sur la plupart, la peinture à l'huile avait tellement noirci qu'on aurait cru voir ces sujets à travers une vitre teintée. Étant donné mon ignorance en matière d'art, je n'eus aucune opinion sur la collection de Gus, sauf le canard défunt que je jugeai d'un goût douteux.

Je reportai mon attention sur la salle de bains, avec l'idée d'opérer un nettoyage par le vide. Je débranchai mes émotions, comme je le fais sur une scène de crime. Le dégoût ne sert à rien quand il y a une tâche à exécuter. Pendant les deux heures suivantes, nous frottâmes et récurâmes, époussetâmes et passâmes l'aspirateur. Henry vida le réfrigérateur et remplit deux grands sacs-poubelle d'aliments non identifiés en putréfaction. Sur les étagères du placard, les fonds bombés des boîtes de conserve signalaient l'explosion imminente. Il remplit le lave-vaisselle, tandis que j'enfournais une masse de vêtements sales dans la machine à laver et la faisais tourner. Je laissai les draps et taies d'oreiller par terre dans la buanderie pour une deuxième lessive.

À midi, nous avions couvert tout le terrain possible. Le retour d'un minimum d'ordre mit en évidence le caractère déprimant de la maison. Nous aurions pu travailler encore deux jours pleins que le résultat aurait été le même : tout n'était que crasse et abandon sous un catafalque de vieux rêves. Après avoir refermé la maison, Henry roula deux grosses poubelles jusqu'au trottoir de devant. Il me dit qu'il allait se passer sous l'eau, puis faire une virée au supermarché pour regarnir les étagères de Gus. Ensuite, il appellerait l'hôpital pour voir quand on le laisserait sortir. Je rentrai chez moi, pris une douche et revêtis mon jean de rigueur pour partir au travail.

J'avais décidé de faire une deuxième tentative pour délivrer sa citation à comparaître à mon copain Bob Vest. Cette fois, quand je me garai et traversai la rue pour frapper à sa porte, je remarquai deux journaux par terre dans la véranda. Mauvais signe. J'attendis, au cas où je l'aurais surpris aux toilettes, le pantalon baissé autour des genoux. C'est alors que je remarquai un grattoir sur un côté de la

véranda. La surface râpeuse était intacte, sans doute parce que le chat préférait se faire les griffes sur le paillason abîmé. Des poils, squames et œufs de puce tapissaient une corbeille crasseuse, mais aucun chat n'était en vue.

Je ressortis et vérifiai le contenu de la boîte aux lettres : publicités, catalogues, quelques factures et une poignée de magazines. Je coinçai la pile sous mon bras et traversai la pelouse jusqu'à la maison voisine. Je sonnai. Une femme d'une soixante d'années, cigarette entre les doigts, m'ouvrit. Autour d'elle, l'air embaumait le bacon frit et le sirop d'érable. Elle portait un haut à col bénitier et un pantalon corsaire. Ses bras étaient décharnés et son pantalon flottait autour des hanches.

— Bonjour, lui dis-je. Savez-vous quand Bob sera de retour ?

Il m'a demandé de lui apporter son courrier. Je croyais qu'il rentrait hier soir, mais j'ai vu que ses journaux n'avaient pas été ramassés.

Elle ouvrit la porte-moustiquaire et regarda l'allée de Bob derrière moi.

— Comment a-t-il fait pour vous embringuer dans cette histoire ? s'exclama-t-elle. Il m'a demandé de m'occuper de son chat, mais n'a jamais parlé du courrier.

— Peut-être qu'il craignait de vous déranger.

— Je ne vois pas pourquoi. Le chat a l'impression de vivre ici du moment que je m'occupe de lui. Un vieux matou mité. Il me fait de la peine.

L'attitude de Bob envers son chat me déplaisait fortement. Une honte !

— A-t-il dit quand on le trouverait chez lui ?

— Il a parlé de cet après-midi, mais rien ne le garantit. Des fois il me jure qu'il restera absent deux jours, alors qu'il sait pertinemment que ce sera une semaine. Il doit croire que ça passera mieux !

— Oh, vous connaissez Bob..., lui dis-je en brandissant le courrier. N'importe, je vais le laisser sur son paillason.

— Je peux le prendre, si vous voulez.

— Merci. C'est très gentil à vous.

Elle m'étudia.

— Ça ne me regarde pas, mais vous n'êtes pas la nouvelle mignonne dont il parle tout le temps.

— Pas le moins du monde ! J'ai assez de problèmes sans me charger de lui.

— Bravo. Vous m'en voyez heureuse. D'ailleurs, vous n'êtes pas son genre.

— C'est-à-dire ?

— Le genre que je vois sortir de chez lui à 6 heures du matin.

En arrivant à l'agence, je passai un coup de fil à Henry, qui me donna les dernières nouvelles du front. Il s'avérait que le médecin avait décidé de garder Gus un jour de plus en raison de sa tension trop élevée et de son taux de globules rouges trop bas. Comme Gus planait sous l'effet des analgésiques, Henry avait négocié avec les services sociaux de l'administration pour résoudre le problème des soins à domicile quand Gus se ferait virer de l'hôpital. Il me proposa de m'expliquer les dédales de la couverture Medicare, mais c'était trop assommant. Outre la Partie A et la Partie B, tout n'était que sigles : CMN, SNF, PPS, PRO, DRG(11). *Ad libitum* dans la même veine. Puisque je n'aurais pas à négocier ces rapides avant une autre trentaine d'années, ces précisions me barbaient. Leurs principes directeurs étaient d'une astuce diabolique et faits pour brouiller les idées des patients qu'ils étaient censés informer.

Il existait apparemment une formule qui fixait la somme maximale que pouvait tirer l'hôpital de son patient en le gardant un certain nombre de jours, et celle que le même hôpital pouvait perdre en le gardant un jour de plus. L'épaule démise de Gus, bien que douloureuse, enflée et créant une incapacité temporaire, n'était pas jugée assez préoccupante pour lui garantir un séjour excédant deux nuits. Il était loin d'avoir utilisé les journées auxquelles il avait droit, mais l'hôpital ne voulut rien entendre. Le mercredi, Gus quitta St. Terry's pour être redirigé sur un centre de soins dispensés par un personnel médical spécialisé, ou PMS pour faire court.

La Maison de retraite médicalisée des Collines-Ondoyantes consistait en une construction de plain-pied en brique au plan fantaisiste, posée sur un demi-hectare de terrain sans la moindre colline, ondulation, ni rien. On avait tenté d'en enjoliver les abords par l'ajout d'une vasque ornementale et de deux bancs métalliques du genre à laisser des marques sur les fonds de pantalon. Le parking d'un noir revêche dégageait une vague odeur de goudron frais. Dans la petite cour de devant, le lierre formait un épais tapis vert qui avait essaimé sur les flancs du bâtiment, barrant les fenêtres et recouvrant le bord de la toiture. Dans un an, l'endroit disparaîtrait sous une jungle épaisse et ne serait plus qu'un tumulus sans forme définie, happé par la végétation à la façon d'une pyramide maya.

À l'intérieur, le hall d'entrée déclinait une palette vive de couleurs primaires. À croire que le troisième âge, comme le premier, a tout à gagner de couleurs franches et stimulantes. Dans le coin du fond, quelqu'un avait sorti un faux sapin de Noël de son carton sans hésiter à ficher les « branches » en aluminium dans les trous requis. Une arborescence aussi réaliste que des implants capillaires repiqués de frais. Pour l'instant, il n'y avait ni décorations ni guirlandes lumineuses. Vu la lumière avare de fin d'après-midi qui traversait les vitres, l'effet d'ensemble était sinistre. Des sièges chromés et enchaînés, à assises en plastique jaune vif, bordaient la salle sur deux côtés. On avait allumé des lampes par pure nécessité, mais les ampoules étaient du même voltage pingre que celles des hôtels de bas étage.

La réceptionniste se cachait derrière une vitre coulissante opaque comme on en trouve à l'accueil d'un cabinet médical. Un présentoir vertical en carton offrait des brochures dans lesquelles les Collines-Ondoyantes prenaient de faux airs de villégiature des années vingt. Dans un montage de photos, des seniors beaux et dans une forme olympique jouaient aux cartes dans un patio arboré tout en bavardant avec animation. Une autre image montrait la cafétéria, où deux couples en traitement ambulatoire se délectaient d'un repas gastronomique. Bref, l'endroit avait ravivé mes espoirs de mort prématurée et soudaine.

Sur le trajet, je m'étais arrêtée à un marché, où j'étais restée en contemplation devant un présentoir de magazines. Quel genre de lecture pourrait bien distraire un vieux ronchon ? J'achetai un *Model*

Railroading Magazine(12), un numéro de *Playboy* et un album de mots croisés. Plus une barre chocolatée géante, au cas où il aurait eu un faible pour les sucreries et se serait senti en manque.

Je venais d'entrer, mais personne n'ouvrant le guichet de la réception, je frappai à la cloison. La vitre glissa sur huit centimètres et une femme d'une cinquantaine d'années jeta un œil.

— Oh, pardon ! Je ne m'étais pas rendu compte qu'il y avait quelqu'un. Puis-je vous renseigner ?

— J'aimerais voir un patient, Gus Vronsky. Il a été admis hier, en début de journée.

Elle consulta son Rolodex, puis passa un appel en cachant le micro avec sa paume pour que je ne puisse pas lire sur ses lèvres.

— Asseyez-vous, me dit-elle après avoir raccroché. On arrive tout de suite.

Je m'assis dans un fauteuil avec vue sur un couloir bordé de bureaux des deux côtés. Au fond, où un autre couloir le coupait à angle droit, un poste d'infirmières scindait le flot piétonnier à la façon d'un rocher planté au milieu du courant. Je supposai que les chambres d'hôpital étaient réparties au bout des deux axes latéraux. Les espaces de vie des résidents sains et actifs devaient se trouver ailleurs. À en juger par la puissante odeur de cuisine, la cafétéria se situait sûrement dans les parages. Fermant les yeux, j'inventoriai les effluves : viande (du porc ?), carottes, navets, et autre chose aussi... probablement du saumon de la veille. Je visualisai une rangée de lampes chauffantes dardant leurs rayons sur des récipients en inox de vingt-cinq par trente-trois : l'un rempli à ras bord de morceaux de poulet en sauce béchamel, un autre de patates douces caramélisées, un troisième de purée de pommes de terre ferme et légèrement desséchée sur les bords. En comparaison, quel mal y a-t-il à consommer un Royal Cheese ? Pourquoi me priver aujourd'hui des cochonneries dispensées en fin de vie ?

En temps voulu, une bénévole entre deux âges en blouse de coton rose vint me récupérer dans la zone d'accueil. Elle me précéda dans le couloir en restant muette comme une carpe, mais avec beaucoup d'aménité.

Gus avait droit à une chambre semi-individuelle et se tenait assis dans le lit le plus proche de la fenêtre. La seule vue consistait dans la face interne d'un fouillis de lierre, des rangées touffues de radicelles blanches qui ressemblaient à des pattes de scolopendre. Il avait le bras en écharpe et les ouvertures béantes de sa chemise d'hôpital révélaient les ecchymoses dues à sa chute. Sa couverture Medicare ne prévoyait ni infirmière privée, ni téléphone, ni télévision.

Le lit de l'autre occupant de la chambre était cerné d'un rideau sur tringle déployé en demi-cercle et qui lui octroyait un semblant

d'intimité. Dans le silence ambiant, j'entendais sa respiration bruyante, mi-râle, mi-soupir, et me surpris à compter ses inspirations au cas où elles s'arrêteraient et m'obligeraient à pratiquer un massage cardiaque.

Je m'approchai du lit de Gus sur la pointe des pieds et pris la voix que je réserve à la bibliothèque municipale.

— Bonjour, monsieur Vronsky. Je suis Kinsey Millhone, votre voisine.

— Comme si je ne le savais pas ! Je ne suis pas tombé sur la tête !

Il parlait avec son ton normal, à savoir un croassement irrité.

Je jetai un regard gêné vers le lit de son compagnon de chambrée en me demandant si le malheureux allait être brutalement tiré de sa torpeur.

Je posai mes offrandes sur la table roulante à côté du lit de Gus en espérant calmer sa mauvaise humeur.

— Je vous ai apporté une barre chocolatée et des magazines. Comment allez-vous ?

— À votre avis ? J'ai mal !

— J'imagine, dis-je en baissant la voix.

— Arrêtez de chuchoter et exprimez-vous comme un être normal ! Si vous ne parlez pas plus fort, je n'entends strictement rien.

— Désolée.

— Comme si ça servait à quelque chose ! Avant que vous ne posiez une autre question idiote, je suis assis parce que si je m'allonge sur le dos, j'ai encore plus mal. Juste maintenant, la douleur est lancinante et me prend tout le corps, un vrai martyr. Regardez le bleu qu'ils m'ont fait avec leurs satanées prises de sang. Un bon litre et demi en quatre tubes énormes ! Le rapport du labo dit que je fais de l'anémie, mais je n'avais aucun problème avant qu'ils s'en mêlent.

Je conservais une expression compatissante, mais étais en panne de mots de réconfort.

Gus lâcha un grognement écoeuré.

— Il suffit de passer une journée dans ce foutu lit pour avoir le dos à vif. Un jour de plus ici et je serai couvert d'escarres.

— Vous devriez en parler à votre médecin ou à une infirmière.

— Quel médecin ? Quelles infirmières ? En deux heures, je n'ai vu personne ! Et puis ce toubib est un crétin. Il ne sait pas de quoi il parle. Quand me laisse-t-on rentrer ? Il a intérêt à signer ma sortie sans traîner, sinon je file. Je suis peut-être mal en point, mais je ne suis pas un gibier de potence... sauf si vieillir est un crime. Parce que c'est l'idée qu'on se fait de la vieillesse dans ce foutu pays.

— Je n'ai pas encore parlé à l'infirmière du service, mais Henry va bientôt arriver et il lui posera la question. En tout cas, j'ai appelé votre nièce à New York pour la mettre au courant.

— Melanie ? Il n'y a rien à en tirer, trop occupée par ses activités et sa petite personne pour se soucier d'un pauvre vieux.

— En fait, je ne l'ai pas eue personnellement. J'ai laissé un message sur son répondeur et j'espère qu'elle va me rappeler.

— Inutile de compter sur elle. Elle n'est pas venue me voir depuis des années. Je lui ai dit que je la barrais de mon testament. Vous voulez savoir pourquoi ? Parce que ça coûte trop cher ! Pourquoi j'irais payer des centaines de dollars à un notaire pour être sûr qu'elle n'obtiendra pas un sou ? Je n'en vois pas l'intérêt. J'ai aussi une assurance sur la vie, mais je déteste avoir affaire à mon agent parce qu'il essaie toujours de me refiler un nouveau produit. Si je la raye comme bénéficiaire, il va falloir que je trouve à la remplacer. Je n'ai personne d'autre et pas question de laisser ça à une bonne œuvre. Pourquoi je le ferais, hein ? J'ai travaillé dur pour gagner mon argent. Les autres ont qu'à en faire autant.

— C'est un fait, lui répondis-je, faute de mieux.

Gus regarda le rideau en demi-cercle.

— Qu'est-ce qu'il a, le mec d'à côté ? Qu'il arrête de souffler comme un phoque ! Ça me tape sur les nerfs.

— Je crois qu'il dort.

— Vraiment, c'est se foutre du monde !

— Si vous voulez, je peux lui mettre un oreiller sur la figure, lui proposai-je. Non, je blaguais, repris-je aussitôt en voyant qu'il ne riait pas.

Je filai un regard en douce à ma montre. Presque quatre minutes que je lui tenais compagnie.

— Monsieur Vronsky, si j'allais vous chercher de la glace avant de partir ?

— Non, non, filez à vos occupations. Au diable, si ça vous chante ! Vous pensez que je me plains trop, mais vous n'imaginez pas la moitié de ce que j'endure. Vous n'avez jamais été vieille !

— Tant mieux ! Bon, j'y vais. À bientôt.

Je m'éclipsai, peu désireuse de passer une minute de plus en sa compagnie. D'accord, son irritabilité résultait de l'impuissance et de la douleur, mais rien ne m'obligeait à rester dans sa ligne de feu. Je récupérerai ma voiture au parking en me sentant autant à cran et aussi peu dans mon assiette que lui.

J'étais en rogne... autant faire une nouvelle tentative pour donner sa notification à Bob Vest. On ne retiendrait peut-être pas contre lui l'abandon de chat, mais il avait intérêt à s'occuper de son ex et de ses gamins ! Je roulai jusque chez lui et me garai en face comme précédemment. Et comme d'habitude je frappai à sa porte sans grand résultat. Bon sang, mais où était donc ce bonhomme ! Vu que j'étais à ma troisième tentative, la loi m'autorisait à laisser tomber et à

remplir une déclaration sous serment d'impossibilité d'exécution, mais je sentais que j'approchais du but et répugnais à renoncer.

Je réintérai ma voiture et mangeai le déjeuner que j'avais apporté dans un sac en papier : un sandwich au pain complet et fromage-piment-olives et un grappillon de raisin, ce qui me faisait deux portions de fruits en deux jours. Comme j'avais pris un livre avec moi, je lus et écoutai la radio de la voiture tour à tour. À intervalles réguliers, je faisais tourner le moteur, mettais le chauffage et laissais l'intérieur de la Mustang s'emplir d'une chaleur délicieuse. Hé, hé, je vieillissais... Si à deux heures Vest ne s'était toujours pas montré, je démarrais. Je pourrais toujours décider plus tard si ça valait la peine de m'entêter.

À 13 h 35, un pick-up d'un modèle vétuste apparut, venant dans ma direction. Le conducteur se tourna pour me regarder quand il prit son allée et se gara. Le véhicule et la plaque d'immatriculation correspondaient aux indications qu'on m'avait fournies. D'après le signalement, le type était le Bob que j'avais mission de contacter. Avant que j'aie eu le temps de bouger, il mit pied à terre, saisit un fourre-tout sur le plateau de son pick-up et le déposa en haut de l'allée. Un chat gris et efflanqué surgit de nulle part et trottina sur ses talons. Bob ouvrit la porte d'entrée en hâte, le chat en profitant pour filer à l'intérieur. Bob me jeta un dernier regard avant de refermer la porte sur lui. Mauvais signe. S'il soupçonnait ce qui m'amenait, il risquait de jouer les petits malins et de s'esquiver par la porte de derrière pour m'éviter. Si je pouvais trouver une raison quelconque pour justifier ma présence, ça doucherait sa paranoïa et l'attirerait dans mon piège.

Je sortis, partis à l'avant de la voiture et soulevai le capot. Je farfouillai ostensiblement dans le moteur, puis je posai les mains sur mes hanches et hochai la tête. Sûr qu'une petite pépée futée reste perplexe devant un gros vieux moteur de cet acabit. J'attendis un intervalle décent, puis je rabattis le capot d'un geste excédé. Je traversai la rue et remontai son allée jusqu'à la véranda. Et frappai à sa porte.

Rien.

Je frappai de nouveau.

— Bonjour ?... Désolée de vous déranger, mais je me demandais si je pourrais utiliser votre téléphone ! Je crois que ma batterie est à plat !

J'aurais juré qu'il se tenait de l'autre côté de la porte et m'écoutait, comme j'essayais moi-même de l'entendre.

Aucune réaction.

Je frappai encore une fois et au bout d'une minute regagnai ma voiture. Je restai au volant et contemplai la maison. À ma grande

surprise, Vest ouvrit la porte d'entrée et jeta un coup d'œil dans ma direction. Je me penchai vers la boîte à gants et cherchai fébrilement le manuel d'utilisation. Dans une Mustang de dix-sept ans d'âge ? Quand je me retournai, il avait descendu les marches de la véranda et venait vers moi. Et merde...

La quarantaine, tempes grisonnantes, yeux bleus. Une série de plis crispés faisait de son visage une grimace de mécontentement perpétuel. Il ne semblait pas armé, ce qui me parut de bon augure. Une fois qu'il fut à portée de voix, je baissai la vitre.

— Bonjour ! Comment allez-vous ?

— C'était vous qui frappiez ?

— Euh... oui. J'espérais utiliser le téléphone.

— Un problème ?

— Mon moteur refuse de démarrer.

— Vous voulez que j'essaie ?

— Oui, merci.

Son regard se posa sur la notification sur le siège avant à côté de moi, mais il n'enregistra probablement pas l'en-tête du tribunal d'instance ni le laïus sur le requérant contre le défendeur car il n'eut pas de hoquet de surprise ni de mouvement de recul incrédule. Je pliai le document et le fourrai dans mon sac en sortant de voiture.

Il s'installa à ma place, mais, au lieu de mettre le contact, il posa ses mains sur le volant et hocha la tête avec admiration.

— J'ai eu une de ces beautés dans le temps. Bon sang, la Boss 429, la reine des pur-sang ! Et dire que je l'ai vendue ! Vendue ! J'aurais aussi bien pu la donner. Je m'en botte encore les fesses. Je ne me rappelle même pas pourquoi j'avais besoin de cet argent... probablement une idiotie. Où l'avez-vous dégotée ?

— Dans un dépôt de voitures d'occasion en bas de Chapel Street. Je l'ai achetée sur un coup de cœur. Le vendeur ne l'avait même pas depuis une demi-journée ! Il m'a dit qu'il n'y en avait pas eu beaucoup de fabriquées.

— Quatre cent quatre-vingt-dix-neuf au total en 1970, dit-il. Ford a mis au point le moteur 429 en 1968 quand Petty a commencé à rafler les prix NASCAR avec son 426 Hemi Belvedere. Vous vous souvenez de Bunkie Knudsen ?

— Pas vraiment.

— Eh bien, à peu près à la même époque, il a quitté GM et pris les commandes de Ford. C'est lui qui les a convaincus de monter le 429 dans les séries Mustang et Cougar. Le bébé est si gros qu'il a fallu déplacer la suspension, et ils ont dû mettre la batterie dans le coffre. Financièrement, ça n'a pas été rentable, mais la Boss 302 et la 429 restent les bagnoles les plus géniales de tous les temps. Vous l'avez payée combien ?

— Cinq mille.

Je crus qu'il allait se cogner la tête sur le volant, au lieu de quoi il la fit aller d'un côté et de l'autre, genre balancement au ralenti qui dénote un regret cuisant.

— J'aurais jamais dû demander.

Sur ce, il tourna la clé de contact et le moteur rugit aussitôt.

— Vous avez dû la noyer.

— Quelle gourde je suis ! Merci de m'avoir dépannée.

— C'était pas grand-chose, dit-il. Si jamais vous avez envie de la vendre, vous savez où me trouver.

Il sortit et s'écarta pour me laisser monter.

Je sortis les papiers de mon sac.

— Vous ne seriez pas Bob Vest par hasard ?

— Si. On se connaît ?

Je lui tendis la notification, qu'il saisit sans réfléchir quand je lui tapotai le bras.

— Non. Désolée d'avoir à vous le dire, mais vous êtes notifié, lui dis-je en me glissant derrière le volant.

— Je suis quoi ?

Il baissa les yeux sur les documents.

— Merde ! lâcha-t-il en voyant ce qu'il avait dans la main.

— Et pendant que j'y pense... Vous devriez mieux vous occuper de votre chat.

De retour à l'agence, je rappelai la nièce de Gus. Étant donné les trois heures de décalage horaire, j'espérais qu'elle serait rentrée de son travail. Le téléphone sonna si longtemps que je sursautai quand elle décrocha enfin. Je lui répétai mon compte rendu originel sous une forme écourtée. Elle eut un passage à vide, comme si elle ne voyait absolument pas de quoi je lui parlais. Je repris mon exposé sous une forme plus élaborée en lui disant qui j'étais et ce qui était arrivé à Gus, son placement provisoire dans une maison de convalescence et la nécessité que quelqu'un, elle en l'occurrence, lui vienne en aide.

— Vous plaisantez, dit-elle.

— Ce n'est pas exactement la réponse que j'espérais, lui renvoyai-je.

— Je suis à cinq mille kilomètres de là ! Vous trouvez que c'est si urgent que ça ?

— Oh, il ne se vide pas de son sang ni rien de semblable, mais il a besoin de vous. Il faut régler la situation. Il n'est pas en mesure de prendre soin de lui-même.

Son silence laissa entendre que son assentiment, total ou partiel, n'était pas acquis. Qu'est-ce qui n'allait pas chez cette bonne femme ?

— Dans quoi travaillez-vous ? lui soufflai-je pour la dépanner.

— Je suis vice-présidente exécutive d'une agence de publicité.
— Pensez-vous pouvoir en parler à votre président ?
— Pour lui dire quoi ?
— Qu'il...
— Ce n'est pas il, mais elle...
— Génial ! Je suis sûre qu'elle comprendra le genre de crise auquel nous sommes confrontés. Gus a quatre-vingt-neuf ans et vous êtes son seul parent encore en vie.

Son ton passa de l'opposition caractérisée au simple manque d'enthousiasme.

— J'ai en effet des contacts professionnels à L.A. Je ne sais pas en combien de temps je peux m'organiser, mais je pense pouvoir prendre un vol en fin de semaine et peut-être lui rendre visite samedi ou dimanche. Comment voyez-vous la situation ?

— Un saut d'un seul jour ne servira à rien, sauf si vous envisagez de le laisser où il est.

— À la maison de convalescence ? L'idée n'est pas si mauvaise.

— Si. Il y est horriblement malheureux.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Écoutez. Je ne vous connais pas, mais j'ai la certitude que vous n'accepteriez pour rien au monde de vivre dans un endroit pareil. C'est propre, on y dispense d'excellents soins, mais votre oncle veut être chez lui.

— Mais c'est impossible ! Vous disiez qu'il est incapable de prendre soin de lui avec une épaule dans cet état.

— Précisément. Il faut engager quelqu'un pour s'occuper de lui.

— Vous ne pouvez pas vous en charger ? Vous sauriez sûrement mieux comment procéder. Moi, je ne réside pas dans l'État.

— Melanie, c'est votre boulot, pas le mien. Je connais à peine cet homme.

— Vous pourriez peut-être assurer l'intérim pendant un jour ou deux ? Le temps que je trouve quelqu'un ?

— Moi ? !

J'écartai le récepteur et fixai le micro. Elle ne pensait quand même pas m'attirer dans cette histoire ! Je suis la personne la moins dévouée aux malades que je connaisse et j'ai des témoins pour le confirmer ! Les rares occasions où j'ai été obligée de le faire, j'ai réussi à me débrouiller, mais ça ne m'a jamais emballée. Ma tante Gin portait un regard peu compatissant sur la souffrance et les douleurs qu'elle jugeait volontairement exagérées par l'intéressé pour se mettre en vedette. Elle ne supportait pas qu'on se plaigne de ses maux et estimait que toutes les maladies dites graves relevaient de l'invention, jusqu'au jour où l'on diagnostiqua le cancer dont elle mourut. Je n'ai pas son cœur de pierre, mais peu s'en faut. J'eus la brusque vision de

seringues hypodermiques et faillis m'évanouir quand je compris que Melanie poursuivait son entreprise de séduction.

— Et le voisin qui l'a trouvé et a appelé le 911 ?

— C'était moi.

— Oh... J'ai cru que c'était le vieux bonhomme qui habite la maison d'à côté.

— Vous parlez d'Henry Pitts. C'est mon propriétaire.

— En effet. Je m'en souviens maintenant. Mon oncle m'en avait déjà parlé. Il n'aurait pas le temps de passer voir Gus ?

— Je crois que vous ne saisissez pas. Il n'a pas besoin de quelqu'un qui « passe le voir ». Je parle de soins infirmiers.

— Pourquoi ne pas contacter les services sociaux ? Il doit bien exister un organisme spécialisé dans ce genre de choses.

— Vous êtes sa nièce.

— Sa petite-nièce. Voire son arrière-petite-nièce, me corrigea-t-elle.

— Mmm...

Je laissai s'installer un silence qu'elle ne mit pas joyeusement à profit en proposant de sauter dans un avion.

— Allô ? reprit-elle enfin.

— Je suis toujours là. J'attends simplement de connaître votre décision.

— Parfait. Je viens, mais je n'apprécie pas votre attitude.

Et elle raccrocha violemment pour illustrer son opinion.

Le vendredi soir après dîner, j'accompagnai Henry à un dépôt de sapins de Noël dans Milagro pour l'aider à choisir un arbre, opération qu'il prend très au sérieux. Quinze jours nous séparaient encore de Noël, mais Henry est un vrai gamin dès qu'il s'agit de vacances. Le dépôt lui-même était de dimensions modestes, mais, d'après lui, on y trouvait des arbres plus fringants et mieux sélectionnés que dans les autres établissements qu'il avait essayés. Dans la catégorie des deux mètres qu'il affectionnait, il avait le choix entre plusieurs espèces : un sapin baumier, un Fraser, un épicéa bleu, un Nordman, une épinette de Norvège ou un sapin noble. Il s'engagea avec le patron dans une longue discussion sur les mérites de chaque essence. L'épicéa bleu, le sapin noble et l'épinette perdaient vite leurs aiguilles, et les Nordman avaient une terminaison trop en fuseau. Il finit par arrêter son choix sur un sapin baumier vert sombre de forme classique, doté d'aiguilles souples et embaumant la pinède (ou la lessive Saint-Marc, selon votre cadre de référence). On nous entoura les branches d'une ficelle épaisse, et nous le traînâmes jusqu'à son break, où nous le fixâmes sur la galerie par un système mûrement étudié de cordes et de tendeurs.

Nous rentrâmes par Cabana Boulevard, la surface sombre de l'océan à notre gauche. Au large, les plates-formes pétrolières scintillaient avec de faux airs de bateaux de régate capables de causer une marée noire. On approchait de huit heures, et les restaurants et motels de la plage brillaient de tous leurs feux. Nous aperçûmes State Street au passage et son défilé ininterrompu de décorations de Noël aussi loin que portait le regard.

Henry se gara dans son allée et nous libérâmes le sapin de ses entraves. Il le saisit par le tronc, moi, autant que faire se pouvait, par le milieu ; nous prîmes le tournant depuis la rue et le transportâmes plutôt mal que bien jusqu'à sa porte d'entrée. Henry avait déplacé les meubles pour ménager un espace propre à accueillir l'arbre dans un angle du séjour. Après l'avoir stabilisé sur son socle, il le vissa solidement et remplit d'eau le réservoir au-dessous. Il avait déjà sorti du grenier six cartons estampillés NOËL et les avait empilés à proximité. Cinq renfermaient des décorations emballées avec soin, un formidable fouillis de guirlandes lumineuses se lovant dans le sixième.

— Quand vas-tu le garnir ?

— Demain après-midi. Charlotte a une journée portes ouvertes de deux heures à cinq heures et elle fera un saut quand elle aura fini. Tu

es la bienvenue. Je fais un *eggnog*(13) pour nous mettre dans l'esprit qui s'impose.

— Je ne veux pas m'immiscer.

— Ne dis pas de bêtises. William et Rosie sont de la fête.

— Ils la connaissent ?

— Juste William, et j'ai son feu vert. Mais j'attends la réaction de Rosie. Elle est coriace !

— Laisse tomber les sondages. Ou elle te plaît, ou elle ne te plaît pas.

— Je ne sais pas. Il y a quelque chose en elle qui me chiffonne.

— Par exemple ?

— Tu ne la trouves pas monomaniacale ?

— Je lui ai parlé juste une fois et j'ai eu l'impression qu'elle était bonne dans sa partie.

— Ça me paraît plus compliqué. Elle est intelligente et séduisante, je te l'accorde, mais elle n'a qu'une idée en tête : vendre, vendre, vendre. Nous sommes allés faire un tour après le dîner l'autre soir et elle a estimé la valeur de toutes les maisons du quartier. Elle était prête à faire du porte-à-porte pour pousser les gens à vendre, mais j'y ai mis le holà. Ce sont mes voisins. La plupart sont à la retraite et ont fini de payer leurs maisons. Mettons qu'elle les persuade.

Ils se retrouvent avec une pile d'argent frais mais pas d'endroit où vivre, et sans les moyens d'acheter une autre résidence vu le prix du marché !

— Comment a-t-elle réagi ?

— Elle a fait bonne figure et a battu en retraite, mais je la voyais aligner les chiffres dans sa tête.

— C'est une battante, impossible de dire le contraire. Honnêtement, je craignais qu'elle te convertisse.

Henry écarta l'idée d'un geste définitif.

— Aucun danger. J'adore ma maison et je ne la céderais pour rien au monde. Elle continue à me faire du rentre-dedans pour m'amener sur le marché locatif, mais ça ne m'intéresse pas. J'ai déjà une locataire, et elle suffit à mon bonheur.

— Parfait. Mettons son attitude sur le compte de l'ambition. Qui n'est pas un défaut en soi. Si tu te laisses rebuter par son énergie, tu vas gâcher ce que tu as. Si ça ne donne rien, tant pis !

— La philosophie incarnée ! me lança-t-il. Je note ça dans mes papiers et te le ressortirai un de ces jours.

— Je n'en doute pas !

À 9 h 30, je regagnai mes pénates. J'éteignis la lumière de la véranda et accrochai ma veste. Je m'apprêtais à m'installer avec un verre de vin et un bon livre quand j'entendis frapper à la porte d'entrée. À cette heure-là, il y avait de fortes chances que ce soit

quelqu'un qui essaie de me vendre un truc ou de me refiler des brochures me prédisant la Fin des Temps. Ça m'étonnait quand même qu'on se risque jusqu'à ma porte car l'éclairage urbain ne pénètre ni dans le jardin ni dans le patio d'Henry.

J'allumai la lampe extérieure et jetai un coup d'œil par le judas de ma porte d'entrée. La femme qui se tenait sur mon paillason m'était inconnue. Le milieu de la trentaine, un visage carré à peau claire, des sourcils épilés avec soin, un rouge à lèvres éclatant et une masse de cheveux auburn retenus en chignon sur le haut de la tête. Elle était vêtue d'un tailleur de ville noir, mais comme je ne vis ni bloc ni mallette d'échantillons, je ne risquais peut-être rien. Quand elle s'aperçut que je l'observais, elle sourit et me fit un geste de la main.

Je mis la chaîne et entrebâillai la porte.

— Oui ?

— Bonjour. Vous êtes Kinsey ?

— En effet.

— Je suis Melanie Oberlin. La nièce de Gus Vronsky. Est-ce que je vous dérange ?

— Pas du tout. Une minute...

Je refermai la porte et ôtai la targette de la chaîne, puis je la fis entrer.

— Vous avez fait vite, dites-moi ! Je vous ai eue au téléphone avant-hier. Je ne m'attendais pas à vous voir de sitôt. Quand êtes-vous arrivée ?

— Juste là. J'ai loué une voiture et je suis garée devant la maison. Il se trouve que ma patronne a jugé qu'un déplacement à L.A. était une idée fabuleuse, du coup j'ai pris un vol hier soir et j'ai passé ma journée en rendez-vous avec mes clients. J'ai cru malin de ne partir qu'à sept heures pour éviter l'heure de pointe, mais je suis restée coincée derrière un carambolage de six voitures à Malibu. N'importe, je suis désolée de débarquer comme ça, mais je viens seulement de me rendre compte que je n'ai pas la clé de chez mon oncle. Savez-vous comment je pourrais entrer ?

— Henry en a une et je suis sûre qu'il n'est pas encore couché. Ça me prendra moins d'une minute. Entrez si vous voulez, le temps que j'y aille.

— Avec plaisir. Merci. Puis-je utiliser vos toilettes ?

— Je vous en prie.

Je lui montrai les toilettes du bas et, tandis qu'elle vaquait, je traversai le patio et frappai à la vitre de la porte de derrière d'Henry. Les lumières de la cuisine étaient éteintes, mais j'aperçus le reflet sautillant de la télévision plus loin dans le séjour. Un instant après, il s'encadra dans la porte et alluma la lumière de la cuisine avant d'ouvrir.

— Je croyais que tu ne ressortais pas ? me dit-il.

— Moi aussi, mais la nièce de Gus est arrivée et elle a besoin d'une clé de la maison.

— Attends.

Il laissa la porte ouverte pendant qu'il allait chercher le trousseau de clés dans le tiroir à bric-à-brac de la cuisine.

— D'après le récit que tu m'as fait de votre conversation au téléphone, je ne pensais pas qu'elle viendrait, et encore moins qu'elle le ferait si vite.

— Moi non plus. J'ai été agréablement surprise.

— Combien de temps compte-t-elle rester ?

— Je ne lui ai pas encore posé la question, mais je te tiendrai au courant. Tu pourras sûrement discuter avec elle car je dois partir tôt à l'agence demain.

— Un samedi ?

— J'en ai bien peur. J'ai de la paperasse en retard et j'aime quand tout est calme.

Lorsque je regagnai le studio, Melanie était toujours dans la salle de bains et le bruit de l'eau qui coulait laissait entendre qu'elle se lavait la figure. Je pris deux verres dans le buffet, débouchai une bouteille d'Edna Valley Chardonnay et nous en versai vingt centilitres à chacune. Quand elle ressortit, je lui tendis la clé de la maison de Gus et un des verres.

— J'espère que vous aimez le vin. Je me suis permis de vous servir, lui dis-je. Asseyez-vous donc.

— Merci. Après trois heures d'autoroute, j'ai soif ! Je croyais que les gens conduisaient mal à Boston, mais ici, ce sont de vrais fous.

— Vous êtes de Boston ?

— Plus ou moins. Nous avons emménagé à New York quand j'avais neuf ans, mais j'ai fait mes études à Boston et je continue de voir des amis de fac.

Elle prit place dans l'un des fauteuils de metteur en scène et inspecta rapidement les lieux.

— Sympa. Ce serait un palais en ville !

— Un palais partout, renchéris-je. Je suis heureuse que vous ayez pu venir. Henry me demandait combien de temps vous pourriez rester.

— Jusqu'à la fin de la semaine prochaine si tout va bien. Pour ne pas perdre de temps, j'ai téléphoné au journal local et passé une annonce qui paraîtra demain et toute la semaine prochaine. Ils la mettront à la rubrique « Aide à domicile »... dame de compagnie, infirmière particulière, ce genre de chose... et on la placera aussi à « Annonces personnelles ». Comme je ne savais pas si oncle Gus avait un répondeur, j'ai donné son adresse. J'espère ne pas avoir fait de bourde ?

— Je ne vois pas pourquoi. Vous ne serez probablement pas inondée de candidatures à cette période de l'année. Beaucoup de gens attendent la fin des vacances pour chercher un emploi.

— Nous aviserons. Faute de mieux, je peux toujours essayer de trouver une intérimaire. Je vous dois des excuses pour ma réaction quand vous m'avez appelée. Je n'ai pas vu Gus depuis des années et vous m'avez prise au dépourvu. Une fois ma décision prise, je me suis dit : autant faire les choses correctement. À propos d'oncle Gus... comment va-t-il ? J'aurais dû commencer par cette question.

— Je ne l'ai pas revu depuis ma première visite, mais, d'après Henry, il est tel qu'en lui-même.

— Autrement dit, toujours à crier et à vous insulter.

— Plutôt !

— Il a aussi la réputation de vous jeter des trucs à la figure quand il est vraiment à cran. Ou de l'avoir fait en d'autres temps.

— Comment êtes-vous parents ? Je sais que c'est votre oncle, mais de quel côté ?

— Celui de ma mère. En réalité, c'était son grand-oncle, ce qui en fait mon arrière-grand-oncle. En mai dernier, il y a eu dix ans qu'elle est morte et après le décès de son frère... celui de Gus... il n'est plus resté que moi. Je me sens coupable de ne pas l'avoir vu depuis si longtemps.

— Ce n'est pas si facile quand on vit sur la côte Est.

— Et vous ? Vous avez de la famille ici ?

— Rien de rien. Et je suis aussi orpheline, ce qui vaut probablement mieux.

Nous bavardâmes pendant près d'un quart d'heure, puis elle regarda sa montre.

— Ouh là ! Il vaut mieux que j'y aille. Je ne veux pas vous empêcher de vous coucher. Demain matin, vous m'expliquerez comment aller à la maison de convalescence.

— Je dois partir tôt, mais vous pouvez toujours frapper à la porte d'Henry. Il se fera un plaisir de vous aider. Si j'ai bien compris, vous vous installez à côté ?

— C'était mon idée, sauf si vous pensez qu'il ne serait pas d'accord.

— Je suis certaine que non, mais autant vous prévenir : l'endroit est sinistre. Nous avons nettoyé le plus gros, mais les lieux restent douteux, si vous voulez mon opinion. Allez savoir depuis quand Gus n'y a pas touché.

— Innommables ?

— Disons, répugnants. Les draps sont propres, mais on dirait qu'il a récupéré le matelas sur le trottoir. Et comme il ne jette rien, deux des trois chambres sont inutilisables, sauf si vous cherchez une décharge.

— Il ne jette rien ? C'est nouveau. Il n'était pas comme ça.

— Il aura changé. Vaisselle, vêtements, outils, chaussures. Il semble avoir gardé les journaux des quinze dernières années. Dans le réfrigérateur, il y avait de quoi provoquer une épidémie !

Elle fronça le nez.

— D'après vous, il vaudrait mieux que je m'installe ailleurs ?

— C'est ce que je ferais.

— Je vous crois sur parole. On a du mal à trouver un hôtel si tard ?

— Ça ne devrait pas poser de problème. Nous n'avons pas beaucoup de touristes à cette période de l'année. Il y a six ou huit motels à deux rues d'ici. Quand je cours le matin, les enseignes signalent toujours des chambres libres.

Effet du vin ou pas, mais je me sentais de plus en plus cordiale, peut-être parce que je lui étais reconnaissante de la voir là. Ou alors, parce que nous avions commencé par nous heurter de front avant de nous entendre ensuite à merveille. Quelle que fût la dynamique enclenchée, je m'entendis lui dire :

— Rien ne vous empêche de dormir ici. Ce soir, en tout cas.

Elle parut aussi étonnée que moi.

— Sérieusement ? Ce serait génial, mais je ne voudrais pas m'imposer.

Je m'en voulais déjà d'avoir fait cette proposition, mais me sentis tenue par l'étiquette de l'assurer de ma sincérité, pendant qu'elle jurait, elle, qu'elle n'en mourrait pas d'errer dans le noir à la recherche d'un gîte... option qu'elle ne souhaitait visiblement pas retenir.

Au bout du compte, je dépliai le canapé convertible de mon séjour et fis le lit. Elle savait déjà où se trouvait la salle de bains, je me bornai à lui expliquer en quelques minutes comment on mettait la cafetière en route et où étaient rangés la boîte de céréales et les bols.

À 23 heures, elle se replia dans son lit et je montai l'escalier en colimaçon conduisant à la pièce du haut. Comme elle était encore réglée sur le fuseau horaire de la côte Est, elle éteignit bien avant moi. Le lendemain matin, je me levai à 8 heures, et le temps que je descende, douchée et habillée, elle était déjà partie. En invitée civilisée, elle avait ôté les draps et les avait posés, bien pliés, sur le couvercle du lave-linge, ainsi que la serviette humide qu'elle avait utilisée pour la douche. Elle avait refermé le canapé et remis en place les coussins. D'après le mot qu'elle avait laissé, elle était partie en quête d'un café et pensait rentrer à 9 heures. Elle m'invitait à dîner si j'étais libre ce soir-là, ce qui était le cas.

Je partis pour le bureau à 8 h 35 et ne la revis pas avant six jours. Et il ne fut plus question de dîner...

Le samedi en fin d'après-midi, je retrouvai Henry et Charlotte pour les festivités qui accompagnaient la décoration rituelle du sapin de Noël. Je refusai poliment l'*eggnog*, que je savais contenir une quantité ahurissante de glucides, sans parler des lipides ni du cholestérol. La recette d'Henry prévoyait une tasse de sucre en poudre, un litre de lait, douze gros œufs et deux tasses de crème fouettée. Il avait opté pour la version sans alcool, ce qui laissait toute latitude à ses invités d'ajouter du bourbon ou du cognac à leur convenance. Le temps que j'arrive, les guirlandes lumineuses s'enroulaient autour des branches, et Rosie était déjà passée et repartie. Elle avait accepté un verre d'*eggnog*, puis avait regagné le restaurant, où la cuisine exigeait sa présence tyrannique.

Henry, William, Charlotte et moi sortîmes les décorations de leurs emballages en les admirant ; elles étaient pour la plupart depuis des années dans la famille d'Henry. Une fois l'arbre fin prêt, William et Henry sacrifièrent à leur argutie annuelle sur la façon de disposer les guirlandes métallisées. William était partisan de les placer une par une, Henry jugeait l'effet plus naturel si on les jetait au hasard en les laissant former des amas pittoresques. Ils optèrent pour un compromis des deux méthodes.

À 8 heures, nous fîmes à pied le demi-pâté de maisons jusqu'à la Rosie's Tavern. William partit vaquer à ses occupations derrière le bar, ce qui nous laissa la table pour nous trois, Henry, Charlotte et moi.

Je n'avais pas fait attention à la quantité d'*eggnog* ingurgitée par chacun, ce qui explique, ou pas, ce qui suivit. Le menu ce soir-là affichait son habituel salmigondis de spécialités hongroises et déconcertantes que Rosie nous avait attribuées d'office pour l'occasion en y voyant l'expression de notre libre arbitre.

Tandis que nous attendions l'entrée, je me tournai vers Henry.

— Comme j'ai vu de la lumière chez Gus, j'en déduis que Melanie et toi avez établi le contact ce matin après mon départ à l'agence ?

— Exactement, et je l'ai trouvée pleine d'énergie et d'une rare efficacité. Elle est habituée aux tracas de la vie new-yorkaise et sait s'y prendre pour obtenir ce qu'elle veut. Nous avons débarqué aux Collines-Ondoyantes à neuf heures et quart. Naturellement, pas un médecin en vue et impossible de faire sortir Gus sans le verdict officiel de la Faculté. Melanie a réussi, je ne sais pas comment, à le dénicher et à lui faire signer le formulaire. Elle a mené l'affaire de main de

maître, au point que Gus a eu sa décharge et était rentré chez lui à onze heures dix !

— Elle a trouvé à se loger ?

— Elle est descendue au Wharfside, dans Cabana Boulevard. Elle a aussi fait tout un marché et commandé un fauteuil roulant à une société de location. Elle l'a réceptionné et cet après-midi elle faisait déjà le tour du quartier en poussant Gus. Sa sollicitude a fait des merveilles : il était d'une humeur de rêve !

Comme j'allais lancer une remarque, Charlotte prit la parole.

— Qui a construit les maisons de votre rue ? Elles se ressemblent beaucoup.

Henry se tourna pour la dévisager, désarçonné par le changement de sujet.

— Non, pas tellement. La mienne et celle de Gus sont des copies conformes, mais la maison juste après le terrain vague et celle de Moza Lowenstein, une porte après, sont d'un style très différent. Elles datent peut-être de la même période, mais les changements qu'ont apportés les propriétaires entre-temps empêchent de dire à quoi ressemblait le plan d'origine.

Henry et moi échangeâmes un bref regard qui échappa à Charlotte. Ça ne ratait pas, elle orientait la conversation sur l'immobilier. J'espérai que c'était une question en l'air, mais Charlotte paraissait suivre son idée.

— J'imagine qu'aucune n'a été dessinée par un architecte de renom ?

— Pas à ma connaissance. Au fil des années, une série de promoteurs ont acheté les parcelles et construit en allant au plus simple et au moins coûteux. Pourquoi cette question ?

— Je pensais aux contraintes d'urbanisation qui pèsent sur les maisons bâties il y a plus de cinquante ans. Si une construction n'a pas de valeur historique, l'acheteur est libre de la démolir et de reconstruire quelque chose d'entièrement nouveau. Sinon, il est plus ou moins tenu de respecter le plan au sol, ce qui réduit les possibilités d'aménagement.

— Et où est le rapport ? Pas un de mes voisins n'envisage de vendre !

Elle se rembrunit.

— À ce que je comprends, le secteur ne s'est guère renouvelé, mais vu l'âge avancé des propriétaires, certaines maisons ne manqueront pas d'être bientôt sur le marché, celle de Gus notamment.

— Et... ?

— Que se passera-t-il quand il mourra ? Melanie n'a pas la moindre notion du marché...

Je jetai un autre coup d'œil en biais à Henry, dont le visage, à

présent, ne laissait rien transparaître. Depuis sept ans que je le connais, je ne l'ai vu perdre son calme qu'en de très rares occasions et, par nature, c'est un homme toujours affable.

— Vous avez une idée derrière la tête, lui dit-il sans vraiment la regarder.

— Absolument pas ! Je dis seulement que quelqu'un venant d'un autre État pourrait mal interpréter la situation et sous-estimer sa valeur marchande.

— Si Gus ou Melanie soulèvent la question, je leur donnerai votre carte professionnelle et vous pourrez rappliquer dans la seconde.

Charlotte le fixa d'un air interloqué.

— Pardon ?

— Je n'avais pas compris que vous étiez ici pour cultiver votre clientèle. Vous envisagez une campagne de retape ?

Il faisait allusion aux méthodes des promoteurs immobiliers : envoi massif de prospectus, appels téléphoniques aux résidents au cours desquels on sème des graines dans l'espoir de récolter une vente.

— En voilà une idée ! Nous en avons déjà discuté et vous m'avez fait clairement comprendre vos réserves. Si je vous ai offensé, c'est bien involontairement.

— Je n'en doute pas, mais je trouve d'une insensibilité sans nom de passer son temps à estimer des prix en tablant sur la mort de gens que je connais depuis une éternité.

— Enfin, Henry, vous ne parlez pas sérieusement ? Il n'y entre aucun élément personnel ! Des gens meurent tous les jours. Moi-même, j'ai soixante-dix-huit ans et il me paraît important de prévoir ma succession.

— Sans nul doute.

— Inutile de le prendre sur ce ton ! Rappelez-vous que le fisc a son mot à dire. Et les bénéficiaires, vous y avez pensé ? Pour le commun des mortels, la maison représente leur bien principal, et c'est mon cas. Si je n'ai aucune idée du marché de l'immobilier, comment ne léser aucun de mes héritiers ?

— Je suis sûr que vous avez tout calculé au centime près.

— Je ne parlais pas de moi, mais du propriétaire moyen.

— Gus n'est pas aussi moyen que vous semblez le croire.

— Mais bon sang, pourquoi toute cette hostilité ?

— C'est vous qui avez lancé le sujet. Kinsey et moi discussions de tout autre chose.

— Oh, désolée de vous avoir interrompus... Il est clair que vous l'avez pris de travers, mais j'exprimais simplement une opinion. Je ne vois pas ce qui vous crispe.

— Je ne veux pas que mes voisins croient que j'avalise des démarcheurs.

Charlotte saisit son menu.

— Je vois que c'est un point sur lequel nous ne serons jamais d'accord, alors autant ne pas insister.

Henry s'empara à son tour de son menu et l'ouvrit.

— Je vous en serais reconnaissant. Et pendant que nous y sommes, si nous parlions d'autre chose ?

Je me sentis virer à l'écarlate. De vraies chamailleries conjugales, sauf que ces deux-là ne se connaissaient guère ! Je crus que Charlotte allait se vexer, mais pas un cil ne frémit. Un ange passa. Le reste de la conversation les vit s'en tenir à des banalités et la soirée parut s'achever sur une note plaisante.

Henry la raccompagna jusqu'à sa voiture. Pendant qu'ils prenaient congé l'un de l'autre, je me demandai si j'allais évoquer l'incident, mais ç'aurait été déplacé. Je savais pourquoi il avait pris la mouche. À quatre-vingt-sept ans, lui-même réfléchissait sûrement aux dispositions à prendre avant son trépas.

Quand Charlotte eut démarré, nous rentrâmes du même pas à la maison.

— Tu penses que ma réaction était excessive, me lança-t-il.

— Honnêtement, je ne pense pas qu'elle soit aussi intéressée que tu l'as laissé entendre. D'accord, elle ne pense qu'à son travail, mais elle n'est pas infréquentable.

— J'étais exaspéré.

— Allez, Henry... Elle n'avait pas de mauvaises intentions. Elle est convaincue que les gens devraient être informés de la valeur de leurs biens, et pourquoi pas ?

— Tu as probablement raison.

— Le problème n'est pas de savoir qui a raison, mais que si tu envisages de sortir avec elle, tu dois la prendre comme elle est. Et si tu n'as pas l'intention de la revoir, pourquoi se disputer ?

— Tu crois que je devrais m'excuser ?

— À toi de décider, mais sûr qu'on apprécierait.

Le lundi en fin d'après-midi, je pris rendez-vous avec Lisa Ray pour discuter des souvenirs qu'elle conservait de l'accident qui lui valait un procès. L'adresse qu'elle m'avait donnée était celle d'un nouveau lotissement de résidences en copropriété à Colgate, une série de maisons urbaines à lattis de bois accolées par groupes de quatre. Elles alliaient six styles de façades et quatre types de matériau de construction : brique, bardeaux de bois, pierre naturelle et stuc. Et probablement six plans au sol assortis d'éléments modulables faisant l'originalité de chaque appartement. Les constructions variaient les combinaisons en jouant sur les volets, les balcons et les patios sur le devant. Chaque groupe de quatre était entouré d'une pelouse paysagée

avec soin. Aux buissons et aux plates-bandes fleuries s'ajoutaient de vaillants petits arbres qui n'atteindraient leur pleine maturité que dans une quarantaine d'années. À la place de garages, on avait prévu, entre les maisons, de longues rangées d'auvents sous lesquels les résidents garaient leurs voitures. La plupart des places étaient vides, laissant entendre que les gens étaient partis travailler. Je ne vis pas trace d'enfants.

Je repérai le numéro du domicile de Lisa et me garai devant. En attendant qu'elle vienne ouvrir, je humai l'air, mais ne décelai aucune odeur de frichti sur le feu. Trop tôt, sans doute. Les voisins allaient rentrer par petites fournées entre cinq heures et demie et six heures. Les repas seraient livrés par des véhicules utilitaires à pancartes sur le toit ou extraits du congélateur encore dans leurs boîtes aux photos gastronomiques racoleuses, ceux dont les instructions de réchauffage au micro-ondes en caractères lilliputiens vous obligent à sortir vos lunettes.

Lisa Ray ouvrit la porte. Cheveux foncés naturellement frisés et dont la coupe courte dessinait une auréole de bouclettes impeccables. Teint de rose, yeux bleus et semis de taches de rousseur de part et d'autre du nez, telles des mouchetures de peinture beige. Elle portait des chaussures de sport noires, un collant, une jupe plissée rouge et un pull rouge en coton à manches courtes.

— Flûte ! Vous êtes en avance ! Vous êtes bien Kinsey ?

— En personne.

Elle ouvrit largement la porte et me fit entrer.

— Je ne pensais pas que vous feriez aussi vite. Je rentre tout juste de mon travail et donnerais n'importe quoi pour me changer !

— Ne vous inquiétez pas pour moi. Prenez tout votre temps.

— J'en ai pour une seconde. Installez-vous.

Je passai dans le séjour et pris place sur le canapé pendant qu'elle montait l'escalier deux à deux. D'après le dossier, elle avait vingt-six ans, était étudiante à temps partiel et payait ses frais de scolarité en travaillant vingt heures par semaine au service administratif de l'hôpital St. Terry's.

L'appartement était exigu. Murs blancs, moquette beige qui paraissait neuve et gardait l'odeur de produits chimiques agressifs.

Le mobilier était un mélange de récupération de vide-grenier et d'éléments qu'elle avait sans doute réussi à soustraire à sa famille. Deux fauteuils dépareillés et recouverts du même tissu faux léopard faisaient face à un canapé rouge à carreaux ; une table basse comblait l'espace entre eux. Un petit coin salle à manger avec une table et quatre chaises occupait le fond de la pièce, où un passe-plat donnait sur la cuisine à droite. Parmi les magazines de la table basse, j'avais le choix entre de vieux numéros de *Glamour* ou de *Cosmopolitan*. Je pris

un *Cosmopolitan* et m'arrêtai sur un article détaillant ce qu'aimaient les hommes au lit. Quels hommes ? Quel lit ? Je n'avais pas tâté un gars depuis que Cheney était sorti de ma vie. Je faillis calculer depuis combien de semaines exactement, mais l'idée me déprima assez pour m'empêcher de même entamer le décompte.

Cinq minutes plus tard, Lisa dévalait l'escalier en jean et T-shirt estampillé du logo de l'Université de Californie campus de Santa Teresa sur le devant. Elle s'assit dans un fauteuil.

J'écartai le magazine.

— C'est là que vous avez fait vos études ? lui demandai-je en lui montrant son T-shirt.

Elle baissa les yeux.

— C'est celui de ma colocataire. Elle est secrétaire au département de mathématiques. Moi, j'étudie au City College à temps partiel, je prépare un Associate Degree en radiographie. L'hôpital St. Terry's a été super pour les cours et me laisse presque toute liberté pour mes horaires, m'expliqua-t-elle. Vous avez contacté la compagnie d'assurances ?

— Brièvement. Il se trouve que j'ai travaillé à California Insurance et que je connais l'expert, Mary Bellflower. J'ai discuté avec elle il y a quelques jours, et elle m'a donné les éléments de base.

— Elle est sympa. Je l'aime bien, même si nous sommes en total désaccord sur le procès.

— C'est ce que j'ai compris. Je sais que vous l'avez déjà fait une bonne dizaine de fois, mais pourriez-vous me raconter ce qui s'est passé ?

— Bien sûr, pas de problème. C'était le jeudi juste avant le week-end du Memorial Day. Je n'avais pas cours ce jour-là, mais j'étais allée à la fac faire une synthèse au labo d'informatique. Quand j'ai eu fini, j'ai récupéré ma voiture au parking. J'ai roulé jusqu'à la sortie avec l'idée de tourner à gauche dans Palisade Drive. Il n'y avait pas des tonnes de circulation, mais j'avais mis mon clignotant et j'attendais, le temps de laisser passer quelques voitures. J'ai vu la camionnette des Fredrickson qui arrivait, à environ deux cents mètres d'où j'étais. C'était lui qui conduisait, et comme il avait allumé son clignotant droit et ralenti, j'ai cru qu'il tournait pour s'engager dans le parking d'où je sortais. J'ai regardé à droite pour m'assurer que la voie était libre avant d'accélérer. J'avais déjà commencé à tourner quand je me suis aperçue qu'il roulait plus vite que je croyais. J'ai voulu accélérer pour l'éviter, mais il m'a heurtée par le travers. C'est un miracle que je n'aie pas été tuée ! La portière côté conducteur était complètement enfoncée et l'axe central tordu. Le choc a déporté ma voiture de cinq mètres sur le côté. Ma tête s'est redressée violemment et a frappé si fort la vitre que le verre s'est étoilé. Je continue encore mes séances

chez le chiropracteur.

— D'après le dossier, vous avez refusé tout examen médical ?

— En effet. Ça peut paraître bizarre, mais je n'ai rien senti sur le moment. Peut-être parce que j'étais sonnée. Naturellement, j'étais sous le choc, mais je ne sentais rien d'anormal. Rien de cassé, pas de sang. Je savais que j'aurais une grosse bosse à la tête. Les ambulanciers étaient d'avis que je me fasse examiner aux urgences, mais ils m'ont dit, pour l'essentiel, que c'était à moi de décider. Ils ont procédé à quelques tests rapides pour vérifier que je ne souffrais pas d'amnésie et que je ne voyais pas double, enfin... rien qui inquiète quand le cerveau est en jeu. Ils m'ont vivement recommandé de voir mon médecin traitant au moindre symptôme suspect. C'est seulement le lendemain que je me suis retrouvée avec le cou bloqué. Autant vous dire que mes projets de week-end étaient à l'eau ! J'ai passé la journée allongée chez ma mère, à me poser des glaçons sur le cou et à me bourrer d'antalgiques périmés qui lui restaient de travaux dentaires qu'elle s'était fait faire deux ans auparavant.

— Et Gladys ?

— La crise de nerfs ! Le temps que je réussisse à ouvrir ma portière, son mari était déjà sorti de la camionnette et me criait des injures assis dans son fauteuil roulant. Elle, elle pleurait et glapissait comme si elle avait été à deux doigts de la mort. J'ai pensé qu'elle en rajoutait à mon intention. J'ai fait quelques pas en examinant les deux voitures pour me faire une idée des dégâts, mais je me suis mise à trembler si fort que j'ai cru m'évanouir. Je suis revenue à ma voiture et me suis assise la tête entre les jambes. C'est alors que le vieux monsieur s'est approché pour voir comment j'allais. Il a été adorable. Il me tapotait le bras, il me disait que tout allait bien, que je ne m'inquiète pas, que ce n'était pas ma faute, ce genre de chose. Je sais que Gladys l'a entendu parce que, brusquement, ç'a été le grand jeu : elle s'est affalée en gémissant et en faisant un numéro à fendre le cœur. Je la voyais se mettre en condition et faire monter la sauce, comme ma nièce de trois ans qui se force à vomir si on ne fait pas ses quatre volontés. Le vieux est allé voir et l'a aidée à marcher jusqu'au trottoir. Cette fois, on avait droit à la crise d'épilepsie ! Façon de parler, bien sûr, mais je sais qu'elle faisait semblant.

— Pas d'après le rapport des urgences.

— Oh, je vous en prie ! Je veux bien qu'elle ait pris un coup, mais elle exploitait la situation au maximum. Vous l'avez vue ?

— Pas encore. Je vais l'appeler pour voir si elle accepte de me rencontrer. Rien ne l'y oblige.

— Là, pas de problème ! Elle ne va pas rater une chance de débiter sa version de l'histoire. Vous auriez dû l'entendre avec le flic !

— Reprenons au début. Qui a prévenu la police ?

— Je ne sais pas. Sans doute quelqu'un qui aura entendu le bruit de la collision et appelé le 911. La police et les urgentistes sont arrivés au même moment. Deux autres automobilistes s'étaient déjà arrêtés et une femme était sortie de chez elle sur le trottoir d'en face. Comme Gladys glapissait comme si elle souffrait le martyre, les urgentistes se sont d'abord occupés d'elle, vous connaissez le topo, signes vitaux et tout le cinéma, en essayant de la calmer. Le flic s'est approché de moi et m'a demandé ce qui s'était passé. C'est alors que je me suis aperçue que le vieux qui m'avait réconfortée n'était plus là. Ensuite, tout ce que je sais, c'est qu'on enfournait Gladys dans l'ambulance, sanglée sur une civière et la tête immobilisée. J'aurais dû comprendre tout de suite dans quel pétrin j'étais. Je me sentais démolie par cette histoire parce que je n'ai jamais voulu faire souffrir qui que ce soit. En même temps j'étais convaincue que son comportement était du bluff, de la pure comédie.

— D'après le rapport de la police, vous étiez dans votre tort.

— Je sais, mais c'est grotesque ! D'après le code de la route, ils avaient la priorité, de sorte que je suis coupable aux yeux de la loi. La première fois que j'ai vu la camionnette, elle roulait à une allure de tortue. Je jure qu'elle ne dépassait pas le cinq à l'heure. Millard a sûrement appuyé le pied au plancher en voyant qu'il pouvait m'accrocher avant que j'aie fini de tourner.

— Vous êtes en train de me dire qu'il a fait exprès de vous rentrer dedans ?

— Pourquoi pas ? Il tenait la chance de sa vie !

Je hochai la tête sans comprendre.

— Je ne vous suis pas.

— La chance de récupérer l'argent de l'assurance, m'expliqua-t-elle comme à une demeurée. Vérifiez vous-même ! Elle travaille presque entièrement à son compte et a un statut d'entrepreneur indépendant. Du coup, elle n'a probablement pas de couverture médicale de longue durée ni d'assurance-invalidité. Ils s'assurent une retraite en me faisant casquer à mort !

— Vous en avez la preuve ?

— De quoi ? Qu'elle n'a pas d'assurance-invalidité ? Non, je n'en ai pas la preuve tangible, mais je suis prête à le parier.

— Je n'arrive pas à l'imaginer. Comment Millard pouvait-il être sûr qu'elle ne mourrait pas dans l'accident ?

— D'accord, il ne roulait pas à tombeau ouvert. Comparativement. Je veux dire qu'il ne faisait pas du cent à l'heure. Il savait sûrement qu'aucun des deux ne serait tué.

— N'empêche, c'était risqué.

— Tout dépend de l'enjeu.

— Exact, mais la fraude à l'assurance-auto est habituellement très

organisée et inclut plus d'un seul conducteur. On peut convaincre le « pigeon » d'emboutir un autre véhicule, mais c'est un coup monté. La « victime », l'avocat et le médecin sont de mèche pour le constat. Je ne vois pas Gladys ou Millard se mouiller dans ce genre de chose.

— Rien ne les y oblige. Millard l'aura lu dans un livre. Inutile d'être un génie pour imaginer comment s'y prendre. Il a vu une possibilité de se faire du fric et a agi sur un coup de tête.

— Comment allons-nous le prouver ?

— Retrouvez le vieux et il vous le confirmera.

— Comment êtes-vous si sûre qu'il a vu l'accident ?

— Il l'a sûrement vu parce que je me rappelle l'avoir aperçu au moment où j'arrivais presque à la sortie du parking. Je n'ai pas fait très attention à lui parce que je me concentrais sur la rue.

— Où l'avez-vous vu ?

— Au bout de Palisade Drive.

— Que faisait-il ?

— Je ne sais pas. Il devait attendre de pouvoir traverser et il a forcément vu la camionnette en même temps que moi.

— Quel âge lui donneriez-vous ?

— Je ne connais rien aux vieux. Il avait des cheveux blancs et un blouson de cuir marron, du genre sec et fendillé.

— Vous rappelez-vous d'autres détails ? Portait-il des lunettes ?

— Je ne m'en souviens pas.

— La forme du visage ?

— Plutôt allongé.

— Bien rasé ?

— Je crois. En tout cas, pas de barbe, mais peut-être une moustache.

— Des verrues ? Des cicatrices ?

— Là, je ne peux pas vous dire. J'étais trop sous le choc pour faire vraiment attention.

— Une idée de la taille et du poids ?

— Il m'a paru plus grand que moi... je mesure un mètre soixante-huit... mais il n'était ni gros, ni squelettique, ni rien de pareil. Je suis désolée de ne pas être plus précise.

— Ses mains ?

— Aucun souvenir, mais je revois ses chaussures. Noires à l'ancienne, avec des lacets, le genre que portait mon grand-père au travail. Vous savez bien... perforées tout autour du cou-de-pied.

— Des derbys ?

— Oui, c'est ça. Elles avaient besoin d'un coup de cirage et la semelle droite se décollait.

— Avait-il un accent ?

— Pas que j'aie remarqué.

— Et ses dents ?

— Une catastrophe. Jaunâtres, comme celles d'un fumeur. J'avais oublié ce détail.

— Rien d'autre ?

Elle fit signe que non.

— Et vos blessures... en plus du coup du lapin ?

— Au début, j'ai eu des maux de tête, mais ils ont disparu. Mon cou reste douloureux et ça explique sans doute que j'aie une déviation dorsale. J'ai perdu deux jours de travail, mais rien de plus grave. Si je reste assise trop longtemps, je suis obligée de me lever et de marcher un peu. À mon avis, j'ai eu de la chance de m'en tirer sans plus de dégâts.

— Comme vous dites ! lui renvoyai-je.

La semaine suivante, je n'eus pas l'occasion de parler à Melanie, mais Henry me fit la chronique de ses algarades avec Gus, qui avait retrouvé son côté porc-épic. Deux fois, tôt le matin, je l'avais vue arriver du motel. Je savais qu'elle restait tard, à s'occuper de lui. J'aurais sans doute pu l'inviter à boire un verre à la maison ou lui rappeler son offre de m'inviter à dîner. Mieux encore, mitonner un petit ragoût nourrissant pour eux deux, à la façon d'une gentille voisine. Mais cette initiative m'aurait-elle ressemblé ? Je ne proposai rien pour deux raisons :

1. Je ne sais pas faire la cuisine.

2. Je n'avais jamais été proche de Gus et ne voulais pas me retrouver prise dans les turbulences qui l'entouraient.

L'expérience m'a appris que le besoin de voler au secours du prochain aggrave la situation de la malheureuse héroïne en puissance, sans avoir, pour autant, d'effet perceptible sur ledit prochain.

On ne sauve pas les gens d'eux-mêmes, parce que ceux qui saccagent leur vie à plein temps apprécient peu que vous vous mêliez des drames qu'ils créent. Ils veulent votre compassion sirupeuse, mais surtout ne rien changer. C'est une vérité qui semble toujours m'échapper. Le problème dans l'affaire qui nous occupe, c'est que Gus n'était pas à l'origine de ses ennuis. Il leur avait ouvert la fenêtre et ils s'étaient faufileés chez lui.

Henry m'apprit que, pour le premier week-end du retour de Gus à la maison, le médecin attaché aux Collines-Ondoyantes avait recommandé une infirmière libérale qui avait accepté de travailler huit heures d'affilée le samedi, et de nouveau le dimanche. Cette solution avait déchargé Melanie des tâches médicales et des soins d'hygiène personnelle les plus rebutants, tout en fournissant à Gus un nouveau souffre-douleur auquel s'en prendre quand son humeur virait à l'aigre, soit toutes les heures.

Henry m'avait aussi confié que Melanie n'avait toujours pas reçu de réponse à sa petite annonce. Elle avait fini par contacter une agence et procédé à des entretiens dans l'espoir de trouver une candidate au poste d'aide à domicile prête à s'engouffrer dans la brèche.

— La chance lui a souri ? lui avais-je demandé.

— Je ne parlerai pas exactement de « chance ». Elle en a engagé trois, dont deux n'ont pas tenu un jour. La troisième s'est révélée plus endurante, mais pas de beaucoup. J'entendais Gus se déchaîner contre elle de l'autre côté de la haie.

— J'aurais dû sans doute lui proposer de la dépanner, mais j'ai préféré apprendre à composer avec mon sentiment de culpabilité.

— Et tu t'y fais ?

— Rudement bien.

10

SOLANA

Elle gara la voiture et vérifia encore une fois dans la rubrique des « Annonces personnelles » que c'était la bonne adresse. On n'indiquait pas de numéro de téléphone, ce qui était tout aussi bien. La dernière annonce à laquelle elle avait répondu n'avait rien donné. Il s'agissait d'une femme âgée qui vivait chez sa fille, confinée dans un lit d'hôpital installé dans la salle à manger. La maison était ravissante, mais l'infirmier de fortune sabotait l'effet d'ensemble. Hauts plafonds, profusion de lumière, tout le mobilier d'un goût exquis... La présence d'une cuisinière et d'une gouvernante à demeure avait néanmoins douché son enthousiasme.

L'entretien s'était déroulé avec la fille, qui cherchait quelqu'un pour dispenser des soins à sa mère, mais estimait ne pas avoir à s'aligner sur les tarifs du privé puisqu'elle serait également présente dans les lieux. Solana devrait baigner, nourrir et changer sa mère sénile, changer ses draps, laver son linge et lui administrer ses médicaments. Tâches qu'elle était capable d'assumer, mais l'attitude de la fille lui avait déplu. Elle semblait considérer une infirmière professionnelle comme une domestique, à égalité avec une blanchisseuse. Solana soupçonnait que la gouvernante était mieux traitée.

La snobinarde avait pris des notes sur son bloc à pince et déclaré qu'elle avait plusieurs autres candidatures à étudier, ce qui était un mensonge éhonté. Elle voulait lui donner l'impression d'être en concurrence, comme si ce poste était la chance de sa vie, à savoir journées de neuf heures, un jour de congé par semaine, et interdiction de recevoir des appels personnels. On lui accordait deux pauses-café d'un quart d'heure, mais elle était tenue de pourvoir à ses repas. Avec une cuisinière dans la pièce voisine !

Solana avait posé une masse de questions pour montrer que la proposition l'intéressait et s'assurer que la fille de la patiente n'omettait aucun détail. Finalement, elle avait tout accepté, y compris le salaire de misère. La fille était passée de la froideur à la condescendance, puis à la satisfaction d'avoir géré l'affaire de main de maître. On se tressait des lauriers d'avoir amené la candidate à accepter des conditions aussi ridicules. Solana avait remarqué qu'il n'avait plus été question des autres postulantes...

Elle avait expliqué qu'elle n'avait pas le temps sur le moment de

s'occuper des papiers, mais qu'elle lui remettrait sa demande de contrat dûment remplie le lendemain matin, lorsqu'elle arriverait à huit heures pour prendre son poste. Elle avait noté son numéro de téléphone au cas où la fille aurait oublié un point quelconque. Quand Solana avait pris congé, la fille s'était complètement oubliée dans son soulagement d'avoir résolu son problème à si bas prix, allant jusqu'à lui serrer chaleureusement la main ! Solana avait regagné sa voiture en sachant qu'elle ne reverrait jamais la femme. Le numéro de téléphone qu'elle lui avait donné résonnerait dans l'aile psychiatrique d'un hôpital de Perdido, où, en d'autres temps, Tiny avait séjourné un an.

Et maintenant, elle se trouvait dans sa voiture à quelques maisons de l'adresse qu'elle cherchait sur le trottoir d'en face. Ceci en vertu d'une petite annonce repérée le week-end précédent. Elle l'avait d'abord écartée parce que aucun numéro de téléphone n'était mentionné. La semaine s'étant écoulée sans autres offres intéressantes, elle avait décidé de jeter un bref coup d'œil à la maison, à tout hasard. Celle-ci ne semblait guère engageante. Il s'en dégagait une impression d'abandon, surtout comparée aux autres résidences du pâté de maisons. Situé à proximité de la plage, ce dernier était presque entièrement fait de maisons individuelles. Ici et là, des constructions neuves d'architecture hispanique propre à la région et conçues pour deux ou quatre familles rompaient la monotonie déprimante des pavillons. À première vue, le secteur comptait de nombreux retraités, autrement dit des gens qui vivaient de revenus fixes et comptaient leurs sous.

Si on se fiait aux apparences, elle-même se situait dans cette tranche-là, côté finances. Deux mois plus tôt, un de ses frères lui avait fait don d'une décapotable bosselée qu'il avait hâte de bazarder. Sa voiture à elle avait coulé une bielle, et, d'après le garagiste, elle en aurait eu pour deux mille dollars de réparation, soit plus que le prix de la voiture à l'argus. Elle n'avait pas de liquidités devant elle, et quand son frère lui avait proposé sa Chevrolet 1972, elle avait accepté... non sans un sentiment d'humiliation. Visiblement, il pensait que cette bagnole pourrie était assez bonne pour elle. Elle envisageait d'acquérir une voiture plus fringante et avait même été à deux doigts de s'engager dans un crédit à coucher dehors, mais le bon sens l'avait emporté. Maintenant, elle se félicitait d'avoir opté pour la Chevrolet d'occasion, pas si différente de beaucoup d'autres véhicules garés dans la rue. Un modèle plus récent aurait envoyé un mauvais message. Personne n'a envie d'engager une employée apparemment mieux lotie.

Pour l'instant, elle n'avait pas d'autres renseignements sur le patient que ceux donnés dans l'annonce. Quarante-vingt-neuf ans et suffisamment branlant pour tomber et se blesser, parfait. S'il lui fallait

une aide à domicile, c'est qu'aucun parent proche ne souhaitait s'y coller. Aujourd'hui, les gens ne pensent qu'à eux... incapables de rien supporter qui les dérange dans leur confort et leurs projets. De son point de vue à elle, c'était tout bénéfique. De celui du patient, pas tellement. Entouré d'enfants et petits-enfants aimants, il ne lui aurait été d'aucune utilité.

Une chose l'ennuyait : il avait les moyens de se payer une garde à domicile. Impossible de le facturer sur Medicare ou Medicaid ; elle n'échapperait pas à la vigilance de l'administration et elle l'imaginait mal disposer d'une assurance personnelle adéquate. Trop de seniors négligent de prévoir une éventuelle dépendance. Ils dérivent lentement dans leur période crépusculaire, comme par inadvertance, étonnés de se voir soudain si démunis, incapables de payer les factures médicales monstrueuses qui s'accumulent dans le sillage d'une affection aiguë, chronique ou désastreuse. Ils croyaient donc que l'argent allait leur tomber du ciel ? Qui espéraient-ils voir endosser le fardeau de leur insouciance ? Heureusement, le dernier patient dont elle s'était occupée disposait de gros moyens, dont elle avait fait bon usage. L'emploi avait pris fin sur une note discordante, mais lui avait enseigné une leçon précieuse. L'erreur qu'elle avait commise ne se renouvellerait pas...

Elle se demanda s'il était sage de s'enquérir d'un emploi dans un quartier si modeste, mais jugea finalement qu'elle pouvait au moins frapper à la porte et se présenter. Puisqu'elle avait fait le trajet depuis Colgate, autant étudier la proposition. Il y a des riches qui mettent un point d'honneur à afficher une façade modeste. Et si c'était le cas ? Pas plus tard que l'avant-veille, elle avait lu un article dans le journal sur une femme âgée qui était morte en léguant deux millions de dollars à un refuge d'animaux, rendez-vous compte ! Les amis et les voisins avaient été soufflés parce que la vieille vivait comme une indigente, et personne n'aurait imaginé qu'elle dormait sur un tel pactole ! Elle ne s'était souciée que de ses six chats antédiluviens et que son exécuteur testamentaire s'était empressé de faire euthanasier alors qu'elle était encore chaude dans sa tombe. Cette décision avait débloqué des milliers de dollars pour payer les frais de justice afférents...

Elle s'examina dans le rétroviseur. Elle arborait ses nouvelles lunettes, un modèle passe-partout très voisin de celui du permis de conduire de l'Autre. Avec ses cheveux teints en foncé, la ressemblance pouvait passer. Elle avait le visage plus menu, mais ne s'en inquiétait pas. Si on comparait avec la photo, on croirait juste qu'elle avait maigri. Elle avait choisi pour la circonstance une robe en cotonnade impeccablement repassée et qui émettait un crissement rassurant quand elle marchait. Sans être un uniforme en soi, la robe avait une coupe simple et dégageait une odeur d'amidon vaporisé. Son seul

bijou consistait en une montre à gros chiffres que balayait une trotteuse. Le genre de montre propre à révéler une attention réflexe et professionnelle portée aux signes vitaux. Elle sortit son compact et se poudra le nez. Contente de son image. Elle avait le teint clair et ses cheveux avec cette nouvelle nuance lui plaisaient. Elle rangea son poudrier, satisfaite d'avoir le physique du rôle : la fidèle compagne des personnes âgées. Elle descendit de voiture, verrouilla la portière et traversa la rue.

La femme qui lui ouvrit avait la trentaine et quelque chose de tapageur : rouge à lèvres éclatant et cheveux brun-roux. Peau diaphane, à croire qu'elle ne se dépensait pas trop et ne mettait jamais le nez dehors. Absolument pas le type californien, surtout avec ses sourcils épilés en arcs minces et noircis au crayon. Elle portait des bottes noires et une jupe droite en lainage noir qui lui arrivait à mi-mollet. La forme et la longueur n'avaient rien de seyant, mais c'était la grande mode, de même que le vernis à ongles rouge foncé. La femme se croyait probablement imbattable en matière d'élégance, mais elle se trompait. Elle avait juste assimilé le « look » des derniers magazines de mode. Tout ce qu'elle portait serait daté et périmé avant même le Nouvel An ! Solana sourit en son for intérieur. Une personne si sujette aux influences se manipulerait sans difficulté.

Elle leva le journal qu'elle avait plié de façon à mettre l'annonce en vue.

— Je crois que vous cherchez quelqu'un ?

— En effet. Merci ! Je commençais à croire que personne ne répondrait. Je me présente, Melanie Oberlin, dit la femme en tendant la main.

Elle se sentit l'âme d'un pêcheur à la mouche jetant sa ligne.

— Solana Rojas, lui renvoya-t-elle.

Elle serra la main de Melanie en veillant à la fermeté de la prise. Les articles qu'elle lisait recommandaient tous la même chose : une poignée de main assurée en regardant l'employeur éventuel droit dans les yeux. C'était le genre de petits conseils qu'elle inscrivait dans sa mémoire.

— Je vous en prie, entrez, lui dit la femme.

— Merci.

Elle s'avança dans le séjour en prenant note de tout sans la moindre trace de curiosité ou d'effarement. La maison sentait le renfermé. La moquette était beige, élimée et tachée, et les fauteuils et canapé recouverts d'un tissu marron foncé – genre crêpe –, qu'elle devina caoutchouteux au toucher. La couleur parchemin foncé des abat-jour dénotait une longue imprégnation à la fumée d'innombrables cigarettes. Elle savait que si elle posait son nez sur les doubles rideaux, elle était bonne pour inhaler dix années de goudrons

et de nicotine par fumeur interposé.

— Si nous nous asseyions ?

Elle choisit le canapé.

C'était la maison d'un homme qui vivait seul depuis de nombreuses années sans se soucier de ce qui l'entourait. Un ordre superficiel régnait, sans doute grâce à une initiative très récente, mais il faudrait mettre les pièces à nu pour éliminer les nombreuses couches de crasse. Elle savait déjà que le linoléum de la cuisine serait forcément gris, et l'antique réfrigérateur petit et étriqué. L'ampoule intérieure aurait grillé et des années de dépôts alimentaires s'incrusterait sur les clayettes.

Melanie embrassa la pièce du même regard que sa visiteuse.

— J'essaie de ranger depuis que je suis arrivée. Cette maison appartient à mon oncle Gus. C'est lui qui a fait une chute et s'est démis l'épaule.

Son ton contrit lui plut parce qu'il traduisait l'anxiété et le désir de plaire.

— Et où est votre tante ? demanda-t-elle.

— Elle est morte en 1964. Ils avaient un fils qui a été tué à la Seconde Guerre mondiale et une fille qui est morte dans un accident.

— Que de chagrins... J'ai un oncle à peu près dans la même situation. Il a quatre-vingt-six ans et vit complètement isolé du monde depuis le décès de sa femme. J'ai passé de nombreux week-ends avec lui, à faire le ménage, les courses et la cuisine pour la semaine. Mais je crois que c'est d'avoir de la compagnie qui lui fait surtout plaisir.

— Exactement ! s'exclama Melanie. Oncle Gus semble d'un abord irritable, mais j'ai remarqué que son humeur s'améliore quand il y a quelqu'un. Puis-je vous offrir un café ?

— Merci, mais j'en ai déjà pris deux ce matin et je m'arrête là.

— Je souhaiterais pouvoir en dire autant. J'en bois au moins dix par jour ! Chez nous, on y voit une dépendance librement consentie. Vous êtes californienne de naissance ?

— La quatrième génération, répondit-elle, amusée par cette façon détournée de lui demander si elle était mexicaine. (Sans le dire vraiment, Melanie Oberlin imaginait sûrement une famille espagnole naguère fortunée.) Vous-même avez un accent, non ?

— Celui de Boston.

— C'est bien ce que je pensais. Et c'est le « chez nous » auquel vous faisiez allusion ?

Melanie fit signe que non.

— New York.

— Comment avez-vous appris le triste accident de votre oncle ? Il y a un autre membre de la famille ici ?

— Malheureusement non. C'est une voisine qui m'a appelée. J'ai

sauté dans un avion avec l'idée de rester juste quelques jours, mais nous en sommes à une semaine et demie.

— Vous avez fait tout le trajet depuis New York ? C'est vraiment très méritant de votre part.

— Ma foi, je n'avais pas le choix, répondit Melanie avec un sourire qui minimisait sa grandeur d'âme, mais on la sentait d'accord.

— Le sens de la famille est si rare de nos jours ! Du moins, à ce que je constate. Ne m'en veuillez pas de généraliser.

— Non, non ! Vous avez raison. C'est une triste réalité de notre époque.

— C'est dommage qu'il n'y ait aucun autre parent habitant à proximité pour lui venir en aide.

— Je viens d'une famille très restreinte, dit Melanie, et il n'y a plus personne.

— Moi, je suis la dernière de neuf enfants. Mais là n'est pas la question. Vous devez être pressée de rentrer chez vous.

— Vous voulez dire que je meurs d'impatience, oui ! J'ai contacté plusieurs agences de soins et services à domicile en essayant de mettre la main sur la perle rare. Jusqu'à maintenant, rien n'a abouti.

— Ce n'est pas toujours facile de trouver la personne adéquate. Votre annonce précise que vous souhaitez une infirmière homologuée.

— Tout à fait. Vu ses problèmes de santé, mon oncle a besoin de plus qu'une simple personne à demeure.

— Pour être honnête, je n'ai pas un diplôme d'État. Je suis infirmière professionnelle auxiliaire. Je ne voudrais pas donner une image inexacte de mes qualifications. Je travaille avec une agence... Soins et Services pour seniors... mais avec un statut de libérale et non d'employée.

— Et alors ? Il n'y a pas une grande différence, non ?

Elle haussa les épaules.

— La formation est différente et, naturellement, une infirmière diplômée d'État est infiniment mieux payée qu'une personne au titre plus modeste, comme le mien. Pour ce qui me concerne, j'ai travaillé presque essentiellement auprès de seniors. J'appartiens à une culture où l'âge et la sagesse se voient traités avec respect.

Elle continua dans cette veine en inventant au fur et à mesure, mais inutile de se faire du souci. Tout ce qu'elle disait, Melanie le croyait à la lettre et voulait le croire pour pouvoir filer sans se sentir coupable de fuir ses responsabilités.

— Votre oncle a-t-il besoin de surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre ?

— Non, non, pas du tout ! Le médecin s'inquiète de le savoir seul pendant qu'il se rétablit. Hormis son épaule, il est en bonne santé et nous n'aurons peut-être besoin de quelqu'un que pour un mois ou

deux. J'espère que ce n'est pas un problème ?

— La plupart de mes missions sont temporaires, dit-elle. Qu'attendez-vous de moi ?

— La routine, je suppose. Lui donner son bain et l'habiller, un peu de travail de maison, un peu de lessive, et peut-être un repas par jour. Ce genre de choses.

— Que prévoyez-vous pour les courses d'épicerie et les rendez-vous chez le médecin ? Ne devra-t-il pas être suivi par son généraliste ?

Melanie se carra dans son fauteuil.

— Je n'y avais pas pensé, mais ce serait génial si vous acceptiez de vous en charger.

— Bien sûr. Habituellement, il y a d'autres courses aussi, du moins d'après mon expérience. Et les horaires ?

— À vous de voir. Ce que vous jugerez le mieux.

— Et les émoluments ?

— Je pensais, disons autour de neuf dollars l'heure. C'est le tarif standard dans l'Est. Je ne sais pas où vous en êtes ici.

Elle dissimula son étonnement. Elle pensait demander sept dollars cinquante, soit déjà un dollar de plus que ce qu'elle prenait d'ordinaire.

— Neuf, répéta-t-elle en haussant les sourcils et laissant pointer dans ce mot un immense regret.

Melanie se pencha en avant.

— Je souhaiterais vous offrir davantage, mais il paie de sa poche et ne peut pas se permettre plus.

— Je vois. Évidemment, en Californie, pour des soins infirmiers qualifiés, c'est très bas.

— Je sais, et je suis désolée. Nous pourrions peut-être envisager neuf dollars cinquante. Cela vous irait-il ?

Elle étudia la proposition.

— Je pourrais peut-être m'en contenter, en partant du principe que vous parlez de huit heures de présence continue par jour, cinq jours par semaine. En cas de week-end, mon tarif serait de dix dollars l'heure.

— Parfait. Si c'est une question d'argent, je peux ajouter quelques dollars pour compenser. L'important, c'est qu'il ait toute l'aide dont il a besoin.

— Bien entendu. Les besoins du patient priment.

— Quand pourriez-vous commencer ? Je veux dire... en partant du principe que ça vous intéresse.

Elle marqua un temps.

— Nous sommes vendredi, et je dois absolument régler quelques points. Pourrions-nous dire au début de la semaine prochaine ?

— Lundi serait-il possible ?

Elle changea de position en affichant sa perplexité.

— C'est-à-dire... il faudrait que je modifie mon emploi du temps, mais ça dépend en grande partie de vous.

— De moi ?

— Avez-vous un contrat d'embauche sous la main ?

— Oh, je ne pense pas que ce soit nécessaire. Nous avons passé en revue les points essentiels, et si une question se pose, nous en discuterons le moment venu.

— Je vous remercie de votre confiance, mais il vous faut une pièce pour vos dossiers. Il vaut mieux que nous mettions toutes les deux cartes sur table, si je peux m'exprimer ainsi.

— C'est très sage. D'ailleurs, j'ai des contrats d'embauche. Une seconde...

Melanie se leva et traversa la pièce jusqu'à une console où elle avait posé son sac. Elle en sortit une petite liasse de feuilles pliées.

— Vous avez de quoi écrire ?

— C'est inutile. Je les remplirai à la maison et vous les apporterai à la première heure demain matin. Ça vous laissera le week-end pour vérifier mes références. D'ici mercredi, vous en aurez sûrement fait le tour.

Melanie fronça les sourcils.

— Ne pourriez-vous pas commencer tout de suite, dès lundi ? Je passerai mes coups de fil de New York une fois rentrée.

— Ça doit être possible. C'était surtout pour votre tranquillité d'esprit.

— Oh ! je ne me fais aucun souci ! Je suis sûre que tout est en ordre. Je préfère vous savoir ici.

— Comme vous voudrez.

— Parfait. Si je vous présentais à oncle Gus et vous faisais visiter ?

— J'en serais ravie.

Comme elles passaient dans le couloir, elle vit l'inquiétude de Melanie refaire surface.

— Je suis désolée que ce soit dans un désordre pareil. Oncle Gus n'a pas fait grand-chose pour entretenir la maison. Une vie typique de vieux garçon. C'est à croire qu'il ne voit ni la poussière ni la vétusté des choses.

— Peut-être un état dépressif. Les messieurs d'un certain âge perdent souvent le goût de vivre. Je le constate à leur manque d'hygiène personnelle, à leur indifférence à ce qui les entoure, à leurs contacts sociaux réduits. Parfois, leur personnalité change aussi.

— Je n'y avais pas réfléchi. Je dois vous avertir qu'il peut se montrer difficile. Je veux dire, c'est un amour, au fond, mais il lui arrive de s'énervier.

— Soupe au lait, en d'autres termes.

— Exact.

Elle sourit.

— Je connais. Croyez-moi, je suis insensible aux éclats et aux accès de colère. Je n’y vois aucune attaque personnelle.

— Vous me soulagez !

Elle fut présentée à Gus Vronsky, auquel elle manifesta un intérêt non dissimulé, bien que sans lui dire grand-chose. Inutile de se le mettre à dos. Melanie Oberlin s’occupait des formalités d’embauche et n’avait aucune intention de s’attarder. Quel que soit le caractère du vieux, mal embouché ou odieux, il serait dans un état de dépendance totale. Tous deux auraient amplement le temps de s’expliquer.

L’après-midi de ce même vendredi, elle s’installa à la table ronde en Formica qui lui servait de bureau dans le coin salle à manger de son petit appartement. Sa cuisine exiguë comportait un plan de travail à peine assez grand pour préparer un repas. Elle avait un réfrigérateur-congélateur, une cuisinière quatre feux qui paraissait aussi inefficace qu’un jouet, un évier et des placards de mauvaise qualité fixés au mur. Elle payait ses factures sur cette table habituellement encombrée de paperasse et pas faite pour des repas que son fils et elle prenaient devant la télévision en posant leurs assiettes sur la table basse.

Le contrat d’embauche Vronsky était étalé devant elle. À côté, elle avait une photocopie de celui qu’elle avait pris dans le dossier personnel de l’Autre. À cinq mètres de là, la télévision braillait à plein volume, mais elle le remarquait à peine. Le séjour occupait la partie en longueur du séjour-salle à manger en forme de L qui formait un espace d’un seul tenant. Tiny, son Tonto, était affalé dans son fauteuil inclinable, les pieds surélevés et les yeux rivés au poste. Il entendait mal et montait d’ordinaire le son à un volume de décibels qui la faisait tiquer de douleur et encourageait les voisins à frapper aux murs comme des dingues. Après avoir lâché ses études, il avait juste trouvé un emploi d’agent de conditionnement – il rangeait les achats dans les sacs – dans un supermarché voisin. Ça n’avait pas duré longtemps. Il jugeait le travail indigne de ses compétences et avait démissionné au bout de six mois. Il avait ensuite été engagé par une société paysagère pour tondre les pelouses et tailler les haies. Il s’était plaint de la chaleur et avait juré être allergique à l’herbe coupée et aux pollens.

Il arrivait souvent en retard ou se faisait porter pâle... quand il se montrait enfin et s’il n’était pas correctement surveillé, il partait quand l’envie le prenait. Il avait démissionné ou s’était fait virer, suivant qui racontait l’histoire. Après, il avait fait quelques tentatives pour trouver un boulot, mais les entretiens d’embauche n’avaient pas abouti. Comme il avait du mal à se faire comprendre, il en sortait

souvent à cran et se répandait en invectives à n'en plus finir. Finalement, il avait renoncé à tout effort.

D'une certaine façon, elle trouvait plus facile de l'avoir à la maison. Comme il n'avait jamais obtenu son permis de conduire, quand il travaillait, elle devait l'emmener au boulot et aller l'y rechercher. Ce qui posait problème, vu ses horaires postés à la maison de convalescence.

Pour l'instant, il avait posé une bière en équilibre sur le bras du fauteuil, un paquet de chips s'appuyant contre sa cuisse tel un chien fidèle. Il mastiquait tout en regardant son émission préférée, un jeu avec une profusion d'effets son et lumière. Il aimait beugler les réponses aux questions avec sa voix étrange. Sans se vexer s'il avait tout faux. Ça changeait quoi ? Il prenait plaisir à participer. Le matin, il se plantait devant d'interminables feuillets romanesques, réservant l'après-midi aux dessins animés ou à de vieux films.

Elle étudia le parcours professionnel de l'Autre avec un sentiment bien connu d'envie, auquel s'ajouta une certaine dose de fierté maintenant qu'elle en faisait son CV personnel. Les lettres de référence insistaient sur sa fiabilité et son sens des responsabilités, et elle avait l'impression qu'elles décrivaient exactement ses qualités à elle. Le seul problème, à son sens, tenait à une période de dix-huit mois durant laquelle l'Autre avait été en congé de maladie. Elle en connaissait les détails pour en avoir beaucoup discuté au travail. L'Autre avait eu un cancer du sein. Elle en avait été quitte pour l'ablation de la tumeur, suivie d'une chimiothérapie et de rayons.

Elle n'avait pas l'intention de le mentionner dans le contrat d'embauche. Elle était superstitieuse en matière de maladie et ne voulait pas qu'on la soupçonne d'avoir été atteinte d'une affection si inavouable. Un cancer du sein ? Doux Jésus ! Elle refusait toute pitié ou démonstration de sollicitude. De plus, elle redoutait la curiosité d'un employeur éventuel. Si elle l'évoquait, celui-ci risquait de s'enquérir des symptômes, des médicaments administrés ou du pronostic médical sur la possibilité de rechute. Elle n'avait jamais eu de cancer de sa vie. Ni elle ni personne dans sa famille. Dans son esprit, avoir un cancer était aussi honteux qu'être alcoolique. Et puis elle craignait, si elle en faisait mention, d'attirer le mauvais sort.

Mais comment expliquer la période de défection de l'Autre, la vraie Solana ? Elle décida de la remplacer par un poste qu'elle-même avait occupé à peu près à la même période. Elle avait été la garde-malade à demeure d'une vieille dame nommée Henrietta Sparrow. Qui était morte et à qui personne ne pourrait demander une lettre de référence. Henrietta ne pourrait plus se plaindre maintenant (contrairement à cette époque) de maltraitance. Elle avait tout emporté dans la tombe.

Solana consulta un agenda et inscrivit les dates de début et de fin

de la mission, ainsi que les tâches dont elle avait eu la responsabilité. Elle le fit en majuscules clairement tracées et détachées les unes des autres pour ne laisser subsister aucune trace de son écriture. Une fois le contrat rempli, elle rejoignit son fils devant la télévision. Elle se sentait contente d'elle et décida de fêter l'événement en commandant trois grandes pizzas aux poivrons. S'il s'avérait que Gus Vronsky n'avait pas un sou devant lui, rien ne l'empêchait de donner sa démission. Vivement que Melanie Oberlin tire sa révérence – le plus tôt serait le mieux.

Le lundi suivant, je fis halte à mon appartement à l'heure du déjeuner dans l'espoir de ne pas me laisser tenter par de la bouffe rapide. Je fis chauffer une boîte de potage, le genre prêt à être consommé et que je savais assez riche en sodium pour égaler l'ingestion d'une cuiller à soupe de sel. Je faisais la vaisselle quand Melanie frappa à ma porte. L'ourlet de son manteau noir en cachemire cintré à la taille coupait la verticalité de ses bottes de cuir noir. Un grand châle à motifs noirs et rouges plié en un triangle volumineux lui entourait les épaules. Comment était-elle assez sûre d'elle pour si bien réussir son coup ? Moi, j'aurais eu l'air d'avoir heurté une corde à linge et de m'être emmêlée dans un drap.

J'ouvris la porte et m'écartai pour la laisser entrer.

— Bonjour ! Comment va la vie ? lui lançai-je.

Elle me doubla en coup de vent, se laissa tomber sur le canapé et étendit les jambes devant elle pour marquer son épuisement.

— Ne me le demandez pas ! Ce bonhomme me rend chèvre ! Je vous ai vue vous garer et je me suis dit que j'allais vous saisir au vol avant que vous filiez. Est-ce que je tombe mal ? Surtout dites-moi que non ou je me tue !

— Vous ne tombez pas mal. Que se passe-t-il ?

— Rien de spécial, j'en rajoutais. Il n'est ni pire ni meilleur que d'habitude. N'importe, je ne peux pas m'attarder. J'ai embauché une fille qui a commencé ce matin et je voulais vous en parler.

— Bien sûr. Racontez-moi.

— Cette femme... que dis-je ? cet ange !... dénommée Solana Rojas s'est présentée vendredi matin pour un entretien. Nous avons fait une revue de détail... Oncle Gus, sa blessure, le type d'aide et de soins qu'il lui faut. Ce genre de choses. Elle a dit que c'était exactement dans ses cordes et qu'elle serait heureuse de s'en charger. Elle a même fini par rester tout l'après-midi sans me facturer un centime ! Je redoutais de lui parler du véritable oncle Gus de peur qu'elle démissionne, mais je me suis sentie tenue de le faire. Il fallait quand même qu'elle sache dans quel guépier elle se fourrait, et elle n'a rien trouvé à redire.

— Alors où est le problème ?

— J'ai un vol pour New York demain matin et je n'ai pas le temps de vérifier ses références.

— Je n'en reviens pas que vous soyez restée si longtemps !

— Vous n'êtes pas la seule ! me renvoya-t-elle. Je devais rentrer vendredi dernier, mais Gus... vous le connaissez... a été un emmerdeur de première. Je cite ma patronne. Entendons-nous bien, c'est une femme super et elle a compris que je ne pouvais pas faire autrement, mais elle m'a appelée ce matin dans tous ses états. Elle a des problèmes au travail et elle veut que je rentre. « Sinon... », m'a-t-elle dit.

— Je compatis.

— J'aurais dû m'en douter. Elle est généreuse jusqu'à la minute où ça lui pose des difficultés. N'importe, je devrais être reconnaissante à tout ce qui m'oblige à repartir. Et c'est justement ce qui m'amène. Henry me dit que vous êtes détective privée. C'est vrai ?

— Je croyais que vous le saviez.

— Je n'en reviens pas de ne pas vous avoir posé la question. Vilaine que je suis ! s'exclama-t-elle. J'espérais que vous puissiez faire une vérification rapide de ses antécédents et me confirmer que Solana fait l'affaire. Bien entendu, je vous dédommagerai du temps passé.

— Quand vous faut-il une réponse ?

— Vite. Elle a accepté de faire ses huit heures les cinq jours qui viennent. Après quoi, en partant du principe que tout se passe bien, nous aménagerons les horaires pour déterminer ce qui nous convient. Pour le moment, elle commence à trois heures et finit à onze heures, le temps de faire dîner Gus, de lui donner ses médicaments et de le mettre au lit. Fragile comme il est, je sais que ce n'est pas suffisant, mais je n'ai pas pu faire mieux. Je me suis arrangée avec Meals on Wheels(14) pour qu'ils livrent un repas chaud à midi et quelque chose de simple pour son dîner. Elle m'a proposé de lui faire la cuisine, mais j'ai pensé que c'était trop demander. Je ne veux pas l'exploiter !

— J'ai l'impression que vous avez pensé à tout.

— Touchons du bois ! Ça m'inquiète un peu de repartir en coup de vent. Elle paraît honnête et consciencieuse, mais je ne l'avais jamais vue avant vendredi et je pense ne pas devoir tout prendre pour argent comptant.

— Je ne crois pas que vous deviez vous faire de souci. Si elle a été envoyée par une agence, c'est qu'elle fait l'affaire. N'importe quel établissement de soins de santé à domicile ne manquerait pas de vérifier ses références. Elle est forcément diplômée et ils s'en portent caution avant de la mettre dans le circuit.

— Justement. Elle travaille avec une agence, mais c'est elle qui a répondu à l'annonce. En fait, c'est la seule réponse que j'ai eue et je dois m'estimer heureuse !

— De quelle agence s'agit-il ?

— J'ai sa carte professionnelle sous la main... Soins et Services pour seniors. Ils ne sont pas dans l'annuaire et quand j'ai essayé

d'appeler à ce numéro, la ligne n'était plus en service.

— Elle a une explication ?

— Quand je lui ai posé la question, elle s'est confondue en excuses. Elle m'a dit que le numéro de la carte était périmé. L'agence a déménagé et elle n'a pas encore eu le temps de se faire de nouvelles cartes. Elle m'a donné le nouveau numéro, mais je suis tombée chaque fois sur un répondeur. J'ai laissé deux messages en espérant qu'on prendra la peine de me rappeler.

— A-t-elle rempli un contrat d'embauche ?

— Je l'ai ici. (Elle ouvrit son sac et sortit les feuillets qu'elle avait pliés en trois.) C'est un contrat type que j'ai trouvé dans un kit de documents certifiés. Je passe mon temps à embaucher des gens, mais en général la chef du personnel a déjà effectué les vérifications. Je sais assez bien juger les personnalités quand il s'agit de mon domaine, mais j'ignore tout des soins infirmiers. Elle est infirmière professionnelle auxiliaire, pas diplômée d'État, mais elle a travaillé en gériatrie et a l'expérience de ce genre de patients. Naturellement, oncle Gus s'est montré hargneux et désagréable au possible, mais elle ne s'est pas laissé démonter. Elle est plus coriace que moi. Il a été si odieux que, pour un peu, je l'aurais giflé !

Je jetai un coup d'œil rapide au feuillet qu'on avait rempli à la main et au stylo-bille. Les réponses figuraient en capitales tracées avec soin, sans une rature. Je vérifiai la déclaration de bas de page que la femme avait signée, certifiant que toutes les informations fournies étaient exactes et conformes. Une clause de dédit incluse dans le paragraphe autorisait l'employeur potentiel à vérifier ses qualifications et antécédents professionnels. « *Je comprends et considère que toute information inexacte ou omission de faits concrets de ma part entraînera mon impossibilité à postuler cet emploi.* »

— Tout me paraît couvert. J'effectuerai certaines vérifications par téléphone, mais beaucoup d'entretiens gagnent à être faits de vive voix, surtout quand on en vient aux problèmes de personnalité. En général, les précédents employeurs ne souhaitent pas mettre de commentaires négatifs par écrit par crainte de poursuites. En tête à tête, ils livrent plus volontiers les détails importants. Jusqu'où voulez-vous que je remonte ?

— Honnêtement, des sondages ponctuels suffiront : son diplôme, son dernier employeur et quelques références. J'espère que vous ne me trouvez pas parano ?

— Dites donc ! Je vous rappelle que je vis de ce travail. Inutile d'en justifier l'utilité !

— Je veux surtout m'assurer que ce n'est pas une tueuse en cavale, reprit-elle d'un ton contrit. Et même... L'important, c'est qu'elle s'entende avec lui !

Je repliai le certificat d'embauche.

— J'en tire un double demain matin à l'agence et je vous le rends.

— Merci. Je redescends à Los Angeles à neuf heures pour mon vol de midi. Je vous appellerai mercredi.

— Autant que je prenne l'initiative quand j'aurai quelque chose à vous signaler.

Je récupérai un contrat type dans le tiroir du haut de mon bureau et consacrai quelques minutes à remplir les blancs, en spécifiant la nature et la substance de notre accord. J'ajoutai mes numéros de téléphone à mon domicile et à l'agence en haut de la page. Quand nous l'eûmes signé toutes les deux, elle sortit son portefeuille et me donna une carte professionnelle, ainsi que cinq cents dollars en liquide.

— Ça vous suffira ?

— C'est parfait. Je joindrai une facture détaillée à mon rapport quand je vous l'enverrai, l'assurai-je. Est-elle au courant ?

— Non, et gardons ça entre nous. Je ne veux pas qu'elle pense que je me méfie, surtout après avoir tant insisté pour l'engager séance tenante ! Mais vous pouvez en parler à Henry.

— Comptez sur ma discrétion.

J'avais prévu une petite visite au campus de l'université, où Lisa Ray avait eu son accident. Il était temps d'explorer le secteur et de voir si je pouvais débusquer le témoin disparu. On approchait de 15 h 15 quand je pris la rampe de sortie de Castle et tournai à droite dans Palisade Drive qui remonte la colline. Le temps vous mettait le moral à zéro ; le ciel couvert annonçait la pluie, mais la météo californienne réserve des surprises. Dans l'Est, d'épais nuages gris signalent des précipitations, mais ici nous sommes soumis à une couche nuageuse marine qui ne signifie pas grand-chose.

Bâtie sur un promontoire qui donne sur le Pacifique, l'université de la ville de Santa Teresa fait partie du réseau des cent sept centres universitaires de premier cycle de la Californie. Elle se déploie sur une superficie considérable, le campus Est et le campus Ouest étant séparés par High Ridge Road, une artère qui descend en pente douce jusqu'à Cabana Boulevard et la plage. En roulant, je repérai des espaces de stationnement et divers bâtiments du campus.

Il n'existait aucun magasin ni boutique à proximité, mais deux kilomètres plus loin à l'ouest, au croisement de Palisade Drive et Capillo Street, s'égrenait une succession de petits commerces de bord de mer : un café, une cordonnerie, un marché, une papeterie et un drugstore où se fournissait le quartier. Plus près du campus, on trouvait une station-service et un grand supermarché appartenant à une chaîne et qui partageait un parking avec deux établissements de

restauration rapide. Le vieux vivait peut-être à proximité de l'université, ou alors il avait une entreprise ou un commerce dans le secteur. D'après le récit de Lisa, rien ne permettait de dire s'il était à pied ou s'il allait au parking ou en revenait. Sans compter qu'il pouvait appartenir au corps professoral ou au personnel de l'université. J'allais devoir, à un moment ou à un autre, commencer à frapper aux portes pour ratisser le secteur à partir du lieu même de l'accident.

Je sortis du campus, décrivis un arc de cercle et me garai finalement le long du trottoir, en face de l'entrée où la voiture de Lisa Ray s'était arrêtée en prévision de son virage à gauche. Il fut une époque où un détective privé effectuait la majeure partie de son travail d'enquête dans ce type de poursuites devant les tribunaux. J'en avais connu un naguère, qui avait pour spécialité de reconstituer des tracés de l'accident à l'échelle, mesurant la largeur des rues et les points de référence d'une collision. Il photographiait aussi les traces de pneus, les angles de visibilité, les marques de dérapage et toute autre preuve matérielle laissée sur la scène. Aujourd'hui ces données sont rassemblées par les experts en reconstitution d'accidents, dont les calculs, formules et modélisations sur ordinateur éliminent la plupart des hypothèses. Si l'affaire est portée devant les tribunaux, le témoignage de l'expert peut établir la preuve ou la réduire en miettes.

Dans ma voiture, je relus le dossier en commençant par le rapport de police. L'officier de police Steve Sorensen ne figurait pas au nombre de mes connaissances. À la rubrique spécifiant les circonstances de l'accident, il avait coché : temps clair, milieu de journée, surface de route sèche, aucune condition inhabituelle. À « manœuvres précédant la collision », il indiquait que la camionnette Ford des Fredrickson (véhicule n° 1) roulait droit devant, tandis que la Dodge Dart 1973 de Lisa (véhicule n° 2) effectuait un virage à gauche. Il avait ajouté un croquis rudimentaire en spécifiant qu'il n'était pas « à l'échelle ». De son point de vue, le véhicule n° 2 était en tort et Lisa tombait sous le coup du I 21804, bien public ou privé, relatif aux véhicules à l'approche, et du 22 107, virage non sécurisé et / ou non signalé. Lowell Effinger avait déjà fait appel à un spécialiste en reconstitution d'accidents de Valencia, qui avait assemblé les données et s'occupait de rédiger son rapport. Il faisait également office d'expert en biomécanique et s'appuierait sur ses conclusions pour déterminer si les lésions de Gladys correspondaient à la dynamique de la collision. Quant au témoin manquant, je tablais sur le porte-à-porte à l'ancienne, d'autant que je n'avais pas de plan de rechange.

Les quelques clichés en noir et blanc de l'agent de la circulation ne paraissaient guère exploitables. Je me rabattis sur les photos en noir et blanc et en couleurs que Mary Bellflower avait prises du site et des

deux véhicules. Elle était passée moins d'un jour après la collision et ses photos montraient des fragments de verre et de métal encore visibles sur la chaussée. J'étudiai la rue dans les deux sens en me demandant qui était le témoin et comment j'allais le retrouver.

De retour à l'agence, je repris une fois de plus le dossier et trouvai le numéro de Millard Fredrickson.

Sa femme, Gladys, répondit à la troisième sonnerie.

— C'est pour quoi ?

À l'arrière-plan, un chien aboyait sans discontinuer sur un registre évoquant une race fluette et tremblante.

— Bonjour, madame Fredrickson. Je suis...

— Une minute, me coupa-t-elle. (Elle posa sa paume sur le micro.) Millard, tu veux bien faire taire ce foutu clebs ? J'ai quelqu'un au téléphone. Tu m'entends ? FAIS TAIRE CE FOUTU CLEBS ! (Elle ôta sa paume et revint à ses moutons.) C'est qui ?

— Madame Fredrickson, je m'appelle Kinsey Millhone...

— Qui ?

— J'enquête sur l'accident que votre mari et vous avez eu en mai dernier. Je me demandais si nous pourrions en discuter tous les trois.

— Pour l'assurance ?

— Non, c'est pour l'action en justice. Je souhaiterais recueillir votre déclaration sur ce qui s'est passé.

— Ma foi, je peux pas vous parler tout de suite. J'ai un oignon au pied qui me fait souffrir le martyr et le chien est en train de devenir fou parce que mon mari est sorti et a ramené un oiseau sans même me demander mon autorisation. Je lui ai dit de ne pas compter sur moi pour nettoyer les saletés d'une bestiole en cage et je me moque bien qu'il y ait du papier pour protéger l'intérieur ou pas ! Les oiseaux sont dégoûtants. Pleins de vermine. Tout le monde le sait.

— Absolument. Croyez que je vous comprends, l'assurai-je. Je pensais pouvoir faire un saut demain dans la matinée, disons à neuf heures ?

— On est quoi demain... mardi ? Laissez-moi vérifier sur mon agenda. Je risque d'avoir rendez-vous avec le chiropracteur pour une mise au point. Vous savez, j'y vais deux fois par semaine... pour tout le bien que ça me fait. Avec les pilules et tout le tintouin, on pourrait croire que je suis sur pied ! Attendez, ne quittez pas. (Je l'entendis feuilleter des pages dans tous les sens.) Je suis prise à neuf heures. Je pense être de retour à deux heures, mais pas pour longtemps. J'ai un rendez-vous de kiné et je ne peux pas me permettre d'être en retard. Ils entament un nouveau traitement aux ultrasons pour ma douleur au bas des reins.

— Et votre mari ? Je souhaite avoir un entretien avec lui aussi.

— Ça, je peux pas répondre à sa place. Il faudra que vous lui posiez la question quand vous passerez.

— Parfait. Rassurez-vous, je ne ferai qu'un saut.

— Les oiseaux, vous aimez ?

— Pas tellement.

— Bon, tant pis.

J'entendis un glapissement aigu et stupéfait. Gladys raccrocha avec violence, peut-être pour sauver la vie du chien.

Le mardi matin à l'agence, je photocopiai le contrat d'embauche et glissai l'original dans une enveloppe que j'adressai à Melanie. Comme les cinq cents dollars d'à-valoir représentaient mon tarif habituel pour une journée de travail, je décidai d'attaquer celle-ci et d'en tirer le meilleur parti, pour elle comme pour moi.

Calée à mon bureau, j'étudiai le contrat, qui comportait le numéro de Sécurité sociale de Solana, celui de son permis de conduire, ses date et lieu de naissance et son numéro d'infirmière professionnelle auxiliaire homologuée. Son adresse à Colgate indiquait un numéro d'appartement, mais je ne connaissais pas cette rue. Elle avait soixante-quatre ans et était en bonne santé. Divorcée, pas d'enfant mineur domicilié chez elle. Elle avait obtenu un diplôme à l'université de Santa Teresa en 1970, autrement dit, elle avait repris ses études vers le milieu de la quarantaine. Elle s'était inscrite à l'école d'infirmières, mais avait dû attendre deux ans pour l'intégrer en raison de la liste d'attente. Dix-huit mois après, et ayant effectué les trois semestres obligatoires, elle avait obtenu son homologation d'infirmière auxiliaire.

J'étudiai son parcours professionnel et relevai plusieurs affectations en libérale. Son dernier emploi était une période de dix mois dans une maison de convalescence, où ses fonctions incluaient pose et changement de pansements, pose de cathéters et de sondes, lavements, prélèvements d'échantillons pour analyse et administration de médicaments. Comme salaire, elle indiquait 8,50 dollars l'heure. Sous l'intitulé « Antécédents », elle certifiait n'avoir jamais été condamnée pour infraction, ne pas se trouver en attente de procès pour acte délictueux et n'avoir jamais été à l'origine d'un acte de violence sur le lieu de travail. On l'applaudissait à deux mains !

La liste de ses employeurs, débutant avec l'actuel et continuant à rebours, précisait les adresses et numéros de téléphone et les noms des chefs de service au besoin. Les périodes d'embauche s'enchaînaient sans discontinuer depuis qu'elle avait obtenu son homologation. Sur les patients privés dont elle s'était occupée, quatre avaient été transférés dans des maisons médicalisées à titre permanent, trois étaient morts et deux s'étaient assez rétablis pour ne plus être dépendants. Elle avait joint deux photocopies de lettres de recommandation qui attestaient exactement ce qu'on pouvait en attendre. Bla-bla-bla responsable. Bla-bla-bla compétente.

Je cherchai le numéro de l'université de Santa Teresa et demandai au standard le service des admissions et archives. La femme qui décrocha se battant avec un rhume de cerveau, répondre au téléphone déclencha une toux incoercible. J'attendis pendant qu'elle essayait de juguler ses quintes. Les gens ne devraient pas aller travailler en cas de rhume. Elle se flattait probablement de n'avoir jamais manqué un seul jour de travail, alors que tout le monde autour d'elle rendait les armes devant la même détresse des voies respiratoires aériennes et utilisait son congé maladie annuel.

— Excusez-moi... Ouf ! Je suis désolée... M^{me} Henderson à l'appareil.

Je me nommai et l'informai que je faisais une enquête de pré-embauche sur une certaine Solana Rojas. Je lui épelai le nom et lui donnai la date à laquelle elle avait obtenu son diplôme d'infirmière.

— J'ai juste besoin d'une rapide confirmation du fait.

— Vous pouvez ne pas quitter ?

— Bien sûr, la rassurai-je.

Elle avait dû prendre une pastille contre la toux pendant que j'écoutais des chants de Noël car lorsqu'elle revint en ligne, j'entendis un cliquetis indiquant un déplacement de ladite pastille entre ses dents.

— Nous ne sommes pas autorisés à divulguer des informations par téléphone. Il faut que vous fassiez une demande de vive voix.

— Vous ne pouvez pas me répondre simplement par oui ou par non ?

Elle s'interrompit pour se moucher, opération morveuse accompagnée d'un bruit de corne de brume.

— C'est ça même. Nous avons pour politique de préserver la vie privée de nos étudiants.

— Qu'y a-t-il de privé là-dedans ? Cette femme cherche un emploi !

— C'est vous qui le dites.

— Pourquoi irais-je vous mentir sur un point pareil ?

— Je l'ignore, ma chère. À vous de me le dire.

— Et si j'ai sa signature sur un contrat d'embauche autorisant à vérifier ses qualifications professionnelles et antécédents ?

— Un moment, me renvoya-t-elle d'un ton chagriné. (Elle posa sa paume sur le micro et chuchota quelque chose à quelqu'un près d'elle.) Dans ce cas, c'est parfait. Apportez le contrat avec vous. J'en ferai une photocopie et le transmettrai avec le formulaire.

— Vous ne pouvez pas sortir son dossier pour que je trouve le renseignement en arrivant ?

— Je ne suis pas autorisée à le faire.

— Bien. Une fois que je serai là, il faudra combien de temps ?

— Cinq jours ouvrés.

Je l'aurais pilée, mais je savais qu'il valait mieux ne pas discuter. Elle était sans doute dopée par toute une pharmacopée contre le rhume délivrée sans ordonnance et impatiente de m'envoyer bouler. Je la remerciai de m'avoir renseignée et raccrochai.

Je passai un appel hors zone au Bureau des infirmières professionnelles auxiliaires et agents psychiatriques de Sacramento. L'employée qui me répondit témoigna d'un esprit coopératif, c'était mon compteur qui tournait. L'habilitation de Solana Rojas était toujours valide et elle-même n'avait fait l'objet d'aucune sanction ni plainte. Le fait qu'elle soit homologuée signifiait qu'elle avait effectué avec succès une formation de soins infirmiers quelque part, mais je n'en devais pas moins me rendre à l'université pour en avoir la confirmation. Je ne voyais vraiment pas pourquoi elle aurait falsifié les détails de son homologation, mais Melanie m'avait réglé le temps que je lui consacrerai et je ne voulais pas l'estamper.

Je fis un saut au palais de Justice pour consulter les casiers judiciaires ; pénal, civil, infractions mineures et fichier public (état civil, famille, probations et actes délictueux) ne firent apparaître aucune condamnation ni poursuite à son encontre. Les fichiers des faillites se révélèrent vierges eux aussi. Le temps de faire le trajet jusqu'à l'université, j'étais raisonnablement convaincue que la femme n'avait rien à cacher.

Je ralentis pour m'arrêter à un stand d'information sur le campus.

— Pourriez-vous m'indiquer où se trouvent les admissions et archives ?

— Dans le bâtiment de l'administration, juste là, me dit l'employée en montrant la construction exactement en face de moi.

— Et le parking ?

— On stationne où on veut l'après-midi. Vous pouvez vous garer n'importe où.

— Merci.

Je m'arrêtai à la première place venue et descendis en verrouillant ma voiture derrière moi. D'où j'étais, j'apercevais le Pacifique à travers les arbres, mais l'eau était grise et l'horizon voilé de brume. Le ciel restait obstinément couvert, ce qui accentuait l'impression de froid. Je passai mon sac à l'épaule et croisai les bras pour me réchauffer.

Le style architectural de la plupart des bâtiments du campus optait pour la simplicité, un mélange fonctionnel de stuc crème, grilles et balcons en fer forgé et toitures en tuiles rouges. Des eucalyptus projetaient des ombres mouchetées sur les pelouses et un vent léger froissait les branches souples des palmiers reine dont les hautes frondaisons dominaient la route. J'aperçus six ou huit salles de cours provisoires qu'on avait utilisées lors de la construction des nouveaux

bâtiments.

Ça me faisait drôle de penser que j'y avais été inscrite en des temps lointains. Après trois semestres, j'avais acquis la certitude de ne pas être faite pour les études, même au niveau modeste de première année toutes sections confondues. Comment ne pas l'avoir deviné... Le lycée avait été une torture. J'étais incapable de rester en place, facilement déconcentrée, plus intéressée par la fumette que par l'étude. Je ne savais pas vers quoi me diriger, mais, où que j'aille, je souhaitais sincèrement ne pas bûcher pour le faire. Ce qui écartait d'office médecine, dentaire et le droit, en même temps que d'innombrables carrières libérales qui ne me tentaient pas du tout. J'étais consciente qu'en l'absence de diplôme universitaire, la plupart des sociétés ne me nommeraient pas PDG. Oh, et puis flûte ! Toutefois, si je lisais correctement la Constitution, mon manque de bagage universitaire ne m'empêchait pas de devenir présidente des États-Unis, la fonction n'exigeant qu'être citoyen de naissance et avoir trente-cinq ans révolus. Mais était-ce vraiment émoustillant ?

À dix-huit et à dix-neuf ans, j'avais postulé toute une série de premiers emplois en dépassant rarement le stade de la candidature. Peu après mon vingtième anniversaire, et pour des motifs qui m'échappent encore à ce jour, j'avais posé ma candidature à la police de Santa Teresa. À cette époque, je m'étais déjà acheté une conduite, l'herbe me barbant autant que les tâches subalternes. Parce que... combien de fois peut-on replier la même pile de sweaters au rayon vêtements de sport de Robinson's ? Et ce, pour un salaire de misère, même pour moi. J'avais découvert, en revanche, que si on est intéressé par les bas salaires, la librairie vient après le commerce de détail de vêtements, sauf que les horaires sont pires. Il en va de même des emplois de serveuse, qui, j'en fis l'expérience, exigent plus de compétence et de tact que je n'en avais. Il me fallait un défi et je voulais voir jusqu'où pourrait me mener mon esprit dégourdi.

J'avais survécu par miracle au processus de sélection de la police, passé avec succès l'examen écrit, les tests d'aptitude physique, les examens médicaux, les tests de dépistage de substances inscrites au tableau et divers autres entretiens et évaluations. Quelqu'un avait dû s'endormir au volant. J'avais passé vingt-six semaines à l'Académie de formation de base et d'entraînement des officiers de police, certainement l'expérience la plus rude de ma vie. Après mon diplôme et deux ans de service en tant que policier assermenté, j'avais finalement compris que je n'étais pas faite pour travailler dans une administration. Ma reconversion dans une agence de détectives privés où j'avais appris le métier s'était révélée la combinaison idéale de liberté, de flexibilité et de cran.

Le temps de ce détour d'une fraction de seconde dans les dédales

de la mémoire, j'étais entrée dans le bâtiment de l'administration et demandais M^{me} Henderson à la réceptionniste.

— M^{me} Henderson est rentrée chez elle. Puis-je vous renseigner ?

— Oh, j'espère bien ! (Le frémissement excité d'un mensonge sauta brusquement jusqu'à mes lèvres.) J'ai bavardé avec elle il y a une heure et elle m'a dit qu'elle me sortait une information des dossiers d'étudiants. Je suis venue la prendre.

Je posai le contrat d'embauche de Solana sur le comptoir et montrai sa signature.

La femme parut légèrement contrariée.

— Je ne sais pas trop quoi vous dire. Ça ne ressemble pas à Betty. Elle ne m'en a pas parlé.

— Non ? Comme c'est ennuyeux ! Il est vrai que, dans son état, ça lui sera sorti de l'esprit. Pourriez-vous jeter un coup d'œil au dossier pour moi puisque je suis là ?

— Je suppose, encore que ça puisse prendre une minute. Je ne connais pas les archives aussi bien qu'elle.

— Ne vous inquiétez pas, j'ai tout mon temps. Et je vous en serais très reconnaissante.

Sept minutes après, j'avais la confirmation qu'il me fallait. Malheureusement, je fus incapable de soutirer d'autres informations à la préposée. D'après moi, si Solana était une étudiante de niveau C moins, un employeur potentiel avait le droit de le savoir. Comme un de mes amis le répète à l'envi : « Dans un avion, on a intérêt à ce que le chien renifleur de bombe n'ait pas été le dernier de sa promo ! »

Je regagnai ma voiture et sortis mon *Guide Thomas* qui couvre les comtés de Santa Teresa et de San Luis Obispo. J'avais l'adresse de la maison de santé où Solana avait travaillé précédemment – elle se trouvait être à quelques pas de mon bureau.

La Maison du Soleil-Levant associait un hôpital de convalescence et une maison médicalisée pour personnes dépendantes pouvant héberger cinquante-deux résidents à titre temporaire ou permanent. C'était une construction de plain-pied à laquelle s'accolaient des ailes partant dans les deux sens et réunies en fonction d'un plan aléatoire. On aurait dit un jeu de Scrabble. L'intérieur décoré avec goût mariait des tons de vert et de gris qui avaient quelque chose d'apaisant sans paraître vouloir s'excuser. Encore un faux sapin de Noël, mais touffu celui-là, et généreusement garni de guirlandes lumineuses et de décorations argentées. Huit gros cadeaux joliment emballés s'éparpillaient avec art sur un tapis de sol de feutre blanc. Certes, les boîtes étaient vides, mais leur seule présence annonçait de merveilleuses surprises en préparation.

Un grand bureau ancien occupait la place d'honneur au centre d'un tapis d'Orient. La soixantaine belle et amène, la réceptionniste brûlait

de se rendre utile. Elle croyait probablement que j'avais un parent âgé en quête de lieu de résidence.

Lorsque je demandai à parler au chef du personnel, elle me guida à travers un labyrinthe de couloirs jusqu'au bureau de l'administratrice adjointe.

— Nous n'avons pas de service du personnel à proprement parler, me jeta-t-elle par-dessus son épaule, mais M^{me} Eckstrom vous renseignera.

— Merci.

Eloïse Eckstrom était une femme à peu près de mon âge, fin de la trentaine, très grande et très mince, avec des lunettes et une flambée de cheveux roux. Elle portait un twin-set vert fluo, une jupe de lainage à carreaux et des chaussures plates. Je la surprénais en plein rangement de son bureau, dont les tiroirs vidés et leur contenu encombraient les sièges et le dessus des tables. Un assortiment de corbeilles métalliques et de séparations intérieures de tiroirs était rangé dans un carton à côté. Sur la crédence derrière elle, cinq photographies encadrées d'un terrier à poil blanc montraient l'animal à divers stades de maturité.

Nous nous serrâmes la main par-dessus le bureau, mais elle s'essuya les doigts avec une lingette humide seulement après.

— Navrée pour le désordre, me dit-elle. Je suis ici depuis un mois et j'ai juré de m'être organisée avant les vacances ! Prenez un siège, si vous en trouvez un.

J'avais le choix entre deux chaises, les deux chargées d'une pile de dossiers et d'anciens numéros de revues de gériatrie.

— Tout ça va probablement finir au panier. Posez-les par terre.

Je déplaçai une lourde pile de revues et m'assis. Elle parut soulagée de pouvoir en faire autant.

— En quoi puis-je vous être utile ?

Je posai le contrat d'embauche de Solana Rojas sur l'unique surface dégagée que je pus trouver.

— Je vérifie les références données par une de vos anciennes employées. Elle vient d'être engagée pour s'occuper d'une personne âgée dont la nièce habite New York. Je crois qu'on parlerait de « recherche légitime ».

— Aucun problème.

Eloïse traversa la pièce jusqu'à une rangée de classeurs métalliques gris et ouvrit un tiroir. Elle en sortit le dossier personnel de Solana Rojas dont elle feuilleta les pages en regagnant son bureau.

— Je n'ai pas grand-chose. D'après son dossier, elle a commencé à travailler pour nous en mars 1985. Ses états de service sont excellents. D'ailleurs, en mai de cette même année, elle a été désignée « Employée du mois ». Pas de plaintes, aucun rappel à l'ordre. C'est

tout ce que je peux vous en dire.

— Pourquoi est-elle partie ?

Elle reposa les yeux sur le dossier.

— Elle semblerait s'être inscrite à l'université. Elle a dû déchanter pour déjà chercher un travail en indépendante.

— Y a-t-il ici quelqu'un qui l'ait connue ? Qui aurait travaillé avec elle au quotidien ? Le vieux monsieur dont elle aurait à s'occuper a un esprit de contradiction très poussé et sa nièce veut une personne douée de patience et de tact.

— Je vois, dit-elle. (Elle vérifia de nouveau le dossier.) Elle semble avoir travaillé à Un-Ouest, l'étage de post-chirurgie. Nous pouvons peut-être vous trouver quelqu'un qui l'a connue ou qui se souvient d'elle.

— Ce serait génial.

Je la suivis dans le couloir sans trop d'optimisme sur mes chances.

Lorsqu'on fait une vérification d'antécédents, la recherche des données personnelles s'avère parfois délicate. Si vous interrogez un ou une amie du sujet, vous devez avoir une idée de la nature de leurs rapports. Si les deux sont intimes ou se confient tout, vous tenez probablement une mine d'informations, mais les chances d'y puiser restent minces. Les amis dignes de ce nom sont, par définition, loyaux et la pêche aux travers et vilenies d'un ou une amie ramène rarement des prises très utiles. En revanche, si vous cuisinez un collègue ou une simple connaissance, la vérité se laisse mieux appréhender. Allez donc résister à l'invite à débiter autrui ! Il est possible d'exploiter une rivalité interpersonnelle pour déclencher les révélations qui tuent. L'animosité, à savoir conflits ouverts, jalousies, rancunes mesquines ou inégalités de salaire ou de position sociale, se révélera d'une richesse inattendue. Tout ce qu'il vous faut pour fouiner dans ce qui ne vous regarde pas avec le maximum d'efficacité, c'est du temps et un coin tranquille pour que votre sujet se sente libre de jaser tout son soûl. L'étage de post-chirurgie risquait peu de créer le climat adéquat.

Mais là, la chance m'adressa un léger sourire.

Lana Sherman, l'infirmière professionnelle auxiliaire qui avait travaillé avec Solana pendant la plus grande partie de l'année, sortait justement du poste des infirmières pour une pause-café et me suggéra de lui emboîter le pas.

Dans le couloir qui menait à la salle de repos du personnel, je lui posai quelques questions pour essayer de la situer. Elle me dit être née et avoir grandi à Santa Teresa et travailler depuis trois mois à La Maison du Soleil-Levant, un établissement convenable à ses yeux. « Expansive » n'était pas le qualificatif que j'aurais été tentée de lui accoler. Ses cheveux foncés et peu fournis s'étagaient en rangées de bouclettes sans tons. Je me retenais déjà de lui conseiller de virer sa « styliste » et d'en essayer une autre. Ses yeux tout aussi foncés avaient le blanc injecté de sang comme si elle s'essayait au port de lentilles sans grand succès.

Sans être spacieuse, la salle de repos ne manquait pas de charme. Il y avait une table entourée de chaises, un canapé moderne et deux causeuses recouvertes de tissu près d'une table basse. Un four à micro-ondes, un grille-pain, un minifour-gril et une machine à café occupaient le plan de travail. Le réfrigérateur s'ornait de sévères mises en garde sur le caractère sacré de la nourriture des autres employées. Je pris place à la table pendant que Laura se remplissait un grand gobelet de café et y ajoutait deux sachets de crème et deux sucettes.

— Vous voulez un café ? me lança-t-elle.

— Non, merci. C'est parfait.

Elle prit un plateau et s'approcha du distributeur, dans lequel elle inséra un nombre respectable de pièces de monnaie. Elle appuya sur un bouton et je regardai son choix dévaler dans le casier au-dessous. Puis elle posa son plateau sur la table et déchargea son gobelet de café, sa cuiller et un paquet de donuts miniatures recouverts d'un glaçage au chocolat.

J'attendis qu'elle soit assise pour enchaîner.

— Depuis quand connaissez-vous Solana ?

Elle rompit le premier donut et en enfourna une moitié.

— C'est quoi, votre truc ?

La question était un peu abrupte, mais, soucieuse d'amorcer la pompe, je la mis au parfum.

— Mon voisin est tombé et s'est démis l'épaule. Il a quatre-vingt-neuf ans et besoin de soins à domicile pendant qu'il se remet.

— Et elle se fait combien ?

Le donut paraissait pâteux et sec et le glaçage au chocolat luisait comme de la cire au brou de noix. Pour dix cents, je l'aurais envoyée au tapis et me serais servie. Je savais maintenant que les nombreux

fruits et légumes que j'avais ingérés les jours précédents avaient eu pour seul effet de me rendre hargneuse... pas l'idéal dans ma branche professionnelle.

L'espace d'un instant, je me sentis complètement déconnectée.

— Hein ?

— Le salaire ?

— Je l'ignore. On m'a demandé d'interroger les personnes qui ont travaillé avec elle. Je cherche des références sur sa personnalité.

— Juste autour.

— Je ne questionnerai ses voisins qu'en désespoir de cause.

— Je parle du salaire. La fourchette... Combien l'heure ?

— Personne n'y a fait allusion. Vous voudriez postuler à sa place ?

— Ça se pourrait.

Le deuxième donut avait disparu sans même que je m'en rende compte, trop distraite par l'ouverture que j'entrevois.

— Si elle ne fait pas l'affaire, comptez sur moi pour vous mettre sur les rangs.

— J'y songerai, me renvoya-t-elle. Avant de partir, rappelez-moi de vous donner mon CV. J'en ai un exemplaire dans mon sac.

— Génial ! Je le transmettrai à qui de droit, l'assurai-je, puis je repris les choses en main.

— Solana et vous étiez amies ?

— Amies est un grand mot, mais nous avons travaillé ensemble pendant près d'un an et on s'entendait bien.

— Comment est-elle ?

— Comme ci, comme ça.

— C'est-à-dire ?

— Je dirais... bien. Si on aime ce genre de personne.

— Ah... Et c'est quel genre ?

— Tatillon. Si quelqu'un avait même deux minutes de retard, elle en faisait tout un plat.

— Scrupuleuse, lui suggérai-je.

— Ma foi, appelons ça comme ça.

— Et ses traits de caractère ?

— Par exemple ?

— Était-elle patiente ? Compatissante ? Franche ? Facile à vivre ? C'est le genre de précisions que je cherche. Vous avez eu sûrement de nombreuses occasions de vous en faire une idée.

Elle touilla son café, puis lécha la cuiller avec soin avant de la poser sur son plateau. Enfourna d'un coup le donut suivant et le mastiqua en étudiant sa réponse.

— Vous voulez mon avis sincère ?

— Plus que tout, l'assurai-je.

— Entendez-moi bien. Je n'ai rien contre cette femme, mais elle

n'avait aucun sens de l'humour ni de la conversation. Je m'explique : vous lui disiez quelque chose, tantôt elle vous répondait et tantôt pas, suivant son humeur. Elle passait son temps le nez dans une feuille de température ou à se balader dans le couloir en jetant un œil aux patients. Même si on ne lui demandait rien. Elle prenait l'initiative.

— Eh bien, dites-moi ! Je n'aurais jamais deviné. Sur le papier, on dirait une vraie perle.

— C'est rarement le fin fond de l'histoire.

— Et c'est justement pourquoi je suis là, pour remplir les blancs. La voyiez-vous en dehors du travail ?

— Guère. Nous autres, le vendredi soir, on sortait ensemble, histoire de se lâcher la semaine finie. Solana ? Elle rentrait droit chez elle. Au bout d'un moment, nous ne lui avons même plus demandé de se joindre à la bande car on savait qu'elle dirait non.

— Elle ne buvait pas ?

— Vous blaguez ou quoi ? Elle était trop coincée ! En plus, elle était obsédée par son poids. Et pendant ses pauses, elle lisait. N'importe quoi pour que nous autres, on ait l'air nulles. Ça vous aide ?

— Énormément.

— Vous pensez qu'on l'engagera ?

— Ce n'est pas à moi de décider, mais soyez sûre que je vais faire une note sur vos observations.

Je quittai les lieux à 13 heures, CV de Lana Sherman en main. En regagnant à pied l'agence, je passai devant une boutique de sandwiches et m'aperçus que je n'avais pas déjeuné. J'ai la réputation de sauter des repas sous la pression du travail, mais rarement quand j'ai une faim de loup. J'ai remarqué qu'une approche diététique des repas se révèle antinomique avec le sentiment de satiété. Un Royal Cheese et une grande portion de frites vous laissent au bord du coma. Vu le brusque apport d'hydrates de carbone et de graisses, vous donneriez n'importe quoi pour une sieste, soit un creux de dix minutes-un quart d'heure avant de commencer à songer au repas suivant. Je fis volte-face et virai dans la boutique. Ce que je commandai ne vous regarde pas, mais c'était sublime. Je déjeunai assise à mon bureau en révisant le dossier Fredrickson.

À 14 heures, bloc à la main, j'arrivai à mon rendez-vous avec Gladys Fredrickson. Son mari et elle vivaient dans une maison modeste proche de la plage, dans une rue colonisée par des résidences nettement plus prestigieuses. Compte tenu des prix faramineux de l'immobilier local, les acquéreurs avaient tout intérêt à mettre la main sur la moindre habitation en vente, quitte à la remodeler de fond en comble, ou alors à tout raser et à repartir de zéro.

La maison de plain-pied des Fredrickson entraînait dans la seconde

catégorie, exigeant moins une sérieuse réfection qu'un coup de bulldozer, qui laisserait un tas de décombres juste bons à empiler et à brûler. Son aspect pouilleux trahissait des années d'entretien toujours reporté au lendemain. Sur le côté, une section de la gouttière en aluminium s'était détachée. Au-dessous du trou, un amas de feuilles pourrissantes formait un compost fait maison. Sûr que la moquette sentait l'humidité et que le mildiou noircissait les joints du carrelage de la douche.

Une longue rampe en bois reliait l'allée à la véranda, également en bois, pour permettre l'accès d'un fauteuil roulant. La rampe elle-même était mouchetée d'algues vert foncé et devait glisser comme du verre à la moindre pluie. Je m'immobilisai en haut des marches et baissai les yeux sur les plates-bandes de lierre parsemées d'oxalis jaunes. À l'intérieur de la maison, le chien jappait à un rythme qui ne manquerait pas de lui attirer une tape sur le derrière. Au bout du jardin latéral, de l'autre côté d'une clôture grillagée, j'avisai une vieille dame qui sortait sur sa pelouse ce qui devait être ses décorations de Noël traditionnelles. Elles consistaient en sept petits aides du Père Noël en plastique creux qu'on pouvait allumer à l'intérieur. S'y ajoutaient neuf rennes en plastique, dont l'un avait un gros mufle rouge. Elle s'arrêta pour me regarder, mon rapide salut de la main s'attirant un sourire empreint de gentillesse et de chagrin. Il y avait eu des petits en d'autres temps... des enfants ou des petits-enfants... dont elle célébrait le souvenir avec ce déploiement d'espoir obstiné.

J'avais déjà frappé à deux reprises et m'apprêtais à recommencer quand Gladys ouvrit la porte en s'appuyant lourdement sur un déambulateur, le cou pris dans une minerve en polystyrène de quinze centimètres de haut. C'était une femme grande et corpulente, dont la poitrine généreuse menaçait de faire sauter les boutons de son chemisier à carreaux. L'élastique de son pantalon en rayonne avait lâché et deux grandes épingles de nourrice fixaient le pantalon à son chemisier et l'empêchaient de dégringoler en flaque molle autour de ses chevilles. Elle portait une paire de chaussures de jogging anonymes, même si on l'imaginait mal courir de sitôt. Au pied gauche, une découpe en croissant de lune soulageait son oignon douloureux.

— Oui ?

— Je suis Kinsey Millhone, madame Fredrickson. Nous avons pris rendez-vous pour parler de l'accident.

— Vous êtes de la compagnie d'assurances ?

— Pas la vôtre. Je travaille pour California Fidelity. J'ai été engagée par l'avocat de Lisa Ray.

— Elle était dans son tort.

— C'est ce qu'on m'a dit. Je suis venue vérifier les informations

qu'elle nous a données.

— Oh... Alors, autant entrer, dit-elle en réorientant déjà son déambulateur vers le La-Z-Boy(15) d'où je l'avais extraite.

En fermant la porte, j'avisai un fauteuil roulant pliable appuyé contre le mur. Côté moquette, je m'étais trompée. Elle avait été ôtée pour mettre à nu le parquet à lattes minces. Les agrafes qui avaient maintenu la thibaupe s'incrustaient encore dans le bois et une ligne de trous noirs révélait l'ancien emplacement des bandes de fixation.

On avait poussé le chauffage au point que l'air sentait le brûlé. Un petit oiseau au plumage éclatant voletait comme une mite fatiguée d'un double-rideau à l'autre, cependant que le chien gambadait sur les coussins du canapé en renversant au passage les magazines, courriers publicitaires, factures et quotidiens empilés tout du long. La bestiole avait une petite tête, des yeux noirs et brillants et une profusion de poils mousseux en collerette. L'oiseau lâcha deux chiures blanches sur le plancher, entre la table de bout de canapé et le fauteuil.

— Millard ! beugla Gladys. Je t'avais dit de planquer la chienne ! Dixie s'excite sur le canapé et j'y serai pour rien si elle fait des bêtises !

— Ça va, j'arrive ! Arrête de brailler ! cria Millard depuis le petit couloir perpendiculaire.

Dixie continuait d'aboyer et de danser sur ses pattes arrière tout en boxant l'air de ses pattes avant. Les yeux fixés sur la perruche et bien décidé à lui faire un sort, elle attendait des compliments pour sa prestation.

Une minute après Millard fit son apparition en se propulsant sur son fauteuil roulant. Comme à Gladys, je lui donnai le début de la soixantaine, mais il vieillissait mieux qu'elle. Massif, le visage rougeaud, une épaisse moustache noire et une masse de cheveux gris et ondulés. Il siffla vivement la chienne qui sauta du canapé, traversa la pièce sans demander son reste et lui sauta sur les genoux. Il pivota et disparut dans le couloir en grommelant.

— Il y a longtemps que votre mari est en fauteuil ?

— Huit ans, répondit-elle. On a fait retirer la moquette pour qu'il puisse aller d'une pièce à l'autre.

— J'espère qu'il m'accordera un peu de son temps aujourd'hui. Tant qu'à faire, autant que je l'interroge aussi.

— Non, il a dit que ça ne lui allait pas. Il faudra que vous repassiez. (Gladys écarta une pile de journaux.) Faites-vous de la place pour vous asseoir.

Je m'installai en biais dans l'espace libéré, posai mon sac par terre et en sortis mon magnétophone que je plaçai sur la table basse devant moi. Un empilement d'enveloppes en papier kraft gîta vers ma cuisse, acheminées pour l'essentiel par un service de recouvrement dénommé

Fleet Feat. J'attendis que Gladys se mette en position devant le fauteuil avant d'y choir avec un grognement. Pendant ce bref intervalle, et dans le seul et unique but d'éviter la chute d'une avalanche de factures, je déployai les cinq ou six premières enveloppes en éventail. Deux étaient encadrées de rouge et vous prévenaient en gris argenté que c'était URGENT !!! DERNIER RAPPEL ! L'une concernait une carte de crédit de station-service, l'autre venait d'une chaîne de grands magasins.

Quand Gladys se fut calée, je pris mon ton d'infirmière en tournée.

— Je vais enregistrer cet entretien avec votre autorisation. Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

— Bof...

Après avoir pressé le bouton RECORD, je dévidai mon nom, le sien, la date et le numéro du dossier.

— Précision de pure forme : vous livrez ces informations de votre plein gré, sans faire l'objet de menaces ni de coercition. Est-ce exact ?

— J'ai déjà dit que oui.

— Merci. Je vous en suis reconnaissante. En répondant à mes questions, veuillez ne citer que les faits dont vous avez connaissance. Je vous demanderai de vous garder de toute opinion, jugement ou conclusion.

— Ma foi, j'ai mes opinions comme tout un chacun.

— J'en suis bien consciente, madame Fredrickson, mais je dois m'en tenir dans mon rapport aux informations les plus exactes que vous puissiez me donner. Si je vous pose une question et que vous ne savez pas ou que vous ne vous rappelez pas, dites-le. Veuillez éviter toute hypothèse ou supposition. Êtes-vous prête ?

— Je le suis depuis que je me suis assise ! C'est vous qui faites traîner. Je m'attendais pas à tout ce boniment.

— Merci de votre patience.

Elle hocha la tête en guise de réponse, mais avant que j'aie le temps de formuler la première question, elle se lança dans sa version des faits.

— Ma pauvre, je suis une loque ! Et au sens propre ! Je peux quasiment pas me déplacer sans mon déambulateur. J'ai le pied ankylosé et avec des fourmillements. Comme s'il était engourdi, comme si j'avais pris une mauvaise position en dormant...

Elle poursuivit la description des douleurs dans sa jambe pendant que je prenais des notes avec application.

— Rien d'autre ? lui demandai-je.

— Et puis des migraines, bien sûr, et je sens plus mon cou. Regardez un peu : je peux presque pas tourner la tête ! C'est pour ça que j'ai la minerve, pour l'aider à tenir.

— D'autres douleurs ?

- Ma pauvre, des douleurs, j'ai que ça !
- Puis-je vous demander ce qu'on vous a prescrit ?
- J'ai des pilules pour tout.

Elle tendit la main vers la table de bout de canapé, où plusieurs flacons de médicaments tenaient compagnie à un verre d'eau. Elle les prit l'un après l'autre et les tint en l'air pour que je puisse copier les noms.

— Ça, c'est contre la douleur. Celui-ci, c'est pour détendre les muscles, et ça, c'est pour la dépression...

Toute à me dépêcher d'écrire, je levai la tête. Ça m'intéressait.

— Dépression ? répétais-je.

— Je souffre de dépression chronique. Je me souviens même plus depuis quand je me sens si bas. Le Dr Goldfarb, l'orthopédiste, il m'a envoyée voir le psychiatre qui m'a mise à ces nouvelles pilules. Probable que depuis le temps, les autres ne faisaient plus d'effet.

Je pris note de la prescription de l'Elavil qu'elle me montrait.

— Et avant, vous étiez à quoi ? lui demandai-je.

— Au lithium.

— Avez-vous eu d'autres problèmes depuis l'accident ?

— Je dors mal et pas question de travailler. Il a dit que je n'en serai peut-être jamais plus capable. Pas même un temps partiel permanent.

— À ce que je comprends, vous assurez la comptabilité de plusieurs petites entreprises.

— Depuis quarante-deux ans. On peut dire que ça vous conserve ! Mais ce truc m'a fichue en l'air.

— Vous travaillez chez vous ?

Elle pointa le menton vers le couloir.

— Dans la chambre d'amis, au fond. Le problème, c'est que je peux pas rester assise longtemps, à cause de ma hanche qui me rend folle. Vous auriez dû voir le bleu que j'ai eu. Énorme ! Sur tout le côté ! La couleur d'une aubergine. Il me reste un grand rond jaune, gros comme la lune ! Et si c'est douloureux ? Ça m'en fait voir de toutes les couleurs ! J'ai eu les côtes bandées, là, ici. Et puis j'ai ce problème avec mon cou, comme je vous ai dit. Le coup du lapin et tout, et une commotion à la tête. Une « commotion-confusion » comme je l'appelle, ajouta-t-elle avec un rire glapissant.

Je souris poliment.

— Qu'avez-vous comme voiture ?

— Une camionnette Ford 73. Vert foncé si vous voulez savoir.

— Merci, dis-je en prenant note. Revenons à l'accident. Pourriez-vous me raconter ce qui s'est passé ?

— Avec plaisir, même si c'est une terrible épreuve pour moi, vous pensez bien.

Elle plissa les yeux et se tapota les lèvres d'un doigt, le regard dans le vide comme si elle récitait un poème. Avant même la moitié de la deuxième phrase, il était clair qu'elle avait si souvent raconté son histoire que les détails ne changeraient pas d'un iota.

— Millard et moi, on remontait Palisade Drive à la hauteur de l'université. C'était le jeudi du week-end du Memorial Day. Ça fait quoi... six ou huit mois ?

— Environ. À quel moment de la journée ?

— Le milieu de l'après-midi.

— Quel temps faisait-il ?

Elle parut légèrement contrariée d'avoir à réfléchir au lieu de continuer comme un perroquet.

— Beau, si je me souviens bien. On a eu pas mal de pluie pendant tout le printemps, mais après, ça s'est calmé et le journal annonçait du beau temps pour le week-end.

— Et dans quelle direction alliez-vous ?

— Vers le centre-ville. Millard ne faisait pas plus que du huit-dix à l'heure. Peut-être un tout petit peu plus, mais bien au-dessous de la vitesse affichée sur les panneaux. Je suis catégorique.

— Vitesse fixée à quarante à l'heure ?

— Quelque chose comme ça.

— Vous rappelez-vous à quelle distance se trouvait le véhicule de M^{me} Ray quand vous l'avez remarqué ?

— Je me rappelle qu'elle était de l'autre côté à droite, à l'entrée du parking de l'université. Millard allait juste la dépasser quand elle a surgi devant moi. Bam ! Il a freiné comme un fou, mais pas assez vite. Je n'ai jamais été si ahurie de ma vie, ça je vous le jure !

— Son clignotant gauche était-il allumé ?

— Je crois pas... Non, je suis sûre que non.

— Et le vôtre ?

— Non, madame ! Il avait pas l'intention de tourner ! On était partis pour continuer jusqu'en bas, jusqu'à Castle.

— Je crois qu'il y a un problème avec votre ceinture de sécurité ?

Elle fit un grand geste de dénégation de la tête.

— Je monte jamais en voiture sans mettre ma ceinture. Elle a pu se défaire à cause du choc, mais je l'avais accrochée, sûr et certain.

Je pris le temps de vérifier mes notes en me demandant comment la déstabiliser. L'énoncé des faits dûment ressassé avait assez duré.

— Où alliez-vous ?

Elle en resta coite.

— Où ? répéta-t-elle comme si elle avait mal entendu.

— Je me demandais où, votre mari et vous, vous alliez lorsque l'accident s'est produit. Je remplis les blancs.

Je levai mon bloc comme si cela expliquait tout.

— J'ai oublié.

— Vous ne vous rappelez pas où vous alliez ?

— Je viens de vous le dire, non ? Vous m'avez demandé si je me rappelais, eh bien, non !

— Parfait. C'est la bonne réponse. (Je fixai mon bloc et cochai.) Pour vous rafraîchir la mémoire, n'était-ce pas vers l'autoroute ? À Castle, on peut prendre la bretelle nord ou sud.

Gladys fit non de la tête.

— Depuis l'accident, j'ai la mémoire en miettes.

— Faisiez-vous des courses ? D'épicerie par exemple ? Pour le dîner ?

— Ça devait être des courses... Je dirais que oui. Vous savez, je suis peut-être amnésique. Le docteur dit que ce n'est pas inhabituel après ce genre d'accident. J'ai un mal fou à me concentrer. C'est pour ça que je suis incapable de travailler. Je suis assise là, et pas possible de réfléchir. Tout ce que j'arrive à faire, c'est des additions et des soustractions, et mettre des timbres sur les enveloppes.

Je consultai mes notes.

— Vous parliez de commotion.

— Ça, pour me commotionner la tête, je me suis commotionnée !

— Sur quoi ?

— Le pare-brise, je dirais. Sans doute le pare-brise. J'ai encore une bosse, ajouta-t-elle en posant brièvement la main sur le côté de son crâne.

J'en fis autant sur le mien, du côté gauche aussi.

— À gauche ou derrière ?

— Les deux. Ma tête est partie dans tous les sens. Tenez, tâtez.

Je tendis la main. Elle l'agrippa et la maintint sur une bosse de la grosseur d'un poing.

— Seigneur !

— Notez-le donc, me lança-t-elle en me montrant mon bloc-notes.

— Tout à fait, lui renvoyai-je en obtempérant. Qu'est-il arrivé ensuite ?

— Millard était sous le choc, vous imaginez ! Il s'est vite rendu compte qu'il n'avait rien, mais il a vu que j'étais dans le cirage, complètement inconsciente. Dès que j'ai repris mes sens, il m'a aidée à sortir de la camionnette. Ça pas été facile pour lui parce qu'il a dû commencer par se mettre dans son fauteuil et se propulser sur le trottoir. Moi, j'aurais été bien en peine de dire ce qu'il faisait. J'étais tout étourdie et chamboulée, et je tremblais comme une feuille.

— Vous deviez être dans tous vos états...

— Il y avait de quoi, à la voir démarrer devant nous comme elle l'a fait !

— Évidemment. Voyons voir... (Je m'interrompis pour examiner

mes notes.) À part vous et votre mari, et M^{me} Ray, y avait-il quelqu'un d'autre sur les lieux de l'accident ?

— Pour ça oui. Quelqu'un a appelé la police et elle s'est pointée presque tout de suite, en même temps que les types dans l'ambulance.

— Je veux dire... avant leur arrivée. Quelqu'un s'est-il arrêté pour vous porter secours ?

Elle fit signe que non.

— Je ne crois pas. Pas que je me souvienne.

— À ce que j'ai compris, un homme vous a porté secours et assistance avant l'arrivée de la voiture de police.

Elle me fixa, les yeux papillotants.

— Ah oui, maintenant que vous m'en parlez... J'avais oublié. Pendant que Millard inspectait la voiture, le bonhomme m'a aidée à descendre sur le trottoir. Il m'a fait asseoir et a passé son bras autour de mes épaules, il avait peur que je perde les pédales. Ça vient juste de me revenir !

— C'était un autre automobiliste ?

— Plutôt quelqu'un qui venait de la rue.

— Pouvez-vous me décrire cet homme ?

Elle parut hésiter.

— Qu'est-ce que ça vient faire là ?

— M^{me} Ray voudrait le retrouver pour lui envoyer un mot de remerciement.

— Ah...

Elle garda le silence pendant quinze secondes pleines. Je la vis passer les hypothèses en revue dans sa tête. Assez maligne pour comprendre que pour avoir réagi si vite, l'homme en question avait peut-être été témoin de l'accident.

— Madame Fredrickson ?

— Hein ?

— Vous n'avez gardé aucun souvenir de cet homme ?

— Rien de rien. Peut-être que Millard se rappelle mieux. Moi, ma hanche droite me faisait si mal que j'en reviens pas d'avoir pu me mettre debout. Si vous aviez les radios avec vous, je vous montrerais les côtes qui ont pris. Le D^r Goldfarb dit que j'ai été vernie que la fêlure à ma hanche n'ait pas été plus grave, sinon j'étais bonne pour ne pas me relever !

— La race peut-être ?

— Blanc, bien sûr ! Je ne consulterais jamais personne d'autre.

— Je parle de l'homme qui vous a aidée.

Elle hocha la tête avec un brin d'agacement.

— Je voyais surtout que je n'avais pas la jambe cassée et j'étais bien contente. Vous l'auriez été aussi, à ma place.

— Quel âge lui donneriez-vous ?

— Comme si je pouvais répondre à des questions pareilles ! Vous me troublez et je me sens tout émotionnée et le D^r Goldfarb dit que ce n'est pas bon. Pas bon du tout, qu'il a dit.

Je continuai à la dévisager et remarquai que son regard fuyait le mien. Je revins à ma liste de questions et en choisis quelques-unes qui me parurent neutres et anodines. Dans l'ensemble, elle fit preuve de bonne volonté, mais sa patience s'usait. Je rangeai mon stylo-bille dans la pince du bloc, saisis mon sac et me levai.

— Je pense que ce sera tout pour l'instant. Merci de m'avoir accordé de votre temps. Quand j'aurai retranscrit mes notes, je ferai un saut pour que vous vérifiiez que tout est bien exact. Vous pourrez apporter toutes les corrections que vous estimerez nécessaires, et quand vous jugerez que la déposition restitue fidèlement vos propos, vous la signerez et je ne vous ennuierez plus.

— Je demande qu'à vous aider, m'assura-t-elle au moment où j'arrêtais le magnétophone. Nous voulons seulement que justice soit rendue, vu qu'elle était entièrement dans son tort.

— M^{me} Ray y tient aussi.

De la maison des Fredrickson, je filai vers Palisade Drive, tournai à droite et pris le même itinéraire que Gladys le jour de l'accident. Je longeai l'université en surveillant l'entrée du parking et continuai jusqu'au bas de la colline. Au carrefour Palisade Drive-Castle Boulevard, je virai à gauche et continuai jusqu'à Capillo Street, où je pris à droite. La circulation était fluide et il me fallut moins de cinq minutes pour arriver à l'agence. Le ciel était couvert et on annonçait des orages isolés, peu probables à mon avis. Pour des raisons dont le fond m'échappe, Santa Teresa a une saison des pluies, mais rarement des orages. Je connais la foudre surtout en photo, des clichés en noir et blanc où des fils blancs se détachent à plat sur le ciel nocturne comme des fêlures dans du verre.

Une fois à mon bureau, je créai un dossier, puis je dactylographiai mes notes. J'y glissai le CV de Lana Sherman avec la demande d'emploi de Solana Rojas. J'aurais pu le mettre à la corbeille, mais autant le garder puisque je l'avais sous la main.

Quand Melanie me téléphona le mercredi matin, je lui livrai une version condensée, style *Reader's Digest*, des éléments recueillis.

— Donc, elle est nickel, conclut-elle quand j'en eus fini.

— À première vue, oui, lui répondis-je. Naturellement, je n'ai pas regardé sous chaque pierre du jardin.

— Ne vous inquiétez pas. Inutile d'en faire une obsession.

— Alors on en reste là. Tout semble rouler comme prévu. Je vais demander à Henry de garder l'œil ouvert et, en cas de problème, je vous avertis.

— Merci. Votre aide m'a été précieuse.

Je raccrochai, satisfaite de la mission accomplie. Comment aurais-je pu savoir que je venais, bien involontairement, de passer la corde autour du cou de Gus Vronsky ?

Noël et le Nouvel An filèrent en froissant à peine le tissu de la vie ordinaire. Charlotte passait les vacances d'hiver à Phoenix avec ses enfants et petits-enfants. Henry et moi avions fêté ensemble le matin de Noël et échangé des cadeaux. Il m'avait offert un podomètre et un casque Sony pour me permettre d'écouter la radio pendant mon jogging matinal. Pour lui, j'avais déniché un sablier ancien de quinze centimètres de haut, un système astucieux en verre et métal qui renfermait du sable rose. Pour l'actionner, on relevait le compteur de trois minutes jusqu'à un levier. Une fois que le sable avait fini de couler dans le vase du bas, celui du haut basculait en faisant tinter une clochette. Je lui avais aussi donné un exemplaire du *Bernard Clayton's New Complete Book of Breads*(16). À 14 heures, Rosie et William s'étaient joints à nous pour le déjeuner, après quoi j'étais rentrée chez moi pour une longue sieste de jour férié.

Le soir du réveillon, je n'avais pas bougé et m'étais plongée dans un livre en remerciant le ciel de ne pas être dehors à mettre ma vie en péril à cause des nombreux soiffards qui roulaient. Renonçant à mes bonnes résolutions diététiques, j'avais fêté l'an nouveau avec une orgie de Royal Cheese (deux) et une grande portion de frites imbibées de ketchup. En revanche, je ne m'étais pas séparée du podomètre pendant le repas en veillant à faire dix mille pas ce jour-là, ce qui jouerait, espérais-je, en ma faveur.

J'entamai la première semaine de 1988 en répondant à l'appel du devoir à 6 heures du matin pour cinq kilomètres de jogging, casque sur les oreilles, après quoi je pris une douche et un petit déjeuner. À l'agence, je m'empressai de sortir ma loyale Smith-Corona et composai un avis de recherche pour la rubrique « Annonces personnelles » du *Santa Teresa Dispatch*, concernant le témoin d'une collision entre deux véhicules survenue le jeudi 28 mai 1987 vers 15 h 15. J'ajoutai les rares éléments dont je disposais, situant l'âge dudit témoin aux alentours de la cinquantaine, pure supposition de ma part. Taille et poids moyens, cheveux blancs et fournis. Je mentionnai aussi son blouson d'aviateur en cuir marron et ses derbys noirs. Je ne donnai pas mon nom, mais ajoutai un numéro où me contacter et un appel à l'aide.

Dans la foulée, j'appelai le domicile des Fredrickson avec l'idée de prendre rendez-vous avec Millard pour discuter de l'accident. Après un nombre interminable de sonneries, je m'apprêtais à renoncer quand

il décrocha.

— Monsieur Fredrickson ! Ravie de vous avoir au bout du fil ! Kinsey Millhone à l'appareil. Je suis passée chez vous il y a une quinzaine de jours et j'ai rencontré votre femme, et elle m'a dit de vous appeler pour convenir d'un rendez-vous.

— Je ne veux pas qu'on me dérange pour cette histoire. Vous avez déjà interrogé Gladys.

— En effet, et elle m'a été d'une grande aide. Mais il reste juste un ou deux points dont je voudrais parler avec vous.

— Comme quoi ?

— Je n'ai pas mes notes avec moi, mais je vous les apporterai en venant. Mercredi de cette semaine vous irait-il ?

— Je suis occupé...

— Alors lundi en huit ? Je pourrais être chez vous à deux heures.

— Je suis pris.

— Votre jour sera le mien.

— C'est mieux le vendredi.

— Parfait. Vendredi en huit, donc, soit le quinze. Parfait, je serai chez vous à deux heures. Merci infiniment.

Je notai le jour et l'heure sur mon agenda en me félicitant de ne plus avoir à y penser avant dix jours.

À 9 h 30, j'appelai le *Santa Teresa Dispatch* pour mon annonce qui, me dit-on, serait publiée le mercredi et passerait pendant une semaine. Juste après l'accident, Mary Bellflower avait effectué la même démarche et sans résultat, mais, à mon avis, cela valait la peine de retenter le coup. Après quoi je me rendis à pied au service de photocopie, à deux pas du palais de Justice, et tirai une centaine de tracts donnant le signalement de l'individu et précisant de surcroît qu'on espérait qu'il avait des informations sur une collision entre deux véhicules survenue à telle date. J'agrafai sur chacun une carte de visite professionnelle, au cas où je récupérerais un client au passage. Et puis, cela donnait un air plus urgent à l'avis.

La plus grande partie de l'après-midi se passa à effectuer une enquête de voisinage auprès des riverains de Palisade Drive habitant de l'autre côté de la route, en face de l'entrée du campus. Je garai ma voiture dans une rue latérale à proximité d'un complexe d'appartements d'un étage et continuai à pied. Je dus bien frapper à cinquante portes. Quand j'avais la chance de trouver quelqu'un, j'exposais la situation et mon besoin de localiser un témoin de l'accident. Sans insister sur le fait que l'individu en question aurait peut-être à témoigner en faveur de la prévenue. Même le citoyen le plus convaincu hésite parfois à s'exprimer dans le cadre d'un procès. Compte tenu des caprices du système judiciaire, il arrive qu'un témoin passe des heures à attendre dans un couloir plein de courants d'air

pour se faire finalement récuser parce que les parties sont parvenues à un accord de dernière minute.

Au bout de deux heures, je n'avais strictement rien appris. La plupart des résidents que j'avais interrogés ignoraient tout de l'accident et personne n'avait vu d'homme correspondant au signalement du témoin que je recherchais. Quand personne ne m'ouvrait, je glissais un tract sous la porte. J'en agrafai aussi sur tous les poteaux de téléphone. L'idée m'effleura d'en coincer sous les essuie-glaces des voitures, mais le procédé agace, et, moi-même, je jette toujours ce genre de tracts. En revanche, j'en collai un au banc en bois à l'arrêt de bus. Sans doute était-il illégal d'user du mobilier urbain à ces fins, mais si la Ville n'était pas d'accord, rien ne m'empêchait de me pourchasser et de me tuer.

À 14 h 10, ayant écumé le secteur, je regagnai ma voiture, traversai le carrefour et entrai dans le parking de l'université. J'enfilai à la diable la veste que j'avais jetée sur la banquette arrière, verrouillai la Mustang et partis à pied jusqu'à l'endroit où la route d'accès débouche sur les quatre voies de Palisade Drive. Une longueur de grillage séparait la circulation-est de la circulation-ouest. À droite, la route s'incurvait doucement pour suivre la pente et disparaissait. Aucune voie de dégagement n'avait été prévue pour permettre aux véhicules en provenance des deux directions de s'engager dans le parking, mais je constatai que, là où se trouvait Lisa Ray, un véhicule à l'approche aurait été visible à environ cinq cents mètres, ce qui m'avait échappé lors de mon premier passage.

Je m'assis sur un muret de pierre et regardai filer les voitures. Quelques piétons entraient et sortaient du campus. Pour la plupart des étudiants ou des femmes actives qui venaient récupérer leur progéniture dans une garderie universitaire située à l'angle le plus éloigné, près de l'arrêt d'autobus. Apparemment, la garderie ne disposait pas de parking privé et les mères profitaient de celui de l'université pour récupérer leurs bambins. À la moindre occasion, j'engageai la conversation avec les malheureuses en leur exposant par le détail ma quête de l'homme aux cheveux blancs. Les mères se montraient polies mais l'esprit ailleurs, répondant à peine à mes questions avant de s'éloigner rapidement, soucieuses de ne pas se laisser harponner après leurs heures de travail. À mesure que l'après-midi s'écoulait, le flot de mères remorquant des marmots ne tarit plus.

Sur les quatre premières étudiantes que j'abordai, deux venaient d'intégrer la fac et les deux autres étaient absentes de la ville le week-end du Memorial Day. La cinquième n'était qu'une femme qui cherchait son chien. Personne ne put me livrer une information exploitable, mais j'en appris long sur l'intelligence et la supériorité du caniche commun. L'agent de sécurité du campus s'arrêta pour

bavarder, craignant sans doute que je sois sans domicile fixe, en quête d'un mauvais coup, ou que je fourgue de la drogue de synthèse.

Puisqu'il me cuisinait, j'en fis autant. Il se souvenait vaguement de l'homme aux cheveux blancs, mais sans pouvoir dire quand il l'avait vu pour la dernière fois. Sa réponse au moins, bien que floue, me donna un mince espoir. Je lui remis un tract et lui demandai de me contacter s'il l'apercevait de nouveau.

Je poursuivis sur ma lancée jusqu'à 17 h 15, soit deux heures après l'heure de l'accident. En mai, il fait jour jusqu'à huit heures, mais là, le soleil se couchait à cinq heures. J'espérais, sait-on jamais, que le type avait un emploi du temps qui l'amenait dans le secteur tous les jours à la même heure. Je décidai de refaire un saut le samedi et d'effectuer une seconde enquête de voisinage. Le week-end, on a plus de chance de trouver les gens chez eux. Si personne ne réagissait à ma petite annonce, je repasserais le jeudi de la semaine suivante. J'abandonnai mes recherches et repris la direction de la maison ; je me sentais vannée et pas dans mon assiette. Pour ce que j'en sais, rôder est débilitant.

Je tournai dans ma rue et fis mon habituel tour d'horizon pour trouver une place au plus près. J'eus la surprise de voir qu'une grande benne rouge vif avait été déposée le long du trottoir. Elle faisait dans les quatre mètres sur trois et aurait pu loger une famille de cinq personnes. Je dus me garer dans la rue perpendiculaire et revenir à pied. Au passage, je glissai un regard par-dessus le mètre cinquante de hauteur de la benne : elle était vide. C'était quoi, cette histoire ?

Je récupérai le courrier dans ma boîte, franchis le portail et contournai la maison pour gagner mon studio, qui avait été un garage à une place en d'autres temps. Il y avait sept ans, Henry avait déplacé son allée, construit un garage double et reconverti le garage d'origine en appartement locatif dans lequel j'avais emménagé. Il avait profité des travaux pour remanier le studio en y ajoutant un étage mansardé qui comportait une chambre et une salle de bains. La dernière benne que j'avais vue était celle qu'il avait louée pour y décharger les gravats.

Je lâchai mon sac dans l'appartement et laissai la porte entrouverte, le temps de traverser le patio jusque chez Henry. Je pianotai sur sa porte de cuisine, il arriva quelques instants après de son séjour où il regardait les informations du soir. Nous échangeâmes quelques menus propos sur tout et rien, puis j'en vins au fait.

— C'est quoi, la benne ? Elle nous concerne ?

— Initiative de l'infirmière de Gus.

— Solana ? Elle n'a pas froid aux yeux !

— C'est ce que j'ai pensé aussi. Elle est passée ce matin pour me prévenir qu'on la déposerait. Elle se débarrasse des vieilleries de Gus.

— Tu plaisantes !

— Pas du tout. Elle en a parlé à Melanie qui lui a donné le feu vert.

— Et Gus est d'accord ?

— On dirait. Moi-même, j'ai appelé Melanie pour m'assurer que tout était en règle. Elle m'a dit que Gus est passé par une mauvaise phase et que Solana est restée deux nuits parce qu'elle jugeait préférable de ne pas le laisser seul. Elle a fini par dormir sur le canapé, qui non seulement est trop court, mais empest le tabac. Elle a demandé à Melanie l'autorisation de s'installer sur un lit de camp, mais il n'y avait pas de place où le mettre. Ses deux autres chambres sont bourrées à craquer, et c'est ça qu'elle a l'intention de jeter.

— Et il a accepté ?!!!

— Comme s'il avait le choix... Tu ne vois pas cette femme s'installer une paillasse par terre.

— Qui va sortir tout ça ? Il y a bien une demi-tonne de journaux dans une pièce, sans parler de l'autre.

— Elle se charge du plus gros, au moins dans la limite de ses possibilités. Pour les objets plus encombrants, je pense qu'elle engagera quelqu'un. Gus et elle ont fait une revue de détail, et il a décidé de quoi il voulait se séparer. Il s'accroche à ce qui a de la valeur... ses tableaux et quelques objets anciens... le reste, c'est de la vieille histoire.

— Espérons qu'elle jettera sa moquette merdique tant qu'elle y est !

— Amen ! conclut-il.

Henry me convia à boire un verre de vin que je m'apprêtais à accepter quand mon téléphone sonna.

— Il vaut mieux que je réponde, lui dis-je en me précipitant.

Je pris l'appel au moment précis où mon répondeur s'enclenchait. Melanie Oberlin.

— Oh ! heureusement que je vous trouve ! s'exclama-t-elle. Je craignais que vous ne soyez pas chez vous. Je dois filer, mais je voudrais vous poser une question.

— Je vous écoute.

— J'ai appelé oncle Gus un peu plus tôt dans la journée et j'ai eu l'impression qu'il ne savait pas qui j'étais. Une conversation hallucinante ! Il était complètement maboul ! Ou il avait bu ou il n'avait pas toute sa tête... peut-être les deux.

— Ça ne lui ressemble pas. Nous savons tous qu'il a un caractère de cochon, mais il sait toujours exactement où il est et de quoi il retourne.

— Pas cette fois.

— Un effet des médicaments, peut-être. On lui a sûrement prescrit des analgésiques.

— Encore ? Ce n'est pas normal. Je sais qu'il était au Percocet,

mais ils ont arrêté dès qu'ils ont pu. Lui avez-vous parlé récemment ?

— Pas depuis votre départ, mais Henry est allé le voir deux ou trois fois. S'il y avait eu un problème, je suis sûre qu'il l'aurait mentionné. Vous voulez que j'aille le voir ?

— Si ça ne vous ennuie pas. Quand il a raccroché, j'ai appelé pour parler à Solana et lui demander son point de vue. D'après elle, il présente peut-être les premiers symptômes de démence sénile.

— C'est inquiétant. Je vais passer le voir demain ou après-demain et bavarder avec lui.

— Merci. Et pourriez-vous demander à Henry s'il a remarqué quelque chose ?

— Bien sûr. Je vous rappelle dès que j'ai du nouveau.

Le mardi matin, je réservai une heure pour remettre une sommation... paiement exigible dans les trois jours sous peine d'expulsion... au locataire d'un immeuble de Colgate. En temps normal, Richard Compton, propriétaire de l'immeuble en question, aurait signifié lui-même l'arrêté d'expulsion en espérant qu'une piquêre de rappel suffirait au locataire. Il avait acquis l'immeuble depuis moins de six mois et s'employait activement à sacquer les mauvais payeurs. Ces gens-là sont parfois de nature revêche et deux d'entre eux avaient proposé de lui amocher le portrait. Il avait jugé plus malin d'envoyer quelqu'un d'autre à sa place, à savoir moi. Personnellement, j'y voyais de la lâcheté, mais il m'avait offert vingt-cinq dollars pour remettre un bout de papier à un quidam, ce qui me paraissait raisonnable pour deux secondes de boulot. On roulait bien, j'effectuai le quart d'heure de trajet en écoutant un de ces talk-shows où les auditeurs appellent pour demander des conseils conjugaux ou dévider leurs infortunes dans leurs rapports avec autrui. J'étais devenue une vraie groupie de la meneuse de jeu et prenais plaisir à nos divergences de vues.

Je repérai le numéro de la rue que je cherchais et me garai contre le trottoir. Je pliai l'avis d'expulsion et le fourrai dans la poche de ma veste. En règle générale, quand je remets ce genre de mise en demeure, j'évite de me montrer avec des documents à l'air officiel à la main. Autant étudier le terrain avant d'annoncer la couleur. Je saisis mon sac sur le siège passager et sortis en verrouillant la portière derrière moi.

Je pris une minute pour étudier les lieux qui ressemblaient à une prison, version cinéma. J'avais devant moi des immeubles de trois étages formant un carré, dont les angles ouverts accueillient des espaces pour piétons. Vingt-quatre appartements s'agglutinaient dans chaque bloc de stuc aux façades nues. Des buissons de genévriers ceinturaient le pied des immeubles, peut-être pour adoucir la façade.

Malheureusement, une maladie avait déplumé leurs branches et rouillé leurs dernières aiguilles, leur donnant un faux air de sapins d'un Noël précédent.

Devant la façade du bâtiment le plus proche, j'avisai une courte succession de vérandas rectangulaires auxquelles on accédait par une marche et garnies ici et là du transat en métal de rigueur. Une manière d'auvent en V inversé à la mine contrite surmontait les portes d'entrée, mais aucun n'était assez profond pour protéger des éléments. Les jours de pluie, quand vous étiez là à vous battre avec la serrure, le temps que la porte s'ouvre enfin, vous aviez eu tout le temps de vous faire tremper. L'éclat du soleil devait se réverbérer sans répit sur la paroi et transformer les pièces de devant en vrais grille-pain. Et impossible de se risquer au deuxième étage sans souffrir de palpitations et être à bout de souffle.

Il n'y avait pas de jardin à proprement parler, mais il suffisait sans doute de pousser jusqu'à la cour intérieure pour voir des barbecues dans les loggias des deuxième et troisième étages, des fils d'étendage et des jeux pour les enfants sur les plaques d'herbe au rez-de-chaussée. Les poubelles se dressaient en formation désordonnée à une extrémité de l'ensemble, endroit où se regroupaient des auvents vides de voitures en guise de garages fermés. Il se dégageait du complexe une curieuse impression de vacuité, comme de logements sociaux abandonnés suite à une catastrophe.

Compton se répandait en doléances sur ses locataires, des connards de fils de putes. D'après lui, à l'époque où il avait acquis le complexe, les appartements étaient déjà surpeuplés et mal entretenus. Il avait effectué quelques travaux, appliqué une couche de peinture sur les façades et augmenté tous les loyers, cette stratégie chassant les occupants les plus indésirables. Ceux qui étaient restés étaient prompts à râler et lents à payer.

Les locataires en question étaient les époux Guffey, nommément Grant et Jackie. Le mois précédent, Compton leur avait envoyé une lettre comminatoire sur leur retard de paiement, lettre qu'ils avaient traitée par le mépris. Ils avaient déjà deux mois d'arriéré et envisageaient peut-être de s'en offrir un troisième avant de répondre à ses menaces. Je traversai l'herbe sèche, contournai le bâtiment et gravis une volée de marches extérieures. Pris entre deux autres, l'appartement 18 se trouvait au premier étage.

Je frappai. Au bout d'un moment la porte s'entrebâilla sur la longueur de la chaîne de sécurité et une femme me jeta un regard méfiant.

— Oui ?

— Vous êtes Jackie ?

Un blanc. Puis :

— Elle n'est pas là.

Je vis son œil gauche, bleu, et des cheveux blond moyen pris sur des rouleaux de la dimension d'une cannette de jus d'orange surgelé. Et aussi son oreille gauche, dont le cartilage serti de nombreux petits anneaux en or rappelait un carnet à spirale. Compton ayant mentionné les piercings dans son signalement, je n'eus aucun doute : c'était Jackie et elle mentait effrontément.

— Savez-vous quand elle reviendra ?

— En quoi ça vous intéresse ?

Cette fois, j'hésitai à mon tour et tentai de définir une stratégie.

— Son propriétaire m'a demandé de passer.

— Pour quelle raison ?

— Je ne suis pas autorisée à en parler à une tierce personne. Êtes-vous une parente ?

Nouveau blanc.

— Je suis sa sœur. J'arrive de Minneapolis.

Les enjolivements font tout le charme des mensonges. Je suis moi-même championne toutes catégories en la matière.

— Et vous vous appelez ?

— Patty.

— Voyez-vous un inconvénient à ce que j'en prenne note ?

— On est dans un pays libre. Vous pouvez faire tout ce qui vous chante.

Je fouillai mon sac à la recherche d'un stylo et d'un petit carnet à lignes. Et inscrivis « Patty » sur la première page.

— Patty comment ?

— Ça ne vous regarde pas.

— Savez-vous que Jackie et son mari n'ont pas payé leur loyer depuis deux mois ?

— Et alors ? Moi, je suis de passage. C'est pas mes oignons.

— Peut-être pourriez-vous leur transmettre un message de la part du propriétaire ?

Je lui tendis son avis d'expulsion, qu'elle saisit avant de comprendre de quoi il s'agissait.

— C'est une sommation, lui précisai-je. Ils paient dans les trois jours ou ils s'en vont. Ils peuvent régler la totalité ou libérer les lieux. Dites-leur de choisir.

— Vous ne pouvez pas faire ça !

— Ce n'est pas moi, c'est lui, et il les a prévenus. Vous pourrez le rappeler à votre « sœur » quand elle rentrera.

— Mais si lui n'a pas rempli sa part du contrat ?

— Par exemple ?

— Pourquoi se précipiter alors que cet enfant de putain traîne à faire des travaux... quand il en fait ! Elle a une fenêtre qui ne s'ouvre

pas et des canalisations qui refoulent ! Elle ne peut même pas utiliser l'évier de la cuisine ! Elle doit faire toute la vaisselle dans le lavabo de la salle de bains ! Regardez plutôt ! C'est un vrai taudis et vous savez combien il le loue ? Six cents dollars par mois ! Ça leur a coûté cent vingt dollars pour faire réparer l'électricité, sans quoi l'immeuble cramait ! Voilà pourquoi ils n'ont pas payé, parce qu'il ne veut pas les rembourser de l'argent qu'ils ont dépensé !

— Je compatis, mais je ne suis pas habilitée à vous donner d'avis juridique, même si je le pouvais. M. Compton est dans son droit et vous devez vous exécuter.

— Son droit, mon cul ! Quel droit ? Je reste ici à me démerder avec ce bordel ou on me fout dehors ? Vous appelez ça un contrat de bail ?

— Un bail que vous avez signé avant d'emménager, lui rappelai-je. Si vous voulez faire valoir vos arguments, rien ne vous empêche d'adhérer à une association de locataires.

— Salope !

Elle me claqua la porte à la figure, enfin... autant qu'elle le put, vu la chaîne de sécurité.

Je regagnai ma voiture et pris la direction du bureau de l'officier de justice pour mettre un point sur tous mes « i » et une barre horizontale sur tous mes « t ».

Quand je regagnai l'agence après le déjeuner, mon répondeur clignotait. J'appuyai sur le bouton.

Une femme.

— Allô ? Oh, j'espère que je suis au bon numéro. Dewel Greathouse à l'appareil. J'appelle au sujet d'un avis de recherche que j'ai trouvé hier sur ma poignée de porte. En fait, je suis presque certaine d'avoir vu ce monsieur. Pourriez-vous me rappeler ? Merci. Oh, on peut me joindre au... »

Et elle dévidait son numéro.

J'attrapai un stylo-bille et un bloc de papier et notai ce qui m'était resté en mémoire, puis je me repassai le message pour vérifier. Je fis le numéro, on répondit au bout d'une demi-douzaine de sonneries.

La femme qui décrocha frôlait l'asphyxie.

— Madame Greathouse ? Dewel Greathouse ? Je n'ai pas bien saisi votre nom...

— Impeccable. Dewel avec un « D ». Ne raccrochez pas, je viens de monter l'escalier. Désolée.

— Pas de problème. Prenez tout votre temps.

— Ouf ! s'exclama-t-elle enfin. Je revenais de la buanderie quand j'ai entendu le téléphone. À qui ai-je affaire ?

— Kinsey Millhone. Vous m'avez demandé de vous rappeler à propos d'un avis de recherche que j'ai distribué dans votre quartier.

— Vous avez raison, je m'en souviens maintenant, mais je ne crois pas que vous ayez mentionné votre nom.

— Désolée, mais je vous remercie de m'avoir appelée.

— Ne m'en veuillez pas de vous poser cette question, mais pourquoi recherchez-vous ce monsieur ? Je ne veux causer de tort à personne. L'avis parlait d'un accident. Il a renversé quelqu'un ?

Je répétais mes explications en précisant que l'individu n'était pas responsable, directement ou non, dudit accident.

— Il a surtout été le Bon Samaritain. Je travaille pour un avocat qui voudrait lui demander comment l'accident est arrivé.

— Oh, je vois. Alors, pas de problème. J'ignore si je peux vous être d'une grande aide, mais quand j'ai lu le signalement, j'ai su tout de suite qui vous cherchiez.

— Habite-t-il dans le secteur ?

— Je ne crois pas. Je l'ai vu assis à la station de bus de Visa del Mar et Palisade. Vous voyez celle que je veux dire ?

— Celle de l'université ?

— Tout juste, mais en face.

— Parfait.

— J'ai remarqué ce monsieur parce que c'est ma rue et que je passe devant lui quand je rentre chez moi en voiture. Je dois ralentir pour tourner et je regarde dans cette direction.

— Vous le voyez souvent ?

— Je dirais deux après-midi par semaine l'année dernière.

— Et cela depuis mai ?

— Tout à fait.

— Pouvez-vous me préciser les jours de la semaine ?

— Juste là, non. J'ai emménagé en juin quatre-vingt-six après avoir pris un nouvel emploi à temps partiel.

— Dans quoi travaillez-vous ?

— Je suis au service d'entretien de Dutton Motors. L'avantage, c'est que je suis à dix minutes de mon lieu de travail et c'est surtout pour ça que j'ai pris l'appartement.

— Pouvez-vous me préciser le moment de la journée ?

— Le milieu de l'après-midi. Je rentre presque tous les jours à trois heures moins dix. Mon bureau est à huit cents mètres de chez moi et, une fois que je suis sur la route, je suis rendue.

— Savez-vous quelque chose sur lui ?

— Pas vraiment. Il correspond au signallement. Des cheveux blancs fournis et un blouson de cuir marron. Comme je le vois juste en passant, je ne pourrais rien vous dire sur son âge ou la couleur de ses yeux ni rien.

— Vous pensez qu'il travaille dans le coin ?

— Je dirais que oui. Peut-être des petits travaux de dépannage, des trucs de ce genre.

— Pourrait-il être employé par l'université ?

— C'est une possibilité, me répondit-elle d'un ton dubitatif. Il est trop vieux pour être étudiant. Je sais que beaucoup de seniors refont des études, mais je ne l'ai jamais vu avec un sac à dos ou une sacoche. Tous les jeunes que je vois portent une chose ou une autre. Au minimum, des livres. Si vous voulez l'interroger, vous pourriez tomber sur lui à l'arrêt de bus.

— C'est une idée. En attendant, si vous le revoyez, pourriez-vous m'en informer ?

— Je n'y manquerai pas, dit-elle.

Sur quoi elle raccrocha.

J'entourai son nom et son numéro sur le bloc et rangeai la feuille dans le dossier. Enfin une confirmation, même vague, que l'homme existait. Comme si j'avais entrevu le monstre du Loch Ness ou l'Abominable Homme des neiges, le témoignage me redonnait espoir.

Je travaillai tard ce jour-là, à régler des factures et, d'une façon plus générale, à mettre de l'ordre dans ma vie. Quand je rentrai chez moi, il était 18 h 45 et il faisait nuit. La température avoisinait les cinq degrés après les quinze de la journée, et mon pull à col roulé et mon blazer ne me protégeaient pas du vent qui forçissait. Le brouillard humide en provenance de la plage augmentait la sensation de froid. Je savais qu'une fois à l'abri des éléments, je ne remettrais sûrement pas les pieds dehors. En apercevant de la lumière chez Gus, je décidai que le moment était aussi bon qu'un autre pour passer le voir. Avec un peu de chance, il aurait fini de dîner et je ne le dérangerai pas pendant le repas.

Je constatai au passage que la benne était à demi remplie. De toute évidence, Solana progressait dans son nettoyage par le vide. Je frappai à la porte de Gus en croisant solidement les bras pour me protéger du froid. Et dansai d'un pied sur l'autre pour tenter, en vain, de me réchauffer. J'étais curieuse de voir Solana Rojas, dont les antécédents professionnels avaient fait l'objet de mes recherches attentives trois semaines plus tôt.

À travers la vitre de la porte d'entrée, je la vis qui approchait. Elle alluma la lumière de la véranda et me jeta un coup d'œil suspicieux.

— Oui ? cria-t-elle de l'autre côté de la vitre.

— C'est vous Solana ?

— Oui !

Elle portait des lunettes à monture noire. Ses cheveux d'un brun foncé uniforme dénotaient une teinture maison. Dans un salon de coiffure, la « coloriste » aurait ajouté quelques balayages contre nature. Je savais, d'après sa demande d'emploi, qu'elle avait soixante-quatre ans, mais elle paraissait plus jeune que je ne l'avais imaginé.

Je souris et parlai plus fort en désignant du pouce la maison d'Henry.

— Je suis Kinsey Millhone. J'habite à côté. Je voulais juste faire un saut pour prendre des nouvelles de Gus.

La porte s'ouvrit, laissant échapper une plaque d'air chaud.

— Vous voulez bien redire votre nom ?

— Millhone. Kinsey Millhone.

— Enchantée, mademoiselle Millhone. Je vous en prie, entrez. M. Vronsky sera heureux d'avoir de la compagnie. Il a été un peu dans le cirage.

Elle s'écarta pour me laisser passer.

Une femme mince, mais dont le ventre alourdi révélait une maternité en des temps plus anciens. Les jeunes mères reperdent souvent vite le poids pris pendant la grossesse, mais il revient avec l'âge et forme des rondeurs trompeuses et définitives. En passant près d'elle, je lui donnai par réflexe pas tout à fait un mètre soixante

comparé à mon mètre soixante-huit. Elle portait une tunique professionnelle vert pastel et un pantalon assorti... pas tout à fait un uniforme, mais deux éléments indépendants et infroissables achetés pour leur confort et parce qu'ils passaient à la machine. Les taches de sang ou autres fluides corporels d'un patient ne marqueraient pas.

La vue du séjour me laissa sans voix. Les tables au contreplaqué abîmé et encombrées de bric-à-brac avaient disparu. De même que les housses extensibles marron foncé du canapé et des trois fauteuils. Le tissu d'origine se trouvait être un imprimé fleuri plaisant à l'œil, où se mêlaient des tons crème, rose, corail et vert, probablement choisi par feu M^{me} Vronsky. La dépose des doubles-rideaux laissait voir maintenant des fenêtres claires et nettes. Pas de poussière, pas de fouillis. La moquette gris souris s'incrustait encore, mais un bouquet de roses presque grenat trônait sur la table basse et il me fallut un moment pour comprendre qu'elles étaient fausses. Même l'odeur de la maison avait changé, les relents de dizaines d'années de nicotine ayant cédé sous l'action d'un produit de nettoyage qui s'appelait sûrement « Pluie de printemps » ou « Fleurs des champs ».

— Waouh ! C'est superbe ! La maison n'a jamais eu si belle apparence !

Elle parut contente.

— Il y a encore à faire, mais au moins cette partie est présentable. M. Vronsky lit dans sa chambre, si vous voulez bien me suivre.

Je lui emboîtai le pas dans le couloir. Ses souliers à semelle de crêpe ne faisaient aucun bruit et créaient une impression déconcertante – on aurait dit un hovercraft flottant devant moi. Quand nous arrivâmes à la chambre de Gus, elle jeta un regard dans sa direction, puis se tourna vers moi, un doigt sur les lèvres.

— Il s'est assoupi, me chuchota-t-elle.

J'aperçus Gus derrière elle, soutenu par une pile d'oreillers. Un livre ouvert reposait sur son torse. Il avait la bouche grande ouverte et les paupières transparentes d'un oisillon. La chambre était en ordre et ses draps paraissaient neufs. Une couverture pliée avec soin occupait le bout du lit. Sa prothèse auditive avait été retirée et placée à portée de main sur la table de chevet.

— Je ne voudrais surtout pas le déranger, dis-je à voix basse. Si je repassais demain ?

— À vous de décider. Je peux le réveiller, si vous voulez.

— Surtout pas ! Il n'y a rien d'urgent, l'assurai-je. Je pars au travail à huit heures et demie. S'il est levé, je passerai le voir à ce moment-là.

— Il est debout à six heures. Tôt couché, tôt levé.

— Comment va-t-il ?

Elle tendit le bras.

— Il vaudrait mieux discuter de ça à la cuisine.

— Oh, bien sûr...

Elle revint sur ses pas et tourna à gauche. Je la suivis docilement en essayant de marcher avec la même discrétion. La cuisine, comme la chambre et le séjour, était méconnaissable. Les appareils ménagers n'avaient pas bougé, jaunis par les ans, mais un four à micro-ondes flambant neuf occupait le plan de travail, vide par ailleurs. La propreté régnait et les rideaux semblaient avoir été lavés, repassés et amidonnés.

— Il a des bons et des mauvais jours, répondit-elle à ma question avec un léger décalage. À son âge, on ne se remet pas si vite. Il a fait des progrès, mais c'est deux pas en avant, trois en arrière.

— Je vois. Je sais que sa nièce s'inquiète aussi de son état mental.

Son animation tomba d'un coup, comme si un rideau se rabattait sur son visage.

— Vous lui avez parlé ?

— Elle m'a appelée hier. Elle m'a dit que lorsqu'elle l'avait eu au téléphone, il lui avait paru avoir l'esprit confus. Elle m'a demandé si j'avais remarqué un changement quelconque. Comme je ne l'ai pas vu depuis des semaines, je n'ai pas pu lui répondre, mais je lui ai promis de faire un saut.

— Sa mémoire n'est plus ce qu'elle était. Je le lui ai d'ailleurs expliqué. Si elle a des questions à poser sur les soins qu'il reçoit, c'est à moi qu'elle doit s'adresser.

Une légère irritation perçait dans sa voix et la couleur lui était montée aux joues.

— Ce n'est pas ce qui l'inquiétait. Elle se demandait si j'avais moi-même observé une différence. D'après elle, vous soupçonniez un début de démence sé...

— Je n'ai jamais dit ça !

— Ah non ? Alors j'ai dû me tromper, mais je croyais que vous aviez fait allusion à des symptômes précoces.

— Elle a compris de travers. J'ai parlé de démence sénile entre autres possibilités. Il pourrait s'agir d'hypothyroïdie ou d'une carence en vitamine B, aucune de ces affections n'ayant un caractère irréversible moyennant un traitement approprié. Je ne prétendrais pas émettre un diagnostic. Ce serait déplacé de ma part.

— Elle ne m'a rien dit de ce genre. Simplement, elle m'alertait de la situation.

— De la situation.

Elle me dévisageait avec une attention soutenue et je vis qu'elle se sentait blessée.

— Désolée. Je me serai mal exprimée. Elle m'a dit qu'il lui avait paru confus au téléphone et que, pour elle, c'était peut-être l'effet d'un médicament ou ce genre de chose. Elle m'a précisé qu'elle vous avait

appelée juste après l'avoir eu et que vous en aviez discuté.

— Et maintenant elle vous a envoyée vérifier.

— Son état à lui, pas les soins que vous lui dispensez.

Elle détourna les yeux, raide et visiblement hérissée.

— Il est regrettable qu'elle éprouve le besoin d'avoir un entretien avec vous dans mon dos. Apparemment, mon rapport ne lui suffisait pas.

— Sincèrement, elle ne m'a pas téléphoné pour me parler de vous. Mais pour me demander si j'avais remarqué un changement quelconque chez lui.

Cette fois, ses yeux me sondèrent, noirs et brûlants.

— Parce que, maintenant, vous êtes le médecin ? Peut-être voulez-vous consulter mes observations ? Je note tout, comme on m'a appris à le faire. Médicaments, tension, selles. Je me ferai un plaisir de lui en envoyer une photocopie si elle doute de mes compétences ou de mon dévouement à la personne de son oncle.

Je la fixai sans broncher, mais je sentis mon attention dévier sur cette curieuse prise de bec. Était-elle cinglée ? Je me sentais engluée dans un malentendu. Deux phrases de plus de ma part et elle rendait son tablier et Melanie se retrouvait dans le pétrin. J'avais l'impression d'être devant un serpent qui commençait par siffler pour signifier sa présence, puis qui se lovait, prêt à se détendre à la vitesse de l'éclair. Je n'osais pas lui tourner le dos ni la quitter des yeux. Je gardai une immobilité absolue. Renonçant à toute tactique du genre frapper ou filer, je résolus de faire la morte. Si vous fuyez devant un ours, il vous pourchasse. C'est dans sa nature. Comme dans celle du serpent. Si je bougeais, elle risquait de mordre.

Je soutins son regard. L'espace d'une fraction de seconde, je la vis se reprendre. Une sorte de barrière s'était renversée et j'avais vu d'elle un côté que je n'étais pas censée connaître, une fureur qu'elle avait aussitôt rentrée. C'était comme regarder quelqu'un brusquement pris d'une crise : en trois secondes elle avait disjoncté, puis retrouvé ses esprits. Je ne voulais surtout pas qu'elle sache qu'elle m'avait dévoilé sa vraie nature. Je continuai donc comme s'il ne s'était rien passé.

— Oh ! m'exclamai-je. Avant que j'oublie, je voulais vous demander si la chaudière marche bien.

Elle revint à la réalité.

— Hein ?

— Gus a eu un problème de chauffage l'année dernière. Avec ce froid, je voulais m'assurer que vous aviez assez chaud. Elle fonctionne bien ?

— Très bien.

— Parfait. Si elle commence à faire des siennes, n'hésitez pas à appeler au secours ! Henry a le nom du chauffagiste qui s'en est

occupé.

— Merci. Naturellement...

— Bon, je file. Je n'ai pas encore dîné et il se fait tard.

Je me dirigeai vers la porte en la sentant sur mes talons. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule et lui souris.

— Je ferai un saut demain matin en partant travailler.

Sans attendre la réponse, je lui fis un geste d'adieu désinvolte de la main et sortis. En dévalant les marches de la véranda, je la sentis en faction à la porte d'entrée derrière moi, à m'observer derrière la vitre. Je résistai à la tentation de vérifier. Je tournai à gauche dans l'allée, et à la minute où je fus hors champ, je me laissai aller à un de ces frissons qui vous secouent de la tête au bout des orteils. J'ouvris ma porte et consacrai quelques minutes à allumer toutes les lumières pour chasser les ombres de la pièce.

Le lendemain matin avant de partir au travail, je fis une nouvelle expédition à côté, bien décidée à parler à Gus. Ça m'étonnait de l'avoir trouvé endormi si tôt dans la soirée, mais c'était peut-être normal chez les hommes de son âge. Je m'étais passé et repassé en esprit la réaction de Solana à ma question sur l'état mental de Gus. Son accès de paranoïa n'était pas une invention de ma part, mais j'ignorais d'où il venait et ce qu'il signifiait. En attendant j'avais dit à Melanie que je veillerais au grain et il n'était pas question de me laisser intimider par le cerbère. Je savais qu'elle ne prenait son poste qu'en milieu d'après-midi, et autant l'éviter.

Je gravis les marches de la véranda et frappai à la porte. Comme il n'y eut pas de réaction immédiate, je mis mes mains en œillère et jetai un coup d'œil par la vitre. Le séjour était éteint, mais il semblait y avoir de la lumière dans la cuisine. Je pianotai sur la vitre et attendis, mais aucune présence ne se manifesta. Même si j'avais emprunté à Henry la clé que Gus lui avait confiée, prendre la liberté d'entrer me parut déplacé.

Je fis le tour de la maison jusqu'à la porte de derrière, dont le haut était vitré. On avait scotché une note à l'intérieur :

À l'attention de la bénévoles de Meals on Wheels.

Entrez, la porte n'est pas fermée à clé.

M. Vronsky est dur d'oreille et risque
de ne pas vous entendre frapper.

Je fis un essai et la poignée tourna sans difficulté. J'entrouvris la porte et passai la tête.

— Monsieur Vronsky ?

J'inspectai rapidement les plans de travail de la cuisine et le dessus

de la cuisinière. Aucune trace qu'on ait pris un petit déjeuner. Un paquet de céréales attendait à côté d'un bol et d'une cuiller. Pas de vaisselle dans l'évier.

— Monsieur Vronsky ? Vous êtes là ?

J'entendis un bruit étouffé de pas pesants dans le couloir.

— Enfer et damnation ! Vous allez cesser de brailler ? Je fais de mon mieux !

Moins de quelques secondes après, le maître des lieux apparaissait dans l'encadrement de la porte en s'appuyant sur un déambulateur et pénétrait dans la pièce en traînant la savate. Il était encore en robe de chambre et presque plié en deux par son ostéoporose qui l'obligeait à fixer le sol.

— J'espère que je ne vous ai pas réveillé ? Je n'étais pas sûre que vous m'avez entendue.

Il pencha la tête et me regarda en dessous. Il avait mis ses prothèses auditives, mais la gauche était de travers.

— Avec le boucan que vous avez fait ? Je suis allé à la porte de devant, mais comme il n'y avait personne dehors, j'ai cru à une farce. Des gamins qui chahutaient. On faisait ça quand j'étais jeune. Frapper à la porte et s'enfuir en courant. Je retournais au lit quand j'ai entendu votre vacarme. Vous voulez quoi, bon sang de bonsoir ?

— C'est moi, Kinsey, la locataire d'Henry...

— Comme si je ne le savais pas ! Je ne suis pas idiot ! Autant vous dire tout de suite que j'ignore le nom du président, alors n'essayez pas de me coincer là-dessus. Harry Truman était le dernier homme digne de ce nom à la Maison-Blanche, c'est lui qui a largué les bombes. Il a mis fin à la Seconde Guerre mondiale vite fait bien fait, je vous le garantis.

— Je voulais m'assurer que vous alliez bien. Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Besoin ?! J'ai besoin de réentendre, oui ! De retrouver ma santé ! De ne plus souffrir ! Je suis tombé et je me suis détraqué l'épaule...

— Je sais. J'étais avec Henry quand il vous a trouvé ce jour-là. Je suis passée vous voir hier soir, mais vous dormiez comme un loir.

— C'est le seul moment que j'aie à moi. Il y a cette femme qui vient maintenant et elle n'arrête pas d'être sur mon dos. Vous la connaissez peut-être. Solana je ne sais quoi. Elle prétend être infirmière, mais je demande à voir. Encore qu'on s'en foute aujourd'hui. Je ne sais pas où elle est partie traîner. Elle était là tout à l'heure.

— Je croyais qu'elle arrivait à trois heures ?

— Il est quelle heure, là ?

— Neuf heures moins vingt-cinq.

— Du matin ou du soir ?

— Du matin. Si c'était du soir, dehors il ferait nuit.

— Alors je ne sais pas qui c'était. J'ai entendu qu'on s'agitait et j'ai cru que c'était elle. Comme les portes ne sont pas fermées, n'importe qui peut entrer. Je peux m'estimer heureux de ne pas avoir été tué dans mon lit ! (Il détourna les yeux.) Qui c'est ?

Il regardait derrière moi, vers la porte, et je sursautai en apercevant quelqu'un sur le seuil. Une femme replète en manteau de vision me montrait un sac d'épicerie en papier beige. Elle fit un signe vers la poignée. J'allai lui ouvrir.

— Merci, ma belle. J'ai les mains pleines ce matin et je ne voulais pas laisser ça devant la porte. Comment allez-vous ?

— Bien.

Je me présentai, elle en fit autant. M^{me} Dell, la bénévole de Meals on Wheels.

— Comment vous sentez-vous, monsieur Vronsky ? (Elle déposa le sac sur la table de cuisine et parla à Gus pendant qu'elle en vidait le contenu.) Il fait un froid de chien, dehors. C'est sympathique d'avoir des voisins qui se soucient de vous ! Comment va la santé ?

Gus ne prit pas la peine de lui répondre et elle ne parut pas l'avoir escompté non plus. Il fit un geste agacé, comme pour la chasser, et orienta son déambulateur vers une chaise.

M^{me} Dell rangea des boîtes dans le réfrigérateur. Elle s'approcha du four à micro-ondes et plaça trois cartons à l'intérieur, puis pressa quelques boutons.

— C'est du poulet en sauce, une portion. Vous pouvez l'accompagner avec les légumes des deux autres petits cartons. Tout ce que vous avez à faire, c'est appuyer sur le bouton START. J'ai déjà réglé la minuterie. Mais faites attention en les sortant. Je ne veux pas que vous vous brûliez comme ça vous est déjà arrivé.

Elle parlait plus fort que la normale, mais je n'étais pas convaincue qu'il l'ait entendue.

Il fixa le sol.

— Je ne veux pas de betterave.

Il le dit sur le ton d'un accusé qui rétablit la vérité.

— Il n'y a pas de betterave. J'ai dit à M^{me} Carrigan que vous ne les aimiez pas et elle vous a envoyé des haricots verts à la place. Ça vous va ? Vous avez dit que vous adoriez les haricots verts.

— J'aime bien les haricots verts, mais pas durs. Pas croquants. Je ne les aime pas quand ils ont un goût de cru.

— Ceux-là vous plairont. Et il y a une demi-patate douce. J'ai mis le sac de votre dîner dans le frigo. M^{me} Rojas a dit qu'elle vous préviendrait quand ce sera l'heure de dîner.

— Comme si je ne le savais pas ! Vous me prenez pour un idiot ou

quoi ? Qu'y a-t-il dans le sac ?

— Un sandwich de salade de thon, du chou en vinaigrette, une pomme et quelques cookies. Flocons d'avoine et raisins secs. Avez-vous pensé à prendre vos pilules ?

Il la regarda sans comprendre.

— Quoi ?

— Avez-vous pris vos pilules ce matin ?

— Je crois... oui.

— Alors parfait. Maintenant, je dois y aller. Bon appétit ! Ravie de vous avoir rencontrée, ma chère.

Elle plia le sac en papier et le coinça sous un bras avant de sortir.

— Toujours à se mêler de ce qui ne la regarde pas, maugréa-t-il. Mais je ne le sentis pas convaincu. Il aimait juste se plaindre.

Pour une fois, son côté teigneux me rassura.

Je m'attardai encore un quart d'heure, après quoi son énergie parut flancher et la mienne en fit autant. Échanger des menus propos à un niveau élevé de décibels avec un vieux bonhomme acariâtre excédait mes capacités.

— Il faut que j'y aille, lui dis-je, mais je ne veux pas vous laisser dans la cuisine. Que diriez-vous de vous installer dans le séjour ?

— Ça ou autre chose... mais apportez leur fichu sac du déjeuner et posez-le sur le canapé. J'ai faim et je ne peux pas courir à tout bout de champ.

— Je croyais que vous aviez du poulet en sauce ?

— Je ne peux pas atteindre l'appareil. Comment je ferais, hein ? Il est sur le plan de travail au fond ! Il me faudrait des bras de trois mètres !

— Vous voulez que je vous rapproche le micro-ondes ?

— J'ai jamais dit ça. J'aime manger mon déjeuner à l'heure du déjeuner, et mon dîner quand la nuit est tombée.

Je l'aidai à se lever de la chaise de cuisine et le stabilisai sur ses pieds. Il saisit son déambulateur et reporta son poids de mes mains secourables au cadre d'aluminium. Je restai à sa hauteur, le temps qu'il progresse à petits pas jusqu'au séjour. Les disparités du processus de vieillissement me sidéraient. Il existait une différence incroyable entre Gus et Henry et sa fratrie, alors qu'ils avaient tous plus ou moins le même âge. Le trajet de la cuisine au séjour avait épuisé Gus. Sans courir le marathon, Henry était un homme robuste et actif. Gus, lui, avait perdu sa masse musculaire. En le tenant doucement par le bras, je sentais ses os et presque pas de chair. Même sa peau paraissait fragile.

Quand il fut installé sur le canapé, je regagnai la cuisine et récupérai son repas dans le réfrigérateur.

— Je vous le pose sur la table ?

Il me jeta un regard maussade.

— Ça m'est complètement égal. Posez-le où vous voulez.

Je déposai le sac sur le canapé, à portée de sa main. En espérant qu'il n'allait pas le renverser et réduire en bouillie sa fichue pitance.

Il me demanda de lui trouver son émission de télévision préférée, des épisodes de *I Love Lucy* sur une chaîne du câble qui les passait probablement en boucle vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Le poste était ancien et la chaîne en question émettait des images plus ou

moins neigeuses que je trouvais, personnellement, gênantes. Quand je lui en fis la remarque, Gus me répondit qu'il avait la vue dans le même état avant de se faire opérer de la cataracte six ans avant. Je lui préparai une tasse de thé, puis je jetai un coup d'œil rapide à la salle de bains, où son présentoir de pilules était posé sur le bord du lavabo. Le récipient en plastique avait la dimension d'un plumier et comportait une série de compartiments marqués chacun d'une lettre en majuscule pour les différents jours de la semaine. Mercredi étant vide, il semblait avoir vraiment pris ses pilules. De retour chez moi, je laissai la clé de la maison de Gus sous le paillason d'Henry et partis au travail.

Je passai une matinée productive à l'agence, à trier mes dossiers. Je disposais de quatre cartons à archives, dans lesquels je rangeai les dossiers d'enquête de 1987 pour faire de la place à ceux de l'année en cours. Les cartons partirent dans le placard de rangement situé à l'arrière de ma pièce de travail, entre la kitchenette et le cabinet de toilette. Puis je fis une virée à une société de fournitures de bureau et m'équipai de nouveaux dossiers suspendus et chemises cartonnées, d'une douzaine de rollers Pilot à pointe fine – mes préférés –, de blocs jaunes à lignes format ministre et de Post-it. Avisant un calendrier 1988, je l'ajoutai à mon panier.

En regagnant l'agence, je pris le temps de réfléchir au mystérieux témoin. Faire le pied de grue aux abords de l'arrêt de bus en espérant le localiser me paraissait une perte de temps, même à ne m'y contraindre qu'une heure tous les jours de la semaine. Mieux valait remonter à la source. De nouveau installée à mon bureau, j'appelai l'Administration des transports de la Ville et demandai à parler au responsable des équipes de travail. Je voulais interroger le conducteur affecté à la ligne qui couvrait le secteur de l'université. Je lui donnai une version condensée de la collision Lisa Ray et lui exprimai mon désir.

Il existait deux lignes, me précisa-t-il, la 16 et la 17, mais un certain Jeff Weber semblait être le mieux placé pour me répondre. Il prenait son travail à 7 heures au Centre des transports à la jonction de Chapel Street et de Capillo Street, et décrivait une boucle continue dans la ville en suivant Palisade Boulevard pour revenir à son point de départ toutes les quarante-cinq minutes. En général, il finissait à 15 h 15.

Je passai les deux heures suivantes à m'occuper activement de mon secrétariat, mitraillant mon clavier, classant et rangeant mon bureau. À 14 h 45, je fermai boutique et pris la direction du dépôt de l'Administration des transports, qui jouxte la gare routière Greyhound. Je laissai ma voiture au parking payant et pris un siège dans le dépôt

avec un roman en édition de poche.

Le receveur me montra Jeff Weber quand il sortit du vestiaire, une veste sur le bras. Il avait la cinquantaine et un badge d'identité fixé à la poche de son uniforme. Grand, une brosse blonde semée de gris, des petits yeux bleus sous des sourcils blond délavé. Son grand nez avait pris un coup de soleil et ses manches de chemise trop courtes de six bons centimètres lui dégageaient les poignets. S'il jouait au golf, il lui fallait sûrement des clubs sur mesure, adaptés à sa taille et à celle de ses bras. Je l'interceptai dans le parking et me présentai en lui tendant ma carte. Il la lut à peine, mais m'écouta poliment quand je me lançai dans le signalement de l'homme que je recherchais.

— Oh oui ! dit-il quand j'eus fini. Je vois exactement qui vous voulez dire.

— Non ?!

— Melvin Downs. Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Rien du tout.

Sur quoi je lui renouvelai mon exposé sur les circonstances de l'accident.

— Je m'en souviens, dit Weber, mais je n'ai pas vu la collision. Le temps que je m'arrête à la station, une voiture de police et une ambulance étaient déjà sur les lieux et on ne roulait presque plus. Le policier faisait de son mieux pour faire circuler les véhicules. On a juste été retardés de dix minutes, mais c'est assez pour que les gens s'énervent. À cette heure-là de la journée, mes voyageurs ne se plaignent pas, mais je les sens qui s'impatiente. Beaucoup d'entre eux sortent du travail et sont pressés de rentrer, surtout la veille d'un week-end prolongé.

— Et M. Downs ? L'avez-vous pris ce jour-là ?

— Probable que oui. D'habitude, je le vois deux fois par semaine, le mardi et le jeudi.

— Il était sûrement présent car les deux victimes se rappellent l'avoir vu.

— Ça ne m'étonne pas. Simplement, je ne suis pas sûr qu'il soit monté.

— Que savez-vous de lui ?

— Juste ce que j'ai observé. C'est un homme sympathique. Assez affable, mais pas du genre à bavarder comme d'autres. Comme il s'assied à l'arrière, on n'a pas tellement l'occasion de discuter. C'est une ligne très chargée. Je l'ai vu céder sa place aux handicapés ou aux personnes âgées. Je remarque un tas de choses dans le rétroviseur et sa courtoisie m'a frappé. C'est plutôt rare par les temps qui courent. Aujourd'hui on n'apprend plus les bonnes manières comme quand j'étais gamin.

— Vous pensez qu'il travaille dans le coin ?

— J'imagine, mais je ne pourrais pas vous dire où.

— Quelqu'un m'a suggéré qu'il pourrait faire des travaux de bricolage ou de jardinage, ce genre de chose.

— C'est possible. Il y a pas mal de femmes âgées dans ce quartier, des veuves ou des retraitées qui ont besoin d'un coup de main.

— Où descend-il ?

— Je le ramène jusqu'au terminus. C'est un des derniers voyageurs à descendre.

— Vous sauriez où il habite ?

— Ma foi, oui. Il y a une résidence hôtelière dans Dave Levine Street, pas loin de Floresta ou de Via Madrina... Une grande bâtisse jaune à bardeaux entourée d'une véranda. (Il s'interrompt pour consulter sa montre.) Désolé de ne pas pouvoir vous en dire plus, mais ma femme va rentrer. (Il regarda ma carte de visite.) Et si je la lui donnais ? Si vous voulez, la prochaine fois que je le vois, je lui fais passer le message.

— Merci. Vous avez toute liberté de lui dire pourquoi je veux lui parler.

— Ah ! Dans ce cas, parfait. Je n'y manquerai pas. Bonne chance à vous.

De retour dans ma voiture, je fis le tour du pâté de maisons en décrivant une grande boucle jusqu'à Chapel Street pour prendre Dan Levine Street qui était en sens unique. Je roulai à faible allure en guettant la résidence jaune. Le quartier, comme le mien, offrait un curieux mélange de pavillons et de petits commerces. Beaucoup de maisons situées à l'angle d'une rue, en particulier celles qui se rapprochaient du centre-ville, avaient été reconverties en entreprises familiales : une supérette, une boutique de vêtements d'époque, deux magasins d'antiquités et une librairie de livres d'occasion. Le temps que je repère la résidence, des voitures s'étaient agglutinées derrière moi et je vis dans le rétroviseur le conducteur le plus proche m'adresser des signes de main grossiers. Je tournai à droite à la première intersection et fis le tour d'un nouveau pâté de maisons avant de trouver une place.

Je revins à pied et longuai un dépôt de véhicules d'occasion qui proposait des camionnettes et des pick-up indéfinissables avec des prix et des injonctions comminatoires inscrits en gros à la détrempe sur les pare-brise. À VOIR ABSOLUMENT : 2 499 \$ À NE PAS RATER !!! PRIX IMBATTABLE. 1 799 \$. AUCUN FRAIS. PRIX sacrifié !!! 1 999,99 \$. Le véhicule en question était un vieux camion laitier joliment reconverti en camping-car. Les portières arrière étaient ouvertes et laissaient voir une minuscule kitchenette, des éléments de rangement encastrés et deux bancs qui se déplaient pour former un lit. Le vendeur, bras

croisés, discutait de ses nombreux avantages avec un homme à cheveux blancs, lunettes de soleil et feutre rond. Je faillis m'arrêter pour inspecter moi-même le véhicule.

Je voue un amour inconditionnel aux petits volumes et pour moins de deux mille dollars... bon, à un centime près... je m'imaginai sans peine lovée dans un camping-car avec un roman et une lampe de lecture à piles. Naturellement, je le garerais devant mon appartement au lieu de camper dans la nature, qui, selon moi, présente plus de traquenards. Une femme seule dans les bois n'est rien moins qu'un appât à ours et araignées.

La résidence hôtelière, une construction victorienne, affichait un style disparate en raison de modifications successives. Une véranda semblait avoir été ajoutée, puis fermée, à l'arrière. Un passage couvert reliait le corps principal à un bâtiment indépendant qui offrait peut-être des surfaces locatives supplémentaires. Les plates-bandes étaient irréprochables, les buissons coupés au carré, et l'extérieur paraissait repeint de frais. Les bow-windows placés aux angles opposés de la bâtisse paraissaient d'origine, la baie du deuxième étage se superposait impeccablement sur celle du premier, et son larmier de corniche suivait exactement la ligne de la toiture. Le débord orné d'une soixantaine de centimètres reposait sur des corbeaux en bois sculptés de cercles et de festons. Des oiseaux avaient construit leur nid dans les saillies du toit et les amas de brindilles blessaient autant le regard que les aisselles non épilées d'une femme élégante.

La porte d'entrée, vitrée dans sa partie supérieure, était ouverte, et une pancarte rédigée à la main signalait : « Sonnette en dérangement - je n'entends pas frapper – bureau au fond du couloir ». J'y vis une invite et entrai.

Trois portes s'ouvraient au fond du couloir. L'une donnait sur une cuisine qui paraissait immense et démodée, et dont le linoléum s'était presque décoloré avec les ans. Les appareils ménagers me rappelaient ceux que j'avais vus dans un parc à thème qui reconstituait la vie familiale en Amérique décennie par décennie depuis 1880. Un escalier de service partant en oblique sur le mur du fond, j'imaginai la présence d'une porte à côté, mais sans la voir d'où je me tenais.

La deuxième porte révélait ce qui avait dû être un petit salon de derrière, reconverti en salle à manger par la simple présence d'une table de chêne massive et de dix chaises dépareillées. L'air sentait la cire en pâte, une odeur séculaire de cigare et le ragoût de porc de la veille. Un chemin de table au crochet protégeait le plateau d'un buffet encombrant en chêne.

Une troisième porte dévoilait la salle à manger, sans doute d'origine à en juger par ses dimensions élégantes. Des classeurs de rangement métalliques et gris condamnaient deux portes et un

gigantesque bureau à cylindre s'insérait de justesse entre les fenêtres. Sinon, la pièce était vide. Je frappai au chambranle de la porte et une femme sortit d'une pièce plus exiguë. Un placard reconverti en toilettes ? Corpulente, cette femme. Ses cheveux gris, fins et frisottés, étaient ramenés sur le haut de la tête en une sorte d'échafaudage compliqué qui les laissait pendre plus qu'il ne les retenait. Elle portait de petites lunettes à monture de métal et ses dents se chevauchaient comme des sections de trottoir délogées par des racines d'arbre.

— Je cherche Melvin Downs, lui dis-je. Pourriez-vous m'indiquer le numéro de sa chambre ?

— Je ne donne aucun renseignement sur mes locataires. Je m'estime responsable de leur sécurité et du respect de leur vie privée.

— Pouvez-vous l'informer qu'il a de la visite ?

Elle cilla, mais ne laissa rien transparaître de ses sentiments.

— Je le pourrais, mais c'est inutile. Il est sorti.

Sur quoi elle pinça les lèvres, sans doute soucieuse de ne pas m'asséner plus d'informations que je n'en avais demandé.

— Sauriez-vous quand il rentrera ?

— Pas plus que vous, ma chère. M. Downs ne me tient pas au fait de ses allées et venues. Je suis sa logeuse, pas sa femme.

— Puis-je l'attendre ?

— À votre place, je m'abstiendrais. Le mercredi, il rentre tard.

— C'est-à-dire... vers six heures ?

— Je dirais plutôt dix, à en juger par ses habitudes. Vous êtes sa fille ?

— Non. Il en a une ?

— Il y a fait allusion. Pour tout vous dire, je n'autorise pas des femmes non accompagnées à rendre visite aux locataires après neuf heures du soir. Les autres résidents pourraient mal l'interpréter.

— Alors je tenterai ma chance une autre fois.

— C'est ça.

Au retour, j'allai directement chez Henry et frappai à sa porte. Nous n'avions pas eu l'occasion de nous voir ces derniers jours. Je le surpris dans sa cuisine au moment où il sortait une grande jatte d'un placard du bas. Je pianotai sur la vitre. En me voyant il posa la jatte sur le plan de travail et m'ouvrit.

— Je te dérange ?

— Non, pas du tout. Entre donc ! Je suis en train de faire des pickles. Ton aide sera la bienvenue.

Des cornichons s'empilaient dans une grande passoire posée dans l'évier. Une autre, la taille au-dessous, contenait des oignons blancs. Des flacons de curcuma, graines de moutarde, graines de céleri et poivre de Cayenne s'alignaient sur le plan de travail.

— C'est ta production ?

— Hélas, oui ! Ma troisième fournée en un mois et j'en ai encore une tripotée !

— Je croyais que tu n'avais acheté qu'un seul pied ?

— En fait, deux. Le premier paraissait si chétif que j'ai cru bon d'en ajouter un autre pour lui tenir compagnie. Maintenant leurs tiges couvrent la moitié du jardin.

— Je croyais que c'était du kudzu(17).

— Très drôle, lâcha-t-il.

— Je n'en reviens pas que tu en récoltes encore en janvier.

— Ni moi ! Prends un couteau, je te donne une planche à découper.

Henry me servit un demi-verre de vin et se fit un Black Jack sur glaçons. En buvant une gorgée de temps en temps, nous passâmes les dix minutes suivantes côte à côte à découper oignons et cornichons sur le plan de travail. Quand nous eûmes fini, Henry versa les légumes dans deux grandes jattes en céramique avec du gros sel. Il sortit un sac de glace pilée du freezer, versa le contenu sur le mélange cornichons-oignons et ferma les deux jattes avec des couvercles lestés par des poids.

— Ma tante utilisait la même méthode, lui fis-je remarquer. On les laisse dégorger trois heures, non ? Ensuite on fait bouillir les autres ingrédients dans une casserole et on ajoute les cornichons et les oignons.

— Bravo. Tu auras droit à six bocaux. J'approvisionne aussi Rosie. Au restaurant, elle les sert sur du pain de seigle avec du fromage frais. À en pleurer de bonheur !

Il remplit d'eau un grand fait-tout et le posa sur la cuisinière pour stériliser les bocaux d'un demi-litre qui attendaient dans un carton à côté.

— Alors, Charlotte a-t-elle passé de bonnes fêtes de Noël ? demandai-je.

— Elle m'a dit que oui. Au grand complet avec les quatre jeunes chez sa fille à Phoenix. Comme il y a eu une panne d'électricité le soir de Noël, le clan s'est transporté au grand complet au Phoenician, à Scottsdale. À l'entendre, ç'a été une façon idéale de passer Noël. Le soir, le courant était rétabli et ils sont partis remettre ça chez sa fille ! Attends une seconde, que je te montre ce qu'elle m'a trouvé.

— Elle t'a fait un cadeau de Noël ? Je croyais que vous y aviez renoncé.

— Elle m'a dit que ce n'était pas pour Noël, mais pour mon anniversaire avec un peu d'avance.

Il s'essuya les mains, s'éclipsa un instant et revint avec une boîte à chaussures. Il ouvrit le couvercle et en tira une chaussure de jogging.

— Tu vas courir ?

— Marcher. Elle fait de la randonnée depuis des années et veut que je m'y mette aussi. William se joindrait peut-être à nous.

— Excellente idée, dis-je. Je suis heureuse d'apprendre qu'elle est toujours dans le circuit. Je ne l'ai pas beaucoup vue ces derniers temps.

— Ni moi. Elle est accaparée par un client de Baltimore qui la rend chèvre. Elle passe son temps à le conduire voir des terrains qui ne lui conviennent jamais. Il veut construire un ensemble de quatre maisons en bande ou je ne sais quoi, et tout ce qu'il a vu jusqu'ici est trop cher ou mal situé. Elle essaie de lui apprendre ce qu'est l'immobilier californien, et il ne cesse de lui répéter qu'il faut « sortir des sentiers battus ». Je ne sais pas d'où elle tire sa patience. Et toi ? Comment va la vie par les temps qui courent ?

— Bien. J'aligne mes pions pour l'année qui s'annonce, lui répondis-je. J'ai eu une curieuse passe d'armes avec Solana. Elle prend la mouche pour un rien. (Je lui décrivis notre entrevue et sa réaction ulcérée en apprenant que j'avais eu sa nièce au téléphone.) Elle n'était même pas en cause ! Melanie avait trouvé que Gus avait l'esprit un peu confus et se demandait si je l'avais remarqué. Je lui ai promis d'aller le voir, mais je ne me suis pas ingérée dans les affaires de Solana. Je n'y connais strictement rien en soins de gériatrie.

— Elle est peut-être de ces gens qui voient des complots partout.

— Je ne sais pas... on dirait qu'il y a quelque chose de plus.

— À première vue, elle ne m'emballe pas.

— Moi non plus. Je ne sais pas... elle me donne la chair de poule.

17

SOLANA

Solana ouvrit les yeux et jeta un regard en biais à la pendulette. 2:02. Elle écouta le sifflement du moniteur pour bébé qu'elle avait mis dans la chambre du vieux à côté de son lit. Il respirait sur le même rythme que le bruit du ressac. Elle replia les couvertures et partit pieds nus dans le couloir. Il faisait noir dans la maison, mais elle bénéficiait d'une excellente vision nocturne et l'éclairage de la rue se réverbérait en gris sur les murs. Elle bourrait Gus, et régulièrement, de somnifères délivrés sans ordonnance qu'elle pilait et ajoutait à son dîner. Meals on Wheels livrait un choix de plats chauds pour le repas de midi et un sac-souper pour plus tard dans la journée, mais lui préférerait manger chaud à 17 heures, heure à laquelle il avait toujours dîné. Une pomme, un gâteau sec et un sandwich lui laissaient peu de possibilités, mais un plat chaud servait ses objectifs. De plus, il aimait une portion de glace avant de se coucher. Son sens du goût s'était atténué et s'il avait remarqué l'amertume des somnifères, il n'en avait jamais rien dit.

Il était plus facile à vivre maintenant qu'elle l'avait pris en main. Par moments, il semblait avoir les idées confuses, mais pas plus que les personnes âgées dont elle avait eu la charge. D'ici peu, il serait complètement dépendant. Elle aimait les patients dociles. En général, les plus atrabilaires et les plus contrariants se montraient les premiers à plier, à croire qu'ils avaient attendu leur vie durant la discipline apaisante qu'elle leur dispensait. Elle était la mère et l'ange de bonté et leur accordait l'attention dont on les avait spoliés dans leur jeunesse.

Car elle ne doutait pas que les vieillards récalcitrants avaient été des enfants rebelles, accumulant colère et frustration, à quoi s'ajoutait le sentiment d'être rejetés par des parents censés leur dispenser leur amour et leur approbation. Élevés dans un climat permanent d'agressivité parentale, ces malheureux se coupaient de la vie en société. Méprisés et méprisants, ils cachaient la faim qui les habitait sous la rage et leur solitude sous un abord irascible. Gus Vronsky n'était ni plus ni moins acariâtre que M^{me} Sparrow, la vieille mégère à langue de vipère dont elle s'était occupée deux ans durant. Quand elle l'avait enfin envoyée dans l'autre monde, la mégère s'en était allée douce comme un chaton en ne miaulant qu'après l'effet des médicaments. La notice nécrologique avait spécifié qu'elle était morte

paisiblement dans son sommeil, ce qui était plus ou moins la vérité. Solana avait l'âme compatissante et en tirait fierté. Elle les délivrait de leurs souffrances et les libérait.

Gus neutralisé, elle fouilla les tiroirs de sa commode en s'aidant d'un stylo-torche protégé par sa paume. Il lui avait fallu des semaines d'augmentations infinitésimales de ses doses pour justifier qu'elle reste de garde la nuit. Son médecin l'avait examiné juste aussi souvent que nécessaire pour ne pas éveiller les soupçons. C'est lui qui avait jugé que Gus avait besoin d'une présence. Elle lui avait dit qu'il se réveillait parfois la nuit et, complètement désorienté, essayait alors de sortir de son lit. Elle l'avait ainsi surpris à deux reprises en train d'errer dans la maison sans savoir du tout où il se trouvait.

L'augmentation de son nombre d'heures l'avait obligée à vider une des chambres d'amis pour avoir un endroit où dormir. Elle en avait profité pour s'attaquer à l'autre en gardant les objets qui pouvaient avoir de la valeur et en se débarrassant du reste. La benne stationnée contre le trottoir lui avait permis d'éliminer la plus grande partie du bric-à-brac qu'il entassait dans sa maison depuis une éternité. Il avait fait un tel ramdam au début qu'elle avait pris l'habitude de se mettre à l'ouvrage quand il dormait. D'ailleurs, il allait rarement dans ces pièces et n'avait pas paru remarquer tout ce qui avait disparu.

Elle avait déjà fouillé sa chambre, mais quelque chose lui avait forcément échappé. Comment possédait-il si peu d'objets de valeur ? Il lui avait dit d'un ton geignard qu'il avait travaillé toute sa vie pour les chemins de fer. Elle avait vu ses chèques de Sécurité sociale et ceux de sa retraite mensuelle, lesquels, mis bout à bout, couvraient plus que largement ses dépenses du mois. Où était passé le reste de l'argent ? Elle savait qu'il avait fini de payer la maison, si répugnante qu'elle soit, mais maintenant il devait assumer son salaire à elle et ce n'était pas une bagatelle. Elle allait bientôt facturer à Melanie des heures supplémentaires, même si elle avait laissé au médecin la responsabilité de cette décision.

La première semaine où elle avait travaillé, elle avait trouvé les livrets de deux comptes d'épargne dans un casier de son bureau. L'un de quinze mille misérables dollars, l'autre de vingt-deux mille. De toute évidence, il voulait lui faire croire que ça s'arrêtait là. Il la provoquait en sachant qu'elle n'avait aucune possibilité de mettre la main sur ces sommes. Elle s'était heurtée au même problème dans son emploi précédent. Elle avait persuadé M^{me} Feldcamp de signer d'innombrables chèques à encaisser par procuration, mais quatre autres livrets d'épargne ronds avaient refait surface après la mort de la vieille. Près de cinq cent mille dollars au total ! Elle en avait pleuré de dépit... Allant jusqu'à risquer une tentative de dernière minute en prédatant des bordereaux de retrait sur lesquels elle avait

imité la signature de la vieille, mais la banque avait fait opposition. Il avait même été question de poursuites devant les tribunaux et si elle n'avait pas changé d'identité, elle aurait pu s'être donné tout ce mal pour rien. Heureusement, elle avait réussi à se volatiliser avant que la banque ne découvre l'étendue de ses carottages.

Chez Gus, la semaine précédente, après une fouille minutieuse de la commode d'une des chambres, elle avait mis au jour quelques bijoux, sans doute ceux de sa femme. Essentiellement de la camelote, mais la bague de fiançailles de M^{me} Vronsky était sertie d'un diamant respectable et sa montre venait de chez Cartier. Elle les avait pris et les avait cachés dans sa chambre en attendant de les faire estimer par un bijoutier. Elle ne voulait pas s'adresser à un prêteur sur gages parce qu'elle savait qu'elle n'obtiendrait qu'un pourcentage ridicule de leur valeur. Et on relevait facilement la trace des articles laissés en dépôt et, ça, pas question. Franchement, elle commençait à désespérer d'exhumer d'autres biens que ceux déjà en sa possession.

Elle s'approcha sans bruit de la penderie et ouvrit la porte en soulevant le bouton. Elle avait appris à ses dépens que les gonds couinaient comme quand on marche sur la queue d'un chien ! C'était arrivé la deuxième nuit qu'elle avait passée dans la maison. Gus s'était redressé dans son lit en exigeant de savoir ce qu'elle faisait dans sa chambre. Elle lui avait sorti la première chose qui lui était passée par la tête : « Je vous ai entendu crier et j'ai cru que quelque chose n'allait pas. Vous avez dû faire un cauchemar. Si je vous faisais un lait chaud ? »

Elle avait ajouté au lait du sirop contre la toux qui avait un goût de cerise, en lui disant que c'était une préparation spéciale pour les enfants, pleine de vitamines et de minéraux. Il l'avait bue sans protester et elle avait veillé à huiler les gonds en prévision d'une nouvelle tentative. Là, elle fouilla de nouveau ses poches de veston, tâta son imperméable, son unique veste de sport et la robe de chambre qu'il suspendait à la porte de la penderie. Rien de rien, constata-t-elle avec exaspération. S'il était dans la dèche, pas question de supporter le bonhomme. Il pouvait continuer à ce train encore des années, alors à quoi bon s'échiner à lui prodiguer des soins si elle n'en tirait rien ? Elle était une infirmière confirmée, pas une bénévole.

Elle abandonna ses recherches pour la nuit et regagna son lit, dépitée et pas dans son assiette. Allongée et incapable de fermer l'œil, elle repassa les moindres recoins de la maison dans sa tête. Comment s'était-il montré plus malin qu'elle ? Personne ne vivait si longtemps sans avoir un petit magot quelque part. Elle en faisait une obsession depuis le jour même où elle avait commencé à travailler et ne doutait pas de sa réussite. Elle l'avait pressé de questions sur ses polices d'assurances en prétextant qu'elle s'interrogeait sur les avantages et

inconvéniens des rentes à vie ou du remboursement à échéance. Il avait presque gloussé de joie en lui confiant qu'il les avait laissées se périmer ! Ç'avait été une cruelle déception, même si elle avait découvert, avec le cas de M. Ebersole, le mal qu'on avait à se faire passer pour le bénéficiaire. Avec M^{me} Prent, elle s'était mieux débrouillée, mais allez savoir si les enseignements qu'elle en avait tirés s'appliquaient à la situation présente. Gus avait sûrement un testament, ce qui pouvait ouvrir une autre piste. Elle n'en avait trouvé aucun double, mais était tombée en revanche sur une clé de coffre de dépôt. Peut-être gardait-il ses objets de valeur à la banque.

Ces supputations l'épuisaient. À 4 heures du matin elle se leva, enfila ses vêtements et fit son lit au carré. Elle sortit par la porte de devant et parcourut à pied la moitié du pâté de maisons jusqu'à sa voiture. Il faisait nuit et froid et elle ne parvenait pas à s'extraire de l'humeur sombre que le vieux lui avait instillée. Elle roula jusqu'à Colgate. Il n'y avait personne sur l'autoroute, parfois aussi large et déserte qu'un fleuve sur de longs tronçons. Elle se gara dans une place du parking sous auvent de son complexe d'appartements en parcourant des yeux les alignements de fenêtres pour voir qui était éveillé. Elle adorait le sentiment de pouvoir qu'elle ressentait à savoir qu'elle était levée et active alors que tant de gens dormaient comme des souches.

Elle entra sans bruit et vérifia que Tiny était là. Il sortait rarement, mais quand ça le prenait, il lui arrivait de ne pas revenir avant des jours. Elle ouvrit sa porte avec autant de précaution que si elle fouillait les placards de Gus. La pièce était plongée dans le noir et surchargée de ses odeurs corporelles. Il tirait les rideaux épais pour ne pas être dérangé par la lumière du jour avant de se sentir prêt à se lever. Il restait devant la télévision jusqu'à une heure avancée de la nuit et disait ne pas pouvoir regarder la vie en face avant midi. La lumière ténue de l'aube qui venait du couloir révélait sa forme massive dans le lit, un bras boudiné rejeté sur la couverture. Elle referma la porte.

Elle se versa un dé de vodka dans un verre à confiture et s'assit à la table de la salle à manger sur laquelle s'empilaient du courrier publicitaire, des factures non ouvertes et son nouveau permis de conduire. Enfin ! Elle avisa en haut de la pile la plus proche une enveloppe vierge avec seulement son nom écrit à la main. Les pattes de mouche quasiment illisibles de son propriétaire. Il faisait aussi fonction de gérant, position qu'il appréciait parce qu'il ne payait pas de loyer. Le mot, à l'intérieur, concis et direct, l'informait d'une augmentation de deux cents dollars du loyer mensuel, qui prenait effet dès réception. Deux mois plus tôt, on lui avait dit que l'immeuble avait été vendu. Maintenant, le nouveau propriétaire faisait grimper

systématiquement les loyers, ce qui augmentait du même coup la valeur du bien. En même temps, il procédait à quelques améliorations, enfin... si on pouvait leur donner ce nom. Il s'était attribué le mérite d'avoir fait refaire les boîtes aux lettres alors qu'il s'était simplement mis aux normes de la Poste. Les facteurs ne livraient plus le courrier en l'absence de boîtes clairement identifiables. Sur le devant, les arbustes morts avaient été coupés et abandonnés sur le trottoir, où les éboueurs les avaient traités par le mépris durant des semaines. Il avait aussi installé des machines à laver et des sèche-linge à jetons dans la buanderie collective qui n'attirait plus personne depuis belle lurette et servait de remise à bicyclettes... volées pour beaucoup d'entre elles. Elle savait que la grande majorité des locataires n'y toucheraient pas.

De l'autre côté de la ruelle de derrière s'élevait un second complexe qu'il avait également acquis : vingt-quatre appartements répartis en quatre petits immeubles, dotés chacun d'une buanderie non fermée à clé où l'on pouvait utiliser une machine à laver et un sèche-linge pour rien. Son immeuble à elle ne comptait que vingt appartements et beaucoup de ses colocataires se rabattaient sur les installations gratuites. Il y avait un distributeur de boîtes de lessive, mais le mécanisme se laissait facilement bricoler et on se servait à volonté. Qu'est-ce que mijotait le nouveau propriétaire ? Probablement d'accaparer tout ce qui lui tombait sous la main ! Les gens cupides ne songeaient qu'à pressurer jusqu'au dernier sou les malheureux qui, comme elle, tentaient de garder la tête hors de l'eau.

Elle n'avait pas la moindre intention de payer deux cents dollars de plus pour un meublé à peine habitable. Pendant un moment, Tiny avait eu un chat, un gros vieux matou blanc qu'il avait baptisé du même nom que lui. Comme il était trop paresseux pour se lever et laisser le chat sortir ou rentrer, l'animal avait pris l'habitude de pisser sur le tapis et d'utiliser les grilles de chauffage pour se soulager du plus gros. Elle s'était habituée à l'odeur, mais elle savait que si elle donnait son congé, le gérant allait faire un raffut du diable. Elle n'avait pas versé de dépôt de garantie pour un animal domestique, pour la bonne raison qu'ils n'en avaient pas quand ils avaient emménagé. Maintenant, elle ne voyait pas pourquoi on la tiendrait pour responsable alors que le chat était mort de vieillesse ! Et inutile de se mettre martel en tête à cause de l'armoire à pharmacie que Tiny avait arrachée du mur de la salle de bains ni de la marque sur le plan de travail de la cuisine où il avait posé un poêlon brûlant ! Elle décida de différer le règlement du loyer, le temps d'étudier ses autres options.

Quand elle regagna la maison de Gus à 15 heures cet après-midi-là, elle le trouva debout et d'une humeur massacrate. Il savait qu'elle couchait trois ou quatre nuits par semaine à la maison, mais il exigeait qu'elle soit constamment à sa disposition. Il lui dit avoir cogné au mur

durant des heures comme un forcené. Cette seule idée la mit hors d'elle.

— Monsieur Vronsky, je vous ai dit que je partais à onze heures hier soir comme à mon habitude. J'ai veillé à aller dans votre chambre vous prévenir que je rentrais chez moi et vous avez été d'accord.

— Il y avait quelqu'un ici.

— Ce n'était pas moi. Si vous ne me croyez pas, allez dans ma chambre et regardez le lit. Vous verrez qu'il n'a pas été défait.

Elle continua dans cette veine en insistant sur sa version des faits. Il était dans un état de confusion totale, convaincu d'une chose pendant qu'elle lui soutenait le contraire.

Ses yeux papillotèrent et son visage prit l'expression têtue qu'elle connaissait si bien.

— Ce n'est pas votre faute. Vous êtes hyperémotif, c'est tout. Cela arrive chez les personnes de votre âge. Peut-être avez-vous eu une succession de petites attaques. L'effet ne serait guère différent.

— Vous étiez ici. Vous êtes entrée dans ma chambre. Je vous ai vue chercher quelque chose dans la penderie.

Elle lui fit signe que non en lui souriant avec tristesse.

— Vous faisiez un rêve. Ça vous est arrivé la semaine dernière. Vous ne vous rappelez pas ?

Les yeux du vieux lui fouillèrent le visage.

Elle garda la même expression gentille et le même ton compréhensif.

— Je vous ai dit que vous vous imaginiez des choses, mais vous avez refusé de me croire, n'est-ce pas ? Et là, vous recommencez.

— Non.

— Si. Et je ne suis pas la seule à l'avoir remarqué. Votre nièce m'a appelée juste après vous avoir eu au téléphone un peu plus tôt dans la semaine. Elle m'a dit que vous aviez l'esprit confus. Elle était si inquiète à votre sujet qu'elle a demandé à une voisine de passer voir comment vous alliez. Vous vous souvenez de M^{lle} Millhone ?

— Évidemment ! Elle est détective privée et elle a l'intention d'enquêter sur vous.

— Ne soyez pas ridicule. Votre nièce lui a demandé de passer vous voir parce qu'elle trouvait que vous présentiez des signes de démence sénile. C'est pour ça qu'elle est venue, pour s'en faire elle-même une idée. Inutile d'être détective pour voir à quel point vous êtes perturbé. Je lui ai dit que ça pouvait avoir diverses causes. Une déficience de la thyroïde, par exemple, ce que j'ai expliqué aussi à votre nièce. À partir de maintenant, vous avez intérêt à garder vos inventions pour vous. Sinon les gens vont croire que vous faites de la paranoïa et que vous imaginez des choses... encore un signe de démence. Ne vous humiliez pas aux yeux des autres. Tout ce que vous récolterez, c'est leur pitié et

leur mépris.

Elle vit son visage se décomposer. Elle avait le pouvoir de le démolir et le savait. Même acariâtre et irascible, il ne faisait pas le poids face à elle. Il se mit à trembler ; sa bouche remuait sans émettre de son. Il clignait de nouveau des yeux, cette fois pour retenir des larmes. Elle lui tapota gentiment le bras et lui marmonna quelques mots d'affection. Elle savait par expérience que c'était la bonté qui fait tant souffrir les vieux. Quand on s'oppose à leur volonté, ils peuvent faire front. Voire accueillir les rebuffades avec gratitude. Mais la compassion (ou le simulacre d'affection en l'occurrence) les réduisait à merci. Il se mit à pleurer. La plainte douce et impuissante d'un être qui se noie sous le poids du désespoir.

— Aimeriez-vous un petit quelque chose pour vous apaiser ?

Il porta une main tremblante à ses yeux et hocha la tête.

— Bravo. Vous vous sentirez mieux. Le docteur ne veut pas que vous vous énerviez. Je vais vous apporter un peu de *ginger ale* aussi.

Une fois qu'il eut pris son médicament, il sombra dans un profond sommeil, au point qu'il ne broncha pas quand elle lui pinça fortement la jambe pour vérifier son absence de réaction.

Elle décida de donner son congé à la première récrimination. Elle était fatiguée de pourvoir à ses besoins.

À 19 heures ce soir-là, il quitta sa chambre à petits pas et entra dans la cuisine où elle était assise. Il utilisait son déambulateur dont le martèlement insupportable l'horripilait.

— Je n'ai pas eu mon dîner, lâcha-t-il.

— Parce qu'on est le matin.

Il hésita, doutant soudain de lui, et jeta un coup d'œil à la fenêtre.

— Dehors il fait nuit.

— Il est quatre heures du matin, et c'est normal que le soleil ne soit pas levé. Si vous voulez, je peux vous préparer votre petit déjeuner. Aimeriez-vous des œufs ?

— La pendule dit sept heures.

— Elle est cassée. Il va falloir que je la fasse réparer.

— Si on est le matin, vous ne devriez pas être là. Quand je vous ai dit que je vous avais vue l'autre nuit, vous m'avez dit que je l'avais imaginé. Vous ne venez pas travailler avant le milieu de l'après-midi.

— D'ordinaire, oui, mais je suis restée cette nuit-là parce que vous étiez agité et aviez la tête confuse, et que ça m'inquiétait. Installez-vous à table, que je vous prépare un bon petit déjeuner.

Elle l'aida à s'asseoir sur une chaise de cuisine. Elle le voyait qui essayait de démêler le vrai du faux. Pendant qu'elle lui faisait des œufs brouillés, il resta assis sans bouger, muet et l'air maussade. Elle posa les œufs devant lui.

Il fixa l'assiette, mais ne fit pas mine de commencer à manger.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je n'aime pas les œufs trop cuits. Je vous l'ai dit, je les veux moelleux.

— Oh, pardonnez-moi ! C'est entièrement ma faute.

Elle s'empara de l'assiette et vida les œufs dans la poubelle, puis elle en prépara deux autres en les faisant si peu cuire qu'ils étaient plus que baveux.

— Maintenant, vous les mangez.

Cette fois, il obéit.

Elle en avait assez de ce petit jeu. Puisqu'il n'y avait rien à gagner, autant bouger. Elle aimait un vestige de rébellion chez ses patients. Sinon, à quoi rimaient ses victoires ? De toute façon, il la dégoûtait avec sa vague odeur de médicaments et ses relents de sueur. Cette fois, sa décision était prise. S'il se croyait si malin, qu'il se débrouille ! Elle ne prendrait pas la peine de prévenir sa nièce qu'elle démissionnait. Pourquoi gaspiller son temps ou son énergie dans un appel longue distance ? Elle lui dit que c'était l'heure de son antalgique.

— Je l'ai pris.

— Absolument pas. Je note tout pour le docteur. Vous pouvez vérifier, il n'y a rien d'écrit là.

Il avala ses pilules. Après quelques minutes, sa tête commença à dodeliner et elle l'aida à se recoucher. La paix et la tranquillité. Enfin ! Elle passa dans sa chambre et récupéra ses affaires, fourrant les bijoux de sa femme dans son nécessaire de voyage. Elle avait reçu le montant de ses heures supplémentaires la veille par courrier, un chèque mesquin de la nièce même pas accompagné d'un mot de remerciement ! Et si elle empruntait la voiture qu'elle avait vue dans le garage ? Il ne s'apercevrait sans doute pas de son absence car il sortait rarement. Le véhicule ne servait à personne et sa décapotable d'occasion à elle était bousillée de partout.

Elle venait de fermer ses sacs de voyage quand elle entendit frapper à la porte. Qui pouvait bien s'annoncer à une heure pareille ? Elle espérait que ce n'était pas M. Pitts, de la maison d'à côté, qui venait s'enquérir de l'état du vieux. Elle vérifia son image dans la glace sur le buffet. Lissa ses cheveux en arrière et rectifia l'aplomb de la barrette qui les retenait. Gagna le séjour. Alluma la lumière de la véranda et jeta un coup d'œil prudent à l'extérieur. Impossible de remettre la femme, mais elle lui disait quelque chose. Les soixante-dix ans passés, et bien mise : chaussures basses, collant, un tailleur noir agrémenté d'un ruché de dentelle à l'encolure. Une assistante sociale ? La femme avait un sourire agréable et consultait le papier qu'elle avait à la main pour se rafraîchir la mémoire. Elle entrebâilla la porte.

— Vous êtes M^{me} Rojas ?

Elle hésita.

— Oui.

— J'ai bien prononcé ?

— Oui.

— Puis-je entrer ?

— Vous vendez quelque chose ?

— Pas du tout ! Je m'appelle Charlotte Snyder. Je suis agent immobilier et je me demandais si je pourrais m'entretenir avec M. Vronsky au sujet de sa maison. Je sais qu'il a fait une chute et s'il ne se sent pas disposé à en parler maintenant, je peux revenir à un autre moment.

Elle consulta ostensiblement sa montre en espérant que la femme comprendrait.

— Je suis confuse de passer à une heure pareille. Je sais qu'il est tard, mais un client m'a retenue toute la journée et je n'ai pas eu la possibilité de venir plus tôt.

— C'est quoi cette histoire de maison ?

Charlotte l'ignora et jeta un regard vers le séjour.

— Je préférerais lui en parler de vive voix.

Elle sourit.

— Si vous entriez ? Je vais aller voir s'il est levé. Le médecin a recommandé un maximum de repos.

— Je ne voudrais pas le déranger...

— Ne vous inquiétez pas.

Elle fit entrer la femme et la laissa assise sur le canapé, le temps d'aller jusqu'à la chambre. Elle alluma le plafonnier et l'examina. Il dormait d'un sommeil profond. Elle laissa s'écouler un intervalle décent, puis elle éteignit l'interrupteur et regagna le séjour.

— Il ne se sent pas assez bien pour quitter sa chambre. Il a dit que si vous m'expliquiez de quoi il retourne, je pourrais le lui transmettre quand il se sentira mieux. Auriez-vous l'obligeance de me répéter votre nom ?

— Snyder. Charlotte Snyder.

— Ça y est, je vous remets. Vous êtes une amie de M. Pitts, le voisin, n'est-ce pas ?

— Tout à fait, mais ce n'est pas lui qui m'envoie.

Elle s'assit et la dévisagea. Elle n'aimait pas les gens qui faisaient mystère de leur activité. La femme ne semblait pas à l'aise, mais elle n'aurait pas su dire pourquoi.

— Madame Snyder... naturellement, c'est à vous de juger et d'agir au mieux, mais M. Vronsky me fait confiance en tout. Je suis son infirmière.

— C'est une immense responsabilité. (Elle parut lutter contre une idée, allez savoir quoi, fixa le sol d'un regard perplexe, puis se décida.)

Je ne suis pas ici pour vanter un produit quelconque. C'est une simple visite de courtoisie...

Elle eut un geste d'impatience. Assez de préliminaires.

— J'ignore si M. Vronsky a conscience de la valeur de cette maison, poursuivit-elle. Il se trouve qu'un de mes clients est intéressé par ce genre de bien immobilier.

— Quel genre ?

Sa première impulsion aurait été de déprécier la maison en insistant sur ses défauts... petite, vieillotte et en mauvais état. Mais là encore, pourquoi inciter la femme à baisser son prix si c'est là qu'elle voulait en venir ?

— Savez-vous qu'il possède une parcelle double ? J'ai vérifié au bureau de l'assesseur du comté et il s'avère que lorsque M. Vronsky a acheté celle-ci, il s'est aussi porté acquéreur du terrain voisin.

— Bien entendu, lui renvoya-t-elle, même si elle n'avait jamais imaginé que le terrain vague d'à côté appartienne au vieux.

— Le plan de zonage prévoit que les deux parcelles soient affectées à des habitations collectives.

Elle n'avait jamais possédé le moindre bout de terrain de sa vie et l'immobilier n'était pas son fort.

— Oui ?

— Mon client est ici, il a fait le déplacement depuis Baltimore. Je lui ai montré toutes les offres actuellement sur le marché, mais hier, il m'est revenu que...

— Combien ?

— Je vous demande pardon ?

— Vous pouvez me donner les chiffres. Si M. Vronsky a des questions, je vous en ferai part.

Mauvaise pioche... La femme hésita de nouveau.

— À bien y réfléchir, il vaudrait mieux que je repasse. Je dois traiter directement avec lui.

— Alors disons... demain matin à onze heures ?

— Parfait. C'est entendu, j'en serai ravie.

— En attendant, inutile de gaspiller son temps ni le vôtre. Si ce n'est pas assez cher, vendre est hors de question. Auquel cas il ne sera pas nécessaire de le déranger une deuxième fois. Il adore cette maison.

— Je n'en doute pas, mais soyons réalistes : pour ce qui nous concerne, le terrain a plus de valeur que la maison. En d'autres termes, nous envisageons de démolir.

Elle l'arrêta.

— Non, trois fois non ! Jamais il ne fera une chose pareille ! Il a vécu dans cette maison avec sa femme et ça lui briserait le cœur. Il faudrait beaucoup pour l'amener à y consentir.

— Je comprends. Ce n'est peut-être pas une bonne idée d'en

discuter avec lui...

— Heureusement, j'ai une certaine influence sur lui et je parviendrai peut-être à le convaincre si le prix est correct.

— Je n'ai pas encore établi de comparatif. Il faut que j'y réfléchisse, mais tout dépendra de sa réaction. Je voulais le sonder avant d'aller plus avant.

— Vous avez sûrement votre petite idée, sinon vous ne seriez pas ici.

— Je vous en ai déjà dit plus que je ne le devrais. Il serait absolument contraire aux normes de mentionner une évaluation chiffrée.

— À vous de décider, lui dit-elle, mais d'un ton qui augurait une fin de non-recevoir.

M^{me} Snyder marqua une nouvelle pause, le temps de rassembler ses idées.

— Ma foi...

— Allez-y. Je peux vous être utile.

— En réunissant les deux terrains, je pense qu'on pourrait raisonnablement dire neuf.

— « Neuf » ? Vous parlez de neuf mille ou de quatre-vingt-dix mille ? Parce que si c'est neuf, autant en rester là. Je ne voudrais pas l'insulter.

— Je parlais de neuf cent mille. Naturellement, je n'engage pas l'appréciation de mon client, mais nous étions dans ces eaux-là.

Je représente avant tout et surtout ses intérêts, mais si M. Vronsky acceptait mes services, je me ferais un plaisir de le guider dans toute la procédure.

Elle porta une main à sa joue.

La femme hésita.

— Vous vous sentez bien ?

— Très bien. Avez-vous une carte de visite professionnelle ?

— Bien sûr.

Plus tard, quand elle comprit qu'elle avait frôlé la catastrophe, elle ne put s'empêcher de fermer les yeux de soulagement. Dès que la femme fut partie, elle fila dans sa chambre et défit ses bagages.

Le vendredi, en rentrant du travail en voiture, j'aperçus Henry et Charlotte qui marchaient sur la piste cyclable le long de Cabana Boulevard. Ils s'étaient emmitouflés jusqu'au cou, Henry dans un caban bleu marine, Charlotte dans un gilet de ski et un bonnet de laine tiré sur les oreilles. Tous deux étaient absorbés par leur conversation et ne me virent pas quand je les doublai ; n'empêche, je leur adressai un signe de main. Il faisait encore jour, mais l'air avait le gris sans joie du crépuscule. Les lampadaires s'étaient éclairés. Dans Cabana Boulevard, les restaurants accueillaient les fidèles de la *happy hour* et les motels allumaient leurs enseignes lumineuses pour signaler qu'il leur restait des chambres. Les palmiers se tenaient au garde-à-vous dans le bruissement de leurs frondaisons qu'agitait le vent venu de la plage.

Je tournai dans ma rue et fis un créneau à la première place en vue, coincée entre la Cadillac noire de Charlotte et un vieux monospace. Je verrouillai ma portière et marchai jusque chez moi en jetant un coup d'œil à la benne au passage. Les bennes font mes délices car elles implorent qu'on les remplisse et nous encouragent à vider nos garages et greniers de tout le bazar qui s'y accumule. Solana avait jeté les cadres de bicyclettes, les tondeuses à gazon, les conserves périmées et la boîte de chaussures de femme, le poids du tout formant une masse compacte. La benne menaçait de déborder et ne ferait pas de vieux jours. Je pris mon courrier dans la boîte et franchis le portail. En contournant l'angle du studio, j'aperçus le frère d'Henry, William, debout dans la véranda en costume trois pièces du dernier chic et un cache-nez autour du cou. Les frimas de janvier lui coloraient les pommettes en rouge vif.

Je traversai le patio.

— Quelle bonne surprise ! Tu cherches Henry ?

— À vrai dire, oui. Cette fichue infection des voies aériennes m'a déclenché une crise d'asthme. Il m'a dit que je pouvais lui emprunter son humidificateur pour éviter que ça s'aggrave. Je lui ai dit que je passerais le prendre, mais sa porte est fermée et il n'a pas réagi quand j'ai frappé.

— Il est parti faire un tour avec Charlotte. Comme je les ai repérés dans Cabana Boulevard il y a un petit moment, ils ne vont sûrement pas tarder. Je peux te faire entrer si tu veux. Nos portes ont la même clé, ce qui simplifie les choses si je suis sortie et qu'il doit entrer dans

le studio.

— Je t'en serais infiniment reconnaissant, m'assura-t-il.

Il s'écarta pour me laisser passer et ouvrir la porte de derrière. Henry avait posé l'humidificateur sur la table de la cuisine, et William lui laissa un mot avant de prendre l'appareil.

— Tu files au lit ? lui demandai-je.

— Pas avant d'avoir fini de travailler, si je suis capable de tenir jusqu'au bout. Le vendredi soir, c'est le coup de feu. Les jeunes se mettent en forme pour le week-end. Au besoin, je mettrai un masque chirurgical pour éviter de diffuser le microbe.

— Je vois que tu es déjà sur ton trente et un, lui dis-je.

— Je reviens d'une réunion à Wynington-Blake.

Wynington-Blake était une entreprise de pompes funèbres (Inhumations, Crémations et Transport – Toutes confessions) que je connaissais bien pour y avoir fait un saut à diverses occasions.

— Désolée de l'apprendre, dis-je. Quelqu'un que je connais ?

— Je ne crois pas. J'en ai eu vent en lisant la nécrologie dans le journal ce matin. Un certain Sweets. Comme la réunion n'était pas réservée aux proches, j'ai pu y faire une apparition au cas où il aurait eu besoin d'être entouré. Comment va Gus ? Henry n'en a pas parlé ces derniers temps.

— Bien. Autant que faire se peut.

— Je savais que ça finirait comme ça. Les personnes âgées, une fois qu'elles font une chute... (Il laissa la phrase en suspens, méditant sur la triste fin d'encore une vie.) Je lui passerai un coup de fil quand je serai sorti d'affaire. Gus pourrait partir d'un jour à l'autre.

— Je ne pense pas qu'il soit sur son lit de mort, mais je suis sûre qu'il apprécierait une visite. Plutôt le matin, quand il est debout et commence sa journée. Un peu de réconfort ne lui ferait pas de mal.

— Pourquoi pas tout de suite ? Histoire de lui remonter le moral ?

— Ce ne serait pas du luxe.

William reprit du poil de la bête.

— Je pourrais lui parler du décès de Bill Kips. Gus et Bill ont fait équipe au hockey sur gazon durant de nombreuses années. Il sera navré d'avoir raté l'enterrement, mais j'ai pris un livret supplémentaire à la cérémonie et je pourrai la revivre avec lui. Avec un poème très émouvant à la fin. « Thanatopsis », de William Cullen Bryant(18). Tu le connais sûrement.

— Je ne crois pas.

— Notre père nous faisait apprendre des poèmes par cœur quand nous étions jeunes, les autres et moi. Il pensait que garder des poèmes en mémoire vous servait toute la vie. Je peux te le réciter si tu veux.

— Si tu commençais par entrer et te mettre au chaud ?

— Merci. Avec plaisir.

Je lui tins la porte et il s'avança dans mon séjour de façon à me laisser refermer derrière lui. L'air glacial semblait l'avoir suivi, mais il s'attela à la tâche avec détermination. La main droite sur le revers, la gauche dans le dos, il se lança.

— Juste la fin, me précisa-t-il en guise d'introduction.

Puis il s'éclaircit la voix.

— Vis donc, et lorsque ton heure sera venue de te joindre / À la caravane innombrable qui chemine / Vers ce mystérieux royaume où chacun prendra / Ses quartiers dans les galeries silencieuses de la mort, / Tu ne répondras pas à l'appel comme l'esclave de la carrière regagne le soir / Sa cellule obscure sous le fouet, mais, fortifié et apaisé / Par une confiance inébranlable, tu t'approcheras de ta tombe / Tel celui qui s'enveloppe des linges de sa couche / Et se laisse emporter vers d'aimables rêves.

Je restai muette, attendant un post-scriptum guilleret.

Il me dévisagea.

— Exaltant, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas, William. Ça ne vous réchauffe pas tellement le cœur. Tu n'as rien de plus optimiste ?

Il cligna des yeux, en panne d'inspiration.

— Si tu cherchais dans ta mémoire ? lui suggérai-je. En attendant, je dirai à Henry que tu es passé.

— Je n'en demande pas plus.

Le samedi matin, je refis le trajet jusqu'à la résidence hôtelière de Dave Levine Street. Je me garai devant, entrai et suivis le couloir jusqu'au bureau, où la logeuse additionnait des quittances sur une antique machine à calculer à manivelle.

— Désolée de vous déranger, lui lançai-je. Melvin Downs est-il là ?

Elle se tourna sur sa chaise.

— Encore vous ! Je crois qu'il est sorti, mais je peux vérifier, si vous voulez.

— Je vous en serais reconnaissante. À propos... je m'appelle Kinsey Millhone. Je n'ai pas bien entendu votre nom.

— Juanita Von, dit-elle. Je suis la propriétaire, gérante et cuisinière, le tout en un. Je ne m'occupe pas du ménage. Deux jeunes femmes s'en chargent. (Elle se leva de son bureau.) Ça risque de prendre du temps. Sa chambre est au deuxième étage.

— Vous ne pouvez pas l'appeler ?

— Je n'autorise pas le téléphone dans les chambres. Les raccordements sont trop coûteux à installer et je leur permets d'utiliser le mien en cas de besoin. À condition qu'ils n'abusent pas, bien sûr. Si vous attendiez dans le petit salon ? C'est la pièce de réception à votre gauche, au bout du couloir.

Je fis demi-tour et gagnai le petit salon en question, que j'explorai de long en large. Les surfaces des meubles n'étaient pas surchargées, mais Juanita Von semblait avoir un faible pour les figurines en céramique, des marmots aux genoux cagneux et chaussettes en tire-bouchon, le doigt dans la bouche. Les bibliothèques se passaient de livres, ce qui évitait probablement aux femmes de ménage de les épousseter. Les voilages satinés de la fenêtre laissaient pénétrer assez de lumière pour donner l'impression qu'il faisait gris dans la pièce. S'ajoutaient des canapés assortis et ingrats, et un fauteuil de bois bancal. Le seul bruit audible était le tic-tac de la pendule de parquet qui occupait un angle de la pièce. Qui pouvait bien vivre dans un endroit pareil ? Je m'imaginai y rentrant tous les jours en fin de journée. Étonnez-vous qu'il y ait des gens déprimés !

J'avisai six magazines rangés en une pile impeccable sur la table basse. Je pris le premier, un numéro du *TV Guide* de la semaine révolue. Venait ensuite un numéro de novembre 1982 de *Car & Driver*, et encore au-dessous un *Business Week* de mars. Juanita Von réapparut quelques minutes plus tard.

— Sorti ! me confirma-t-elle d'un ton beaucoup trop triomphant à mon goût.

— Je ne voudrais pas me répéter, mais vous n'avez aucune idée de l'heure à laquelle il va rentrer ?

— Aucune. En ma qualité de propriétaire, j'ai pour principe de ne me mêler strictement de rien. Si ça ne me regarde pas, je ne pose pas de question. Telle est ma politique.

Je cherchai à me faire aimer :

— Quelle merveilleuse maison ancienne ! Depuis quand la possédez-vous ?

— Vingt-six ans en mars dernier. C'est l'ancienne propriété Von. Vous en avez peut-être entendu parler. Le terrain allait de State Street jusqu'à Bay et couvrait douze pâtés de maisons.

— Douze ! C'est impressionnant.

— Comme vous dites. Mes grands-parents m'ont légué la maison. Mon arrière-grand-père l'a construite au tournant du siècle et l'a donnée à mes parents le jour de leurs noces. Il y a eu des additions au fil des ans comme on peut le voir. Les couloirs partent dans toutes les directions.

— Vos parents ont habité là aussi ?

— Oui, mais pas longtemps. Ma mère avait sa famille en Virginie, elle a insisté pour qu'ils partent s'installer à Roanoke, et c'est là que je suis née. Elle n'aimait pas beaucoup la Californie et ne s'intéressait pas au patrimoine local. Comme mes grands-parents savaient qu'elle aurait convaincu mon père de vendre la propriété, ils ont sauté une génération et me l'ont léguée. J'ai été navrée de devoir la reconverter

en résidence hôtelière, mais pour moi c'était la seule solution pour la conserver.

— Combien de chambres avez-vous ?

— Douze. Plus ou moins grandes, mais bénéficiant d'une bonne lumière pour la plupart, et toutes d'une belle hauteur de plafond. Si un jour j'en ai les moyens, j'ai l'intention de refaire les pièces communes, mais j'imagine que ce ne sera pas de sitôt. Je baisse parfois un peu le loyer si le locataire envisage de repeindre ou d'effectuer quelques travaux. Avec mon approbation, bien sûr.

Elle se mit à ranger les magazines en se concentrant sur sa tâche pour ne pas avoir à me regarder dans les yeux.

— Si vous m'autorisez cette question, pourquoi voulez-vous voir M. Downs ? Je ne lui ai jamais connu de visiteurs.

— Nous pensons qu'il a été témoin d'un accident survenu en mai de l'année dernière. Deux véhicules se sont percutés à la hauteur de l'université, et il a proposé son aide. Malheureusement, une des parties poursuit l'autre en justice en réclamant de fortes réparations, et nous espérons que son témoignage contribuera à régler le litige.

— Bien trop de gens saisissent la justice, si vous voulez mon opinion, dit-elle. J'ai été jurée à deux procès, et les deux ont été une perte de temps, aux frais du contribuable qui plus est... Bon, assez bavardé, je dois me remettre à l'ouvrage.

— Si je laissais un mot à M. Downs pour qu'il puisse me contacter ? Sinon vous allez me prendre en grippe !

— Comme vous voulez.

Je sortis un stylo-bille et un carnet à spirale et griffonnai rapidement quelques lignes en lui demandant de me contacter dès qu'il en aurait la possibilité. J'arrachai la page et la pliai en deux avant de la lui tendre avec ma carte professionnelle.

— Il y a un répondeur aux deux numéros. S'il ne me joint pas directement, dites-lui que je le rappellerai dans les plus brefs délais.

Elle lut ma carte et me jeta un regard incisif, mais sans émettre de commentaire.

— J'imagine que vous n'avez pas le temps de me faire visiter ?

— Je ne loue pas à des femmes. Elles sont en général une source d'ennuis. Je déteste les commérages et les chamailleries, sans parler des produits d'hygiène féminine qui bouchent les canalisations. Je veillerai à transmettre votre mot à M. Downs.

— Entendu.

Je fis un saut au supermarché en rentrant. Pour une fois le soleil brillait, et même si la température restait inférieure à dix degrés, le ciel était d'un bleu vif et limpide. La Cadillac de Charlotte stationnait de l'autre côté de la rue. J'entrai chez moi et vidai mes sacs de

courses. J'avais remarqué une boule fraîche de levain dans la panière qu'Henry avait installée dans le passage couvert reliant nos deux habitations. Il n'avait pas fait de pain depuis une éternité et cette idée me mit de bonne humeur. Ancien boulanger de métier, il vous faisait des fournées de huit à dix pains et les distribuait généreusement. Comme je n'avais pas parlé à Charlotte depuis une semaine, dès que ma cuisine fut en ordre, je traversai le patio et frappai à la porte d'Henry. Je l'aperçus en pleine action et, à en juger par la dimension du fait-tout sur la cuisinière, il confectionnait un chili ou une sauce spaghetti pour accompagner son pain. L'air mi-figue, mi-raisin William était assis à la table, une tasse de café devant lui. Charlotte se tenait debout, bras croisés, et Henry hachait un oignon d'une main rageuse. Il tendit le bras pour m'ouvrir, mais ce fut seulement après avoir refermé la porte que je perçus la tension qui régnait dans la pièce. Vu le silence à couper au couteau, je crus que l'état de Gus s'était aggravé. Que William était passé le voir et était revenu avec des nouvelles alarmantes, ce qui était d'ailleurs en partie exact. Mon regard alla d'un visage à l'autre, tous de marbre.

— Tout va bien ? demandai-je.

— Pas vraiment, lâcha Henry.

— Que se passe-t-il ?

William se gratta la gorge, mais Henry intervint avant que son frère ait eu le temps de sortir un mot.

— Je m'en charge, dit-il.

— De quoi ? lui demandai-je, pas plus avancée qu'avant.

Du tranchant de la lame, Henry écarta d'un geste sec les lamelles d'oignon. Il posa huit gousses d'ail sur la planche et les écrasa, cette fois en posant la lame à plat, puis les hacha.

— William a rendu visite à Gus ce matin et a aperçu la carte professionnelle de Charlotte sur la table basse.

— Ah ?

— Je n'aurais pas dû en parler, marmonna William.

Henry jeta un regard vengeur en direction de Charlotte et je me rendis compte alors qu'un éclat couvait.

— Ces gens sont mes voisins. Je les connais pour la plupart depuis près de cinquante ans. Vous êtes allée les voir pour faire de la retape. Gus a cru que je vous envoyais pour le persuader de vendre sa maison, alors que c'est entièrement faux. Il n'a pas l'intention de mettre son bien sur le marché.

— Qu'en savez-vous ? Il n'avait pas la moindre idée du capital qu'il s'était constitué ni de l'usage qu'il pouvait en faire. Bien entendu, il savait qu'il avait acheté le terrain voisin, mais cela remonte à cinquante ans, et il ne se rendait pas compte que posséder deux mille mètres carrés d'un seul tenant en augmente la valeur globale. Les gens

ont le droit d'être informés. Que vous, vous ne soyez pas intéressé ne signifie pas qu'il ne l'est pas non plus.

— Votre initiative m'a discrédité, ce que je n'apprécie pas. D'après son infirmière, il a failli s'évanouir.

— C'est faux. Il ne s'est pas montré troublé le moins du monde. Nous avons eu une agréable conversation et il m'a dit qu'il allait y réfléchir. Je suis restée moins de vingt minutes. Aucune pression d'aucun genre n'a été exercée. Ce n'est pas ma façon de faire.

— Solana a dit à William que vous êtes passée à deux reprises. Une fois pour lui poser des questions à elle, et la deuxième pour discuter de l'affaire de vive voix avec lui. Vous n'appellez peut-être pas ça de la pression, moi si.

— La première fois il dormait et elle m'a dit qu'elle lui transmettrait l'information. Je suis revenue à sa demande à elle, parce qu'elle n'était pas sûre de s'être expliquée correctement.

— Je vous avais demandé de ne pas y aller du tout. Vous avez agi dans mon dos.

— Je n'ai pas besoin de votre permission pour vaquer à mes affaires.

— Je ne parle pas de permission, mais de simple correction. On ne s'introduit pas chez quelqu'un pour le mettre dans tous ses états !

— Comment ça, dans tous ses états ? C'est Solana qui a semé la perturbation ! J'ai fait tout le trajet de Perdido ce matin et vous me tombez dessus à bras raccourcis pour une brouille ! Est-ce vraiment utile ?

Henry ne répondit pas et ouvrit une boîte de sauce tomate.

— Je ne vous aurais jamais crue capable d'une telle désinvolture.

— Je suis navrée de vous avoir déplu, mais je ne pense vraiment pas que vous ayez le droit de me dicter ma conduite.

— Qui a jamais dit le contraire ? Vous pouvez faire ce que bon vous semble, mais en me laissant en dehors de vos histoires. Gus a des problèmes de santé, vous le savez parfaitement. Il n'a vraiment pas besoin que vous vous précipitiez chez lui en agissant comme s'il était à l'article de la mort !

— Je n'ai jamais fait une chose pareille !

— Vous avez entendu William. Gus était bouleversé. Il croyait qu'on s'occupait de vendre la maison dans son dos et qu'on l'envoyait à l'hospice !

— Arrêtez cette comédie ! Ça suffit. J'ai un client qui est intéressé...

— Vous avez un client en coulisses ? !

Henry interrompit ce qu'il faisait et la dévisagea d'un air abasourdi.

— Mais oui, j'ai des clients, figurez-vous ! Et vous le savez aussi

bien que moi. Je n'ai commis aucun crime. Gus est libre de faire ce qu'il veut.

— Du train où il va, lui lança William, vous finirez par régler sa succession. Ça mettra tout le monde d'accord.

Henry abattit son couteau.

— Bon Dieu ! Cet homme n'est pas mort !!!

Charlotte saisit son manteau sur la chaise de cuisine et l'enfila vivement.

— Navrée, mais la discussion s'arrête là.

— Comme il vous plaira, lui renvoya Henry.

Je m'attendais à la voir sortir d'un pas furieux, mais aucun des deux n'était prêt à désengager l'assaut. Comme dans tout conflit de volontés, chacun était convaincu du bien-fondé de sa position et exaspéré par celle de l'autre.

— Ravie de vous avoir vue, me dit-elle en boutonnant son manteau. Je regrette que vous ayez dû assister à cette scène déplaisante.

Elle sortit une paire de gants de cuir et les enfila en faisant coulisser le cuir sur chacun de ses doigts.

— Je vous appellerai, lui dit Henry. Nous en reparlerons quand nous nous serons calmés.

— Si vous avez une si piètre opinion de moi, nous n'avons plus rien à nous dire. Vous m'avez ni plus ni moins accusée d'être insensible, indigne de confiance et dénuée de scrupules...

— Je vous parle de l'effet qu'a eu votre visite sur un homme âgé et fragilisé. Je ne vais pas rester là sans bouger, à vous laisser faire du forcing !

— Je ne fais aucun forcing. Pourquoi aller croire Solana plutôt que moi ?

— Parce qu'elle n'a rien à gagner. Son travail consiste à veiller sur lui. Le vôtre, à le persuader de vendre sa maison et son terrain pour toucher vos six pour cent de commission.

— C'est injurieux.

— Vous avez fichtrement raison, ça l'est ! Je n'en reviens pas que vous ayez employé de telles tactiques alors que je vous avais mis les points sur les i et demandé de ne pas le faire !

— C'est la troisième fois que vous le répétez. On a compris.

— Apparemment non. Je veux des excuses. Vous défendez vos prétendus droits sans le moindre égard pour les miens.

— Qu'est-ce que vous me chantez là ? J'ai mentionné la valeur des habitations dans ce secteur et vous en déduisez que je force la porte de vos voisins pour me faire quelques malheureux dollars !

— Il était en larmes ! Il a fallu le mettre sous sédatif ! Comment appelez-vous ça sinon faire violence aux gens ?

— Violence, mon œil ! William lui a parlé. (Elle se tourna vers l'intéressé.) Avez-vous relevé la moindre trace de violence ?

William fit signe que non, évitant soigneusement de regarder l'un ou l'autre de crainte qu'ils passent brusquement leur colère sur lui. Je la fermai aussi. On avait dévié de la visite de Charlotte au compte rendu qu'en avait fait Solana. L'accélération du tempo interdisait toute possibilité de jouer les bons offices pour instaurer une trêve. N'importe, je ne brille pas par mes qualités de négociatrice et j'avais du mal à débrouiller la vérité.

Charlotte fonça droit devant.

— Lui avez-vous parlé en personne ? Non. Vous a-t-il téléphoné pour se plaindre ? Je parie que non. Qui vous dit qu'elle n'a pas tout inventé ?

— Elle n'a rien inventé !

— Vous refusez d'entendre la vérité, n'est-ce pas ?

— C'est vous qui ne voulez rien écouter !

Charlotte saisit son sac et sortit par la porte de la cuisine sans ajouter un mot. Sans la claquer non plus, mais il y avait un quelque chose d'irrévocable dans sa façon de la fermer.

Après son départ, nous restâmes cois.

William rompit le silence.

— J'espère ne pas avoir causé de problème.

Je faillis éclater de rire : le contraire crevait les yeux.

— Je n'ose pas penser à ce qui aurait pu arriver si tu n'avais rien dit, le rassurai-je. Je vais aller moi-même parler à Gus et voir si je peux le convaincre que ni lui ni sa maison ne courent de risques.

William se leva et attrapa son pardessus.

— J'y vais. Rosie doit commencer à se préparer pour le déjeuner.

Il s'apprêtait à ajouter quelque chose, mais préféra s'abstenir.

Lorsqu'il fut parti, le silence s'éternisa. Henry avait ralenti le rythme de son couteau. Il paraissait préoccupé et se repassait sans doute la scène dans son esprit. Se remémorant les points qu'il avait marqués et oubliant les siens à elle.

— Tu veux en parler ? demandai-je.

— Je ne crois pas.

— Avoir de la compagnie ?

— Pas pour le moment. Ne le prends pas mal, mais je suis contrarié.

— Si tu changes d'avis, tu sais où me trouver.

Je regagnai mon studio et sortis mes produits de nettoyage. J'ai depuis toujours résolu le stress en récurant la salle de bains et les toilettes. Pas question d'avalier une substance alcoolisée ou médicamenteuse avant midi un samedi. Trop abject.

Au cas fort improbable où je n'aurais pas eu ma dose de conflits pour la journée, je décidai d'aller rendre visite aux Guffey à Colgate. La veille, Richard Compton avait laissé un message à mon bureau pour me signaler qu'ils n'avaient toujours pas payé leur loyer. Il était passé au palais de Justice le matin et avait rempli une sommation qu'il souhaitait que je leur remette.

— Tu l'ajouteras à ta note d'honoraires. J'ai les formulaires sous la main.

J'aurais pu protester, mais il avait fait souvent appel à mes services ces derniers temps, et puis le samedi est un bon jour pour coincer les gens chez eux.

— Je passe les prendre en y allant, lui dis-je.

Je m'installai au volant de ma fidèle Mustang et commençai par passer au domicile de Compton dans l'Upper East Side. Puis je pris la 101 vers le nord. En général, les mauvais payeurs ont l'instinct grégaire. Certains quartiers et certaines enclaves, mal famés et peu prestigieux, semblent attirer le même genre d'individus. Peut-être que des gens, même au bout du rouleau, continuent à vivre au-dessus de leurs moyens et se font poursuivre, assigner par huissier et citer en justice par leurs créanciers. Je m'imagine une population d'écervelés sans le sou échangeant les ficelles du métier : promesses formelles, paiements partiels, chèques dûment envoyés par courrier, erreurs de la banque et enveloppes perdues. Une faune qui se croit exempte de toute responsabilité financière. La plupart des affaires qui passent entre mes mains braquent les projecteurs sur les individus que se sentent en droit d'escroquer ou de tromper autrui. Ils flouent leurs employeurs, rédigent des chèques sans provision à leurs logeurs et traitent leurs factures par le mépris. Pourquoi pas ? Les poursuivre prend du temps et rapporte peu au créancier. Les personnes impécunieuses sont à l'épreuve des balles. On peut les menacer tant qu'on veut : il n'y a rien à collecter.

Je fis le tour du complexe de quatre immeubles et inspectai la place de stationnement assignée à l'appartement 18. Vide. Ou ils avaient vendu leur véhicule (à supposer qu'ils en aient eu un) ou ils s'étaient embarqués dans une joyeuse virée d'achats du samedi. Je continuai à rouler et me garai dans la rue en face de chez eux. Je pris un roman policier en format poche dans mon sac et retrouvai ma page. Et savourai l'histoire dans la paix et le silence de ma voiture, en levant de temps en temps les yeux pour voir si les Guffey étaient de retour.

À 15 h 20, pas d'erreur : j'entendis approcher une voiture ; elle faisait un bruit de ferraille et toussait comme une antique sulfateuse. Je levai la tête juste à temps pour voir une Chevrolet berline cabossée de partout qui prenait l'allée et s'engageait sous l'auvent de stationnement des Guffey. Le véhicule ressemblait à beaucoup d'autres que j'avais vus vantés dans les petites annonces par des mordus de voitures d'époque qui achètent et vendent des modèles « classiques », soit un tas de rouille et de débris. Une fois désossés, les parties valent plus que le tout. Jackie Guffey et un type que j'estimai être son mari débouchèrent au coin de l'immeuble, les bras chargés de sacs en

plastique bourrés à craquer d'un magasin de vente au rabais du voisinage. Leurs impayés devaient leur avoir donné des liquidités appréciables à dépenser. J'attendis qu'ils aient disparu dans leur appartement, puis je sortis de ma voiture.

Je traversai la rue, montai l'escalier et frappai à leur porte. Hélas, nul ne daigna me répondre.

— Jackie ? Vous êtes là ?

Au bout d'un moment, j'entendis un « Non » étouffé.

J'étudiai la porte.

— Vous êtes Patty ?

Silence.

— Grant est-il là ?

Silence.

— Il n'y a personne ?

Je pris un rouleau d'adhésif et collai l'avis d'occupation illégale des lieux sur la porte. Je frappai de nouveau et lançai :

— C'est le courrier !

Sur le chemin du retour, je ralentis à la hauteur de la rangée de boîtes à lettres situées à l'extérieur de la poste principale et envoyai un double de la notification aux Guffey en courrier prioritaire.

Le lundi matin, je me réveillai avant l'aube avec un sentiment d'anxiété diffuse et pas dans mon assiette. La dispute d'Henry avec Charlotte m'avait perturbée. Je restai allongée, les draps tirés jusqu'au menton, à contempler la lucarne en Plexiglas transparent au-dessus de mon lit. Dehors, il faisait encore noir comme dans un four, mais un semis d'étoiles signalait un ciel sans nuages.

Je supporte mal les situations conflictuelles. Enfant unique, je m'entendais très bien avec moi-même, merci. J'étais heureuse d'être seule dans ma chambre, à faire des coloriages avec les crayons de ma boîte de 64-couleurs-à-taille-crayon-intégré. Beaucoup d'albums étaient ineptes, mais ma tante mettait un point d'honneur à m'acheter les meilleurs spécimens. Je jouais aussi avec mon ours en peluche, dont la gueule s'ouvrait quand on pressait un bouton sous son menton. Je lui enfournais un bonbon, puis je le retournais, défaisais la fermeture Éclair dans son dos, reprenais le bonbon dans la petite boîte de métal qui lui servait de ventre et le mangeais. L'ours ne protestait jamais. C'est toujours l'idée que je me fais de parfaits rapports de couple.

L'école m'avait fait beaucoup souffrir, mais une fois que je sus lire, je disparus dans des livres où je visitais avec passion les mondes qui jaillissaient de la page imprimée. Mes parents étaient morts quand j'avais cinq ans et ma tante Gin, qui s'était chargée de mon éducation, se montrait aussi peu sociable que moi. Elle avait quelques amis, mais

sans être vraiment intime avec personne. De sorte que la vie m'avait peu préparée aux désaccords, divergences d'opinion, conflits de volonté ou besoin de compromis. Dans ma vie professionnelle, je sais gérer les litiges, mais si une relation de couple personnelle prend un tour déplaisant, je file. Pourquoi faire compliqué ? Ce qui explique que je compte deux mariages et deux divorces à mon actif et que je ne prévois pas de renouveler l'erreur. L'algarade entre Henry et Charlotte me donnait des crampes d'estomac.

À 5 h 36, ayant renoncé à l'idée de me rendormir, je sortis de mon lit et m'habillai pour aller courir. Le soleil ne se lèverait pas avant une heure. Le ciel gardait l'étrange nuance argentée qui précède l'aube. La piste cyclable luisait sous mes pieds, comme éclairée par en dessous. À State Street, je tournai à gauche et entamai mon nouveau parcours. J'avais mis mes écouteurs et écoutais la station de rock « léger » du coin. Les lampadaires étaient encore allumés et projetaient des taches blanches et rondes comme des pois géants que je traversais au fil de ma course. Les décorations de Noël avaient disparu depuis longtemps, et les ultimes sapins viraient au marron en attendant le passage de la benne de ramassage au bord du trottoir. Sur le trajet du retour, je m'arrêtai pour inspecter l'avancement des travaux à la piscine du Paramount Hôtel. On avait commencé à pulvériser de la gunite sur la paroi, ce qui me parut un signe encourageant. Je continuai. Courir s'apparente à une forme de méditation et, naturellement, mes pensées se tournèrent vers la nourriture, exercice entièrement spirituel selon moi. Mon esprit s'arrêta sur le concept d'Egg McMuffin, mais seulement parce que McDonald's ne sert pas de Royal Cheese à une heure si matinale.

Je fis les derniers pâtés de maisons en marchant et en prenant le temps de réexaminer les faits. Je n'avais pas encore eu la possibilité de parler à Henry de son algarade avec Charlotte, qui repassait en boucle dans ma tête. À bien y réfléchir, c'est le tour qu'avait pris brièvement la discussion qui retenait mon attention. Charlotte était convaincue que Solana Rojas avait joué un rôle dans leur différend. Ce détail me préoccupait. Sans l'aide de Solana, Gus était incapable de se débrouiller seul. Il dépendait d'elle. Nous tous aussi, d'ailleurs, car elle s'était engouffrée dans la brèche en assumant le fardeau des services à sa personne. Cette décision la plaçait en position de pouvoir et on pouvait s'en inquiéter. Il lui était si facile d'user de maltraitance à son encontre...

Ma recherche d'antécédents n'avait soulevé aucun lièvre, mais même un dossier immaculé ne prouve rien : les gens peuvent changer, et le font. Elle entamait la soixantaine et n'avait peut-être pas mis d'argent de côté pour sa retraite. Sans être forcément un gros gibier, Gus pouvait être mieux loti qu'elle. L'inégalité de ressources est un

puissant aiguillon. Les fripouilles adorent vider les poches d'autrui pour remplir les leurs.

Je tournai à l'angle de Bay et pris Albanil en m'arrêtant au passage devant la maison de Gus. Il y avait de la lumière dans le séjour, mais aucun signe de Solana ni de lui. Je jetai un coup d'œil à la benne. La moquette sale avait été arrachée de ses fixations et recouvrait à présent les objets au rebut comme un manteau de neige marron. Comme presque tous les jours, j'inspectai ce qu'on avait encore jeté. Solana semblait y avoir vidé le contenu d'une corbeille. Les papiers s'étaient dispersés dans l'avalanche et faufiletés dans diverses crevasses et fissures à la façon de la neige sur un sommet de montagne. Je repérai du courrier sans intérêt, des journaux, des tracts publicitaires et des magazines.

Quelque chose attira mon attention. Une enveloppe bordée d'un large filet rouge et prise dans un pli de la moquette. Je me penchai et la récupérai pour l'étudier de plus près. L'enveloppe était libellée au nom d'Augustus Vronsky et indiquait la Pacific Gas and Electric comme adresse de réexpédition. Elle n'avait pas été ouverte. Une des factures de gaz et électricité de Gus. Le filet rouge laissait augurer un sérieux rappel à l'ordre et j'en déduisis qu'il avait laissé passer la date d'échéance. Que faisait-elle à la poubelle ?

J'avais vu le bureau à cylindre de Gus. Les factures payées ou en attente occupaient des casiers différents, ainsi que les reçus, relevés bancaires et autres documents comptables. Je me rappelai avoir été impressionnée par l'ordre avec lequel il gérait ses papiers. Malgré une déplorable absence de vertus ménagères, il tenait visiblement à jour les affaires courantes.

Je retournai l'enveloppe. Il n'aurait pas payé ses factures ? C'était ennuyeux. D'un geste machinal, je tapotai le bord du rabat en me demandant s'il était sage d'y jeter un coup d'œil. Je connaissais le règlement fédéral relatif au vol de courrier postal. Il est contraire à la loi de dérober le courrier de quelqu'un d'autre, point final. Il est vrai aussi qu'un document déposé dans une benne à ordures stationnant le long du trottoir a perdu sa qualification de bien personnel de celui ou celle qui l'a jeté. Dans le cas présent, la facture non ouverte semblait y avoir atterri par erreur. En clair : on ne touche pas. Que faire ?

S'il s'agissait d'une relance et que je la laissais là où je l'avais trouvée, Gus risquait de se voir couper le gaz et l'électricité. En revanche, si je gardais l'enveloppe, je risquais de finir au pénitencier. Un point me chagrina : la quasi-certitude que ce n'était pas Gus qui vidait les ordures ces temps-ci. Mais Solana. Je n'avais pas vu Gus dehors depuis deux mois. Il était à peine valide et je savais qu'il ne se chargeait pas des corvées quotidiennes.

Je montai les marches de la véranda et glissai la facture dans la

boîte aux lettres fixée au montant de la porte d'entrée, puis je rentrai chez moi. J'aurais donné cher pour pouvoir vérifier si Gus veillait à l'état de ses finances. Je franchis le portail et gagnai mon studio par l'arrière. Entrai et montai dans la pièce du haut, où je quittai mes vêtements et sautai dans la douche. Une fois rhabillée, je me nourris de céréales, puis je traversai le patio et frappai à la porte d'Henry.

Il était assis à la table de la cuisine avec une tasse de café, le journal ouvert devant lui. Il se leva pour m'ouvrir. Je restai sur le seuil et me penchai pour jeter un regard rapide dans la pièce.

— Pas de chicane en vue ?

— Non, madame. La voie est libre. Tu veux du café ?

— Avec plaisir.

Il me fit entrer et je m'assis à la table ; il sortit un gobelet et le remplit, puis il posa le lait et le sucre devant moi.

— C'est du vrai lait, pas l'habituel écrémé. À quoi dois-je ce plaisir ? J'espère que tu ne viens pas me sermonner sur ma conduite ?

— Je pensais apporter à Gus du potage maison.

— Tu as besoin d'une recette ?

— Pas vraiment. En fait, j'aurais aimé récupérer un potage tout prêt. Tu n'as rien dans ton congélateur ?

— On va voir. Si j'y avais pensé, je lui en aurais apporté une petite réserve.

Il ouvrit son congélateur et en sortit une série de Tupperware pourvus chacun d'une étiquette qui spécifiait clairement la date et le contenu. Il en prit un et l'examina.

— Potage Mulligatawny(19). Je l'avais oublié. Pas vraiment ce que tu lui aurais mitonné. Tu es plus « poulet-nouilles ».

— Comme tu dis.

Il récupéra un récipient d'un litre au fin fond du congélateur. L'étiquette étant recouverte de givre, il dut la gratter avec l'ongle du pouce.

— Juillet quatre-vingt-cinq ? Cette vichyssoise a dépassé la date de péremption. (Il posa le récipient dans l'évier pour le décongeler et reprit ses investigations.) Je t'ai vue courir ce matin.

— Que faisais-tu dehors à une heure si matinale ?

— Tu vas être fière de moi : je marchais. J'ai dû faire dans les trois kilomètres. Et j'y ai pris plaisir.

— Charlotte a une bonne influence.

— Avait.

— Oh... Je ne pense pas que tu aies envie d'en parler.

— Absolument aucune. (Il sortit un autre récipient et lut l'étiquette.) Que dirais-tu de « poulet au riz » ? Il n'a que deux mois.

— Parfait ! Je vais le mettre à décongeler et je le lui apporterai tout chaud. Ça fera plus vrai.

Il referma le congélateur et posa le récipient dur comme le roc à côté de moi.

Qu'est-ce qui inspire ce geste si convivial entre voisins ?

— Je me fais du souci pour Gus et ça va me servir de prétexte pour aller le voir.

— Pourquoi en as-tu besoin ?

— Disons, moins un prétexte qu'un objectif. Je ne veux pas revenir sur le problème, mais Charlotte semblait penser que Solana n'était pas étrangère à votre dispute. Je m'interrogeais sur ses mobiles. Je veux dire... si elle mijote quelque chose, comment le saurions-nous, toi ou moi ?

— Je ne me fierais pas trop aux allégations de Charlotte, encore que, honnêtement, je ne pense pas qu'elle ait mal agi. Mais juste fait preuve d'un excès d'opportunisme.

— Peut-on espérer que vous allez vous raccommoder ?

— Ça m'étonnerait. Elle ne va pas me faire d'excuses et inutile de compter que je lui en fasse.

— Je croirais m'entendre !

— Sauf que je suis moins buté, me fit-il remarquer. En tout cas, à propos de Solana, je croyais que tu avais fait une recherche d'antécédents et qu'elle était irréprochable ?

— Peut-être que oui, peut-être que non. Melanie m'a demandé d'effectuer une vérification rapide et c'est ce que j'ai fait. En tout cas, elle n'a pas de casier parce que c'est la première chose que j'ai vérifiée.

— Donc tu vas là-bas pour fouiner.

— Plus ou moins. Si mes soupçons se révèlent infondés, parfait, je ne demande rien d'autre. Je préfère passer pour une idiote que laisser Gus courir un danger.

En rentrant chez moi, je posai le récipient de potage dans l'évier et fis couler de l'eau tiède pour le décongeler. Je trouvai un saladier et le posai sur le plan de travail, puis je sortis une casserole. Une vraie petite fée du logis ! En attendant que le potage tiédisse, je mis une machine de linge à tourner. Dès que le potage fut chaud, je le reversai dans son Tupperware et l'emportai d'un pas allègre chez mon voisin Gus.

Je frappai, vis Solana arriver un instant plus tard du bout du couloir. Un coup d'œil rapide m'avait confirmé que l'enveloppe cernée de rouge se trouvait toujours dans la boîte et je n'y avais pas touché. En temps normal, je l'aurais prise et donnée à qui de droit sans autre forme de procès, mais vu sa paranoïa, si j'en avais parlé, elle en aurait déduit que je l'espionnais, ce que je faisais, bien sûr.

Quand elle ouvrit la porte, je lui tendis le Tupperware.

— J'ai fait une grande casserole de soupe et j'ai pensé que ça ferait peut-être plaisir à Gus.

L'attitude de Solana était rien moins qu'accueillante. Elle s'empara du récipient, marmonna un merci et s'appêta à refermer la porte.

— Comment va-t-il ? m'empressai-je d'ajouter.

J'eus droit au regard noir et inexpressif, mais elle parut revenir sur son idée de me snober. Elle baissa les yeux.

— Pour le moment, il fait un petit somme. Il a passé une mauvaise nuit. Son épaule fait des siennes.

— Je suis désolée de l'apprendre ! Henry lui a parlé hier et avait l'impression qu'il allait mieux !

— Les visites le fatiguent. Vous pourriez peut-être le dire à M. Pitts. Il est resté plus longtemps qu'il n'aurait dû. Quand je suis arrivée à trois heures, M. Vronsky s'était recouché. Il a somnolé la plus grande partie de la journée, ce qui explique qu'il ait si mal dormi. C'est un vrai bébé, il mélange le jour et la nuit.

— Son médecin n'a aucune solution ?

— Il a rendez-vous vendredi. J'ai l'intention de lui en parler, dit-elle. Autre chose ?

— Ma foi, oui. Je vais au marché bio et je me demandais si vous aviez besoin de quelque chose.

— Je ne voudrais pas vous déranger.

— Vous ne me dérangez pas du tout ! De toute façon j'y vais et je serais ravie de vous être utile ! Je peux même garder Gus si vous préférez y aller vous-même.

Elle ignora ma proposition.

— Si vous voulez bien attendre, j'ai une ou deux choses que vous pourriez prendre.

— Tout à fait.

Le marché bio était une invention de dernière minute pour rester en contact. Un vrai cerbère. Impossible d'avoir accès à Gus sans passer par elle.

Elle entra dans la cuisine, posa le Tupperware sur le plan de travail et disparut, sans doute pour chercher de quoi écrire. Je m'avançai dans le séjour et filai un regard en douce au bureau de Gus. Le casier dans lequel il rangeait ses factures était vide, mais les livrets de ses deux comptes d'épargne n'avaient pas bougé. Son chéquier paraissait en place lui aussi. Je brûlais de connaître l'état de ses finances, de m'assurer au moins qu'il tenait à jour ses factures. Je vérifiai la porte de la cuisine. Aucun signe de Solana. En me dépêchant, j'aurais pu en avoir le cœur net. Sauf que mon hésitation annula cette possibilité. Solana refit surface deux secondes plus tard, son sac sous le bras. Elle me donna une liste modeste : quelques articles inscrits sur un bout de papier. Je la regardai ouvrir son porte-monnaie et en retirer un billet

de vingt dollars qu'elle me tendit.

— C'est quand même mieux sans la vieille moquette, lui dis-je comme si j'avais passé mon temps à admirer sa dernière initiative au lieu d'avoir des vues sur les livrets bancaires de Gus.

Je me serais pilée. En quelques secondes j'aurais eu le temps de traverser la pièce et de m'en emparer.

— Je fais de mon mieux. D'après M^{me} Oberlin, M. Pitts et vous aviez fait le ménage avant qu'elle arrive.

— Oh, pas grand-chose ! Un petit brin de toilette, comme aurait dit ma tante. Donc, je vous prends ça ?

J'étudiai la liste. Carottes, oignons, bouillon de champignons, navets, un rutabaga et des pommes de terre nouvelles. Équilibré, nourrissant.

— J'ai promis une soupe de légumes frais à M. Vronsky. Il a un appétit d'oiseau et c'est la seule chose qu'il accepte. Tout ce qui est viande lui pèse sur l'estomac.

Je me sentis rougir.

— J'aurais dû commencer par vous poser la question. J'ai apporté un consommé de poulet au riz.

— Peut-être quand il se sentira mieux.

Elle s'approcha, avant tout pour me reconduire. Autant me prendre par le bras et m'éjecter carrément !

Je pris tout mon temps au marché bio, en faisant mine de faire des courses pour moi aussi. Comme j'ignorais à quoi ressemblait un rutabaga, mes recherches infructueuses m'obligèrent à consulter l'expert de service. Il me tendit un gros légume noueux qui ressemblait à une pomme de terre boursouflée à la peau cireuse et avec quelques feuilles vertes à une extrémité.

— C'est une blague ?

— Vous n'avez jamais entendu parler des rutabagas et des topinambours ? Ni des choux-raves ? Les Allemands ont tenu avec ça à l'hiver 1916-1917.

— Qu'est-ce que fous croyez ? lui renvoyai-je avec mon plus bel accent teuton.

Je regagnai ma voiture et repris le chemin de la maison. En tournant dans Albanil, je vis que les éboueurs avaient chargé la benne et s'éloignaient. Je me garai à la place libérée le long du trottoir et montai les marches de la véranda de Gus avec les courses de Solana. Comme pour me contrarier, elle prit le sac en plastique et la monnaie, puis elle me remercia sans m'inviter à entrer. Exaspérant ! Il ne me restait plus qu'à chercher un nouveau prétexte pour m'introduire dans les lieux.

Le mercredi, en rentrant à la maison pour déjeuner, je découvris M^{me} Dell en long manteau de vison dans ma véranda. Elle avait à la main le sac en papier marron de Meals on Wheels.

— M^{me} Dell ! Bonjour ! Comment allez-vous ?

— Mal. Je suis inquiète.

— Pourquoi ça ?

— La porte de derrière de M. Vronsky est fermée à clé et on a collé dessus une note disant qu'il n'aura plus besoin de nos services. Vous en a-t-il touché un mot ?

— Je ne l'ai pas vu, mais ça paraît bizarre, en effet. Il a besoin de manger !

— Si la nourriture ne lui plaît pas, j'aurais souhaité qu'il le dise. Nous nous ferons un plaisir de modifier nos menus en cas de problème.

— Vous ne lui avez pas parlé ?

— J'ai essayé. J'ai frappé à la porte comme une malheureuse ! Je sais qu'il entend mal et qu'il a des difficultés à marcher et je ne voulais pas partir sans lui laisser le temps d'arriver. Mais à la place, j'ai vu son espèce d'infirmière. Elle ne souhaitait visiblement pas me parler, mais elle a fini par ouvrir la porte. Elle m'a dit qu'il refusait de manger et qu'elle ne voulait pas jeter de la nourriture. Son attitude était à la limite de la grossièreté.

— Elle a annulé Meals on Wheels ?

— Elle m'a dit que M. Vronsky maigrissait. Elle l'a conduit chez le médecin pour le suivi de son épaule et le fait est qu'il a perdu trois kilos. Le médecin s'est inquiété. Elle a réagi comme si c'était de ma faute !

— Je vais voir ce que je peux faire.

— Je vous en serais reconnaissante. Ça ne m'est jamais arrivé et l'idée que je puisse en être responsable me met sens dessus dessous !

Dès qu'elle fut partie, j'appelai Melanie à New York. Bien entendu, je n'eus pas un être humain en chair et en os à l'autre bout du fil. Je laissai un message et elle me rappela à 15 heures, heure de la Californie, quand elle rentra de son travail. Je me trouvais à l'agence, mais j'abandonnai le rapport que je tapais et l'informai de ma conversation avec M^{me} Dell. Je pensais qu'elle allait sauter au plafond, au lieu de quoi elle s'énerva.

— Et c'est pour ça que vous avez appelé ? Je suis au courant de

cette histoire. Ça fait des semaines qu'oncle Gus chipote sur la nourriture. Au début, Solana n'en a pas tenu compte en pensant qu'il ronchonnait comme d'habitude. Vous savez comme il aime à se plaindre...

Ayant moi-même observé ce trait de caractère, je manquais d'arguments.

— Que va-t-il faire pour ses repas ?

— Elle dit qu'elle peut s'en charger. Elle avait proposé de lui faire la cuisine quand elle a pris son poste, mais j'ai pensé que c'était trop lui demander alors qu'elle assumait déjà les soins médicaux. Maintenant, je ne sais pas. Je pencherais pour cette solution, au moins jusqu'à ce qu'il retrouve l'appétit. Franchement, je n'y vois pas d'inconvénient.

— Melanie, vous ne voyez pas ce qui se passe ? Elle est en train de construire un mur autour de cet homme, elle l'isole complètement !

— Oh, je ne crois pas, me renvoya-t-elle, sceptique.

— Eh bien moi, si ! Il passe son temps à dormir et ce n'est sûrement pas recommandé. Chaque fois que nous passons, Henry ou moi, il est, je cite, « souffrant » ou « ne souhaite pas de visite ». Il y a toujours une excuse. Quand Henry a quand même réussi à le voir, elle a soutenu que Gus avait été si fatigué ensuite qu'il avait dû se mettre au lit !

— Et alors ? Quand je suis malade, je n'ai qu'une envie : dormir. La dernière chose que je souhaite, c'est qu'on me fasse la conversation sur tout et rien. C'est crevant !

— Lui avez-vous parlé récemment ?

— Pas depuis une quinzaine de jours.

— Et Solana applaudit ! Elle m'a clairement fait comprendre que ma présence n'était pas souhaitée. Je suis obligée de me creuser l'esprit pour mettre un pied dans la maison !

— Elle le protège. Qu'y a-t-il de si répréhensible ?

— Rien s'il allait mieux. Or il ne cesse de décliner.

— Je ne sais pas quoi vous dire. J'ai Solana au bout du fil un jour sur deux et ce n'est pas l'impression qu'elle me donne.

— Évidemment que non ! C'est elle, la responsable ! Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. J'en suis intimement convaincue.

— Ne me dites pas que je dois refaire le voyage ? Je suis passée il n'y a pas deux mois !

— Je sais que c'est la barbe, mais il a besoin d'aide. Et je vais vous dire autre chose. Solana, si elle sait que vous venez, prendra ses précautions.

— Allez, Kinsey... Elle m'a demandé deux ou trois fois si je pensais descendre le voir, mais je ne peux pas m'absenter. Pourquoi m'en parler si elle faisait quoi que ce soit de répréhensible ?

— Parce qu'elle est sournoise.

Melanie garda le silence et je visualisai tout un engrenage de petites roues tournant sans fin. Comme j'envisageais de la relancer, elle prit la parole.

— Vous êtes sûre d'être dans votre état normal ? Car si vous voulez mon opinion, ça me paraît plutôt tiré par les cheveux.

— Je vais très bien, merci. C'est Gus qui m'inquiète.

— Je n'en doute pas, mais cette sombre histoire me semble un peu mélodramatique, vous ne croyez pas ?

— Non.

Elle lâcha une sorte de long feulement d'exaspération, comme si c'en était trop.

— C'est bon, d'accord. Partons du principe que vous voyez juste. Citez-moi un exemple concret.

Cette fois, c'est moi qui restai muette. Comme toujours, face à ce genre d'exigence, rien ne me venait à l'esprit.

— Là sur le coup, je ne vois pas. À mon avis, je dirais qu'elle le drogue.

— Oh, pour l'amour du ciel ! Si vous la croyez si dangereuse, virez-la !

— Je ne suis pas habilitée à le faire. C'est à vous de décider.

— Écoutez, je ne peux prendre aucune décision sans lui avoir parlé. Soyons honnêtes : toute histoire a deux versions. Si je la virais au seul motif de ce que vous m'avez dit, elle déposerait une plainte au Bureau des relations du travail(20) pour traitement indu et licenciement abusif. Je ne vous apprends rien, non ?

— Bon sang, Melanie ! Si vous en lâchez un traître mot à Solana, elle va piquer une crise ! Elle a déjà réagi de cette façon quand elle a cru que je la surveillais.

— Et comment découvrir de quoi il retourne ?

— Elle va nier en bloc. Elle est trop maligne.

— Mais, pour l'instant, c'est votre parole contre la sienne. Je ne veux pas vous paraître insensible, mais pas question de faire cinq mille kilomètres en me fondant sur votre « intime conviction ».

— C'est bon, ne vous fiez pas à moi. Si vous me croyez folle à lier, appelez Henry et posez-lui la question.

— Je n'ai pas dit ça, je vous connais trop bien... Je vais réfléchir. En ce moment nous sommes débordés et mon absence poserait un foutu problème. J'en parle à ma patronne et je vous rappelle.

Du Melanie tout craché. Un mois allait s'écouler avant notre prochain entretien.

À 18 heures, je partis à pied au Rosie's et trouvai Henry à sa table habituelle. J'avais décidé que ma conduite irréprochable me donnait

droit à un repas à l'extérieur. L'animation régnait. C'était mercredi soir, le jour où la classe laborieuse se lâchait, la semaine étant plus qu'à moitié finie. Henry se leva courtoisement et me tint ma chaise le temps que je me glisse à côté de lui. Il m'offrit un verre de vin que je bus à petites gorgées pendant qu'il finissait son Black Jack sur glaçons. Nous commandâmes, ou plutôt écoutâmes Rosie choisir pour nous. Elle décréta qu'Henry se délecterait de son *ozporkolt*, du gibier en goulash. Je lui parlai de mes objectifs diététiques et la priai, arguments à l'appui, de m'épargner la crème aigre et ses nombreuses variantes. Elle n'éleva aucune objection et enchaîna tambour battant :

— Bravo. Tu t'inquiètes pas. Je fais spécial pour toi un *guisada de pilota*.

— Génial. C'est quoi ?

— Caille braisée en sauce tomatillo-chili.

Henry gigota sur sa chaise, l'air vexé.

— Et pourquoi pas moi ?

— Okay. Vous deux. J'apporte tout de suite.

Lorsque la commande arriva, elle nous remplit à chacun un verre d'amère piquette d'un geste généreux. Je levai mon verre à sa santé et avalai une petite gorgée avec un « Mmmm... » d'extase alors que ma langue se ratatinait dans mon palais.

Lorsqu'elle fut repartie, je goûtai la sauce avant de reporter toute mon attention sur la caille.

— On a un problème, dis-je en plantant ma fourchette dans l'oiseau. J'ai besoin de t'emprunter la clé de chez Gus.

Il me dévisagea un instant. J'ignore ce qu'il lut sur mon visage, mais il plongea la main dans sa poche et en ressortit un trousseau de clés. Il les égrena une à une et quand il arriva à celle de la porte de derrière de chez Gus, il la sortit de l'anneau et la déposa dans ma paume tendue.

— Je ne pense pas que tu tiennes à t'expliquer.

— Il vaut mieux pour toi que je la ferme.

— Tu ne fais rien d'illégal, j'espère ?

Je me bouchai les oreilles et fis la sourde en vertu du rituel de rigueur.

— Je n'entends pas ! Peux-tu poser une autre question ?

— Tu ne m'as jamais raconté comment ça s'est passé quand tu lui as apporté le potage.

J'ôtai mes mains.

— Bien, sauf qu'elle m'a dit qu'il avait perdu l'appétit et que le moindre morceau de viande le rendait malade. Je suis restée plantée là, je venais de lui donner le Tupperware de soupe de poulet ! J'avais l'impression d'être une idiote finie.

— Mais lui, tu lui as parlé ?

— Bien sûr que non ! Ni moi ni personne. Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ?

— Avant-hier.

— Oh, c'est vrai. Et devine quoi ? Elle dit que Gus a été obligé de se mettre au lit parce que tu étais resté trop longtemps et qu'il était épuisé, ce qui est une pure invention. De plus, elle a annulé Meals on Wheels. J'ai appelé Melanie pour la prévenir et notre entretien a tourné en eau de boudin. Elle a laissé entendre que j'affabulais. Et, n'importe comment, elle estime que Solana a le droit de présenter sa défense. Elle a même suggéré qu'il serait utile que j'aie l'ombre d'une preuve pour étayer mes soupçons. Aussi...

Je tins la clé en l'air.

— Sois prudente.

— Pas de problème, lui affirmai-je.

Restait à trouver l'occasion.

Je crois, comme beaucoup de gens, que les choses n'arrivent pas sans raison. Sans être convaincue de l'existence d'un Grand Dessein, je sais que l'impulsion et le hasard jouent un rôle dans l'Univers, de même que la coïncidence. Rien n'est gratuit.

Par exemple :

Vous roulez sur l'autoroute et vous crevez, vous vous rabattez donc sur le bas-côté dans l'espoir qu'une bonne âme vous viendra en aide. Les voitures défilent, finalement quelqu'un se décide, et se trouve être, ô surprise, l'affreux jojo qui était assis derrière vous en classe de septième.

Ou bien vous partez au travail avec dix minutes de retard, du coup vous vous retrouvez coincée dans la circulation, tandis que devant vous le pont que vous traversez tous les jours s'effondre en emportant six voitures avec lui. Vous auriez pu tout aussi bien partir avec quatre minutes d'avance et ne plus être de ce monde. La vie est faite de ces convergences, bonnes ou mauvaises. On vous parlera de synchronisme. Moi, j'appelle ça un coup de pot.

Le jeudi, je quittai tôt l'agence sans raison précise. Je m'étais escrimée toute la journée sur la paperasse et j'en avais peut-être assez. Au moment où je tournai de Cabana Boulevard dans Bay Street, je doublai Solana Rojas au volant de sa décapotable déglinguée. Gus était ratatiné sur le siège de devant et emmitouflé dans un pardessus. À ma connaissance, il n'avait pas mis le nez dehors depuis des semaines. Solana lui parlait avec animation et aucun des deux ne leva les yeux quand je les dépassai. Dans le rétroviseur je la vis marquer un arrêt au carrefour et tourner à droite. Elle le conduisait sans doute à un nouveau rendez-vous chez le médecin, hypothèse qui, par la suite, se révéla fausse.

Je me garai en vitesse et verrouillai ma portière, puis je gravis rapidement les marches de devant chez Gus. Je frappai ostensiblement à la vitre de la porte d'entrée. Agitai joyeusement le bras en direction d'une présence imaginaire à l'intérieur, puis je tendis le doigt sur le côté et hochai la tête pour montrer que j'avais compris. Je contournai la maison et cette fois je montai les marches de derrière. Et lançai un coup d'œil par la vitre de la porte. La cuisine était vide et les lumières éteintes : pas vraiment une surprise. J'utilisai la clé que m'avait confiée Henry et entrai. D'accord, ma démarche n'était pas tout à fait légale, mais j'appliquai le même raisonnement que pour la restitution du courrier de Gus : je faisais une bonne action.

Le problème se présentait ainsi :

N'y ayant pas été conviée, je n'avais aucune raison légitime de m'introduire dans la maison de Gus Vronsky lorsqu'il était chez lui, encore moins en son absence. C'est par pur hasard que je l'avais vu en doublant la voiture de Solana, allant Dieu sait où. Si je me faisais prendre, quelle explication avancer ? Aucun nuage de fumée ne s'échappait de ses fenêtres et personne n'appelait au secours. Pas de panne de courant, pas de tremblement de terre, pas de fuite de gaz, pas de rupture de la canalisation principale. Bref, je n'avais aucun prétexte, hormis mes inquiétudes sur sa sécurité et son bien-être. Juste la possibilité d'imaginer jusqu'où irait la sanction du tribunal.

Durant l'invasion de son domicile, j'espérais obtenir soit la confirmation que Gus se trouvait en de bonnes mains, soit une preuve exploitable si mes soupçons se voyaient justifiés. Je suivis le couloir et entrai dans sa chambre. Le lit était fait au carré – « une place pour chaque chose et chaque chose à sa place » étant le credo de Solana Rojas. J'ouvris et refermai quelques tiroirs, mais sans rien voir d'anormal. Je ne sais pas ce que je cherchais, mais c'est pour cette raison qu'on fouille : parce qu'on ignore ce qu'on va trouver. Je gagnai son cabinet de toilette. Sa boîte à médicaments ovale trônait sur le lavabo. Les compartiments D, L et M étaient vides, les Mer, J et V encore pleins d'un assortiment de pilules. J'ouvris l'armoire à pharmacie et examinai l'assortiment de médicaments. Je farfouillai un bon moment dans mon sac avant de trouver mes carnet et crayon, et recopiai les informations figurant sur chaque flacon que je voyais : date, nom du médecin, nom du médicament, dose et instructions. Soit les prescriptions de six ordonnances au total. Étant peu versée en pharmacopée, je notai tout avec soin et remplaçai les flacons sur l'étagère.

Puis je quittai la salle de bains et repris le couloir. Ouvris la porte de la deuxième chambre, où Solana rangeait des vêtements et affaires personnelles pour les nuits où elle restait de garde. Il ne restait aucune trace des nombreux cartons sans étiquettes qui s'y entassaient

naguère. Les quelques meubles anciens avaient été époussetés, cirés et changés de place. Visiblement, elle se sentait chez elle. On avait remonté un cadre de lit en acajou joliment sculpté et l'ordonnance des draps et couvertures n'avait rien à envier à un lit de chambrée. S'y ajoutaient un fauteuil à bascule massif en noyer à marqueterie de cerisier, une armoire et une commode galbée en bois fruitier et à poignées de tiroirs en bronze ouvragé. J'ouvris trois tiroirs coup sur coup, tous remplis de vêtements de Solana. Je fus tentée d'approfondir mes recherches, mais mon ange gardien me glissa que je risquais déjà la prison et que mieux valait en rester là.

Une grande salle de bains s'intercalait entre la deuxième et la troisième chambre, mais un coup d'œil rapide depuis la porte ne révéla rien d'important. J'ouvris néanmoins l'armoire à pharmacie et la trouvai vide, hormis plusieurs articles de maquillage que je n'avais jamais vus sur Solana.

Je traversai le couloir et ouvris la porte de la troisième chambre. D'épais rideaux tirés sur les fenêtres plongeaient la pièce dans l'obscurité, pièce où il régnait une chaleur étouffante. Dans le lit d'une place accoté au mur se dessinait une forme massive. D'abord, je ne compris pas ce que j'avais sous les yeux. Des oreillers démesurés ? Des sacs à linge bourrés de vêtements ? J'étais si habituée aux accumulations de Gus que je crus à un autre exemple de sa manie de ne rien jeter. Puis j'entendis un grognement. Quelque chose bougea, et l'homme couché dans le lit changea de côté, de sorte que maintenant, il faisait face à la porte. La partie supérieure de son corps restait dans l'ombre, mais un rai de lumière naturelle coupant le lit en deux éclairait deux fentes luisantes. Ou il dormait les yeux ouverts, ou il me regardait. Il n'eut aucune réaction et rien n'indiqua qu'il avait enregistré ma présence. Pétrifiée, je ne bougeai pas et retins mon souffle.

Dans les profondeurs du sommeil, notre instinct animal prend la relève et nous alerte en cas de danger. Même une variation subtile de la température, une modification des filets d'air qui traversent la pièce, le bruit le plus inaudible ou un changement de la lumière suffisent à mobiliser nos défenses. En changeant de position, l'homme était sorti des abîmes du sommeil. Il se rapprochait de l'état conscient, remontant lentement vers l'éveil tel un plongeur vers le cercle à ciel ouvert au-dessus de sa tête. J'en aurais gémi de peur, mais n'osai émettre un son. Je battis en retraite, terriblement consciente du murmure de mon jean en denim, de la pression de ma semelle de boot sur le parquet. Je refermai la porte avec une précaution infinie, une main emprisonnant le bouton, l'autre placée sur le bord de la porte pour éviter le moindre *clic* quand il rencontrerait le chambranle et que le pêne s'enclencherait.

Mon repli sur la pointe des pieds eut tout d'une fuite éperdue. Je plaquai contre moi mon sac passé à l'épaule, consciente qu'au plus léger heurt d'une chaise de cuisine, le type pouvait se redresser à la vitesse de l'éclair en se demandant qui partageait les lieux avec lui. Je traversai la pièce, franchis la porte et m'avançai dans la véranda avec tout autant de prudence. Puis je descendis les marches l'oreille aux aguets. Plus la sécurité se rapprochait, plus je me sentais en danger.

Je traversai la plaque d'herbe de Gus. Entre son terrain et celui d'Henry s'étendait un tronçon de clôture, suivi d'une longueur de haie. En atteignant les buissons, je ramassai mes bras à la hauteur des épaules et m'insérai dans un maigre espace entre deux buissons, puis je plongeai plus ou moins dans le patio d'Henry. Je laissai sûrement une trace de branches cassées révélatrice au passage, mais ne m'arrêtai pas pour vérifier. C'est seulement quand je fus chez moi, porte verrouillée, que j'osai respirer. Bon dieu, c'était qui, ce type ?!

J'enclenchai la sécurité de la porte, me gardai d'allumer et contournai le comptoir de la cuisine pour me réfugier dans le cul-de-sac où mes évier, cuisinière et placards forment un U sans fenêtre. Je m'effondrai par terre et restai là, les genoux sous le menton, à attendre qu'on martèle la porte pour exiger une explication. Maintenant que j'étais en sécurité, mon cœur se mit à battre avec violence dans ma poitrine, cognant comme quelqu'un qui s'acharne contre une porte à coups de bélier.

Avec les yeux de l'esprit, je me repassai l'enchaînement des faits sans rien omettre. La comédie que j'avais jouée en frappant à la vitre et en faisant mine de communiquer avec quelqu'un à l'intérieur. Les marches de devant que j'avais dégringolées joyeusement avant de gravir avec le même entrain celles de derrière. Une fois dans la maison, j'avais ouvert et fermé des portes. Fait glisser des tiroirs sur leurs coulisses, inspecté deux armoires à pharmacie, dont les charnières avaient forcément grincé. Je ne m'étais pas souciée du bruit car je croyais être seule. Et pendant tout ce temps, ce fichu gorille dormait dans la chambre voisine ! Avais-je perdu la tête ?

Après trente secondes de clandestinité, je commençai à me sentir idiote. Je n'avais pas été appréhendée comme un rôdeur fébrile en flagrant délit d'effraction. Personne ne m'avait vue entrer ni sortir. Personne n'avait appelé la police pour signaler la présence d'un intrus. Bref, on ne m'avait pas repérée... jusqu'à preuve du contraire. Néanmoins l'incident servirait de leçon de choses à la soussignée. J'aurais dû la prendre au sérieux, mais une pensée m'anéantissait : j'en avais oublié les livrets bancaires de Gus.

En me rendant au travail le lendemain matin, je pris Santa Teresa Street jusqu'à Aurelia, tournai à gauche et fis un détour par le parking d'un drugstore. Jones Apothecary était un établissement à l'ancienne, où les rayons croulaient sous les vitamines, remèdes de premiers secours, compléments nutritionnels, accessoires post-ostéotomie, panacées en tous genres, produits pour la peau, les cheveux et les ongles ; et autres articles visant à soulager les petites misères humaines. On y trouvait ce qu'avait prescrit le médecin, mais pas de mobilier de jardin. On pouvait y louer des béquilles et acheter des semelles orthopédiques, mais pas faire développer une pellicule. En revanche l'officine vous offrait une prise de tension gratis et en attendant qu'on s'occupe de moi, je m'assis et fixai le manchon autour de mon bras. Après avoir dûment soufflé, pressé et relâché, le résultat s'afficha : 11,8-6,8. Je vivais encore, j'en avais la preuve.

Dès que le comptoir fut libre, je m'approchai et accrochai le regard du pharmacien, Joe Brooks, qui m'avait déjà rendu service. Il avait soixante-dix ans bien sonnés et des cheveux blancs qui dessinaient une boucle au milieu du front.

— Oui, madame ?... Oh, comment allez-vous ! Il y a un moment que je ne vous ai pas vue.

— J'ai bougé ici et là... en évitant les ennuis dans la mesure du possible, lui répondis-je. Juste là, j'ai besoin d'un renseignement et j'ai pensé que vous pourriez me dépanner. J'ai un ami qui prend plusieurs médicaments et je me fais du souci. Je trouve qu'il dort trop et, quand il est éveillé, il fait de la confusion mentale. Je me pose des questions sur les effets secondaires de ce qu'on lui a prescrit. J'ai fait la liste de ce qu'il prend, mais ce n'est pas vous qui avez rempli l'ordonnance.

— Aucune importance. La plupart des pharmaciens dispensent des conseils comme nous le faisons ici. Nous nous assurons que le patient comprend les effets du médicament, le dosage, quand et comment il doit être pris. Nous lui expliquons aussi les interactions éventuelles des aliments et d'autres médicaments et le dirigeons sur son médecin en cas de réaction anormale.

— C'est bien ce que je pensais, mais je voulais vérifier. Si je vous montre la liste, pouvez-vous me dire ce qu'ils traitent ?

— Probablement. Qui est le médecin ?

— Le D^r Medford. Vous le connaissez ?

— Oui, et c'est un type bien.

Je sortis mon carnet et l'ouvris à la bonne page. Prenant une paire de lunettes dans sa poche de veste, il les glissa au-dessus de ses oreilles, puis il suivit les lignes jusqu'au bas en émettant des remarques.

— Ce sont des produits classiques. L'indapamine est un diurétique prescrit en cas de tension trop élevée. Le Metoprolol un bêtabloquant... là encore prescrit en cas d'hypertension. Klorvess est un substitut de potassium à goût de cerise délivré uniquement sur ordonnance parce que la complémentation en potassium peut affecter le rythme cardiaque et léser le tube gastro-intestinal. La Butazolidine est un anti-inflammatoire, prescrit sans doute pour traiter l'ostéoarthrite... Il vous en a parlé ?

— Je sais qu'il se plaint d'avoir mal partout. Et il souffre d'ostéoporose, c'est indiscutable. Il est pratiquement plié en deux du fait de la diminution de la masse osseuse. (Je lisais la liste par-dessus son épaule.) Et ça, c'est quoi ?

— Le Clofibrate est utilisé pour réduire le cholestérol et le dernier, le Tagamet, traite le reflux gastro-œsophagien. Le seul point qui mériterait d'être exploré, c'est son taux de potassium. Un déficit expliquerait la confusion mentale, l'état de faiblesse et la somnolence. Quel âge a-t-il ?

— Quatre-vingt-neuf ans.

Il hocha la tête et réfléchit.

— L'âge joue un rôle, c'est indiscutable. Les vieillards n'évacuent pas les médicaments aussi vite que les gens plus jeunes et en bonne santé. Les fonctions hépatique et rénale sont aussi substantiellement diminuées. L'activité cardiaque commence à décliner après trente ans, et à quatre-vingt-dix ans elle n'est plus que de trente à quarante pour cent au maximum. Ce que vous me décrivez pourrait être une pathologie indépendante que personne n'a décelée. Il aurait tout intérêt à voir un gériatologue, s'il ne l'a déjà fait.

— Il bénéficie d'un suivi médical. Il s'est démis l'épaule en tombant il y a un mois et il vient d'aller faire un nouveau bilan. Je m'attendais à un rétablissement plus rapide, mais il n'en prend guère le chemin.

— C'est aussi une explication. Les muscles striés déclinent avec l'âge et il est très possible que la guérison de son épaule ait été entravée par la déchirure musculaire, l'ostéoporose, un diabète non diagnostiqué ou un système immunitaire déficient. Vous avez parlé à son médecin ?

— Non, et je ne crois pas que je serais plus avancée, vu la législation actuelle sur la protection de la vie privée. Son secrétariat ne reconnaîtrait pas qu'il est un de ses patients et mettrait encore moins son médecin en rapport avec une inconnue pour discuter de son traitement par téléphone ! Je ne suis même pas un membre de la

famille, je suis juste sa voisine. Je pars du principe que la personne qui assure les soins à domicile tient son médecin informé, mais rien ne me permet de le savoir.

Joe Brooks réfléchit, sopesant les possibilités.

— Si on lui a prescrit des antalgiques pour son épaule, il pourrait avoir forcé la dose. Je ne vois là aucun médicament de cette catégorie, mais il en avait peut-être en réserve. Il faut également songer à la consommation d'alcool.

— L'idée ne m'en était pas venue. À mon avis, les deux sont plausibles. Je ne l'ai jamais vu boire, mais allez savoir.

— J'ai une idée. Je me ferai un plaisir d'appeler son médecin et de lui faire part de vos inquiétudes. Je le vois en dehors du travail et je pense qu'il m'écouterà.

— Surtout pas ! Sa garde-malade habite chez lui et elle est déjà hyper susceptible. Je ne tiens pas à piétiner ses plates-bandes, sauf en cas d'absolue nécessité !

— Compris, me dit-il.

Ce jour-là, je quittai l'agence avec l'intention de me faire un déjeuner sur le pouce à la maison. Lorsque je contournai le studio et arrivai au patio de derrière, je vis Solana qui frappait comme une folle à la porte de cuisine d'Henry. Elle avait jeté un manteau sur ses épaules en guise de châle et était visiblement dans tous ses états.

Je m'arrêtai sur mon paillason.

— Vous avez des ennuis ?

— Savez-vous quand rentre M. Pitts ? J'ai frappé à n'en plus pouvoir, mais il doit être sorti.

— J'ignore où il est. Je peux vous aider ?

Je la vis partagée. J'étais probablement la dernière personne sur terre à qui elle aurait fait appel, mais ses ennuis devaient être pressants car elle agrippa les revers de son manteau d'une main et traversa le patio.

— J'ai besoin d'aide pour M. Vronsky. Je l'ai mis dans la douche et impossible de l'en ressortir. Hier, il est tombé et s'est de nouveau fait mal et il a peur de glisser sur le carrelage.

— On y arrivera à deux ?

— J'espère. S'il vous plaît...

Nous partîmes au pas de course vers la porte d'entrée qu'elle avait laissée entrouverte. Je la suivis à l'intérieur, lâchant mon sac sur le divan du séjour au passage. Elle me parlait par-dessus son épaule.

— Je ne savais pas quoi faire. Je le surveillais pendant qu'il faisait sa toilette avant de dîner. Il a eu des problèmes d'équilibre, mais j'ai cru pouvoir me débrouiller. Tenez, il est là.

Elle me précéda dans la chambre de Gus, puis dans la salle de

bains, qui sentait le savon et la vapeur. Le carrelage paraissait glissant et je compris que la manœuvre s'annonçait délicate. Gus était tassé sur un tabouret en plastique dans un coin de la douche. On avait fermé l'eau et Solana semblait avoir tenté de l'essuyer avant de partir. Il tremblait malgré le peignoir dont elle l'avait enveloppé pour l'empêcher de prendre froid. Il avait les cheveux mouillés et l'eau gouttait sur sa joue. Je ne l'avais jamais vu sans ses vêtements ; sa maigreur me fit un choc. Il n'avait que la peau sur les os et les articulations de ses épaules paraissaient énormes par rapport à ses bras. Sa hanche gauche n'était qu'hématomes et il pleurait en émettant un son plaintif qui traduisait son impuissance.

Solana se pencha sur lui.

— C'est bon, tout va bien maintenant. J'ai trouvé de l'aide. Ne vous faites pas de souci.

Elle le sécha, puis elle le saisit par le bras droit, moi par le gauche en lui offrant un appui pendant que nous le hissions debout. Il était secoué et clairement déboussolé, seulement capable d'avancer à tout petits pas. Elle se positionna devant lui et le tint par les mains, marchant à reculons pour le stabiliser pendant qu'il la suivait en trébuchant. Je gardai une main sous son coude le temps qu'il regagne sa chambre. Il était si frêle que le maintenir debout et en mouvement relevait de l'exploit.

Lorsque nous arrivâmes au lit, Solana le pressa contre elle en l'appuyant contre le matelas pour l'empêcher de tomber. Il s'accrocha à moi pendant qu'elle lui enfilait le haut de son pyjama en flanelle, un bras après l'autre. Au-dessous, la peau des cuisses pendait et les os du pelvis ressemblaient à des lames. Nous l'assîmes sur le bord du lit et elle lui glissa les pieds dans son pantalon. Nous le soulevâmes le temps qu'elle le lui remonte jusqu'à la taille. Puis elle l'assit de nouveau sur le bord du lit. Quand elle lui souleva les jambes et le fit pivoter pour l'installer sous les couvertures, il laissa échapper un cri de douleur. Elle avait une pile de vieux jetés de lit matelassés à portée de main et l'en couvrit de trois épaisseurs pour le réchauffer. Il continuait à trembler sans pouvoir se contrôler et j'entendis ses dents s'entrechoquer.

— Si je lui faisais une tasse de thé ?

Elle me fit oui de la tête et déploya tous ses efforts pour l'installer confortablement.

Je repartis dans le couloir et gagnai la cuisine. La bouilloire attendait sur la cuisinière. Je fis couler l'eau jusqu'à ce qu'elle soit chaude, remplis la bouilloire et la mis sur le feu. Je fouillai hâtivement les placards bien garnis en quête de sachets de thé. Une bouteille de vodka encore non entamée ? Non. Des céréales, des pâtes, du riz ? Non, trois fois non. Je mis la main sur la boîte de sachets

Lipton à ma troisième exploration, trouvai une tasse et une soucoupe et les posai sur le plan de travail. M'approchai de la porte, jetai un coup d'œil dehors, entendis Solana qui réconfortait doucement Gus dans la chambre à coucher. Et préférai ne pas réfléchir au risque que je prenais.

Je traversai furtivement le couloir, me glissai dans le séjour et m'approchai du bureau. Les casiers avaient leur aspect habituel. Pas de factures ni de reçus en vue. À la différence de ses relevés bancaires, porte-chéquier et des deux livrets de comptes d'épargne retenus ensemble par un élastique. J'ôtai l'élastique et jetai un regard rapide aux soldes des livrets. Le compte de quinze mille dollars semblait intact. Le second livret faisant apparaître plusieurs retraits, je le fourrai dans mon sac. J'ouvris le porte-chéquier et pris le carnet de chèques, puis je le remis en place dans le casier avec le premier livret de compte d'épargne.

Je gagnai le canapé et enfonçai les articles subtilisés au fond de mon sac. Quatre enjambées plus tard j'étais de retour dans la cuisine et versais l'eau bouillante sur un sachet Lipton. Mon cœur cognait si fort que lorsque j'emportai la tasse et la soucoupe en porcelaine jusqu'à la chambre de Gus, les deux s'entrechoquaient en un bruit de castagnettes. Avant d'entrer dans la pièce, je dus reverser dans la tasse le thé ce qui avait débordé dans la soucoupe.

Je trouvai Solana assise au bord du lit et tapotant la main de Gus. Je posai la tasse et la soucoupe sur la table de chevet. Nous lui coînçâmes des oreillers dans le dos pour le redresser.

— On va attendre que ça refroidisse et ensuite, vous boirez une bonne gorgée de thé, lui dit-elle comme à un enfant.

Les yeux de Gus cherchèrent les miens et j'y lus, je le jure, un appel au secours.

Je consultai la pendule.

— Vous ne m'aviez pas dit qu'il avait un rendez-vous de médecin plus tard dans la journée ?

— Oui, avec son spécialiste de médecine interne. M. Vronsky a tant de difficulté à se tenir debout depuis ces derniers temps que je m'inquiète.

— Il aura la force d'y aller ?

— Oh, il va récupérer. Une fois qu'il se sera réchauffé, je saurai le convaincre de s'habiller.

— À quelle heure est le rendez-vous ?

— Dans une heure. Le cabinet du médecin n'est qu'à dix minutes d'ici.

— Donc à une heure et demie ?

— À deux heures.

— J'espère que tout ira bien. Je peux attendre et vous aider à le

faire monter dans la voiture si vous voulez.

— Non, non. Je peux me débrouiller maintenant. Merci de votre aide.

— Quelle chance que j'aie été là ! Si vous n'avez plus besoin de moi, j'y vais, lui dis-je.

J'étais partagée entre l'envie de m'attarder et le besoin de m'enfuir. Un petit filet de sueur me glissait au bas du dos. Je n'attendis pas d'autres remerciements car je l'en savais à court.

Je traversai le séjour, attrapai mon sac et regagnai ma voiture. Après un regard à ma montre, je mis le contact et déboîtai. Si je jouais correctement mon jeu, j'aurais le temps de photocopier les données bancaires de Gus et de remettre en place le carnet de chèques et le livret d'épargne pendant que Solana l'accompagnait à son rendez-vous.

En arrivant à l'agence, j'ouvris la porte, lâchai mon sac sur le bureau et allumai la photocopieuse. Pendant qu'elle chauffait péniblement, je dansai d'un pied sur l'autre en pestant contre sa lenteur. Dès qu'elle me donna le feu vert, je m'attaquai aux photocopies des talons de chèques et à celles des dépôts et retraits du livret. J'étudierais les chiffres une autre fois. En attendant, si mes calculs étaient justes, j'avais le temps de retourner chez moi et d'attendre d'entrer en scène. Dès que je verrais la voiture de Solana s'éloigner avec Gus pour son rendez-vous, je me glisserais dans la maison et remettrais tout en place. Un plan qui réglerait tout. Il reposait sur un minutage impeccable, mais j'étais tout à fait en position de l'exécuter... en assumant que le gorille avait vidé les lieux.

Ma photocopieuse me paraissait d'une lenteur insupportable. Le tambour de lumière blanche allait et venait. Je soulevais le rabat, ouvrais à plat les deux pages suivantes du livret, abaissais le rabat et pressais le bouton. La photocopie sortait, encore chaude au toucher. Quand j'en eus fini, j'éteignis la machine et pris mon sac. Et là, mon regard dévia sur mon agenda. Vendredi 15 janvier : « 14 h Millard Fredrickson ». Je fis le tour du bureau pour vérifier l'annotation dans le bon sens. Merde !

Il me fallut trente secondes pour trouver le numéro de téléphone des Fredrickson. En espérant annuler, j'attrapai le combiné et composai hâtivement le numéro. Occupé. Je vérifiai l'heure : 13 h 15. Le cabinet médical, d'après Solana, se trouvait à dix minutes de la maison ; autrement dit, elle partirait vers 13 h 30 pour se donner le temps de s'arrêter et de transborder Gus dans l'immeuble. Il avancerait à une allure d'escargot, surtout à cause de sa dernière chute qui le faisait sûrement souffrir. Probable qu'elle le lâcherait à l'entrée, irait se garer, reviendrait ensuite, l'aiderait à franchir les portes coulissantes automatiques et le mettrait dans l'ascenseur. À condition

de partir tout de suite, j'avais le temps de procéder à un interrogatoire rapide et d'avoir réintégré mon studio avant son retour. S'il me manquait une précision ou une autre, rien ne m'empêchait de relancer Millard.

Les Fredrickson n'habitaient pas au diable et Millard serait sûrement ravi de me voir lui consacrer un malheureux quart d'heure et repartir aussi sec. Je saisis mon bloc avec les notes que j'avais prises lors de ma petite conversation avec sa femme. Mon niveau d'anxiété atteignait des sommets, mais je devais me concentrer sur ma tâche immédiate.

Bien entendu, sur le trajet de l'agence à la maison des Fredrickson, je récupérai tous les feux rouges. Aux croisements signalés par un stop, je jetai un coup d'œil rapide alentour pour m'assurer qu'il n'y avait aucune voiture de flics, puis je continuai en omettant le temps d'arrêt. Je tournai dans la rue des Fredrickson, me garai en face de la maison et gagnai la porte d'entrée. Je faillis me casser la figure sur la rampe en bois du fauteuil roulant qui glissait comme des algues, mais me rattrapai avant de me retrouver sur les fesses. Sûr que je m'étais esquiné le dos et que j'aurais à le payer un jour ou l'autre.

Je sonnai et m'attendis à voir apparaître Gladys comme à ma visite précédente. Au lieu de quoi ce fut M. Fredrickson qui m'ouvrit la porte dans son fauteuil roulant, une serviette en papier coincée dans son col de chemise.

— Bonjour, monsieur Fredrickson ! Je me suis permis d'arriver avec quelques minutes d'avance, mais si je vous dérange en plein déjeuner, je peux repasser dans environ une heure. Ça vous arrangerait ?

Oui, le suppliai-je en mon for intérieur, mais sans aller jusqu'à joindre les mains.

Il abaissa les yeux sur sa serviette et l'ôta d'une main déterminée.

— Non, non ! Je viens juste de finir. Autant commencer tout de suite puisque vous êtes là. (Les mains sur les roues, il recula, tourna en deux manœuvres et se propulsa jusqu'à la table basse.) Prenez un siège. Comme Gladys est à sa séance de kiné, j'ai deux heures de libres.

À l'idée de passer deux heures avec le bonhomme, je sentis la panique remonter en flèche.

— Ce ne sera pas si long. Quelques questions rapides et je vous débarrasse le plancher. Je peux m'asseoir là ?

J'empilai vivement les magazines et le courrier et les poussai sur un côté du canapé où je m'étais installée précédemment. J'entendis un aboiement étouffé venir d'une pièce au fond, mais ne vis aucune trace de l'oiseau. La chienne avait peut-être bien déjeuné aussi. Je sortis mon magnétophone en espérant qu'il était encore chargé.

— Je vais enregistrer cet entretien en suivant la même procédure qu'avec votre femme. J'espère que vous n'y voyez pas d'objection ?

J'appuyai déjà sur les touches de réglage.

— Aucune. C'est parfait. Tout ce que vous voulez.

Je débitai mon nom, le sien, les date, sujet et autres précisions à toute allure, à croire que la bande tournait deux fois plus vite qu'en temps normal.

Il croisa les mains sous son ventre.

— Autant commencer par le commencement, dit-il. Je vous connais, vous autres...

Je feuilletai mon bloc d'une main pressée.

— Comme j'ai déjà noté la plus grande partie des faits, il me manque simplement quelques précisions. Vous serez vite libéré.

— Ne vous pressez pas à cause de moi. Nous n'avons rien à cacher. On en a longuement parlé, Gladys et moi, et nous entendons bien coopérer. C'est bien le moins.

Mon regard s'arrêta sur la bobine qui tournait et je me sentis devenir complètement immobile.

— Nous vous en sommes reconnaissants, l'assurai-je.

Son « nous n'avons rien à cacher » se répercuta dans toute mon ossature. Déclenchant aussitôt le vieux dicton : « Plus il proteste de son honnêteté, plus vite nous comptons l'argenterie. » Cette protestation de bonne foi était tout aussi peu fiable que le « Pour être tout à fait honnête » en début de phrase. Autant parier que la suite se situe à cheval entre la contre-vérité caractérisée et le mensonge éhonté.

— Je vous écoute, lui dis-je sans le regarder.

Il me débita sa version de l'accident avec une profusion de détails assommante. On sentait à son ton qu'il s'était dûment exercé et son récit s'alignait si exactement sur celui de sa femme que je savais qu'ils en avaient discuté à loisir. La météo, la ceinture, Lisa Ray s'insérant brusquement dans sa file, les freins qu'on bloque avec la commande manuelle. Il était impossible que Gladys ait gardé le souvenir de tout ce qu'elle m'avait dit, mais je savais que si je l'interrogeais à nouveau, elle amenderait sa version jusqu'à en faire la copie conforme de celle de son mari. Je pris des notes en l'écoutant pour être sûre de couvrir le même terrain. Il n'y a rien de pire, lors de la transcription d'une bande, que de tomber sur une réponse inaudible.

À l'arrière de mon esprit, Gus me tracassait. Je ne voyais pas comment remettre les documents bancaires à leur juste place. On aviserait... Je hochais la tête pendant que M. Fredrickson s'éternisait. J'émettais des petits bruits compatissants et conservais un air intéressé et soucieux. Il s'échauffait à mesure qu'il parlait.

Trente-deux minutes plus tard, quand il commença à se répéter, je

l'interrompis.

— Merci. Je crois que nous avons tout couvert. Souhaitez-vous ajouter quelque chose au dossier ?

— Je crois que oui, dit-il. Juste une précision sur le lieu où nous nous rendions quand cette femme, Lisa Ray, nous est rentrée dedans. Je crois que vous avez posé la question à mon épouse et que ça lui était sorti de l'esprit.

— En effet, lui confirmai-je.

Comme il changeait légèrement de position et que sa voix se modifiait, je sus qu'il allait lâcher un énorme bobard. Je me penchai, oreilles à l'écoute, le stylo en attente sur la page.

— Au marché.

— Ah... au marché. Ma foi, c'est logique. Lequel ?

— Celui du coin au bas de la colline.

J'acquiesçai en notant.

— Et pour acheter quoi ?

— Un billet de loterie pour le tirage du samedi. J'ai le regret de dire que nous n'avons pas gagné.

— Dommage.

J'arrêtai la bande et coinçai mon stylo-bille dans la pince du bloc.

— Vous m'avez été d'une grande aide. Je vous déposerai la transcription dès que je l'aurai faite.

Je rentrai à la maison sans grand espoir. Il était 14 h 45 et Solana et Gus seraient probablement revenus de chez le médecin. Si Solana allait dans le séjour et repérait le casier vide, elle saurait à quoi s'en tenir. Je m'arrêtai devant chez moi, me garai et inspectai les voitures des deux côtés de la rue. Aucun signe de celle de Solana. Mon rythme cardiaque s'accéléra. Un sursis ? J'avais juste besoin d'entrer un instant et tout remettre dans le bureau avant de filer au plus vite.

Je rangeai mes clés de voiture dans mon sac, traversai l'herbe de Gus et suivis la petite allée jusqu'à sa porte de derrière. Le carnet de chèques et le livret d'épargne reposaient dans les profondeurs de mon sac. J'escaladai les marches de derrière la main sur les documents. La note à l'intention de la bénévoles de Meals on Wheels était restée collée à la vitre. Je jetai un coup d'œil à l'intérieur. La cuisine était plongée dans l'obscurité.

Dix à quinze secondes : il ne m'en fallait pas plus en partant du principe que le gorille n'était pas en embuscade dans le séjour. Je sortis la clé, l'insérai dans la serrure et la tournai. Impossible. Je maintins le bouton en bougeant la clé, histoire de l'amadouer. Baissai les yeux avec perplexité. Henry se serait trompé de clé ?... Pas du tout !

On avait changé les serrures.

Je gémis en mon for intérieur en redévalant les marches à toute vitesse tant je craignais de me faire prendre alors que je n'avais strictement rien fait. Je coupai par la haie qui séparait le jardin de Gus de celui d'Henry et réintégrai le studio. Verrouillai la porte et m'assis à mon bureau, un flot de panique me montant dans la gorge comme un reflux de bile. Si elle constatait l'absence des documents, Solana saurait que je les avais pris. Qui d'autre sinon ? J'étais la seule à être entrée dans la maison, hormis le gars du lit. Henry, qui y avait fait un saut deux jours avant, ferait aussi figure de suspect. La terreur me tordit le ventre comme une bombe prête à exploser, mais il n'y avait pas de solution. Je restai un moment sans bouger, le temps de reprendre mon souffle. Et maintenant, ça changeait quoi, hein ? Impossible de revenir en arrière et puisque j'avais foiré, autant voir ce que mon larcin m'avait rapporté.

Je passai les dix minutes suivantes à étudier les chiffres des comptes bancaires de Gus. Inutile d'être comptable pour comprendre de quoi il retournait. Le compte de vingt-deux mille dollars à l'origine avait diminué de moitié et ce en l'espace d'un mois. Je feuilletai les pages à rebours. À première vue, Gus, dans sa période pré-Solana, faisait des dépôts de deux à trois mille dollars à intervalles réguliers. Le carnet de chèques montrait que depuis le 4 janvier, l'argent avait été transféré d'un des comptes d'épargne à son compte courant et plusieurs chèques encaissés en liquide. Impossible de vérifier, mais il y avait fort à parier qu'on avait imité sa signature. À la dernière page du livret d'épargne, je tombai sur la fiche rose de sa voiture qui devait avoir été sortie de son dossier d'origine. À la date de ce jour, elle ne l'avait pas encore mise à son nom à elle. Je réétudiai les chiffres en hochant la tête. Il était temps de cesser de tourner en rond.

Je sortis l'annuaire et cherchai les listes des bureaux administratifs du comté. Je trouvai le numéro de Domestic / Elder Abuse Téléphoné Hotline(21) et remarquai bien malgré moi que son acronyme écrivait en toutes lettres le mot DEATH(22). La lumière venait enfin de se faire dans mon esprit : je n'avais pas à prouver que Solana était coupable d'abus sur personne âgée ou d'actes illégaux, mais c'était à elle de prouver le contraire.

La femme qui décrocha à l'Agence des trois comtés pour la Prévention de la maltraitance envers les personnes âgées écouta le bref exposé que je lui fis sur la raison de mon appel. On me transféra sur la ligne d'une assistante sociale dénommée Nancy Sullivan et je finis par avoir un entretien d'un quart d'heure avec elle, entretien durant lequel elle prit note des faits. À sa voix, elle paraissait jeune et les questions qu'elle me posa laissaient entendre qu'elle en avait la liste sous les yeux. Je lui donnai les informations appropriées : les nom, âge et domicile de Gus, les nom et signalement de Solana Rojas.

— Souffre-t-il de problèmes de santé connus ?

— Une quantité. Tout est parti d'une chute qui lui a déboîté l'épaule. En plus de la blessure elle-même, je comprends qu'il souffre d'hypertension, d'ostéoporose, probablement d'ostéoarthrite, voire de quelques problèmes digestifs.

— Des signes de démence sénile ?

— Je ne sais pas trop quoi vous dire. Solana Rojas dit en avoir observé, mais personnellement je n'en ai pas vu. Sa nièce qui habite New York l'a eu un jour au téléphone et lui a trouvé l'esprit confus. La première fois que je suis passée, il dormait, mais quand j'ai fait un saut le lendemain matin, il m'a paru très bien. Irritable, mais jouissant de toutes ses capacités mentales.

Je continuai sur ma lancée en lui donnant le maximum de détails. Je ne voyais pas comment lui parler des abus de confiance sans reconnaître que j'avais subtilisé ses documents bancaires. En revanche, je lui décrivis l'état lamentable dans lequel je l'avais trouvé un peu plus tôt ce jour-là et le compte rendu que Solana m'avait fait d'une nouvelle chute, dont je n'avais pas été personnellement témoin.

— J'ai vu les hématomes et sa maigreur m'a horrifiée. On dirait un squelette ambulante.

— Le croyez-vous directement menacé ?

— Oui et non. Si je pensais que c'était une question de vie ou de mort, j'aurais appelé la police. Par ailleurs, je suis convaincue qu'il a besoin d'aide, sinon je ne vous aurais pas au bout du fil.

— Avez-vous connaissance d'insultes ou de coups dont il aurait été l'objet ?

— Ma foi non.

— De maltraitance émotionnelle ?

— Pas en ma présence. J'habite la maison voisine et je le croisais

régulièrement. Il est âgé, nul ne prétendra le contraire, mais il se débrouillait très bien tout seul. Vu son caractère exécrationnel, personne de nous, dans le voisinage, n'était proche de lui. Puis-je vous poser une question ?

— Bien sûr.

— Comment procède-t-on, maintenant ?

— Nous allons envoyer un enquêteur d'ici un à cinq jours. Il est trop tard pour signaler quoi que ce soit avant lundi matin à la première heure ; à ce moment-là quelqu'un se chargera du dossier. Suivant les conclusions, nous nommerons une assistante sociale et prendrons toute mesure qui paraîtra nécessaire. Peut-être vous téléphonera-t-on pour plus ample information.

— Parfait. Simplement, je ne veux pas que sa garde-malade sache que c'est moi qui ai tiré la sonnette d'alarme.

— Ne vous inquiétez pas. Votre identité et toutes les données que vous nous avez transmises restent strictement confidentielles.

— Je vous remercie. Elle s'en doutera probablement, mais j'aimerais autant qu'elle n'en ait pas la confirmation.

— Nous sommes parfaitement conscients que la confidentialité doit absolument être respectée.

Entre-temps, et jusqu'au samedi matin, d'autres affaires retinrent mon attention – entre autres, localiser Melvin Downs. Je m'étais rendue à deux reprises à la résidence hôtelière sans aucun résultat et l'heure n'était plus à la plaisanterie. Je pris la rampe de sortie de Missile, tournai dans Dave Levine Street et me garai à l'angle d'une rue latérale longeant le dépôt de voitures d'occasion que j'avais vu avant. Le camion laitier reconverti en camping-car à 1 999,99 dollars semblait avoir trouvé preneur et je regrettai de ne pas m'être arrêtée pour l'examiner de plus près. Non que je sois une inconditionnelle des véhicules de loisirs, en partie parce que faire de la route ne m'amuse pas. Cela dit, le camion était adorable et je savais que j'aurais dû m'offrir cette babiole. Henry m'aurait autorisée à le garer dans le jardin de côté et si je m'étais trouvée un jour aux abois, j'aurais pu abandonner le studio et m'y installer.

Une fois à la résidence, je gravis les marches deux par deux et gagnai la porte d'entrée. Ne voyant personne dans le vestibule ni le couloir, je me transportai au bureau de Juanita Von au rez-de-chaussée, à l'arrière. Je la trouvai occupée à transférer dans un coffre les dossiers et les documents financiers de l'année écoulée des tiroirs du classeur métallique.

— Je viens d'en faire autant ! m'exclamai-je. Comment allez-vous ?

— Vannée. C'est une corvée, mais impossible de l'éviter et j'aime le sentiment de satisfaction qu'on ressent ensuite. Peut-être aurez-vous plus de chance cette fois. J'ai vu M. Downs entrer il y a un moment,

encore que je ne l'aurais pas remarqué s'il avait pris l'escalier de devant. Difficile de mettre la main dessus.

— Vous savez quoi ? Je crois vraiment avoir droit à lui parler même s'il est en haut. C'est la troisième fois que je fais le trajet et là, si je le rate, vous devrez vous en expliquer avec l'avocat chargé du dossier.

Elle étudia ma requête en prenant tout son temps pour ne pas donner l'impression de céder à l'intimidation.

— Va pour une exception. Attendez une seconde, je vous conduis.

— Je peux me débrouiller, l'assurai-je.

Au fin fond de moi, je brûlais d'en profiter pour fourrer mon nez dans ce qui ne me regardait pas. Elle ne voulut rien entendre, m'imaginant peut-être à la tête d'une petite entreprise de prostituées à la demande pour seniors dans la gêne.

Avant de quitter le bureau, elle prit le temps de se laver les mains et de fermer à clé ses tiroirs pour se prémunir contre tout risque de vol. Je la suivis vers l'avant de la résidence et réagis par des commentaires polis à la visite guidée qu'elle m'infligeait. Elle commença à gravir l'escalier en s'appuyant à la rampe. Je restai deux marches derrière et l'écoutai souffler comme un phoque quand nous parvînmes au premier.

— Le coin salon aménagé sur le palier permet aux résidents de se réunir le soir. Je fournis la télévision en couleurs et leur demande une certaine correction dans ce qu'ils regardent. Il n'est pas question qu'un spectateur impose ses choix aux autres.

Le palier était assez vaste pour accueillir deux canapés, un fauteuil tapissier à larges bras et trois sièges plus petits et à assise rembourrée. J'eus la vision d'un groupe de vieux schnocks, les pieds sur la table basse, en train d'échanger des réflexions sur des émissions de sport ou des séries policières. Nous tournâmes à droite pour entamer la deuxième volée de marches. Il nous fallut bien six minutes pour passer du premier au deuxième, mais nous arrivâmes en haut. J'espérais sincèrement qu'elle n'avait pas l'intention de rester à proximité pour surveiller mon entretien avec Downs. Elle m'accompagna jusqu'à sa chambre et m'obligea à m'écarter pour frapper elle-même à sa porte. Elle attendit poliment, les mains croisées devant elle, pour lui donner le temps de rectifier sa tenue avant d'ouvrir.

— Il a dû ressortir, m'expliqua-t-elle comme si je n'étais pas assez maligne pour parvenir à cette déduction.

— Attendez une minute ! me dit-elle en tendant l'oreille. C'est peut-être lui.

Avec une seconde de retard, j'entendis quelqu'un qui arrivait par l'escalier du fond. Un homme à cheveux blancs apparut ; il portait deux cartons de vin vides emboîtés l'un dans l'autre. Sa longue figure

s'agrémentait d'oreilles pointues de lutin. L'âge avait creusé des sillons dans son visage et deux plis épais marquaient sa bouche.

Juanita Von s'illumina.

— Vous voilà ! J'ai dit à M^{lle} Millhone que c'était peut-être vous dans l'escalier. Vous avez de la visite.

Il portait les derbys noirs et le blouson d'aviateur en cuir marron que lui prêtaient les témoignages. Je me surpris à sourire et me rendis compte que, jusque-là, je n'avais jamais été vraiment convaincue de son existence. Je lui tendis la main.

— Comment allez-vous, monsieur Downs ? Je m'appelle Kinsey Millhone. Je désespérais de vous rencontrer !

Poignée de main solide, attitude amicale mais teintée de perplexité.

— Je ne vois pas très bien de quoi il s'agit.

M^{me} Von s'agita.

— Je retourne à mes occupations et vous laissez discuter tous les deux. Aux termes du règlement de la maison, je n'autorise pas les jeunes femmes à rendre visite aux locataires dans leur chambre portes fermées. Si l'affaire doit prendre plus de dix minutes, allez vous asseoir au salon plutôt que rester debout dans le couloir.

— Merci, dis-je.

— De rien, m'assura-t-elle. Puisque je suis là, je vais jeter un coup d'œil à M. Bowie. Il est patraque.

— Parfait, lui dis-je. Je saurai retrouver la sortie.

Elle disparut dans l'escalier et je reportai mon attention sur Downs.

— Préférez-vous que nous discutions dans le salon ?

— Le conducteur de bus de ma ligne m'a dit que quelqu'un était passé poser des questions sur moi.

— Sans autres précisions ? Alors je suis désolée de vous surprendre ainsi. Je lui avais dit qu'il pouvait vous mettre au courant.

— J'ai vu un tract où il était question d'un accident de voiture, mais je n'en ai jamais eu.

Je pris quelques minutes pour lui répéter mon histoire : l'accident, le procès, les questions que nous avions à lui poser sur ce qu'il avait vu.

Il me dévisagea d'un air ahuri.

— Comment avez-vous réussi à me trouver ? Je ne connais personne ici.

— Un coup de chance. J'ai distribué des tracts dans le secteur où la collision s'est produite. Vous avez dû en voir. J'y avais inclus un signalement succinct et une femme m'a appelée pour me dire qu'elle vous avait remarqué à la station de bus en face de l'université. J'ai appelé la régie des transports et obtenu le numéro de la ligne, puis j'ai bavardé avec le conducteur de bus. C'est lui qui m'a donné votre nom et votre adresse.

— Vous avez pris toute cette peine pour un accident datant de sept mois ? Ce n'est pas vrai ! Pourquoi maintenant, après tout ce temps ?

— L'affaire n'est venue que récemment devant les tribunaux, lui expliquai-je. Ça vous ennuie ? Car ce n'est pas mon intention. Je veux juste vous poser quelques questions sur la collision pour nous permettre de nous en faire une idée et de déterminer qui était en tort. Rien de plus.

Il parut se reprendre et rétrograder.

— Je n'ai rien à dire. Ça remonte à des mois.

— Je peux vous rafraîchir la mémoire.

— Désolé, mais j'ai un truc à faire. Une autre fois peut-être ?

— Ça ne sera pas long. Juste quelques questions rapides et je vous fiche la paix. Je vous en prie...

— D'accord, lâcha-t-il au bout d'une minute. Mais je ne me rappelle pas grand-chose. Ça ne paraissait pas si dramatique, même à l'époque.

— Je comprends, dis-je. Rappelez-vous : c'était le jeudi avant le week-end du Memorial Day.

— Il me semble bien.

— Vous rentriez chez vous après le travail ?

Il hésita.

— Qu'est-ce que ça change ?

— J'essaie juste d'établir l'enchaînement des faits.

— Après le travail. C'est exact. J'attendais mon bus et, quand j'ai levé les yeux, j'ai vu une jeune femme au volant d'une voiture blanche sortir du parking de l'université et se préparer à tourner à gauche.

Il s'interrompit, comme s'il calculait ses réponses de façon à donner le moins d'information possible sans que la chose saute aux yeux.

— Et l'autre véhicule ?

— La camionnette venait de Capillo Hill.

— ... et roulait vers l'est.

Je m'efforçais de susciter une réaction sans vraiment la souffler. Inutile qu'il se contente de rebondir sur l'information que je lui livrais.

— Le conducteur signalait qu'il tournait à droite et je l'ai vu ralentir.

Il s'interrompit. Je gardai le silence, instaurant dans la conversation le vide qui incite habituellement l'interlocuteur à continuer. Je l'observai avec avidité en le sommant intérieurement de continuer.

— Avant que la fille de la première voiture ait fini de tourner, le type au volant de la camionnette a accéléré et lui est rentré dedans.

Mon cœur bondit.

— Il a accéléré ?

— Oui.

— Délibérément ?

— Je dirais que oui.

— Pourquoi faire une chose pareille ? C'est hallucinant, non ?

— Je n'ai pas eu le temps de me poser de questions. Je suis tout de suite allé voir si je pouvais être utile. La fille ne paraissait pas trop touchée, mais le passager, une femme d'un certain âge, avait de gros problèmes. On le voyait rien qu'à la regarder. J'ai fait de mon mieux, mais ce n'était pas grand-chose.

— La jeune femme, M^{lle} Ray, aurait voulu vous remercier pour votre gentillesse, mais, d'après elle, vous aviez disparu.

— Je ne pouvais rien faire de plus. Quelqu'un a dû appeler le 911. Comme j'entendais les sirènes, je savais que les secours arrivaient. Je suis reparti à l'arrêt du bus et quand il a été là, je suis monté. C'est tout ce que je sais.

— Je ne saurais vous remercier assez de votre coopération. C'est exactement ce qu'il nous fallait. L'avocat de la défense voudra sûrement prendre votre déposition...

Il me regarda comme si je l'avais giflé.

— Vous n'avez jamais parlé de déposition !

— Ah, bon ? Je croyais. C'est un détail. M^e Effinger a besoin de ces précisions pour le dossier... il vous reposera les mêmes questions... mais inutile de vous inquiéter pour l'instant. Vous aurez tous les délais voulus et je suis sûre qu'il s'arrangera pour ne pas empiéter sur vos heures de travail.

— Je n'ai jamais dit que je témoignerais sur quoi que ce soit.

— Rien ne prouve que vous aurez à le faire. Les poursuites peuvent être abandonnées ou réglées à l'amiable et on vous laissera tranquille.

— J'ai répondu à vos questions. Ça ne suffit pas ?

— Écoutez, je sais que c'est agaçant. Personne n'aime se trouver pris dans ce genre de choses. Je peux lui demander de vous appeler.

— Je n'ai pas le téléphone. Et M^{me} Von n'est pas l'idéal pour transmettre les messages.

— Si je vous donnais son numéro ? Vous pourriez le contacter. Comme ça, vous choisiriez le moment qui vous convient.

Je sortis mon carnet et notai à son intention les nom et numéro de téléphone de Lowell Effinger.

— Je suis désolée pour ce malentendu. J'aurais dû m'expliquer clairement. Comme je vous l'ai dit, il est fort possible que l'affaire se règle toute seule. Même si vous témoignez, M^e Effinger veillera à vous simplifier la tâche. Je vous en fais la promesse.

Quand je déchirai la page et la lui tendis, j'aperçus sa main droite. Un tatouage grossier lui marquait la peau entre le pouce et l'index. La surface était comme entourée d'une trace de rouge à lèvres qui avait pâli avec le temps. Deux points noirs étaient visibles de part et d'autre

de l'articulation. Je pensai aussitôt *prison*, ce qui aurait expliqué son attitude. S'il avait eu des problèmes avec la justice en d'autres temps, ses réticences se comprenaient.

Il fourra la main dans sa poche.

Je regardai ailleurs en feignant de m'intéresser au décor.

— Intéressante, cette maison. Vous habitez là depuis longtemps ?

Il eut un geste de dénégation.

— J'ai pas le temps de bavarder.

— Pas de problème. Merci encore.

Dès que je fus assise à mon bureau, je passai un coup de fil au cabinet de Lowell Effinger, qui était fermé pour le week-end. Le répondeur s'enclencha et je laissai un message à Geneva Burt en lui donnant le nom et l'adresse de Melvin Downs.

— N'attendez pas. Le gars paraît nerveux. S'il ne vous a pas appelés à la première heure lundi, contactez sa logeuse, M^{me} Von. C'est une vieille excentrique qui ne se laisse pas marcher sur les pieds et elle le rappellera à l'ordre.

Et je donnai le numéro direct du bureau de Juanita Von.

Ayant contacté le bureau du comté chargé de la maltraitance envers les personnes âgées, je pensais avoir l'âme en paix. J'avais passé le relais et l'enquête sur Solana Rojas ne dépendait plus de moi. Pourtant, je ne tenais pas à tomber sur elle. Je m'étais employée à me la mettre à dos dans l'espoir de voir Gus, mais si je coupais tout contact et que l'enquêtrice se manifeste en posant des questions lourdes de sous-entendus, elle en conclurait forcément, et avec raison, que c'était moi qui avais tiré la sonnette d'alarme. Je ne voyais pas comment afficher même un semblant d'innocence. En mon for intérieur, je savais que la sécurité de Gus primait sur le courroux de Solana, n'empêche que je m'inquiétais. Menteuse impénitente que je suis, je craignais maintenant qu'elle m'accuse de dire la vérité !

Ainsi fonctionne le système. Un honnête citoyen constate une conduite répréhensible et attire l'attention des instances *ad hoc*. Au lieu d'être félicité, il devient suspect. J'avais fait ce que j'estimais être mon devoir et voilà que je lui faisais la tête et l'évitais. Je passais mon temps à me traiter d'idiote, mais j'avais peur pour Gus et craignais qu'elle lui fasse payer mon initiative. Solana n'était pas un être humain normal. Elle n'épargnait rien ni personne et dès qu'elle comprendrait ce que j'avais fait, elle allait s'accrocher à moi comme une teigne et m'enquiquiner. Et ça n'arrangeait rien qu'elle habite à côté. Je m'en ouvris à Henry. Nous étions tous les deux assis dans sa cuisine à l'heure du cocktail, lui devant son Black Jack sur glaçons, moi mon chardonnay.

— Tu n'as rien qui t'oblige à te déplacer ? me demanda-t-il.

— J'aimerais bien, crois-moi ! En fait, si je bougeais, les soupçons tomberaient sur toi.

Il écarta mes craintes d'un geste.

— Je peux gérer Solana. Toi aussi, d'ailleurs, si le problème se présente. Tu as pris la bonne initiative.

— C'est ce que je ne cesse de me répéter, mais j'ai aussi une toute petite transgression à avouer.

— Allons bon !

— Oh, une bagatelle. Le jour où j'ai aidé Solana avec Gus, j'en ai profité pour piquer le carnet de son porte-chéquier et un de ses livrets d'épargne.

— « Piquer » comme dans... voler ?

— Oui, pour parler net. D'où mon appel au comté. J'avais enfin la

preuve qu'elle vidait ses comptes. Seulement, maintenant qu'elle a fait changer les serrures, je ne peux pas les remettre à leur place.

— Bigre...

— Comme tu dis. Que faire ? Si je me cramponne aux documents, pas question de les garder chez moi. Imagine qu'elle comprenne, appelle les flics et me colle un mandat de perquisition...

— Mets-les dans ton coffre ?

— Je n'en risque pas moins de me faire prendre en leur possession. En même temps, je ne peux pas les détruire, car si Solana est poursuivie, ce sera un élément à charge. Et si c'est moi qu'on inculpe, la preuve se retournera contre moi.

Henry hocha la tête en signe de désaccord.

— Je ne pense pas, et ce, pour trois raisons. Un, les documents ne peuvent pas être retenus parce qu'ils sont un « fruit empoisonné ». C'est ainsi qu'on qualifie une preuve obtenue par des voies illégales, non ?

— Félicitations.

— Deux, la banque détient les mêmes et, si l'affaire se corse, le bureau du District Attorney peut les requérir.

— Trois... ? Je meurs d'impatience.

— Tu les mets dans une enveloppe hermétiquement fermée et tu me les envoies.

— Pas question de te mettre en danger. Je trouverai bien une solution. Sans blaguer, j'en serais prête à m'amender ! Oh, et puis attends, ce n'est pas tout ! La première fois que je suis entrée...

— Tu es entrée deux fois ?!!!

— La deuxième à son invite, je te le rappelle. Quand Gus était coincé dans sa douche. La première fois donc, j'ai utilisé sa clé à lui et j'ai relevé les noms de tous les médicaments qu'on lui avait prescrits. Je me demandais si leur association n'était pas responsable de sa confusion mentale et de sa somnolence. Le pharmacien à qui j'ai posé la question a pensé à un analgésique ou à un abus d'alcool, or je n'en ai pas vu. J'en viens au fait. Pendant que j'explorais tranquillement la maison en croyant que Gus et Solana étaient sortis, j'ai ouvert la porte de la troisième chambre et j'ai vu une espèce de gorille de cent trente kilos dans le lit ! Tu peux me dire qui c'est ?

— Peut-être le garçon qu'elle a engagé ? Elle m'en a parlé quand je suis passé. Il vient une fois par jour, il aide Gus à aller aux toilettes, ce genre de choses.

— Mais pourquoi dormir sur son lieu de travail ?

— Il sera resté pour qu'elle ait un jour de congé.

— Ça m'étonnerait. Elle était sortie avec Gus pour faire une course. D'ailleurs, à y repenser, pourquoi le type n'était-il pas là pour l'aider à sortir Gus de la douche ?

— Peut-être qu'il était déjà reparti. Comme elle m'a dit qu'il était payé à l'heure, c'était probablement un simple dépannage.

— Si jamais tu l'aperçois, tu me le signales. Melanie ne m'a jamais dit que Solana avait engagé un homme à tout faire.

Je rentrai chez moi à 19 heures avec une légère cuite. Effet béni de mon anxiété, j'avais perdu l'appétit. Mais en manque de nourritures solides, voilà que je sombrais dans l'alcool... Sur mon bureau, le répondeur clignotait. Je traversai la pièce et appuyai sur PLAY.

— Salut, Kinsey, Richard Compton à l'appareil. Tu peux me rappeler ?

Quoi encore ? Je l'avais dépanné à deux reprises la semaine précédente. Il avait d'autres propositions ? J'étais prête à tout pour m'éloigner du voisinage. Je le rappelai au numéro qu'il m'avait laissé et déclinai mon identité quand il décrocha.

— Merci de me rappeler. Écoute, je suis navré de te déranger un samedi soir, mais j'ai besoin d'un service.

— Pas de problème.

— J'ai un vol pour San Francisco demain matin à six heures. Je me suis dit qu'il valait mieux te coincer maintenant au lieu de t'appeler de l'aéroport.

— Bien vu. Alors... ce service ?

— J'ai eu un message du type de l'appartement au-dessus de celui des Guffey. D'après lui, ils sont sur le point de lever le camp.

— Donc l'occupation illégale des lieux a résolu le problème ?

— On dirait.

— C'est une bénédiction !

— Et de poids ! Sauf que je reste parti jusqu'à vendredi et que je ne peux pas procéder à l'état des lieux et récupérer les clés.

— N'importe comment tu changes les serrures, alors...

— Oui, mais je leur ai demandé vingt dollars de dépôt pour les clés, plus cent pour le nettoyage. Si personne ne se pointe, ils vont jurer qu'ils ont laissé les lieux nickel et les clés bien en vue. Puis réclamer la restitution totale des dépôts. Tu sais, ce n'est pas à la minute près. Tu as jusqu'à lundi midi.

— Je peux y aller demain si tu veux.

— Inutile de te déranger. Je les appelle pour leur dire que tu passes lundi. Tu peux me donner une heure ?

— Treize heures quinze ? Comme ça, j'aurai fini avant ma pause déjeuner.

— Parfait. Je les préviens. En cas de besoin, tu peux me joindre au Hyatt d'Union Square.

Il me donna le numéro de téléphone de l'hôtel et j'en pris bonne note.

— Écoute, Richard. Je suis ravie de te rendre service, mais je ne connais rien à l'immobilier. Tu devrais faire appel à un professionnel pour ce genre de boulot.

— Comme tu dis, mon petit, mais tu me coûtes beaucoup moins cher. Une société de gérance me prendrait dix pour cent de commission.

Le temps que je réagisse, il avait raccroché.

Le lundi, en quittant mon studio, je me surpris à inspecter la rue et la maison de Gus en priant le ciel de ne pas croiser Solana. Je ne me faisais pas confiance pour avoir une conversation courtoise avec elle. Je mis le contact et déboîtai rapidement, sans pouvoir m'empêcher de tordre le cou pour voir si elle donnait signe de vie. Il me sembla qu'on avait bougé derrière la fenêtre. Probablement une nouvelle bouffée de paranoïa active.

En arrivant à l'agence, je ramassai le courrier du samedi qu'on avait glissé par la fente et qui s'étalait comme une grande flaque sur le tapis de ma réception. Le répondeur papillotait gaiement. Je triai les prospectus et les jetai à la corbeille tout en appuyant sur PLAY. C'était un message de Geneva Burt, du bureau de Lowell Effinger. Elle paraissait débordée, mais comme un lundi, j'imagine. Je fis le numéro du cabinet juridique en ouvrant les factures, le combiné coince entre mon oreille droite et mon épaule dans la posture contrainte qui vous laisse les mains libres. Geneva décrocha.

— De quoi s'agit-il ? lui demandai-je après avoir décliné mon identité.

— Oh, salut Kinsey. Merci de me rappeler. J'ai un mal fou à joindre M. Downs.

— Attends, c'est lui qui doit t'appeler ! Je lui ai donné ton numéro séance tenante. Il n'a pas le téléphone et sa logeuse lui transmet les messages. Ça m'a paru nettement plus simple qu'il prenne l'initiative.

— Je comprends et j'ai transmis ta remarque sur sa nervosité. M^e Effinger est impatient de prendre sa déposition et m'a demandé d'appeler moi-même pour qu'on en finisse. J'ai essayé trois fois ce matin, impossible de trouver quelqu'un qui décroche. Je suis désolée de t'imposer ça, mais il me harcèle et, du coup, je suis obligée de t'embêter.

— Laisse-moi réfléchir. Je ne crois pas qu'il travaille le lundi, avec un peu de chance je peux le coincer chez lui. Vous avez fixé la date et l'heure ? Je veillerai à ce qu'il en prenne bonne note.

— Pas encore. Nous attendons de savoir ce qui lui convient.

— Super. Je te rappelle dès que je lui aurai parlé. S'il fait de l'obstruction, je le fourre dans ma voiture et je vous le dépose moi-même.

— Merci !

Je montai dans la Mustang et repris Santa Teresa Street ; huit rues et deux virages à gauche plus loin, je débouchai dans Dave Levine Street. La résidence se profila à l'horizon et pour une fois je trouvai une place correcte juste devant. Je me garai contre le trottoir et grimpai deux à deux les marches de la véranda. Puis je poussai la porte et allai droit au bureau de M^{me} Von à l'arrière. Sur le comptoir trônait une antique sonnette à bouton que j'actionnai d'une main pressée.

Une jeune femme sortit de la salle à manger, un plumeau à la main. Pas encore la trentaine, les cheveux tirés à mort et retenus par des peignes bleus en plastique. Elle était en T-shirt et jean, un chiffon à poussière passé dans sa boucle de ceinture comme un torchon de sous-chef de cuisine.

— Puis-je vous renseigner ?

— Je cherche M^{me} Von.

— Elle est partie faire des courses.

Derrière elle, le téléphone du bureau se mit à sonner. Et sonner encore. Et sonner toujours. Elle lui fila un regard en biais sans se soucier de la solution évidente : décrocher.

— Puis-je vous rendre service ?

La sonnerie cessa.

— Peut-être, lui dis-je. M. Downs est-il là ?

— Non.

— Il ne l'est jamais. Vous savez quand il rentre ?

— Il est parti. Je dois faire sa chambre, mais je n'ai pas encore attaqué. M^{me} Von a fait passer une annonce dans le journal comme quoi elle avait une chambre à louer.

— Vous plaisantez ! Je lui ai parlé samedi, il m'aurait prévenue ! Quand a-t-il donné son congé ?

— Justement, il ne l'a pas donné. Il a fait sa valise et il est parti. Je ne sais pas ce que vous lui avez dit, mais vous lui avez fichu la trouille ! ajouta-t-elle en riant.

Je restai pétrifiée. Qu'allais-je bien pouvoir dire à Lowell Effinger ? La déposition de Melvin Downs avait une importance capitale pour son dossier et le type s'était fait la belle.

— Puis-je voir sa chambre ?

— M^{me} Von n'apprécierait pas.

— Dix minutes. Je vous en prie. C'est tout ce que je demande. Elle n'a pas besoin de le savoir.

Elle réfléchit et parut hausser les épaules.

— Les portes ne sont pas verrouillées, vous pouvez faire un tour si vous voulez. Mais il n'y a pas grand-chose à voir. J'ai tout de suite jeté un coup d'œil ce matin pour voir s'il avait laissé tout en l'air. Mais, à

première vue, c'est impeccable.

— Merci.

— Ne le lui dites pas, surtout. Je repars nettoyer la cuisine. Je ne sais rien de rien si elle vous coince.

Cette fois je pris l'escalier de service de peur de me heurter à M^{me} Von si j'utilisais l'escalier principal.

Le téléphone se remit à sonner en bas. La femme de ménage aurait reçu la consigne de ne pas répondre ? Le syndicat des techniciennes de surface n° 409 lui interdisait peut-être d'assumer des tâches qui n'étaient pas spécifiées par contrat.

Arrivée au second, par pure précaution je frappai à la porte de Melvin Downs et attendis un instant. Comme personne ne répondait, j'inspectai le couloir dans les deux sens et ouvris la porte.

Je m'avançai dans sa chambre avec le sentiment exacerbé de danger que j'éprouve toujours quand je me trouve là où je ne devrais pas être, ce qui semblait être la norme ces temps-ci. Je fermai les yeux et respirai un grand coup. La pièce sentait l'après-rasage. Je rouvris les yeux et procédai à une inspection d'ensemble. Ses dimensions me surprirent, dans les cinq mètres sur six. Le placard-penderie accueillait une large commode, deux tringles pour suspendre les vêtements et un casier de rangement pour chaussures fixé à l'intérieur de la porte. Au-dessus des tringles, une série d'étagères montait jusqu'au plafond.

La salle de bains attenante, un carré d'un peu moins de quatre mètres de côté, comportait une baignoire ancienne en fonte à pieds griffus et un lavabo à larges rebords surmonté d'une petite étagère en verre. Les toilettes avaient un siège en bois et une chasse d'eau fixée au mur et qu'on actionnait en tirant sur une chaîne. Un linoléum « faux bois » imitant les motifs d'un parquet couvrait les sols.

La pièce principale regroupait une deuxième commode, un lit double à tête de lit en métal peint en blanc et deux tables de nuit dépareillées. L'unique lampe de table se caractérisait par un style fonctionnel : deux ampoules de soixante-quinze watts, une chaînette chromée, un abat-jour uni et jaunissant marqué de traces de brûlé. Quand je tirai la chaînette, une seule ampoule s'alluma. Le lit était nu et le matelas replié sur lui-même révélait le sommier. Melvin avait plié et empilé avec soin le linge destiné à la buanderie : draps, taies d'oreiller, alèse, jeté de lit et serviettes de toilette.

Une table en bois peint et deux chaises encore brutes s'appuyaient contre le mur du fond, au-dessous d'une bande de fenêtres. Un plan de travail surmonté de quelques placards formait un coin cuisine. Je m'approchai et inspectai les étagères. Plusieurs assiettes, six verres, deux boîtes de céréales et un assortiment de biscuits salés. Telle que je la connaissais maintenant, M^{me} Von aurait strictement interdit toute plaque chauffante ou autre équipement permettant de faire la cuisine.

Sans perdre une minute, je procédai à la fouille, même si je voyais mal où on aurait pu cacher quelque chose. J'ouvris l'un après l'autre tous les tiroirs, regardai dedans et derrière, glissai la main dessous avant de les refermer et de passer au suivant. Rien dans la corbeille. Rien sous la commode. J'apportai une des chaises de cuisine dans la penderie pour monter dessus et vérifier le fond des étagères. Tirai la chaînette de l'unique ampoule nue. Cette dernière dispensait une lumière sinistre. Juste au moment où je croyais avoir fait chou blanc, j'aperçus quelque chose dans un coin contre le mur. Je me mis sur la pointe des pieds, tête baissée, bras tendu au maximum, et tâtai à l'aveuglette l'étagère poussiéreuse. Ma main se referma sur la chose que je ramenai à la lumière. Un jouet en bois. Deux barres de bois parallèles qu'on presse pour faire faire un saut périlleux à un petit clown, en bois lui aussi. Je regardai le petit acrobate effectuer deux galipettes, puis je descendis de la chaise. Je remis celle-ci en place, rangeai le jouet dans mon sac et gagnai la salle de bains.

Elle n'avait pas encore été passée à grande eau, mais ne m'éclaira pas davantage. Je remarquai pourtant un morceau du carton de bouteilles plié en deux et coincé derrière le lavabo. Melvin Downs transportait deux cartons vides emboîtés l'un dans l'autre quand nous avions fait connaissance. En clair, il préparait déjà ses bagages. Intéressant. Quelque chose avait déclenché un départ précipité et j'espérai que ce n'était pas moi.

Je sortis de la chambre et refermai la porte derrière moi. Comme je prenais la direction de l'escalier, j'entendis le bruit assourdi d'une radio dans la chambre d'en face. J'hésitai, puis je frappai. Qu'avais-je à perdre ?

L'homme qui m'ouvrit avait perdu une incisive supérieure et arborait une barbe de deux jours aux poils drus.

— Pardonnez-moi de vous déranger, mais je me demandais ce qui était arrivé à Melvin Downs ?

— J'en sais rien et je veux pas le savoir. Je l'aimais pas, lui non plus. Bon débarras !

— Y a-t-il quelqu'un d'autre qui puisse me renseigner ?

— Lui et le type de la 5 regardaient la télé ensemble. Premier étage.

— Il est là ?

La porte se referma.

— Merci !

Je regagnai ma voiture, montai et restai une minute les mains sur le volant, à étudier mes options. Je consultai ma montre. Presque onze heures. Pour le moment, je ne pouvais rien faire. Il était temps d'affronter les Guffey. Je mis donc le contact et pris la direction de Colgate. Si je ne me secouais pas, j'allais être en retard.

24

SOLANA

Ce dimanche matin-là, elle se trouvait dans la cuisine et pilait une poignée de comprimés dans un mortier. Le médicament qu'elle réduisait en poudre était un nouveau somnifère vendu sans ordonnance qu'elle avait acheté la veille. Elle aimait se livrer à des expériences. Comme le vieux avait eu sa dose de calmant, elle en profita pour passer un coup de fil à l'Autre, avec qui elle n'avait pas parlé depuis avant Noël. Avec la pression des congés et les soins à administrer au vieux, elle n'avait pas eu le temps de beaucoup penser à elle. Là, elle se sentait en sécurité. Elle ne voyait pas comment son passé aurait pu la rattraper, mais autant garder le doigt sur le pouls de l'Autre, tant qu'à faire.

— Tu ne devineras jamais ce qui m'est arrivé ! s'exclama l'Autre après les banalités de rigueur. J'étais dans le quartier de Sunrise House(23) et je me suis arrêtée, histoire de dire bonjour aux vieilles copines. Il y a une nouvelle administratrice et elle m'a demandé si je me plaisais dans mon nouvel emploi. Quand je lui ai dit que je suivais des cours à plein temps, elle m'a expédié un de ces regards... Je ne peux même pas te le décrire ! Je lui ai demandé ce qui clochait, et elle m'a répondu que quelqu'un était passé faire une vérification d'antécédents pour un emploi d'infirmière à domicile.

Elle ferma les yeux, essayant de déterminer de quoi il retournait.

— Elle a sûrement fait erreur. Elle t'aura confondue avec quelqu'un d'autre ?

— Ça été ma première réaction, mais comme je restais plantée là comme une idiote, elle a sorti le dossier et m'a indiqué la note qu'elle y avait insérée à l'époque. Elle m'a même montré la carte de visite professionnelle de la femme !

Elle enregistra l'information avec un curieux sentiment de détachement.

— La femme ?

— Le nom ne me disait rien et juste là, il ne me revient pas, mais l'idée qu'on pose des questions personnelles sur moi me hérisse.

— Je te laisse. On sonne à la porte. Je te rappelle plus tard.

Elle raccrocha. Elle se sentait envahie comme par une bouffée de chaleur. Ce qui l'alarmait, c'est que la jeune femme d'à côté fourrait son nez dans des affaires qui ne la regardaient pas. Cette révélation l'inquiétait, et pas qu'un peu, mais elle s'en soucierait un autre jour.

Elle avait d'autres points à régler. Rendez-vous avait été pris avec la galerie d'art, où elle comptait déposer les tableaux qu'elle avait découverts en prenant son poste. Elle ne connaissait rien à l'art, mais les cadres étaient beaux et elle espérait pouvoir en tirer une somme coquette. Elle avait consulté les pages jaunes et retenu cinq ou six galeries dans les quartiers huppés de la ville. Dès que Tiny l'aurait aidée à charger les tableaux dans le coffre de la voiture, elle filerait en lui laissant le soin de baby-sitter M. Vronsky en son absence.

Elle quitta l'autoroute et s'engagea dans l'Old Coast Road qui traverse le Lower Village. Cette partie de Montebello ne ressemble ni de près ni de loin à un village. C'est là que se concentrent les commerces de luxe : stylistes, boutiques de décoration d'intérieur, bureaux d'architecture, agences d'immobilier exposant en vitrine des photographies en couleurs de résidences dont les prix vont de dix à quinze millions de dollars. Elle repéra la galerie au milieu d'une succession de magasins. Les places étaient chères et elle dut faire deux fois le tour du pâté de maisons avant d'en trouver une. Elle ouvrit le coffre de la décapotable et sortit deux des six tableaux qu'elle avait apportés. Les deux avec des cadres sculptés et décorés à la vraie feuille d'or, elle en aurait mis sa main au feu.

La galerie, étroite et toute en longueur, se signalait par son dépouillement : pas de tapis, pas de meubles, sauf une table ancienne de prix flanquée de deux chaises. L'éclairage étudié mettait en valeur une trentaine de peintures accrochées aux murs. Certaines pas plus extraordinaires que celles qu'elle apportait.

La femme assise au bureau leva la tête et lui adressa un sourire sympathique.

— Vous devez être madame Tasinato ? Je me présente, Carys Mumford. Comment allez-vous par cette belle journée ?

— Bien, répondit-elle. J'ai rendez-vous avec le directeur pour parler de quelques tableaux que je veux vendre.

— C'est moi-même. Vous ne voulez pas vous asseoir ?

Elle se sentit légèrement embarrassée par son impair, mais comment deviner qu'une personne si jeune et si séduisante possédait une galerie aussi luxueuse ? Elle s'attendait à un homme, un vieux snob facile à manipuler. Elle posa gauchement les tableaux par terre en se demandant comment procéder.

M^{lle} Mumford se leva et contourna la table.

— Vous permettez que je regarde ?

— Je vous en prie.

La jeune femme porta son choix sur le plus grand tableau et l'emporta à l'autre bout de la pièce. L'adossa au mur, puis partit chercher le deuxième et le plaça à côté. Solana la vit changer

d'expression. Incapable d'interpréter sa réaction, l'inquiétude la prit. Les tableaux lui paraissaient acceptables, mais la propriétaire de la galerie les jugeait peut-être médiocres.

— Comment sont-ils venus en votre possession ?

— Ils ne m'appartiennent pas. Je travaille pour une personne qui souhaite les vendre car elle a besoin de liquidités. Sa femme les a achetés il y a des années, mais maintenant qu'elle est morte, il n'en a pas trop l'usage. Ils sont entreposés dans une chambre d'amis qu'ils encombrant.

— Connaissez-vous ces peintres ? demanda Carys Mumford.

— Pas du tout. Les paysages ne me disent pas trop... des montagnes et des coquelicots orange ou je ne sais quoi. Vous pensez sûrement que les peintures sont inférieures à celles que vous proposez, mais les cadres ont beaucoup de valeur, ajouta-t-elle en veillant à ne pas paraître dans le besoin ni s'excuser.

Carys Mumford la dévisagea d'un air étonné.

— Vous ne vendez que les cadres ? Je croyais que vous parliez des peintures.

— Je ne verrais pas d'objection à les écouler aussi. Il y a un problème ?

— Pas du tout ! Celle-ci est un John Gamble, un artiste de plein-air du début du siècle. Sa production est extrêmement recherchée. Il y a une éternité que je n'avais pas vu un tableau de ce format. L'autre est de William Wendt, un autre artiste de plein-air très célèbre. Si vous n'êtes pas trop pressée, j'ai deux ou trois clients qui seraient certainement intéressés. Il me faut juste les joindre.

— Ça prendra longtemps ?

— Huit à dix jours. Ce sont des gens qui voyagent la plus grande partie de l'année et on a parfois du mal à mettre la main sur eux. En même temps, ils se fient à mon jugement. Si je leur garantis que ces toiles sont authentiques, ils me croiront.

— Je ne sais pas si je dois vous les laisser. Je n'en ai pas l'autorisation formelle, dit-elle.

— À vous de juger, mais un acquéreur intéressé peut souhaiter examiner la peinture, voire l'emporter chez lui pendant quelques jours avant de se décider.

Et puis quoi encore ! La galeriste refilerait les tableaux à quelqu'un de mèche avec elle et alors, autant leur dire adieu...

— Votre Gamble... il ferait dans les combien d'après vous ?

Ses paumes devinrent moites. Elle n'aimait pas négocier sans se sentir sur un terrain solide.

— Ma foi, j'ai écoulé une peinture analogue il y a deux mois à cent vingt-cinq mille. Un autre client, un couple, m'a acheté un Gamble il y a cinq ou six ans pour trente-cinq mille. Aujourd'hui, il atteindrait les

cent cinquante.

— Cent cinquante mille dollars, répéta-t-elle.

Sûre que ses oreilles lui jouaient un tour.

— Permettez-moi de vous poser une question, poursuivit la galeriste. Y a-t-il une raison qui vous retient de me les confier ?

— Ce n'est pas moi. C'est ce monsieur pour qui je travaille. Je pourrais le convaincre de s'en défaire pour une semaine, mais pas plus. Il me faut un reçu. Deux reçus.

— Je me ferais un plaisir de vous satisfaire. Bien entendu, j'ai besoin de voir les factures d'origine ou une preuve que les tableaux sont bien en la possession de ce monsieur. C'est une formalité, mais dans des transactions de cette importance, la provenance constitue un élément décisif.

Elle fit signe que non, un non catégorique, inventant une histoire au pied levé.

— Impossible. Sa femme les a achetés il y a des années. Ensuite il y a eu un incendie et tous ses papiers ont brûlé. D'ailleurs, ça change quoi après tout ce temps ? Ce qui compte, c'est leur valeur actuelle. C'est un Gamble authentique. Un grand format. Vous l'avez dit vous-même.

— Alors une estimation de l'assurance ? Il a sûrement ajouté un avenant à son contrat pour se mettre à l'abri en cas de perte.

— Ça, je l'ignore, mais je peux lui demander.

Elle voyait la jeune femme tourner et retourner le problème dans sa tête... Cette histoire de provenance était juste un prétexte pour baisser le prix. Ou alors elle pensait que le tableau avait été volé, ce qui ne pouvait être plus éloigné de la vérité. La galeriste voulait les tableaux. Il suffisait de la regarder : on aurait dit un patient au régime en contemplation devant un plateau de beignets en vitrine !

— Laissez-moi réfléchir, dit enfin la galeriste. Nous finirons bien par trouver un moyen. Donnez-moi le numéro où on peut vous joindre et je vous rappelle demain matin.

Elle quitta la galerie avec les deux reçus en main. Le tableau le plus petit, le William Wendt, était estimé à soixante-quinze mille. Les quatre autres tableaux du coffre, elle les garderait tant qu'elle ne serait pas sûre de ne pas s'être fait estamper. Si elle pouvait en tirer une somme pareille, ça valait la peine d'attendre une semaine.

Une fois rentrée, elle se prit à méditer sur le problème de Kinsey Millhone, qui semblait résolue à se mêler de ce qui ne la regardait pas. Elle se rappelait avec précision la première fois où elle avait frappé à la porte de M. Vronsky. Elle avait détesté la fille rien qu'à la voir l'observer derrière la vitre comme une tarentule dans une vitrine du Musée d'histoire naturelle ! Elle y emmenait souvent Tiny quand il

était enfant. Tous les insectes, les araignées répugnantes, les bestioles velues qui se cachaient dans les recoins et sous les feuilles, le fascinaient. Certains avaient des cornes et des pinces, des carapaces noires et dures. Ces infectes créatures se camouflaient avec tant d'astuce qu'on avait parfois du mal à les repérer dans les feuilles. Les plus ignobles étaient les tarentules. La cage vitrée semblait vide, elle se demandait si la bestiole s'était enfuie, se penchait vers la vitre, scrutant la cage avec une impression de malaise, et découvrait brusquement la chose juste à portée de main. Exactement comme cette fille.

Elle avait ouvert et aussitôt flairé son odeur, comme celle d'un animal, un parfum féminin et fleuri qui ne lui allait pas du tout. Mince, la trentaine, des muscles qu'on devinait d'acier. Lors de cette première rencontre, elle portait un T-shirt noir à col roulé, une veste matelassée, un jean, des tennis et une besace informe jetée négligemment sur l'épaule. Elle avait des cheveux foncés, raides et coupés n'importe comment, à croire qu'elle avait fait le travail elle-même. Après, elle était revenue souvent, toujours avec les mêmes compliments qui sonnaient faux et des questions maladroitement sur le vieux. À deux reprises, elle l'avait vue courir au petit matin dans State Street. Elle en avait déduit que la jeune femme faisait son jogging en semaine avant le lever du soleil. Pour mieux l'espionner ? Elle l'avait surprise à inspecter la benne quand elle passait dans la rue. Ce qu'elle faisait et ce qu'elle y mettait ne la regardait pas.

Elle s'était obligée à rester calme et polie quand elle avait eu affaire à elle, mais sans jamais la quitter des yeux. La jeune femme avait des sourcils en aile d'hirondelle, des yeux frangés de cils noirs. Des yeux inquiétants : verts avec des points d'or et un cerne plus clair autour de l'iris... un regard brillant de loup. En l'observant, elle s'était sentie submergée par une sensation presque sexuelle. Elles étaient des âmes sœurs, ténébreuses. D'ordinaire, elle lisait droit dans les esprits, mais pas dans celui-là. Kinsey avait un comportement amical, mais ses remarques décelaient une curiosité dont elle n'avait que faire. Elle était de ceux qui restent sur la réserve bien plus qu'ils ne se livrent.

Le jour où elle lui avait proposé de faire des courses pour elle, Kinsey s'était trahie. Solana était allée à la cuisine faire sa liste d'épicerie. Elle avait étudié son expression dans le miroir qu'elle avait accroché à côté de la porte de derrière. Parfait. Exactement dans son rôle. La personne attentionnée, la femme de confiance entièrement dévouée à son patient. Quand elle avait regagné le séjour, son sac sous le bras et son porte-monnaie à la main, elle avait constaté qu'au lieu d'attendre dans la véranda comme on l'en avait priée, la jeune femme s'était avancée dans la maison. Pas de beaucoup, mais assez pour prouver son obstination. Le genre de personne à faire ce qu'elle

voulait et pas ce qu'on lui disait. Sûr qu'elle avait inspecté les lieux. Qu'avait-elle vu ce jour-là ? Elle mourait d'envie de regarder si quelque chose avait bougé, mais elle avait gardé les yeux vissés sur la figure de la jeune femme. Elle était dangereuse.

Elle n'aimait pas l'insistance de Kinsey, encore qu'à bien y réfléchir, elle ne l'ait pas vue depuis deux ou trois jours. Le vendredi d'avant, elle était allée chez le voisin chercher de l'aide pour sortir le vieux de la douche. M. Pitts était absent et Kinsey avait répondu à sa place. Elle s'en moquait. Tout ce qu'elle voulait, c'était lâcher une remarque sur la chute du vieux. Pas qu'il soit tombé... il en était bien incapable car elle le laissait rarement sortir du lit... mais pour expliquer les meurtrissures récentes sur ses jambes. Elle n'avait pas revu Kinsey depuis et ce n'était pas normal. M. Pitts et elle passaient leur temps à s'enquérir du vieux. Pourquoi ce silence ? Les deux étaient visiblement de mèche, mais qu'est-ce qu'ils complotaient ?

Tiny lui avait dit que le jeudi, alors qu'il faisait la sieste, il avait entendu quelqu'un aller et venir dans la maison de Gus. Elle voyait mal comment ç'aurait pu être Kinsey. À sa connaissance, la femme n'avait pas la clé. N'empêche, elle avait appelé un serrurier et fait changer les serrures. Elle repensa à ce que lui avait raconté l'Autre sur une enquêtrice qui avait posé des questions à l'établissement pour seniors où elles avaient travaillé toutes les deux. Visiblement, elle avait fourré son nez là où il n'avait rien à faire...

Elle regagna la chambre du vieux. Il était réveillé et tentait de se mettre en position assise au bord du lit. Ses pieds nus ballottaient dans le vide et il tendait une main pour s'appuyer à la table de chevet.

Elle applaudit bruyamment.

— Bravo ! Enfin debout ! Vous avez besoin d'aide ?

Il était tellement pris au dépourvu qu'elle sentit presque le sursaut de peur qui le secoua.

— Toilettes.

— Ne bougez pas, je vous apporte le bassin. Vous ne tenez pas assez sur vos jambes pour gambader dans la maison.

Elle lui tint le bassin, mais il n'arrivait pas à uriner. Pas étonnant. C'était juste un prétexte pour expliquer qu'il soit sorti du lit. Quant à savoir ce qu'il avait en tête... Comme elle avait rangé le déambulateur dans la chambre vide, s'il voulait bouger, il progressait à une allure de tortue en s'agrippant aux meubles. Même s'il arrivait à la porte de derrière, ou à celle de devant d'ailleurs, il aurait à négocier les marches de la véranda, puis le trottoir. Pourquoi ne pas le laisser s'échapper jusqu'à la rue avant de le rattraper ? Elle pourrait dire ensuite aux voisins qu'il avait pris l'habitude de divaguer. Elle dirait : *Le malheureux ! Avec un pyjama si léger, il y avait de quoi attraper la mort !* Elle leur raconterait aussi qu'il avait des hallucinations, qu'il

tenait des propos insensés et parlait de gens qui le poursuivaient.

Les efforts qu'il avait déployés avaient laissé M. Vronsky tout tremblant, ce qu'elle aurait pu lui prédire s'il l'avait demandé. Elle l'aida à gagner le séjour pour regarder son émission de télévision préférée. Elle s'assit à côté de lui sur le canapé et s'excusa de s'être énervée. Il l'avait bien cherché, mais ça n'arriverait plus. Elle éprouvait beaucoup d'affection pour lui, l'assura-t-elle. Il avait besoin d'elle, et elle de lui.

— Sans moi, vous seriez obligé d'aller en maison de retraite. Ça vous plairait ?

— Je veux rester ici.

— Bien sûr que vous allez rester et je ferai tout ce que je peux pour vous y aider. Mais pas de pleurnicheries. Vous ne devez parler de moi à personne.

— Promis.

— La jeune femme qui passe vous voir... Vous voyez de qui je parle ?

Le vieux hocha la tête en détournant les yeux.

— Si vous vous plaignez à elle... si vous communiquez d'une façon ou d'une autre... Tiny lui fera du mal et ce sera votre faute. Vous m'avez comprise ?

— Je ne dirai rien, murmura-t-il.

— On est un gentil garçon. Maintenant que vous m'avez, vous ne serez plus jamais seul.

Il parut reconnaissant et humble après tant de gentillesse. Quand son émission fut terminée et pour le récompenser de sa bonne conduite, elle lui prodigua des caresses susceptibles de le détendre. Après quoi il se montra docile et elle sentit que le lien se tissait entre eux. Leur relation physique était une nouveauté, mais elle prendrait tout son temps et l'y habituerait petit à petit. C'était un homme de bonne éducation et jamais il ne reconnaîtrait ces attouchements.

Elle ne regrettait pas d'avoir viré la bénévole de Meals on Wheels. L'idée de laisser ouverte la porte de derrière lui déplaisait – et puis elle exérait M^{me} Dell avec sa dégringolade de boucles tout droit sorties du salon de coiffure et son vison qui coûtait la peau du dos. Complètement imbue de son image d'âme charitable. Si elle la trouvait en se pointant avec les repas, M^{me} Dell condescendait parfois à lui dire un mot gentil, mais il n'y avait pas de conversation entre elles deux, et la bénévole songeait rarement à prendre des nouvelles du vieux. N'empêche qu'elle y avait mis le holà. La femme risquait de remarquer quelque chose et d'en faire part à qui de droit.

Le lundi matin, elle administra au vieux une double dose de sa médication. Assez pour l'endormir deux bonnes heures, ce qui lui

laissait largement le temps de faire un saut à Colgate. Il fallait qu'elle passe chez elle voir ce que fabriquait Tiny. Impossible de vraiment compter sur lui pour ne pas bouger... Et si elle le ramenait pour qu'il l'aide à passer Gus sous la douche quand il se réveillerait ? Du moment qu'elle le surveillait de près, ce serait probablement une bonne idée de laisser le vieux avoir de la visite de temps en temps. Avant de partir, elle débrancha la prise du téléphone de la chambre et resta un moment près du lit à l'observer. Dès que sa respiration devint profonde et régulière, elle passa son manteau et prit son sac et ses clés de voiture. Comme elle défaisait le verrou, elle entendit le claquement étouffé d'une portière de voiture et s'arrêta net. Un moteur se mit en marche. Elle s'approcha de la fenêtre et coula un regard en biais, le dos contre le mur. De là, elle avait une vue tronquée de la rue, mais personne ne la voyait de dehors. Lorsque la Mustang bleue passa, elle vit Kinsey se pencher en avant et tordre le cou comme pour vérifier une fois de plus la maison. Qu'avait-elle de si intéressant ?

Pour la deuxième fois, Solana fit demi-tour et inspecta le séjour. Son regard effleura le bureau, puis revint s'y poser. Quelque chose avait changé. Elle traversa la pièce et resta en arrêt, étudiant les casiers et cherchant ce qui avait été déplacé. Elle sortit les livrets et eut un coup au cœur. À crier de douleur. On avait ôté l'élastique et pris le livret d'un des comptes épargne. En plus, le porte-chéquier paraissait plus mince et quand elle l'ouvrit, elle constata que le carnet de chèques avait disparu. Grand Dieu... Son regard revint à la fenêtre. Deux personnes étaient entrées dans la maison au cours de la semaine passée... M. Pitts et ce démon de Kinsey Millhone. C'était donc l'un des deux, mais comment s'y étaient-ils pris et quand ?

En ouvrant la porte de son appartement, elle sut qu'il n'y avait personne. L'écran de télévision était noir. Les traces des repas qu'il avait pris les derniers jours salissaient les plans de travail de la cuisine. Elle prit le petit couloir qui menait à la chambre de Tiny et alluma le plafonnier. Propre et méticuleuse de nature, son fouillis l'effarait toujours. Elle passait son temps à le harceler quand il était enfant, l'obligeant à ranger sa chambre avant de l'autoriser à passer à autre chose. À dix ans, il pesait soixante-dix kilos de plus qu'elle et rien au monde n'aurait pu le faire bouger. Il restait assis à la regarder avec ses grands yeux bovins, mais elle avait beau dire ou beau faire, il ne réagissait pas. Elle pouvait lui taper dessus toute la journée durant : il riait. À côté de lui, elle était petite et impuissante. Elle avait renoncé à essayer de le changer ou d'avoir le dernier mot. Tout ce qu'elle pouvait espérer maintenant, au mieux, c'était de confiner les dégâts entre les quatre murs de la maison. Malheureusement, maintenant qu'elle passait le plus clair de son temps avec le vieux, Tiny se sentait

libre de vivre comme bon lui semblait. Elle vérifia la salle de bains qu'ils partageaient, furieuse de constater qu'il avait encore laissé des traces de sang. Il prenait parfois plaisir à se bagarrer et inutile de compter sur lui pour se nettoyer proprement.

Elle entra dans sa chambre à elle et passa quelques minutes à ramasser le collant, les sous-vêtements et les vieilles nippes éparpillés par terre. Pour certains, les plus tape-à-l'œil, elle n'avait pas eu l'occasion de les mettre depuis des lustres. Après avoir rangé, elle rassembla les articles qu'elle souhaitait emporter chez le vieux. Elle commençait à se plaire chez lui et entendait bien y rester. Elle avait enclenché le système, comme deux fois déjà dans sa quête de stabilité. Elle voulait se créer des racines. Se sentir libre sans avoir à regarder par-dessus son épaule si la justice la rattrapait. Elle était fatiguée de vivre comme une Romano, à ne pas tenir en place. L'espace d'un instant, elle eut le fantasme d'une vie où personne ne se mettait en travers de son chemin. M. Vronsky était pénible, mais il avait son utilité... en tout cas jusque-là. Pour l'instant, le problème était de rameuter Tiny, son Tonto, qui en général n'allait pas très loin quand il faisait jour. S'il disparaissait après le dîner, inutile de se mettre martel en tête pour savoir où il avait filé ni ce qui l'occupait.

Elle donna un tour de clé à l'appartement et regagna sa voiture avec l'idée de tourner dans le quartier pour le trouver. Il y avait une station-service avec un atelier de réparations où il aimait traîner. L'odeur du métal brûlant et du cambouis l'attirait. Et aussi la station de lavage à côté. Il aimait bien voir les voitures sales entrer à un bout et ressortir à l'autre, propres et ruisselantes d'eau. Il pouvait passer une heure à regarder les rouleaux fouetter en tourbillonnant les flancs et les toits des véhicules. Il adorait les jets de savon qui se tortillaient comme des vers et fusaient sur les pneus, la nébulisation de cire chaude qui lustrait enfin la peinture. Elle avait espéré un moment qu'on l'engagerait pour donner le dernier coup de chiffon en fin de parcours. C'était dans ses capacités. Tiny voyait la vie en termes concrets : ce qui se passait à un instant précis, ce qui était posé devant lui, ce qu'il voulait manger, ce qui lui garantissait une réprimande, ce qui lui valait une taloche. Une vision du monde étale et sans complications. Il n'avait ni curiosité personnelle ni intuitions. Pas d'autre ambition ni besoin que de perdre son temps devant la télévision à la maison et faire Dieu sait quoi quand il sortait. Autant ne pas approfondir la question, d'ailleurs...

Elle roula lentement dans les rues en guettant avec attention sa silhouette massive. Il devait avoir son blouson en jean. Et son bonnet de marin tiré jusqu'aux oreilles. Pas trace de lui à la station-service. Ni à la station de lavage. Elle finit par le repérer alors qu'il sortait de la supérette au coin de la rue. Elle était déjà passée devant le petit

commerce de proximité, mais il devait être à l'intérieur, à s'acheter des cigarettes et des barres chocolatées avec l'argent qu'elle lui avait laissé. Elle ralentit, s'arrêta et donna un coup d'avertisseur. Il tangua jusqu'à la décapotable et monta du côté passager en claquant la portière. Il fumait et mâchait du chewing-gum à la fois. Quel plouc...

— Jette-moi ça. Tu sais bien que je ne te permets pas de fumer dans ma voiture.

Elle le regarda baisser la vitre et jeter sa cigarette allumée. Il fourra les mains dans ses poches de blouson, visiblement tout émoustillé.

— Qu'est-ce qui te rend si joyeux ? lui demanda-t-elle, agacée.

— 'ien.

— Articule quand tu parles. Qu'est-ce que tu as dans ta poche ?

Il fit non de la tête comme s'il ne voyait pas ce qu'elle voulait dire.

— Tu as volé quelque chose ?

Il lui répondit que non, mais d'un ton hargneux. Il avait l'âme trop innocente pour mentir et elle sut à son expression qu'elle avait vu juste. Une fois de plus. Elle se rangea contre le trottoir.

— Vide-moi tes poches... tout de suite !

Il fit mine de regimber, mais elle lui expédia une claque sur la tête et il obtempéra, sortant deux sachets de M&M's et un autre de bœuf boucané.

— Ça ne va pas la tête ? La dernière fois, je t'ai dit de ne jamais recommencer ! Je te l'ai bien dit, hein ? Qu'est-ce qui va t'arriver si tu te fais prendre ?

Elle baissa la vitre et jeta les friandises. Il se mit à pleurer, avec l'espèce de beuglement qui lui portait sur les nerfs. Personne d'autre à sa connaissance ne disait *meuh* quand il pleurait !

— On ne vole pas ! Tu m'entends ? Et cesse de brailler. Parce que tu sais très bien que je peux te renvoyer au pavillon. Tu te rappelles où tu étais ? Et ce qu'on t'a fait ?

— Mouais...

— Ils peuvent recommencer si je le leur dis.

Elle l'étudia. À quoi bon réprimander le gamin ? Dieu sait ce qu'il faisait pendant les heures où il s'éclipsait. Elle entrevoyait souvent ses mains, les jointures violettes et enflées, de vrais gants de base-ball... Elle secoua la tête d'impuissance. Si elle le poussait trop, il s'en prendrait à elle. Il l'avait déjà fait...

En arrivant à leur pâté de maisons, elle tourna dans la ruelle et chercha où se garer. La plupart des places du parking étaient vides. Comme les locataires n'arrêtaient pas de défiler dans le complexe d'appartements derrière le leur, on pouvait se garer au rythme de leur renouvellement. Elle avisa une Mustang bleue garée dans la voie de secours au bout de l'allée, tout contre le côté de l'immeuble.

Elle n'en croyait pas ses yeux. C'était interdit ! On avait fixé un

panneau précisant que c'était une voie d'intervention en cas d'incendie et qu'elle devait rester dégagée ! Elle continua de rouler et se retourna pour mieux voir le véhicule. Elle savait à qui il appartenait. Elle l'avait vu moins d'une heure avant. Qu'est-ce que Kinsey fichait là ? Elle sentit des ondes de panique monter dans sa poitrine. Laissa échapper une sorte de petit hoquet, mi-halètement, mi-plainte.

— Y a quoi ? demanda Tony en escamotant les consonnes et en aplatissant les voyelles.

Elle fit demi-tour et regagna la rue.

— On ne rentre pas tout de suite. Je t'emmène à la Waffle House(24) et je t'offre un petit déjeuner. Tu devrais arrêter de fumer. C'est mauvais pour toi.

À 11 h 10 le lundi matin, j'attaquai l'escalier du petit immeuble de deux étages des Guffey et m'arrêtai au palier du premier. Le bruit régulier d'un jet d'eau me parvenant, j'en déduisis que le jardinier ou un type de l'entretien arrosait les allées. Je n'avais pas eu le plaisir de rencontrer Grant Guffey, mais vu l'agressivité de sa femme, je ne me sentais pas d'humeur à argumenter. Cette idée aussi, d'accepter... Pendant qu'on effectuerait l'état des lieux, même si je voyais des trous béants dans les murs, ils déclinerait toute responsabilité en jurant leurs grands dieux que les trous avaient toujours été là ! Je n'avais pas de double de l'état des lieux qu'ils avaient signé en emménageant. Compton se montrait particulièrement pointilleux sur cette phase de la procédure, ce qui lui permettait de se montrer intransigeant avec ses locataires quand ils partaient. En cas de dégâts manifestes et de protestations de la part des Guffey, nous en serions réduits à une ridicule argumentation de mode binaire : « Si ! » « Non ! »

J'avais laissé ma voiture dans l'allée du bas en me garant contre le bâtiment de façon à ce qu'ils ne puissent pas la voir de leur fenêtre de derrière. Ils ne la connaissaient pas, mais on n'est jamais trop prudent. L'accès était signalé réservé aux pompiers, mais je ne comptais pas m'attarder. Si j'entendais des sirènes ou sentais de la fumée, je filerais comme un lapin pour sauver mon malheureux véhicule avant qu'il ne se fasse écraser par la grande échelle. C'était la dernière fois que je faisais le sale boulot de Compton. D'accord, il me rémunérait, mais j'avais d'autres chats à fouetter. Le spectre de Melvin Downs me traversa l'esprit, éveillant une anxiété pesante et larvée.

En arrivant en haut des marches, je vis une mare d'eau qui s'agrandissait à un rythme accéléré devant la porte de l'appartement 18. L'inondation gagnait la passerelle du premier étage et se déversait sur le patio en béton au-dessous. Raison pour laquelle j'avais cru entendre la pluie quelques instants avant. Ô, joie ! Je pataugeai jusqu'à la porte en créant des vaguelettes au passage. On avait tiré les rideaux des fenêtres, ce qui m'empêcha de voir à l'intérieur, mais quand je frappai, la porte s'ouvrit d'elle-même dans un grincement de gonds. Au cinéma, c'est le moment où le public se retient de hurler : « N'entre pas, andouille ! » Une porte qui ne résiste pas signale en général la présence d'un corps gisant sur le sol et le vaillant inspecteur de police sera tenu pour responsable du coup de feu après avoir bêtement ramassé l'arme pour y chercher une trace de poudre. J'étais

trop maligne pour commettre une telle idiotie.

Je jetai un coup d'œil prudent à l'intérieur. L'eau flirtait maintenant avec le haut de mes tennnis et imbibait mes chaussettes. Les lieux n'étaient pas seulement vides, mais entièrement dévastés. L'eau jaillissait à gros bouillons de la salle de bains où on s'était acharné contre la tuyauterie de nombreux éléments sanitaires, à savoir : le lavabo, la douche, la cuvette des toilettes carrément fracassée, la baignoire. Les lambeaux de la moquette cisaillée ondulaient dans le mouvement impétueux de l'eau comme de grandes herbes dans un torrent rapide. Les placards de la cuisine avaient été arrachés des murs et leurs débris empilés au milieu de la pièce.

Si l'appartement avait été loué meublé, on avait volé ou vendu tout le mobilier, car il ne restait rien, hormis quelques cintres. Au rythme où coulait l'eau, autant s'attendre à des précipitations tropicales dans l'appartement du dessous. Je battis en retraite dans un bruit de succion de mes tennnis.

— Hé !

Je levai la tête. Un type se penchait par-dessus la rambarde du deuxième étage. Je mis ma main en visière pour ne pas être aveuglée.

— Y a un problème au-dessous ? me lança-t-il.

— Puis-je utiliser votre téléphone ? Je dois appeler la police !

— J'y ai déjà pensé et je m'en suis chargé ! Si c'est votre voiture en bas, vous avez intérêt à la bouger, sinon vous êtes bonne pour un PV !

— Merci ! Vous sauriez où je pourrais couper l'eau ?

— Aucune idée !

Après avoir déplacé ma voiture, je passai l'heure suivante avec l'adjoint du shérif du comté qui s'était pointé dix minutes après l'appel. Pendant que je l'attendais, j'étais descendue à l'appartement 10 et j'avais frappé, mais sans obtenir de réaction. Les locataires étaient probablement au travail et ne seraient pas informés du sinistre avant cinq heures de l'après-midi.

L'adjoint réussit à couper l'eau, ce qui fit sortir de chez eux une deuxième fournée de locataires ulcérés et impuissants. Une femme arriva en peignoir de bain et la tête casquée de mousse de shampoing.

J'empruntai le téléphone du voisin du dessus et appelai le Hyatt à San Francisco en lui jurant de lui rembourser les taxes longue distance. Miracle : Richard Compton était dans sa chambre d'hôtel.

— Merde ! lâcha-t-il quand je le mis au courant.

Il remâcha le problème un moment, puis me dit :

— D'accord, je m'en charge. Désolé de t'avoir imposé ça.

— Veux-tu que j'appelle une société de remise en état spécialisée dans les dégâts des eaux ? Elle pourrait au moins installer de grands ventilateurs et des déshumidificateurs. Si tu attends, les sols vont se gauchir et la moisissure envahir les murs.

— Je vais demander au gérant d'un autre immeuble de prendre l'affaire en main. Il contactera l'entreprise avec qui nous traitons. En attendant, je prévien mon assureur et je lui demande d'envoyer un expert.

— Je suppose que les Guffey ne récupéreront pas leur dépôt de caution...

Il rit, mais pas tellement.

Après que nous eûmes raccroché, je pris le temps d'évaluer la situation.

Entre la disparition de Melvin Downs et l'acte de vandalisme des Guffey, je ne voyais pas comment elle aurait pu être pire. C'était peu connaître la vie.

Le reste du lundi ne se signala par rien de marquant. Le mardi matin, mon chapeau à la main, métaphoriquement parlant s'entend, j'allai trouver Lowell Effinger pour l'informer des derniers rebondissements dans l'affaire Downs. J'avais rencontré Effinger à deux reprises, et par la suite nous avons toujours traité par téléphone. Assise en face de lui, de l'autre côté de son bureau, je remarquai son air vanné et les poches grises sous ses yeux. Âgé d'une petite soixantaine, il avait un fouillis de cheveux bouclés qui étaient passés du poivre et sel au blanc neigeux depuis la dernière fois que je l'avais vu. Malgré la ligne affirmée du menton et de la mâchoire, son visage ressemblait à un sac de papier froissé. Je me demandai s'il avait des problèmes personnels, mais je ne le connaissais pas assez pour lui poser la question. Il parlait d'une voix de basse rocailleuse sortie des profondeurs de sa poitrine.

— Vous savez où il travaillait ?

— Rien de précis. Probablement à proximité de l'université car c'est là qu'il prenait le bus. Quand le conducteur m'a donné son adresse, j'étais si impatiente de le contacter que je ne me suis pas inquiétée de son lieu de travail.

— S'il a quitté sa chambre, il a sans doute démissionné, vous ne croyez pas ?

— En tout cas, c'est une hypothèse à creuser. Je vais retourner à la résidence hôtelière et interroger M^{me} Von. Je l'ai vue assez souvent pour qu'elle ne s'en formalise pas. Elle affirme avoir pour politique de ne pas se mêler des affaires d'autrui, mais je parie qu'elle en sait plus qu'elle ne m'en a dit jusqu'ici. Je peux aussi interroger quelques autres résidents au passage.

— Faites de votre mieux. S'il n'y a rien de nouveau d'ici quelques jours, nous réétudierons la question.

— Je regrette de ne pas avoir été plus rapide. Quand je lui ai parlé samedi, rien n'indiquait qu'il envisageait de partir. Évidemment, il

venait de récupérer deux cartons, mais jamais je n'aurais pensé qu'ils lui serviraient à plier bagage !

Une demi-heure après, je débarquai pour la énième fois à la résidence. Cette fois, je harponnai M^{me} Von au moment où elle sortait de la cuisine une tasse de thé à la main. Elle portait un pull-over sur sa robe d'intérieur et un mouchoir en papier pointait de sa manche.

— Encore vous, me dit-elle mais sans animosité particulière.

— J'en ai bien peur. Avez-vous une minute ?

— S'il s'agit de M. Downs, j'ai tout le temps qu'il vous faut. Il est parti sans préavis, ce que je n'apprécie guère. C'est mon après-midi de congé et si vous voulez bien me suivre dans mon appartement, nous pourrions discuter.

— Avec plaisir.

— Aimeriez-vous une tasse de thé ?

— Non merci.

Elle ouvrit une porte au fond du bureau.

— C'étaient à l'origine les appartements des domestiques, me fit-elle remarquer en entrant.

Je la suivis docilement en enregistrant les pièces au passage.

— Du temps de mes grands-parents, les domestiques étaient censés être invisibles sauf quand ils trimaient. C'était leur salon et l'antichambre où ils prenaient leurs repas. La cuisinière leur préparait un menu à part et qui n'avait rien à voir avec ce qu'on servait à la salle à manger des maîtres. Les chambres de service se trouvaient sous les combles, au-dessus du deuxième étage.

Les deux pièces lui servaient de chambre et de salon, tout en tons de roses et de mauves et agrémentées d'une profusion de photographies de famille dans des cadres en métal argenté. Quatre chats siamois qui se prélassaient sur les meubles se laissèrent à peine troubler dans leur sieste de la matinée. Deux me regardèrent avec intérêt, et il y en eut un pour se résoudre à se lever, s'étirer et traverser la pièce pour me flairer la main avec délicatesse.

— Ne faites pas attention. Ce sont mes filles à moi, me dit-elle. Jo, Meg, Beth et Amy. Moi, je suis Marmee. (Elle s'installa sur le canapé et posa sa tasse sur le côté.) J'imagine que l'intérêt que vous portez à M. Downs a un rapport avec le procès ?

— Exactement. Savez-vous où il aurait pu aller ? Il doit bien avoir de la famille quelque part...

— Il a une fille ici. Je ne connais pas son nom de femme mariée, mais je ne pense pas que ça ait de l'importance. Il y a des années qu'ils ont perdu tout contact. Je ne connais pas les détails, sauf qu'elle refuse de lui laisser voir ses petits-fils.

— Plutôt moche de sa part, lui fis-je remarquer.

— Allez savoir. Il ne m'en a parlé qu'à une occasion. Vous pensez si j'ai dressé l'oreille !

— Avez-vous remarqué le tatouage sur sa main droite ?

— Bien sûr, mais comme il ne cherchait pas à le cacher, j'ai essayé de ne pas le regarder. Vous en pensez quoi ?

— Je le soupçonne d'avoir fait de la prison.

— Moi aussi, je me suis posé la question. En tout cas, tout le temps qu'il a passé ici, il a eu une conduite exemplaire. Moi, du moment qu'il laissait sa chambre en ordre et payait à l'heure son loyer, je ne voyais aucune raison de m'occuper de ses affaires. La plupart des gens ont des secrets.

— Donc, si vous aviez su qu'il avait fait l'objet d'une condamnation, vous l'auriez quand même accepté comme locataire ?

— C'est ce que je viens de vous dire.

— Savez-vous en quoi consistait son activité ?

Elle réfléchit une minute, puis elle hocha la tête.

— Rien qui exige d'être diplômé. Il m'a dit plus d'une fois qu'il regrettait de ne pas avoir fini le lycée. Le vendredi, quand il rentrait tard, je croyais qu'il suivait des cours du soir. Je crois qu'à l'époque on appelait ça « Enseignement pour adultes ».

— Quand il s'est présenté pour louer une chambre, a-t-il rempli un formulaire ?

— Oui, mais je ne les conserve pas au-delà de trois ans. J'ai assez de paperasses qui m'encombrent la vie. Pour tout vous dire, je suis extrêmement prudente en matière de locataires. S'il m'avait paru peu estimable, je l'aurais éconduit, qu'il ait fait de la prison ou non. Si mes souvenirs sont exacts, il ne m'a donné aucune référence personnelle, ce qui m'a paru bizarre. Par ailleurs, il était propre de sa personne et s'exprimait avec aisance, c'était un homme visiblement intelligent. Bien élevé aussi. Je ne l'ai jamais entendu proférer de jurons.

— S'il avait eu quelque chose à cacher, il n'aurait pas eu la bêtise de le mentionner sur un formulaire.

— C'est ce que je pense aussi.

— À ce que j'ai compris, il s'entendait bien avec un locataire du premier. Voyez-vous un inconvénient à ce que je lui pose quelques questions ?

— Interrogez qui vous voulez. Si M. Downs avait eu la délicatesse de me donner son préavis, j'aurais gardé mes observations pour moi. (Elle s'interrompt pour consulter sa montre.) Si vous n'avez besoin de rien d'autre, je ferais mieux de retourner à mes occupations.

— Comment s'appelle le locataire de la chambre cinq ?

— M. Waibel. Vernon Waibel.

— Il est là ?

— Oh que oui ! Il vit de sa pension d'invalidité et sort rarement.

Vernon Waibel se montra un peu plus aimable que le voisin de Melvin au deuxième étage, qui m'avait fermé la porte au nez. Comme Downs, Waibel avait la cinquantaine. Les sourcils foncés et les yeux noirs. Ses cheveux gris s'éclaircissaient et étaient rasés de près, comme pour anticiper la calvitie qui s'annonçait. À l'instar de tout individu confronté à une chimiothérapie, il préférait assumer tout seul sa perte de cheveux. Il avait la peau tannée et le cou marqué par l'exposition au soleil. Il portait un pull en coton multicolore où se mélangeaient des tons de terre, un pantalon de toile beige et des mocassins sans chaussettes. Même le dessus de ses pieds était brun. Comment se débrouillait-il pour être si bronzé s'il mettait rarement le nez dehors ? Je ne remarquai aucune trace d'invalidité, mais cela ne me regardait pas.

Je procédai aux civilités habituelles, comment allez-vous, etc.

— J'espère que je ne vous dérange pas ?

— Ça dépend de ce que vous voulez.

— J'ai appris que M. Downs avait déménagé. Sauriez-vous où il est allé ?

— Vous êtes flic ?

— Détective privée. Il devait déposer en qualité de témoin d'un accident de voiture et j'ai besoin de le retrouver. Il n'est coupable d'aucun délit. Nous avons juste besoin de son concours.

— Si vous voulez entrer, j'ai un peu de temps devant moi.

Je pensai à Juanita Von et à son règlement : pas de femmes en visite dans les chambres, porte fermée. Nous étions désormais en si bons termes, toutes les deux, que je pouvais prendre le risque de lui déplaire.

— Bien sûr.

Il s'écarta pour me laisser passer. Sa chambre était moins grande que celle de Downs, mais plus propre, et donnait l'impression d'être habitée. Le mobilier s'agrémentait de touches personnelles : deux plantes vertes, un canapé accompagné de coussins fantaisie et un jeté de lit matelassé plié sur le montant en fer du lit. Il me désigna l'unique fauteuil rembourré de la chambre.

— Asseyez-vous donc.

Je pris donc mes aises ; lui s'assit sur une chaise spartiate à côté.

— C'est vous qui avez diffusé ce papier sur lui ?

— Vous l'avez vu ?

— Oui, madame ! Je l'ai vu et lui aussi. Ça lui a fichu un coup, croyez-moi !

— C'est pour ça qu'il est parti ?

— Il était là, il n'y est plus. Tirez vos conclusions.

— Je suis désolée d'avoir été la raison de son départ.

— Ça, je peux pas l'affirmer, mais puisque vous êtes là pour poser des questions, allez-y.

— Vous le connaissiez bien ?

— Pas tant que ça. On regardait la télévision ensemble, mais il disait pas grand-chose. En tout cas, rien de personnel. On était tous les deux fanas de la chaîne qui passe les vieux films classiques. *Lassie, Le Fidèle Vagabond, Jody et le Faon...* ce genre de trucs. Des histoires qui vous brisent le cœur. C'est à peu près tout ce qu'on avait en commun, mais ça suffisait.

— Saviez-vous qu'il partait ?

— Il ne m'a pas consulté, si c'est ce que vous voulez dire. On ne se considérait pas comme des amis, juste comme des locataires qui campaient pas devant la télé sauf quand on l'avait décidé nous-mêmes. Il aimait aussi *L'Homme des vallées perdues*. Des fois on restait là à pleurnicher comme des bébés ! Pas de quoi pavoiser, mais on se laissait aller. Ça fait du bien d'avoir une raison de se défouler.

— Depuis quand le connaissiez-vous ?

— Cinq ans. Depuis qu'il avait emménagé.

— Vous avez sûrement appris des choses sur lui...

— En surface. C'était un type habile de ses mains. Quand la télé ne voulait rien savoir, il la bricolait jusqu'à ce qu'elle se remette à fonctionner. Il était doué pour la mécanique.

— Par exemple ?

Il réfléchit un court instant.

— La vieille pendule du salon s'est arrêtée net et M^{me} Von ne trouvait personne pour venir voir. Elle avait deux numéros de réparateurs, mais l'un était mort et l'autre avait pris sa retraite. Melvin a dit que ça ne le dérangeait pas d'y jeter un œil. En deux temps trois mouvements, il l'a remise en marche ! C'est pas que ça nous aura simplifié la vie. Au milieu de la nuit je l'entends jusqu'ici ! Quand j'ai des insomnies, je peux compter toutes les sonneries. Quatre par heure... y a de quoi devenir fou !

— De quoi vivait-il ?

— Aucune idée ! C'était pas le genre de renseignement qu'il vous donnait. Moi, j'ai ma pension d'invalidité et il a dû croire que je le prendrais mal, que lui travaille et pas moi. Tout ce que je sais, c'est qu'il était payé en liquide. Peut-être un truc au noir.

— Quelqu'un pensait à des travaux de jardinage ou de dépannage...

— Je verrais un truc plus spécialisé. Quoi, je peux pas vous dire. Des petits appareils ménagers, de l'électronique, quelque chose comme ça.

— Avait-il de la famille ?

— Il avait été marié dans le temps, car il faisait allusion à sa femme.

— Savez-vous d'où il était originaire ?

— Pas du tout. Mais il disait qu'il avait mis de l'argent de côté et avait des vues sur un camion.

— Je ne pensais pas qu'il conduisait. Pourquoi se déplaçait-il en bus ?

— Il avait son permis, mais pas de véhicule. C'est pour ça qu'il était intéressé.

— Il aurait pris la route ?

— Allez savoir.

— Son tatouage sur la main, vous avez une explication ?

— Il était ventriloque.

— Quel rapport ?

— Il savait projeter sa voix, comme le señor Wences de l'ancien *Ed Sullivan Show*. Il aplatisait le pouce contre l'index et le faisait bouger comme une bouche. Le rouge dans le creux entre les deux doigts figurait les lèvres, et les deux points sur la jointure étaient les yeux. Il imaginait que c'était une petite copine à lui qui s'appelait Tía... « Tata » en espagnol... et les deux se parlaient. Je l'ai vu le faire juste une fois, mais c'était marrant. Je me suis retrouvé à lui parler aussi, comme si elle existait vraiment ! J'imagine qu'on a tous un talent spécial, même si on le pique à quelqu'un d'autre.

— Avait-il fait de la prison ?

— Je lui ai posé la question un jour. Il a reconnu être allé en taule, mais il a pas dit pourquoi. (Il hésita et regarda sa montre en douce.) Je voudrais pas vous bousculer, mademoiselle, mais j'ai une émission qui va commencer et si je descends pas, les autres types de l'étage auront pris toutes les places.

— Je pense que nous avons fait le tour. Si quelque chose d'autre vous revient, pouvez-vous m'appeler ?

Je trouvai une carte de visite dans mon sac et la lui donnai.

— Comptez sur moi.

On se serra la main. Je passai mon sac à l'épaule et gagnai la porte. Il me devança pour m'ouvrir, en homme du monde qu'il était.

— Je vous suis, je vais dans la même direction.

Nous arrivions au palier quand il me lança :

— Vous voulez mon opinion ?

Je me retournai et le regardai.

— Je vous parie des dollars contre des donuts qu'il a pas quitté la

ville.

— Pourquoi ?

— Il a des petits-fils.

— On m'a dit qu'il n'était pas autorisé à les voir.

— Ça veut pas dire qu'il a pas trouvé un moyen.

Il s'avéra que l'enquêteur de l'Agence des trois comtés pour la prévention de la maltraitance envers personnes âgées était une enquêtrice, la Nancy Sullivan que j'avais eue au téléphone comme je l'appris quand elle se présenta à mon bureau le vendredi après-midi suivant. Elle devait avoir dans les vingt ans et quelques, mais en faisait à peine quinze. Ses cheveux raides lui arrivaient aux épaules. Il se dégageait d'elle quelque chose de franc, de sérieux pendant que, légèrement penchée en avant dans son fauteuil, pieds serrés, elle m'expliquait ce qu'elle avait appris au cours de son enquête. Sa veste et sa jupe à mi-mollet semblaient avoir été commandées sur un catalogue de vêtements de voyage, le genre de tissu infroissable qu'on porte des heures dans l'avion et qu'on lave ensuite dans un lavabo d'hôtel. Elle avait des chaussures sages à talons plats et des bas opaques qui laissaient deviner un réseau de varices. À son âge ? Étonnant. J'essayai de l'imaginer en pleine discussion avec Solana Rojas, tellement plus vieille, plus maligne et plus rodée à la réalité du monde. Solana était une femme rusée. Nancy Sullivan respirait la sincérité, autrement dit l'ignorance. Elle ne faisait pas le poids.

Après un échange d'aménités, elle me confia qu'elle remplaçait une des personnes habituellement chargées d'évaluer les cas de maltraitance éventuelle. Ce disant, elle coïça une mèche derrière son oreille et toussota. Elle en avait parlé avec sa chef, continua-t-elle, et celle-ci lui avait demandé d'effectuer les entretiens préliminaires. Il reviendrait ensuite à l'un des enquêteurs habituels d'assurer le suivi si nécessaire.

Jusque-là je ne voyais rien à objecter et je hochai poliment la tête comme les petits chiens articulés qu'on place sur le tableau de bord. Et puis, comme douée de perception extrasensorielle, je commençai à entendre des phrases qu'elle n'avait pas prononcées. Un petit frisson de peur me parcourut. Je sus, avec une certitude confondante, qu'elle allait lâcher une bombe.

Elle sortit une chemise beige de sa sacoche, l'ouvrit sur ses genoux et tripota les papiers.

— Venons-en à mes conclusions, dit-elle. Tout d'abord, je tiens à vous dire combien nous apprécions votre démarche...

Je me préparai au coup.

— Vous m'apportez de mauvaises nouvelles, n'est-ce pas ?

Interloquée, elle se mit à rire.

— Mais non ! Pas du tout ! Je suis désolée de vous avoir donné cette impression. Je me suis entretenue longuement avec M. Vronsky. Nous avons pour principe de ne pas annoncer notre passage pour éviter toute mise en scène de la part de la personne qui assure les soins. M. Vronsky ne pouvait pas se déplacer, mais il suivait les questions et il s'est montré communicatif. Il semblait, certes, fragile sur le plan émotionnel, et par moments désorienté, mais ça n'a rien d'étonnant chez un homme de son âge. Je lui ai posé plusieurs questions sur ses rapports avec M^{me} Rojas et il ne s'est plaint de rien. Bien au contraire. Je lui ai parlé de ses hématomes...

— Solana assistait à l'entretien ?

— Bien sûr que non. Je l'avais priée de nous laisser seuls. Comme elle avait à faire, elle s'est occupée pendant que nous bavardions. Ensuite, je l'ai aussi interrogée en privé.

— Mais elle était dans la maison ?

— Oui, mais pas dans la même pièce.

— Ce sont de bonnes nouvelles. Je vous fais confiance pour ne pas avoir mentionné mon nom ?

— Ce n'était pas nécessaire. Elle m'a dit que vous l'aviez informée de votre appel.

Je la fixai avec ahurissement.

— Vous plaisantez ! ?

Elle hésita.

— Vous ne lui avez pas dit que c'était vous ?

— Seigneur non ! J'aurais été folle à lier pour le faire ! Elle vous a menti sur toute la ligne. Dès le premier mot ! Elle allait aux nouvelles, elle a prêché le faux pour savoir le vrai et a cherché auprès de vous une confirmation. En plein dans le mille !

— Je n'ai rien confirmé et me suis bien gardée de lui dire qui avait appelé. Elle a mentionné votre nom dans le contexte du différend parce qu'elle souhaitait rétablir les faits.

— Je ne vous suis pas.

— Elle m'a dit que vous vous étiez disputées. Que vous vous êtes méfiée d'elle à la seconde où elle a été engagée et que vous étiez sans cesse à l'embêter, à venir sans en avoir été priée pour l'espionner.

— D'abord, elle raconte n'importe quoi. C'est moi qui ai effectué la recherche d'antécédents qui lui a permis d'obtenir l'emploi. Que vous a-t-elle dit d'autre ? Je brûle de le savoir.

— Je ne devrais sans doute pas vous le répéter, mais elle a dit que le jour où vous avez vu les hématomes de M. Vronsky, vous l'avez accusée de le maltraiter en la menaçant d'appeler les instances compétentes pour déposer plainte.

— Elle a inventé cette histoire pour me faire du tort.

— Peut-être y a-t-il eu un malentendu entre vous deux. Je ne suis

pas là pour en juger. Il ne nous appartient pas de nous ingérer dans ce genre de situations.

— À savoir ?

— Les gens nous appellent parfois quand un conflit surgit sur les soins dispensés au patient. D'habitude, il s'agit d'un désaccord entre des membres de la famille. Dans le but d'avoir le dernier mot...

— Écoutez, il n'y a eu aucun désaccord. Nous n'avons jamais abordé ce sujet.

— Vous n'êtes pas allée chez M. Vronsky il y a une semaine pour aider M^{me} Rojas à le sortir de la douche ?

— Si, mais je ne l'ai accusée de rien.

— Mais n'est-ce pas après cet incident que vous avez appelé l'agence ?

— Vous savez parfaitement quand j'ai appelé, c'est vous que j'ai eue au téléphone. Vous m'avez garanti que l'appel était confidentiel, après quoi vous lui donnez mon nom !

— Absolument pas. C'est M^{me} Rojas qui l'a mentionné. Elle a dit que c'était vous qui l'aviez dénoncée. Je n'ai fait aucune réflexion, ni dans un sens ni dans l'autre. Jamais je n'enfreindrais le secret professionnel.

Je me sentis m'affaïsser, ce que me confirma le grincement de mon fauteuil pivotant. Je m'étais fait rouler, je le savais, mais je ne pouvais m'empêcher d'enfoncer le clou.

— Laissez tomber. C'est ridicule. Continuez, lui dis-je. Vous avez parlé à Gus. Et alors ?

— Après avoir interrogé M. Vronsky, je me suis entretenue avec M^{me} Rojas, qui m'a donné quelques précisions sur son état de santé. Elle m'a parlé notamment des hématomes. L'anémie avait été diagnostiquée pendant son hospitalisation et même si sa numération globulaire s'est améliorée, il y est encore sujet. Elle m'a montré les rapports du labo, qui correspondent à ses déclarations.

— Vous ne pensez donc pas qu'il ait subi des sévices ?

— Un peu de patience, j'y viens. J'ai interrogé aussi le médecin traitant de M. Vronsky, ainsi que l'orthopédiste qui a soigné sa blessure à l'épaule. Tous deux estiment que son état s'est stabilisé, mais qu'il est fragile et incapable de se débrouiller seul. M^{me} Rojas m'a dit que lorsqu'elle a été engagée, il vivait dans un tel taudis qu'elle a dû louer une benne...

— Où est le rapport ?

— Il y a aussi la question de ses facultés mentales. Il y a des mois qu'il n'a pas payé ses factures et, d'après ses médecins, il n'est pas à même de donner son accord au traitement médical en toute connaissance de cause. Il est aussi dans l'incapacité de veiller à ses besoins quotidiens.

— Ce qui explique qu'elle puisse abuser de sa confiance ! Vous ne comprenez donc pas ?

Elle pinça les lèvres, presque sévère.

— Veuillez me laisser finir.

Elle remua quelques papiers pour se donner une contenance. Puis elle retrouva son enthousiasme comme si elle passait à des considérations nettement plus plaisantes.

— Ce que je n'avais pas compris, mais peut-être l'ignorez-vous, c'est que le cas de M. Vronsky a déjà été signalé au juge.

— Au juge ? Je ne comprends pas.

— Une requête a été déposée auprès du juge des tutelles il y a une semaine et, après une procédure en référé, un tuteur privé a été désigné, à titre temporaire, pour gérer ses affaires.

— Un « tuteur » ?

J'avais l'impression d'être un vrai perroquet, à la répéter ainsi, mais j'étais trop ahurie pour faire grand-chose d'autre. Je me redressai et me penchai vers elle en agrippant le bord du bureau à deux mains.

— Un tuteur ?!!! Vous êtes cinglée ou quoi ?

Elle accusa le coup car la moitié de ses papiers glissèrent de la chemise et s'éparpillèrent par terre. Elle se baissa en hâte pour les ramasser et tenta de parler en les remettant en ordre.

— Un tuteur est comme un garde-malade légal ; c'est une personne qui veille à ses soins de santé et à ses ressources...

— Bon sang, je sais ce que signifie le mot ! Je vous demande qui ? Et si vous me répondez que c'est Solana Rojas, j'explose !

— Non, non, pas du tout ! J'ai le nom juste là.

Elle consulta ses notes et, les mains tremblantes, remit ses feuilles dans le bon sens et dans un ordre approximatif. Puis elle se lécha l'index et feuilleta le dossier jusqu'à ce qu'elle trouve son bonheur.

— C'est une femme, Cristina Tasinato, lut-elle en se tournant vers moi.

— Qui ?

— Cristina Tasinato. Elle travaille en indépendante et...

— Vous l'avez déjà dit ! Ça remonte à quand ?

— À la fin de la semaine dernière. J'ai vérifié moi-même les documents et tout a été fait dans les règles. M^{me} Tasinato est passée par un avocat et a déposé une caution, comme la loi l'exige.

— Gus n'a pas besoin d'une parfaite inconnue pour se charger de sa vie ! Il a une nièce à New York ! L'a-t-on consultée ? Elle a sûrement des droits dans cette histoire !

— Bien entendu. Aux termes du Code civil, un parent passe en priorité en cas de désignation d'un tuteur. M^{me} Rojas a évoqué l'existence de la nièce. De toute évidence, elle l'a contactée à trois reprises pour l'informer de l'état de M. Vronsky en la suppliant de

faire quelque chose. M^{me} Oberlin n'avait pas de temps à lui consacrer. M^{me} Rojas a jugé qu'une tutelle était indispensable au bien-être de M. Vronsky...

— Ce sont des conneries ! D'un bout à l'autre ! J'ai parlé personnellement à Melanie et il n'y a rien eu de pareil. D'accord, Solana l'a appelée, mais elle n'a pas signalé le moindre problème. Sinon, Melanie aurait sauté dans le premier avion.

Nouveau pincement de lèvres.

— Ce n'est pas ce que dit M^{me} Rojas.

— La procédure prévoit une audition préalable si je ne m'abuse ?

— En temps normal, oui, mais, en cas d'urgence, le juge peut accéder à la requête dans l'attente d'un complément d'enquête.

— Je vois. Mais supposons que le tribunal fasse un aussi bon travail que vous... Que devient Gus dans tout ça ?

— Inutile de vous montrer blessante. Nous avons tous à cœur de servir au mieux ses intérêts.

— Il est capable de parler en son propre nom. Pourquoi ces mesures ont-elles été prises hors de sa connaissance ou de son consentement ?

— D'après la requête, il souffre d'un déficit auditif en plus de ses périodes d'altération mentale. Aussi, même s'il y avait eu une audition préalable, il n'aurait pas été en pleine possession de ses moyens. D'après M^{me} Rojas, vous-même et ses autres voisins n'avez pas une entière compréhension de l'état dans lequel il se trouve.

— Là, je vous jure que si ! Comment cette Tasinato en a-t-elle eu vent ?

— Elle aura été contactée par l'établissement de convalescence ou un de ses médecins.

— Quelle que soit la filière, elle a maintenant la haute main sur tout ? Ressources financières, biens immobiliers, traitement médical ? Absolument tout ?

M^{lle} Sullivan ne daigna pas répondre, ce qui me mit hors de moi.

— Vous êtes idiot ou quoi ? ! Solana Rojas vous a complètement bernée ! Vous et nous tous ! Et voyez le résultat : vous avez livré Gus aux loups !

Le visage de Nancy Sullivan s'empourpra et elle s'absorba dans la contemplation de ses genoux.

— Je pense que nous devrions nous en tenir là. Vous souhaitez probablement vous adresser à ma chef de service. Je l'ai vue ce matin. Nous pensions que vous seriez soulagée...

— SOULAGÉE !!!

— Je regrette de vous avoir bouleversée à ce point. Je me suis peut-être mal exprimée. Dans ce cas, je vous présente mes excuses. Vous nous avez appelés, nous avons étudié le cas et nous avons la

conviction que M. Vronsky est en de bonnes mains.

— Vous me permettrez de ne pas être de cet avis.

— Ça ne m'étonne pas. Vous vous êtes montrée hostile dès que je me suis assise.

— Arrêtez. Je vous en prie, arrêtez ! Allez vous faire foutre ! Si vous ne filez pas, je hurle !

— C'est déjà fait, me renvoya-t-elle d'un ton coincé. Et croyez-moi, vos propos figureront dans mon rapport.

Elle fourra n'importe comment ses papiers dans sa sacoche et rassembla ses affaires. Ses joues ruisselaient de larmes.

Je me tins la tête à deux mains.

— Et merde ! Maintenant c'est moi, l'immonde créature...

À la seconde où elle eut pris la porte, j'attrapai ma veste et mon sac et me précipitai au palais de Justice, où j'entrai par une porte latérale et grimpai les larges marches de carrelage rouge qui menaient à la galerie supérieure. La voûte de l'escalier laissait entrer l'air glacial et le bruit de mes pas se répercutait sur la mosaïque des murs. Je pénétrai dans le bureau du comté et remplis un formulaire en demandant à l'employé le dossier d'Auguste Vronsky. Sept semaines avant exactement, je me trouvais au même endroit, à rechercher les antécédents de Solana Rojas. Visiblement, je m'étais fichu le doigt dans l'œil, mais je ne voyais pas comment. Je m'assis sur l'une des deux chaises en bois ; six minutes plus tard, j'avais en main le dossier.

J'allai au bout de la salle et pris place à une table presque entièrement occupée par un ordinateur. J'ouvris le dossier et le feuilletai, encore qu'il n'eût pas grand-chose à voir. J'avais sous les yeux un document standard de quatre pages. Un X décoloré barrait diverses cases jusqu'au bas des pages. J'allai jusqu'à la dernière, où le nom de l'avocat représentant Cristina Tasinato retint mon attention, un certain Dennis Altinova, domicilié dans Floresta Street. Étaient mentionnés ses numéros de téléphone et de fax, ainsi qu'une adresse pour Cristina Tasinato. Je revins à la première page et repris mon examen en m'attardant sur les intitulés des rubriques et sous-rubriques, mais découvris seulement ce que je savais déjà. Augustus Vronsky, la personne à protéger, résidait dans le comté de Santa Teresa. Le requérant n'était ni créancier, ni débiteur, ni agent du susnommé. Mais Solana Rojas, qui demandait au tribunal de désigner Cristina Tasinato comme tuteur de la personne et des biens du susnommé. J'avais soupçonné Solana d'être au cœur de l'affaire, mais cela ne m'empêcha pas d'éprouver un choc en voyant son nom nettement dactylographié dans la case.

Sous « Nature et valeur estimée de la succession », les diverses entrées portaient la mention « Inconnu », à savoir les biens immobiliers, les avoirs personnels et les pensions. On avait également coché une case selon laquelle la personne à protéger était dans l'incapacité de subvenir à ses besoins physiques en matière de santé, nourriture, vêtements ou logement. Des justificatifs figuraient apparemment dans une pièce jointe qui accompagnait un Complément confidentiel d'information et de requête « versé au dossier ». Dans le paragraphe au-dessous, une autre case cochée spécifiait que Gus

Vronsky, la personne à protéger, était « dans l'incapacité manifeste de gérer ses ressources personnelles ou de s'opposer à une escroquerie ou à un abus de confiance ». Là encore, des justificatifs figuraient dans le Complément confidentiel d'information rempli en même temps que la requête mais non accessible à la consultation. Les signatures de l'avocat, Dennis Altinova, et du tuteur, Cristina Tasinato, étaient apposées en fin de document, celui-ci enregistré au greffe du tribunal d'instance de Santa Teresa le 19 janvier 1988.

Une partie du dossier consistait en une note de frais pour « Coûts afférents à la protection » qui détaillait les salaire, période et total à ce jour. Pour la seconde moitié de décembre 1987 et les deux premières semaines de janvier 1988, la somme demandée se montait à 8 726,73 dollars. Somme justifiée par une facture de Soins et Services pour Seniors, Inc. S'y ajoutait une note d'honoraires de l'avocat datée du 15 janvier 1988, énumérant les date, taux horaire et frais de constitution de dossier. La somme revenant audit avocat était de 6 227,47 dollars. Ces chiffres avaient été soumis à l'approbation du tribunal et, au cas où des doutes sur l'acheminement des fonds auraient subsisté, il était précisé au bas de la facture : « Chèque à l'ordre de Dennis Altinova. Honoraires d'avocat : 200 dollars l'heure ; honoraires d'avocat associé. 150 dollars l'heure ; temps passé hors cabinet : 50 dollars l'heure. » À eux deux, le tuteur fraîchement désigné et son avocat avaient gaillardement empoché 14 954,20 dollars au total. Je m'étonnai que l'avocat n'ait pas joint une enveloppe timbrée à son nom pour accélérer le règlement.

Je notai les pages dont je désirais la photocopie – c'est-à-dire toutes – et rendis le dossier à l'employé. En attendant, j'empruntai un annuaire et cherchai Dennis Altinova dans les pages blanches. Sous l'adresse et numéro de téléphone du cabinet figuraient aussi l'adresse et le téléphone de son domicile. Tiens... Je ne pensais pas que les médecins ou les avocats livraient des informations personnelles au premier venu assez intelligent pour aller vérifier. Apparemment, Altinova ne craignait pas de se faire harceler ou tuer par un client mécontent. Il vivait dans un quartier cossu, mais même les maisons des secteurs les plus décrépits de Santa Teresa atteignent des prix astronomiques. Je ne vis pas trace d'autre Altinova. Je vérifiai les Rojas : il y en avait à la pelle, mais pas de Solana. Quant à Tasinato, le nom ne figurait nulle part.

L'employé appelant mon nom, je réglai les photocopies et les rangeai dans mon sac.

Le cabinet de Dennis Altinova dans Floresta Street était situé à un demi-pâté de maisons du palais de Justice. Le poste de police se trouvait dans la même rue, celle-ci se terminant là où commençait le

territoire du lycée de Santa Teresa. Dans l'autre sens, Floresta Street traversait State Street et se continuait après le centre-ville avant de rejoindre l'autoroute. Les avocats avaient monopolisé le secteur en s'installant dans des villas et autres petits immeubles d'habitation, dont les locataires d'origine étaient partis vivre ailleurs. Altinova louait une petite suite de bureaux au dernier étage d'une construction de trois niveaux qui hébergeait, à celui de la rue, une société de crédit immobilier privée. Si mes souvenirs sont exacts, un atelier de tapissier occupait autrefois les lieux.

J'étudiai le panneau dans le hall d'entrée, ce dernier guère plus en réalité qu'un vestibule de plain-pied où on pouvait attendre l'ascenseur qui se déplaçait avec la promptitude et l'élégance d'un serviteur muet. Ici, les loyers n'étaient pas donnés. L'endroit se voulait de grand standing, même si le bâtiment proprement dit était cruellement désuet. Le propriétaire ne pouvait sans doute pas se résoudre à sacrifier le temps, l'énergie et l'argent nécessaires pour déloger les locataires et procéder à un sérieux remaniement des lieux.

L'ascenseur arriva, une cabine d'un mètre cinquante de côté qui hoqueta et frissonna durant toute mon ascension poussive. Cela me donna le temps d'étudier les dates des inspections de sécurité et de m'interroger sur le nombre de personnes qu'il faudrait pour dépasser la charge limite, à savoir 1 100 kilos. J'imaginai dix hommes de 110 kilos chacun, en partant du principe que dix gars réussissaient à tenir dans l'habitable. Quant à vingt femmes de 55 kilos, inutile d'y songer.

Je sortis au deuxième étage. Le sol du couloir déroulait une mosaïque de marbre moucheté noir et blanc, en clair des gravats liés par un mélange de ciment, de sable blanc et de pigments recyclés en carrelage. Des lambris de chêne noircis par l'âge garnissaient les murs. À chaque extrémité du couloir, des baies surdimensionnées laissaient pénétrer la lumière naturelle qu'intensifiaient des plaques fluorescentes. Les portes des bureaux, en verre martelé, portaient les noms des occupants inscrits au pochoir en noir. L'effet avait le charme et la séduction des bureaux d'avocats et de détectives dans les vieux films en noir et blanc.

Le cabinet d'Altinova se situait au milieu du couloir. La porte s'ouvrait sur une réception de dimension modeste qu'on avait modernisée avec un bureau alliant l'acier inoxydable et le verre coulé. Le plateau se signalait par son dépouillement, seulement occupé par une console téléphonique à quatre lignes. La pièce bénéficiait d'un éclairage indirect. Les sièges, au nombre de quatre, paraissaient faits pour vous ankyloser les fesses en moins de deux. Pas de tables basses, pas de magazines, pas d'échantillons d'art, pas de plantes. Oui, il existe des « décorateurs d'intérieur » fauteurs de ce genre d'immondices... qu'ils taxent de minimalisme. Laissez-moi rire...

L'endroit semblait tout simplement en attente d'occupant.

Une hôtesse apparut à une porte du mur du fond estampillée « PRIVÉ ». Blonde, grande et glaciale, trop jolie pour imaginer qu'elle ne s'envoyait pas le patron.

— Puis-je vous renseigner ?

— Je me demandais si je pouvais avoir un bref entretien avec M^e Altinova.

« Bref » m'avait paru de bon aloi.

— Vous avez rendez-vous ?

— À vrai dire, non. Je passais au palais et j'ai décidé de tenter ma chance. Est-il là ?

— Pouvez-vous me dire à quel sujet ?

— Je préfère lui en parler personnellement.

— On vous a aiguillée sur lui ?

— Non.

Mes réponses lui déplaisaient et elle m'en punit en cessant de me regarder. Visage à l'ovale parfait, aussi lisse, clair et pur qu'un œuf.

— Votre nom ?

— Millhone.

— Pardon ?

— Millhone. M-I-L-L-H-O-N-E. Avec l'accent sur la première syllabe. On le prononce parfois « Malone », mais pas moi.

— Je vais voir s'il est libre.

Tout me poussait à croire que mon nom ne lui dirait rien : je ne me trompais pas. J'espérais qu'il serait curieux de savoir ce qui m'amenait. Je savais qu'il ne me livrerait pas un atome d'information. Mais je voulais voir de mes propres yeux l'individu qui avait rédigé les documents privant Gus Vronsky de son autonomie. Je pensais aussi qu'il pouvait être intéressant de secouer l'arbre, au cas où quelque chose de blet ou de fétide en tomberait.

Deux minutes plus tard l'homme apparut en personne et passa la tête dehors, la main sur le cadre de la porte. Réaction habile. S'il m'avait conviée dans son bureau, il aurait donné l'impression d'être intéressé par ce que j'avais à lui dire. Qu'il se soit dévoilé laissait entendre :

a) qu'il pouvait disparaître à volonté ;

b) que l'affaire qui m'amenait ne méritait pas de s'asseoir pour en discuter ;

c) donc, que j'avais intérêt à aller droit au fait.

— Maître Altinova ? demandai-je.

— Que puis-je pour vous ?

Un ton aussi net et dur que l'expression de ses yeux. Grand, les cheveux noirs, des lunettes massives à monture noire qui reposaient sur l'arête tout aussi massive de son nez. Dents régulières, bouche

pulpeuse et menton creusé d'un sillon vertical si prononcé qu'il semblait avoir reçu un coup de couteau en pleine figure. Je le situai à la fin de la soixantaine, mais il paraissait en forme et se comportait avec la vigueur d'un individu plus jeune. L'hôtesse nous fila un coup d'œil en douce par-dessus son épaule, observant notre échange comme une gamine qui espère voir sa sœur se faire gronder et expédier sèchement dans sa chambre.

— Je cherche une dénommée Cristina Tasinato.

Il garda un visage neutre, mais son regard parcourut la réception avec une curiosité feinte comme si ladite Tasinato jouait à cache-cache dans la pièce quasiment vide.

— Je ne peux pas vous renseigner.

— Le nom vous dit-il quelque chose ?

— Quelle est votre profession, M^{lle} Millhone ?

— Détective privée. J'ai des questions à poser à M^{me} Tasinato. J'espérais que vous pourriez me mettre en contact avec elle.

— Vous savez à quoi vous en tenir.

— Mais elle est votre cliente, n'est-ce pas ?

— Adressez-vous à quelqu'un d'autre. Nous n'avons rien à nous dire.

— Son nom figure avec le vôtre sur un document que je viens d'avoir sous les yeux au palais de Justice. Elle a été désignée comme tuteur d'un certain Gus Vronsky. Je suis sûre que vous en avez entendu parler.

— Ravi de vous avoir rencontrée, M^{lle} Millhone. Je ne vous reconduis pas.

— Merci de m'avoir accordé de votre temps, lui répondis-je, en mal de repartie piquante.

Il referma sèchement sa porte, me laissant me débrouiller. J'attendis une seconde, mais son adorable secrétaire avait disparu. Incroyable qu'elle rate cette occasion de me toiser du haut de sa grandeur. Sur le bureau d'une intégrité virginale, la ligne numéro un de la console téléphonique s'alluma : Altinova appelait sûrement Cristina Tasinato. L'absence de tout dossier m'empêcha de fouiner. Je sortis comme on m'avait enjoint de le faire et descendis par l'escalier, plus sûr que la boîte bringuebalant au bout d'une corde qui faisait office d'ascenseur.

Je récupérai ma voiture au parking public fermé, fis le tour du pâté d'immeubles et, toujours en quête de Melvin Downs, remontai Capillo Street. Mortifiée par la rebuffade d'Altinova, j'avais besoin des effets apaisants du travail de routine. Au carrefour de Palisade Drive, je pris à gauche et continuai jusqu'au moment où le campus de l'université apparut à ma droite. Le banc de l'arrêt du bus était vide. Je parcourus

au ralenti la longue descente en courbe à partir du campus. Un petit groupe de commerces se nichait au bas : une supérette, un caviste et plusieurs motels. Si Melvin Downs effectuait des travaux d'entretien ou de gardiennage, on le voyait mal ne travailler que deux jours par semaine. C'étaient des emplois à plein temps. Qui plus est, la pente de la colline était longue et accentuée et il aurait dû la remonter sur près d'un kilomètre à la fin de sa journée de travail. Pourquoi prendre cette peine alors qu'il y avait un arrêt de bus à un demi-pâté de maisons de là et plus proche de la plage ?

Je repartis donc en sens inverse. Cette fois, je longuai l'université et redescendis jusqu'aux deux centres commerciaux situés à l'intersection de Capillo Street et de Palisade Drive. Là, je n'avais que l'embarras du choix. À gauche s'ouvrait un grand drugstore avec, derrière, un marché qui ne dépendait pas de la ville et offrait des produits bio locaux et autres aliments naturels. Peut-être que Melvin déchargeait les cageots ou les produits d'épicerie, à moins qu'on ne l'ait engagé pour balayer et lessiver les allées. Je me garai sur le parking du drugstore et entrai. J'effectuai un repérage des lieux et inspectai chaque allée au passage. Aucun signe de lui. On était mardi et, s'il travaillait toujours dans le quartier, il aurait fini d'ici une heure ou deux. Je ressortis par la porte de devant.

Toujours à pied, je traversai la rue. Je suivis le centre commercial sur le côté droit et passai devant deux petits restaurants de proximité, l'un donnant dans le style Tex-Mex, l'autre plus voué au petit déjeuner et déjeuner. Je regardai à travers la vitrine d'un cordonnier et scrutai la laverie, une bijouterie et la boutique de toilettage d'animaux de compagnie adjacente. Le dernier petit commerce, un magasin de chaussures à prix discount, annonçait FERMETURE DEFINITIVE ! TOUT DOIT DISPARAÎTRE ! RABAIS DE 30 À 40 POUR CENT ! Déjà en panne de clients, même la liquidation n'en rameutait aucun. Je revins sur mes pas.

Au carrefour, j'attendis que le feu passe au rouge et traversai Capillo Street pour examiner les boutiques et commerces spécialisés qui s'alignaient en fin de parcours. Je déambulai dans une grande surface de produits artisanaux, un drugstore et une boutique de cadeaux et cartes postales, le tout sans succès. En me réinstallant au volant, je me demandai si j'étais complètement à côté de la plaque. J'avais repris courage quand Vernon Waibel m'avait assuré que Melvin n'avait pas quitté la ville, mais rien ne le prouvait. J'avais caressé l'idée de l'avoir à l'usure par pure obstination, qualité dont j'ai été gratifiée dès ma naissance. Mais, surtout, s'il avait pris le large, je ne voyais pas comment le retrouver. Autant croire qu'il n'avait pas bougé.

Je démarrai, sortis du parking en marche arrière, tournai à droite

dans Capillo Street, puis à gauche aux feux. Ce qui me ramena dans Palisade Drive, où je longeai un quartier résidentiel de petites maisons en bois et stuc construites dans les années quarante. À droite, une route en lacets conduisait au sommet de la colline, où des résidences plus prestigieuses jouissaient de vues spectaculaires sur l'océan. Une file d'enfants traversa le carrefour sous le regard attentif d'un agent. Ils marchaient deux par deux en se donnant la main, tandis qu'une maîtresse et son assistante les pressaient d'avancer.

Après un signe de tête de l'agent, la circulation reprit et je suivis la pente jusqu'au parking de la plage. J'en fis lentement le tour en interrogeant les rares personnes en vue. Je ressortis, pris de nouveau à droite et remontai la colline vers le secteur plus peuplé de Palisade Drive que j'avais déjà exploré. Allais-je encore gaspiller des litres d'essence dans l'espoir de le trouver ?

Je revins à l'université et me garai sur le même côté que l'arrêt de bus. Je restai un moment sans bouger, centrant mon attention sur le campus en face, la garderie sur le côté et le pâté d'immeubles résidentiels construits sur le flanc de la colline. Au bout d'une demi-heure improductive, je redémarrai et tournai à gauche dans Palisade Drive. Histoire d'y jeter un dernier coup d'œil avant d'estimer que j'avais fini ma journée. Je roulai jusqu'à l'extrémité du territoire imaginaire que je m'étais assigné. Au parking de la plage, je fis demi-tour et remontai la colline jusqu'à la principale intersection. J'attendais que le feu passe au vert quand je l'aperçus.

La reconnaissance est un phénomène complexe, une corrélation presque instantanée du souvenir et de la perception, dont les variables sont presque impossibles à reproduire. Que repère-t-on d'emblée chez quelqu'un ? L'âge, la race, le sexe, l'émotion, l'humeur, l'angle de rotation de la tête, la taille, la silhouette, la posture ? Il est difficile de définir après coup la donnée visuelle qui a déclenché le *clic*. Je me trouvais un jour à une porte d'embarquement d'O'Hare Airport, à Chicago, quand j'avisai un homme de profil qui traversait le terminal au milieu de la foule. Un plan d'une fraction de seconde, comme l'arrêt sur image au cinéma, avant que le mouvement continu des passagers ne l'occulte. L'homme que j'avais vu était un policier qui m'avait entraînée pendant mes classes. Je criai son nom et il réagit au quart de tour, aussi stupéfait que moi de repérer un visage connu dans un environnement étranger.

J'avais parlé une seule fois à Melvin, mais sa démarche et la posture de ses épaules suscitèrent une réaction réflexe. J'en jappai d'étonnement. Le temps de vérifier le feu, qui était toujours au rouge, il avait disparu. Incrédule, j'inspectai vivement les deux côtés de la rue. Il ne pouvait pas être bien loin. À la seconde où le feu passa au vert et où je vis une brèche dans le flot de voitures qui arrivaient en

sens inverse, je fis demi-tour à gauche et me glissai dans la contre-allée située derrière les magasins. Aucun signe de lui. Les cheveux blancs et le blouson d'aviateur craquelé s'étaient enregistrés dans ma mémoire périphérique.

Je refis le tour jusqu'au carrefour et entrepris un ratissage systématique du pâté de maisons, en le divisant en fractions que je pouvais inspecter en roulant au ralenti. Dans un sens, puis dans l'autre. Je ne pensais pas qu'il m'avait vue car il regardait dans l'autre sens, visiblement avec un but en tête et fermé à tout le reste. Au moins, j'avais réduit mon terrain de battue. Je continuai à rouler à une allure de tortue, déclenchant derrière moi un joyeux concert d'avertisseurs en signe d'encouragement. Moi, j'en étais à me parler toute seule. *Merde, trois fois merde. Allez, Downs, montre-toi, juste une fois !*

Au bout de vingt minutes, j'abandonnai. Il ne s'était quand même pas volatilisé ! J'aurais pu me garer et faire une autre recherche à pied, mais l'idée me parut stérile. Je reviendrais le jeudi pour effectuer une solide enquête de voisinage. En attendant, autant rentrer à la maison.

Une fois dans mon quartier, je me garai à un demi-pâté de maisons de chez moi, verrouillai ma voiture et partis vers la porte de derrière d'Henry. Je le vis par la vitre, installé dans son fauteuil à bascule avec un Black Jack sur glaçons posé sur la table à côté de lui. Je frappai. Il se leva et m'ouvrit avec un sourire.

— Kinsey ! Entre, mon cœur. Comment vas-tu ?

— Très bien, lui dis-je, et je fondis en larmes.

Il n'aurait jamais dû m'appeler « mon cœur », c'était le mot de trop.

Je passe sur les effusions lacrymales et le récit hoquetant que je lui fis des catastrophes de la journée, d'abord Melvin Downs, puis les bourdes de Nancy Sullivan, ce que j'avais découvert au palais de Justice et les ponctions opérées dans les comptes bancaires de Gus, plus ma visite au cabinet de l'avocat, et après ce lamentable cafouillage, le retour à la case départ : Melvin Downs ! Je n'allai pas jusqu'à jurer que c'était la pire journée de ma vie d'adulte. J'ai divorcé deux fois, mais ce genre dramatique appartient à un autre répertoire.

N'empêche : sur le plan professionnel, j'étais au quatrième dessous.

Je m'épanchai sur son épaule, lui racontant ce que j'avais dit, ce que lui avait dit, et puis elle, ce que j'avais éprouvé, aurais voulu dire, pensé alors et plus tard, et entre les deux. Chaque fois que j'arrivais au bout de mon récit, un autre détail me revenait et je faisais marche arrière pour le réintégrer à sa place.

— Ce qui m'exaspère, c'est que Solana a dit exactement ce que j'avais dit en téléphonant au comté, mais à l'envers. Impossible de nier

l'état dans lequel était la maison : ce qu'elle a raconté à Nancy Sullivan était exact pour l'essentiel. L'anémie de Gus, ses hématomes... tout ! Comment discuter ? Alors que je citais les faits pour prouver qu'il y a maltraitance, Solana s'en est servie pour justifier sa mise sous tutelle ! C'est trop injuste...

Je m'interrompis pour me moucher et le mouchoir en papier vint s'ajouter à la pile de ceux trempés de larmes que j'avais expédiés dans la poubelle.

— C'est quoi, ces gens-là ? Un avocat et un tuteur exerçant en indépendant ? Je n'en reviens pas. Quand j'étais au palais de Justice, je suis allée prendre à la bibliothèque le *Deering's California Probate Code*(25). Tout y est, noir sur blanc, pouvoirs et obligations, bla-bla-bla. Pour autant que je puisse dire, ils ne sont soumis à aucun régime de patente ni organisme d'État régulateur. Je ne doute pas qu'il existe des tuteurs consciencieux quelque part, mais ces deux-là ont fondu sur Gus comme des vampires !

Deux mouchoirs plus tard, les lèvres gonflées par tant de larmes, j'ajoutai :

— Je dois rendre justice à Solana : elle a eu l'habileté d'inventer cette histoire de dispute entre nous. L'affirmation selon laquelle je l'aurais menacée présente mon appel comme un acte de malveillance à son encontre.

Henry haussa les épaules.

— C'est une sociopathe. Elle applique d'autres règles du jeu. Une en tout cas : elle fait ce qui la sert.

— Il faut que j'applique une autre stratégie. Reste à savoir laquelle.

— Enfin une note de confiance !

— Tant mieux, ce n'est pas du luxe.

— Tant qu'il a de l'argent sur ses comptes, Gus leur est plus utile vivant que mort.

— Au train où ça va, ça ne prendra pas longtemps.

— Surtout pas de faux pas. Ne la laisse pas t'entraîner à faire quoi que ce soit d'illégal... sauf ce qui l'est déjà.

En partant au travail le lendemain matin, mercredi, je repérai Solana et Gus sur le trottoir devant la maison. Je ne l'avais pas vu dehors depuis des semaines et je dus admettre qu'il semblait en bonne forme sous un coquet bonnet de tricot tiré jusqu'aux oreilles. Il était dans son fauteuil roulant, emmaillotté dans un épais survêtement de chantier qui plissait sur les épaules et pendait aux genoux. À quoi elle avait ajouté une couverture. Ils devaient rentrer tout juste de leur virée. Elle tourna le fauteuil roulant de façon à monter les marches de devant.

Je traversai l'herbe.

— Puis-je vous aider ?

— Je peux me débrouiller.

Quand elle l'eut hissé au-dessus de la dernière marche, je posai une main sur le fauteuil et me penchai.

— Bonjour, Gus ! Comment allez-vous ?

Solana tenta de s'interposer. Je levai une paume pour l'en empêcher, ce qui assombrit son humeur.

— Qu'est-ce que vous voulez ? me lança-t-elle.

— Donner à Gus une chance de me parler, si vous n'y voyez pas d'objection.

— Il n'a pas envie de vous parler, et moi non plus. Je vous prie de partir.

Je m'aperçus que Gus ne portait pas ses prothèses auditives, sûrement le plus sûr moyen de le mettre hors circuit. Comment aurait-il pu réagir s'il n'entendait rien ? J'approchai mes lèvres de son oreille.

— Puis-je vous être utile ?

Il m'adressa un regard chagrin. Sa bouche trembla et il gémit comme une femme prise des premières douleurs et qui n'a pas encore compris que l'accouchement n'a rien d'une partie de plaisir. Il coula un regard à Solana, raide comme la justice et les mains croisées. Avec ses gros souliers marron et son épais manteau également marron, elle avait tout d'une gardienne de prison.

— Allez-y, monsieur Vronsky. Dites tout ce que vous voulez.

Il posa un doigt derrière son oreille et hocha la tête, comme en un geste d'impuissance, mais je savais qu'il m'avait entendue. Je parlai plus fort.

— Aimerez-vous venir prendre une tasse de thé chez Henry à côté ? Il serait si content de vous voir !

— Il a eu son thé, dit Solana.

— Je ne peux plus marcher. Je flageole de partout, me dit Gus. Solana accrocha mon regard.

— Votre présence n'est pas souhaitée, dit-elle. Vous le perturbez. Ignorant sa remarque, je m'accroupis pour le regarder dans les yeux. Même assis, il était si voûté qu'il dut tourner la tête de côté pour me rendre mon regard. Je lui adressai un sourire que j'espérai encourageant, mais difficile à maintenir avec Solana qui me dominait de toute sa hauteur.

— Il y a une éternité qu'on ne vous a pas vu. Henry a sûrement de bons petits pains sucrés faits maison. Je peux vous conduire chez lui et vous ramener en un rien de temps. Ça ne vous ferait pas plaisir ?

— Je ne me sens pas bien.

— Je le sais, Gus. Je ne peux rien faire pour vous ?

Il fit non de la tête en frottant ses mains noueuses sur ses genoux.

— Vous savez que nous nous faisons tous du souci pour vous. Absolument tout le monde.

— Je vous remercie. Pour ça et pour tout.

— Du moment que vous allez bien.

Il hocha la tête.

— Je ne vais pas bien. Je suis vieux.

Je passai une matinée tranquille à l'agence, à nettoyer mon bureau et à régler des factures. Les tâches étaient simples : jeter, classer, vider la corbeille. Gus continuait à m'occuper l'esprit, mais je savais que ça ne servait à rien de revenir sur ce terrain-là. D'autres points exigeaient mon attention. Melvin Downs, par exemple. Quelque chose chez lui me tracassait, en plus de la nécessité de le localiser, ce qui était dans mes cordes, je n'en doutais pas.

Une fois mon bureau dégagé, je passai une heure à transcrire mon entretien avec Gladys Fredrickson, sans cesser de débobiner et de rebobiner la bande enregistrée. Incroyable, l'interférence des bruits de fond... le crissement du papier, les aboiements de la chienne, son sifflement d'asthmatique à elle quand elle parlait. Il me faudrait plus d'une séance pour taper la totalité de l'entretien, mais cela m'occupait.

Quand j'en eus assez, j'ouvris le tiroir à crayons et en sortis un paquet de fiches. Dans le même tiroir, j'aperçus le jouet que j'avais sauvé de l'oubli au fond de la penderie, dans la chambre de Melvin Downs. Je serrai les deux baguettes en regardant le petit clown articulé en bois effectuer une série de figures à la barre fixe : grand tour arrière, appui tendu renversé, salto. Impossible de savoir si le jouet lui appartenait à lui, ou au locataire précédent. Je poussai le jouet sur le côté et pris les fiches.

Carte après carte, une ligne sur chaque, j'inscrivis ce que je savais de lui, soit pas grand-chose au total. Il travaillait très

vraisemblablement dans le secteur attenant à l'université, où il prenait l'autobus. Il aimait des films classiques qui semblaient être, pour l'essentiel, des guimauves sentimentales sur de jeunes garçons, sur des bébés animaux et sur le deuil. Il était brouillé avec sa fille, qui refusait de lui laisser voir ses petits-fils pour des raisons inconnues. Il avait fait de la prison, ce qui expliquait peut-être que sa fille le prive de ses droits grand-paternels. Il avait une amie imaginaire dénommée Tía qu'il avait fabriquée à partir d'une bouche maquillée de rouge à lèvres tatouée dans le U entre le pouce et l'index de la main droite. Deux points à l'encre noire sur l'articulation figuraient les yeux de la marionnette.

Quoi d'autre ?

Melvin était doué pour la mécanique et sa mentalité de bricoleur lui permettait de réparer des objets divers, notamment un récepteur de télévision défectueux. À son travail, dont j'ignorais la nature, il était payé en liquide. Il restait assis à l'arrêt de bus après le travail les mardis et jeudis, en milieu d'après-midi. Il se montrait poli avec les inconnus, mais n'avait pas d'amis proches. Il avait épargné assez d'argent pour s'acheter un camion. Il résidait dans la ville depuis cinq ans, manifestement pour être près des petits-fils qu'on lui interdisait de voir. Il occupait une chambre spartiate à la résidence hôtelière, sauf, bien entendu, s'il avait emporté une tripotée de napperons, coussins brodés et autres objets décoratifs en partant. Quand il avait vu le prospectus que j'avais distribué, il avait paniqué, fait sa valise et disparu.

Quand je fus à court de faits, je battis les fiches et les mélangeai pour voir si l'illumination s'ensuivrait. Je les étalai sur le bureau et, la tête dans une main, les étudiaï, comme dans le jeu : *Cherchez l'intrus*.

J'entrevis une possibilité. Je tirai deux cartes vers moi et les contemplai. Comment le petit clown et l'amie imaginaire de Melvin s'inséraient-ils dans le tableau d'ensemble ? Rien de ce que j'avais appris à son sujet ne révélait une nature enjouée. Tía et le clown lui servaient-ils à amuser quelqu'un ? Qui par exemple ? Des enfants ? Ceux de l'école primaire voisine ou de la garderie proche de l'arrêt de bus qu'il fréquentait ?

Un pédophile ?

Ce genre de prédateurs garde souvent des jouets ou des vidéos à portée de main pour amadouer l'enfant, le temps de former un lien. Peu à peu, un contact physique s'établit. Après l'affection et la confiance suivent les gestes de tendresse et les caresses, jusqu'au moment où les attouchements et les secrets deviennent l'élément grisant de leurs relations « spéciales ». S'il s'était rendu coupable de sévices sexuels, cela aurait expliqué sa terreur d'avoir été repéré à moins de cent mètres d'une école, d'un terrain de jeu ou d'une

garderie. De même que le refus de sa fille de lui laisser voir ses petits-fils.

Je saisis le téléphone et appelai le service des libertés conditionnelles du comté. Je demandai à parler à Priscilla Holloway, un des agents de probation. Juste comme j'allais lui laisser un message, elle décrocha et je lui dis qui j'étais. Sa voix étonnamment menue contrastait avec le souvenir que je gardais de sa stature. C'était une rousse solidement charpentée, le genre à avoir pratiqué des sports brutaux au lycée et à déployer ses trophées de softball et de foot dans sa chambre à coucher. Je l'avais rencontrée en juillet alors que je veillais sur Reba Lafferty, une jeune rebelle placée en liberté conditionnelle après avoir purgé sa peine à la Prison pour femmes de Californie.

— Je voudrais vous poser une question, lui dis-je quand nous en eûmes fini avec les civilités. Avez-vous la liste des prédateurs sexuels fichés dans la ville ?

— Je les connais presque tous par leur nom ! Nous tous, d'ailleurs. Beaucoup sont tenus de passer pour un test antidrogue. Ils nous signalent aussi leurs changements de résidence ou d'emploi. Vous cherchez qui ?

— Un certain Melvin Downs.

Il y eut un blanc et pour un peu je l'aurais entendue faire non de la tête.

— Non. Je ne crois pas. Le nom ne me dit rien. Où a-t-il purgé sa peine ?

— Aucune idée, mais je suppose qu'il a fait de la prison pour viol sur mineur. Il a un tatouage grossier du style prison pur jus : une bouche rouge dans le creux entre le pouce et l'index de la main droite. On m'a dit qu'il était ventriloque amateur et je me demande s'il exerce ses talents pour séduire de jeunes enfants.

— Je peux poser la question aux autres policiers et voir s'ils le connaissent. Vous avez le contexte ?

— Connaissez-vous un avocat nommé Lowell Effinger ?

— Lowell ! Absolument.

— Il a besoin du témoignage de Downs pour une affaire de dommage aux personnes. Downs se protège, mais j'ai fini par mettre la main sur lui. Il s'est d'abord montré coopératif, puis il a fait marche arrière et a filé si vite que je me suis demandé s'il avait un casier.

— Ici, non, mais c'est peut-être un fugitif d'un autre État. Ces types ne tiennent pas à s'attarder et se barrent sans préavis. On en a régulièrement dix à quinze dans la nature. Et je parle de la région. À l'échelle de l'État, les chiffres sont ahurissants.

— Ne me dites pas qu'il y a tant de prédateurs en cavale ?!

— C'est la triste vérité. Redonnez-moi votre numéro, je vous

rappellerai si j'apprends quelque chose.

Je la remerciai et reposai le combiné. Mes soupçons n'avaient pas été confirmés, mais elle ne m'avait pas embarrasée. J'y vis un brin d'encouragement.

Du coup le jeudi, en début d'après-midi, je remontai une fois de plus Capillo Hill et me postai sur le parking du marché bio sans quitter de vue le carrefour où j'avais aperçu Downs l'avant-veille. Compte tenu de sa présence habituelle les mardis et jeudis, j'espérais avoir une bonne chance de le repérer. J'en aurais pleuré, de cette traque, mais je m'étais munie d'un livre de poche et d'une Thermos de café brûlant. À deux pas de là, la station-service m'offrait des toilettes-dames. Qu'est-ce qu'une fille peut désirer de plus ? Je lus un moment, levant les yeux à intervalles réguliers pour inspecter le secteur à travers le pare-brise.

Je fis une visite à la station-service ; en sortant des toilettes, j'eus une vue dégagée sur l'activité de l'autre côté de la rue. Une camionnette se gara le long du trottoir devant la laverie. Mon regard se posa machinalement sur les deux hommes qui en descendirent et entrèrent dans le local. J'avais déjà repris ma place derrière le volant de ma voiture quand ils ressortirent un peu plus tard, chargés de cartons qu'ils enfournèrent à l'arrière de la camionnette. Il y avait quelque chose d'écrit sur le flanc du véhicule, mais que je ne pus déchiffrer d'où j'étais. J'attrapai sur la banquette arrière la paire de jumelles que je garde toujours à portée de main. Je les réglai et lus :

Société caritative Repartir de zéro, Inc.

Vos rebuts sont nos revenus

Nous acceptons vêtements, meubles,
petits appareils ménagers

et équipements de bureau traités avec ménagement
le mardi et le jeudi, de 9 h à 14 h

Apparemment, les deux hommes procédaient à la collecte des dons. Dans une laverie ? Une combine pas nette ? C'est le « petits appareils ménagers » qui attira mon attention. Et les jours de ramassage. Un emploi idéal pour un individu comme Downs passionné de bricolage et doué pour les réparations. Je l'imaginai entouré d'aspirateurs, sèche-cheveux et ventilateurs électriques en panne, rafistolant des articles sinon voués aux ordures. Une œuvre pouvait aussi s'intéresser à sa réintégration.

Je lâchai mon livre, sortis de la voiture et verrouillai la portière. Filai droit sur les passages protégés au milieu du pâté de maisons. Arrivée devant les magasins, je laissai derrière moi les grandes vitrines et coupai entre deux immeubles pour gagner la ruelle derrière. Je

l'avais parcourue deux fois en voiture en étudiant les piétons au passage dans l'espace tout juste assez large pour deux voitures de front. Une fois, j'avais dû m'arrêter quand une femme qui arrivait en face avec une ribambelle d'enfants dans sa voiture avait ralenti pour tourner dans son garage.

Maintenant que je savais exactement ce que je cherchais, mes efforts furent vite récompensés. La raison sociale que j'avais vue sur la camionnette s'affichait au-dessus de la porte de service de la laverie. Le local servait d'antenne à Repartir de zéro ; l'organisation devait avoir loué les deux pièces situées à l'arrière pour recevoir et trier les dons. Le parking disposait de trois emplacements, auxquels s'ajoutait un espace réservé à un conteneur à couvercle disponible aux heures de fermeture du centre. Monté sur roues, il barrait le passage entre la laverie et la bijouterie voisine. J'aperçus l'arrière du véhicule stationné dans le passage. C'était un véhicule que je connaissais bien : un vieux camion laitier reconverti en camping-car et proposé à l'origine « en l'état » à 1 999,99 dollars. Le dépôt qui l'avait vendu exposait ses véhicules à proximité de l'hôtel résidentiel où habitait Downs. J'avais peut-être même été témoin de la transaction le jour où j'avais vu le vendeur discuter avec un type à cheveux blancs, lunettes de soleil et feutre rond. N'ayant pas encore rencontré Melvin, l'importance de la scène m'avait échappé. Le temps de le retrouver, il s'apprêtait à prendre le large. Je sortis mon calepin et notai le numéro d'immatriculation du camion.

La porte arrière du local était entrouverte. Je m'approchai avec précaution et jetai un coup d'œil en biais à l'intérieur. Melvin me tournait le dos et pliait des vêtements d'enfant qu'il empilait en petits tas bien nets avant de les ranger dans un carton. Maintenant que je l'avais localisé, je transmettrais l'information à Lowell Effinger. Il fixerait une date pour le témoignage et adresserait à Melvin une citation à comparaître en qualité de témoin. J'inscrivis l'adresse et la référence imprimées sur le conteneur, puis je regagnai ma voiture et rentrai à mon agence, où j'appelai le cabinet et dis à la secrétaire où on pouvait envoyer l'assignation.

— Tu t'en charges ?

— Ça ne me paraît pas très indiqué. Il me connaît de vue. En clair, si je me présente à la porte de devant, il filera par celle de derrière.

— Mais c'est ton bébé. Ça te ferait chaud au cœur, me renvoyait-elle. Je te préviens dès que tout est réglé, ce qui ne devrait pas tarder. À propos... Gladys a parlé à Herr Buckwald de l'« exiztenze d'un témoin manquant », et elle n'arrête pas de nous tanner pour avoir « zon nom et zon adreze ».

Son faux accent allemand me fit rire : il exprimait très exactement la nature d'Hetty Buckwald.

- Bonne chance ! lui lançai-je. Appelle-moi le moment venu.
- T'inquiète, p'tite sœur.

En rentrant cet après-midi-là, je ressentis une tension dans la nuque. Je me méfiais de Solana et espérais ne pas tomber sur elle une fois de plus. Elle était sûrement consciente que je l'avais dans le collimateur et, à mon avis, elle n'appréciait pas mon ingérence. Nos chemins, comme il s'avéra, ne se croisèrent pas avant le samedi soir. Bref, je me fis du mauvais sang avant que ce soit absolument nécessaire.

J'étais allée au cinéma et il était presque onze heures du soir quand je rentrai. Je me garai dans la rue à un demi-pâté de maisons de chez moi, à la seule place que je pus trouver à une heure pareille. Je sortis et verrouillai la portière. La rue était obscure et déserte. Sous l'effet d'un vent capricieux, les feuilles volaient sous mes pas comme une vague de petites souris fuyant le chat. On apercevait la lune par intermittence, voilée, puis soudain découverte par l'ondoiement irrégulier des arbres. Je me croyais seule à être dehors, mais en me rapprochant de la maison d'Henry, j'aperçus Solana debout dans l'ombre. Je calai solidement mon sac à l'épaule et fourrai les mains dans les poches de ma parka.

Elle s'avança vers moi quand j'arrivai à sa hauteur et me bloqua le passage.

— Écartez-vous, lui lançai-je.

— Vous m'avez mise dans de sales draps avec le comté. Vous allez le regretter.

— Qui est Cristina Tasinato ?

— Vous le savez très bien. Le tuteur désigné de M. Vronsky. Elle dit que vous êtes allée voir son avocat. Vous croyiez que je ne le saurais pas ?

— J'en ai rien à branler.

— C'est une grossièreté déplacée. Je vous estimais au-dessus de ça.

— Je crois plutôt que vous me sous-estimiez.

Elle me fixa dans le blanc des yeux.

— Vous êtes allée chez moi. Vous avez touché aux médicaments de M. Vronsky pour voir ce qu'il prenait. Comme vous avez remis les flacons pas tout à fait à la même place, j'ai su qu'on y avait touché. Ce sont des détails qui ne m'échappent pas. Vous vous êtes crue au-dessus de tout soupçon, mais vous vous trompiez. Vous avez pris aussi ses relevés bancaires.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, lui renvoyai-je en me demandant si elle n'entendait pas mon cœur ricocher dans ma poitrine comme une balle de squash.

— Vous avez commis une lourde erreur. Les gens qui me mettent à

l'épreuve en sont toujours pour leurs frais. Ils apprennent ce que « regretter » veut dire, mais il est trop tard.

— Attendez... Vous me menacez ?

— Non, bien sûr. C'est seulement un conseil. Laissez M. Vronsky tranquille.

— C'est qui le gorille que vous hébergez ?

— Il n'y a personne d'autre à la maison sauf nous deux. Vous avez la manie du soupçon, jeune fille. Ou doit-on parler de paranoïa ?

— C'est le garçon de salle que vous avez engagé ?

— C'est un assistant, au cas où ça vous regarderait. Vous êtes inquiète. Je peux comprendre votre agressivité. Vous avez de la suite dans les idées, vous êtes habituée à faire ce qui vous chante et à obtenir ce que vous voulez. Nous nous ressemblons beaucoup et nous sommes prêtes à jouer à mort.

Elle posa la main sur mon bras. Je me dégageai vivement.

— Assez de mélo. Vous pouvez aller vous faire voir et crever, j'en ai rien à faire.

— Cette fois, c'est vous qui me menacez.

— Vous avez intérêt à le croire ! lui lançai-je.

Le portail grinça quand je le poussai et le bruit du loquet qui se refermait mit fin à la conversation. Elle resta debout dans le noir pendant que je contournais la maison et entrai dans mon studio plongé dans l'obscurité. Je fermai la porte à double tour, ôtai ma parka et l'expédiai sur le comptoir de la cuisine au passage. Lumières éteintes, j'entrai dans le cabinet de toilette d'en bas et m'avançai dans la douche pour jeter un coup d'œil dehors. Le temps que je regarde par la fenêtre, elle avait disparu.

Au moment où j'arrivais à l'agence le lundi matin, j'entendis le téléphone sonner. Un coursier avait déposé un paquet volumineux contre la porte. Je le coinçai sous mon bras et me dépêchai d'ouvrir, piétinant au passage la pile de courrier qu'on avait glissée dans la fente. Je m'arrêtai le temps de la ramasser, la jetai sur mon bureau et saisis le téléphone. Il en était à la cinquième sonnerie et je trouvai Mary Bellflower à l'autre bout du fil, d'une humeur de rose à en croire le son de sa voix.

— Tu as reçu les documents que Lowell Effinger t'a fait déposer ? Il m'a envoyé les mêmes.

— Ce doit être le paquet que j'ai trouvé devant la porte. J'arrive tout juste et je n'ai pas encore eu le temps de l'ouvrir. C'est quoi ?

— La transcription de la déposition que lui a faite l'expert en accidents au début de la semaine. Rappelle-moi dès que tu l'auras lue !

— Promis. Tu parais contente, non ?

— En tout cas, curieuse. C'est du solide, m'assura-t-elle.

J'ôtai ma veste et lâchai mon sac par terre, à côté de mon bureau.

Avant d'ouvrir le paquet, je pris le petit couloir qui conduisait à ma kitchenette et me préparai une cafetière. Comme j'avais oublié d'apporter une brique de lait, je dus utiliser deux sachets de faux lait quand le café eut fini de filtrer dans le récipient. Je regagnai mon bureau et ouvris la lettre en papier kraft. Et me calai contre le dossier de mon fauteuil pivotant, les pieds sur le bord du bureau, le rapport d'expertise sur les genoux, une tasse de café à ma droite.

Tilford Brannigan portait la double casquette d'expert en biomécanique et en reconstitution d'accidents. Le document était dactylographié avec soin, les pages agrafées en haut à gauche. Les feuilles 21 x 27 avaient été réduites et formatées de façon à en faire tenir quatre sur la même page.

La première page énumérait les sources sous la rubrique « Pièces versées au dossier par la partie plaignante n° 6, de A à 6-H » sur les lignes numérotées. À savoir : le CV de Brannigan, des condensés du dossier médical de Gladys Fredrickson, une demande de présentation de documents, la réponse de la partie plaignante à la demande de production de documents émise par la partie adverse, une demande de documents complémentaires. Les dossiers médicaux du D^r Goldfarb avaient été requis par voie judiciaire, de même que ceux du D^r Spaulding. S'y ajoutaient de nombreux témoignages, un condensé

de dossiers médicaux référencés « Pièces versées au dossier par la partie plaignante n° 16 », et le constat de la police. Diverses photographies des véhicules endommagés et du lieu de l'accident figuraient au titre de pièces à conviction. Je feuilletai tout cela rapidement jusqu'à la dernière page, histoire de me faire une première impression. La déclaration sous serment de Brannigan débutait en page 6 et continuait jusqu'à la page 133. L'audience avait commencé à 16 h 30 et s'était achevée à 19 h 15.

Une déposition est, par nature, une procédure moins formelle qu'une déclaration devant la cour. Elle est enregistrée au cabinet de l'avocat et non au tribunal. La déclaration se fait sous serment. Les avocats des deux parties sont présents, ainsi qu'un chroniqueur judiciaire, mais il n'y a pas de juge.

Là, Hetty Buckwald représentait les Fredrickson, et Lowell Effinger s'exprimait au nom de Lisa Ray, mais ni les requérants ni la défenderesse n'étaient présents. Je m'étais penchée, des années avant, sur les diplômes de M^e Buckwald, persuadée qu'elle sortait de Harvard ou de Yale. Mais il s'était avéré qu'elle était passée par une des écoles de droit de Los Angeles qui assurent leur autopromotion par voie de grands panneaux tape-à-l'œil en bordure des voies express.

Je lus en biais les premières pages, répétitives, où M^e Buckwald s'efforçait de démontrer que Brannigan manquait d'expérience et de qualifications, ces deux allégations étant fausses. Lowell Effinger émettait des objections par instants – pour l'essentiel en reprenant la litanie des « Déforme le précédent témoignage » et autres « Question à laquelle il a déjà été répondu » d'un ton qu'on sentait, même sur le papier, las ou excédé. Effinger avait signalé certaines pages pour être sûr que leur importance ne m'échapperait pas. Il ressortait de l'ensemble que, malgré les insinuations persistantes de M^e Buckwald et des questions lassantes visant à le dénigrer chaque fois que possible, Tilford Brannigan maintenait que les dommages corporels subis par Gladys Fredrickson étaient en contradiction avec la dynamique de la collision. Suivaient quatorze pages de témoignage dans lesquelles M^e Buckwald le harcelait dans le but de le faire céder sur le moindre point qu'elle alléguait. Brannigan tenait bon, patient et imperturbable. Ses réponses étaient mesurées, parfois pleines d'humour, mettant sûrement à cran M^e Buckwald qui tablait sur les frictions et l'attaque frontale pour déstabiliser le témoin. S'il omettait le plus petit détail, et le reconnaissait ensuite, elle en faisait aussitôt un triomphe personnel, sapant de fond en comble ses affirmations antérieures. Qui comptait-elle impressionner ?

Dès que j'eus terminé ma lecture, j'appelai Mary Bellflower.

— Alors, ton sentiment ? me demanda-t-elle.

— Je ne sais pas trop. Gladys a subi des dommages corporels, c'est

indiscutable. Les dossiers médicaux font huit bons centimètres d'épaisseur : lectures de radios, protocoles de soins, échographies, IRM, radios. Elle peut simuler le coup du lapin ou des douleurs lombaires, mais une fracture du pelvis et deux côtes cassées ? Quand même pas !

— Brannigan n'a pas dit qu'elle n'avait pas subi de dommages corporels. Mais que ceux-ci n'étaient pas la conséquence de l'accident. Quand Millard a heurté Lisa Ray qui sortait du parking, elle était déjà mal en point. Il ne l'a pas dit aussi crûment, mais il le pense.

— Qu'est-ce qu'il pense ? Que Millard l'aurait tabassée ou quelque chose du genre ?

— C'est précisément ce que nous devons élucider.

— Mais c'était des blessures toutes fraîches, non ? Elles ne remontaient pas à des semaines ?

— Je te l'accorde. Elle avait pu se blesser avant de monter dans la camionnette. Il la conduisait peut-être aux urgences et aura vu une occasion en or.

— Sans vouloir te contredire, pourquoi aurait-il fait une chose pareille ?

— Il était assuré, mais pas au tiers. Ils avaient résilié leur assurance-habitation parce qu'ils ne pouvaient pas payer les primes. Pas d'assurance-santé, pas d'assurance-incapacité de longue durée. Ils étaient nus !

— Et il aurait délibérément percuté la voiture de Lisa Ray ? Risqué, non ? Et si Lisa avait été tuée ? Ou sa femme, tant qu'à faire.

— De toute façon, il était cuit. Peut-être y aurait-il gagné, à bien y réfléchir. Ça lui donnait toute latitude pour entamer des poursuites pour homicide involontaire ou par négligence, ou une demi-douzaine d'autres chefs d'accusation. L'important était de reporter la faute sur le voisin et de toucher le gros lot au lieu d'avoir à payer. Lui-même a été très amoché et un jury lui a octroyé 680 000 dollars. Qu'ils se seront empressés de dépenser.

— Dis-moi, mais c'est immonde ! C'est quoi, ce bonhomme ?

— Un type au bout du rouleau. Hetty Buckwald s'en est pris bec et ongles à Brannigan sans réussir à le démonter. Lowell dit qu'il s'est retenu pour ne pas exploser de rire ! D'après lui, c'est une arnaque. Énorme. Reste à la tirer au clair.

— Je vais repasser là-haut. Les voisins savent peut-être quelque chose que nous ignorons.

— On croise les doigts.

Je retournai dans le quartier des Fredrickson et commençai par les deux voisins d'en face, de l'autre côté de la rue. Inutile d'en attendre beaucoup, sinon rien, mais je pourrais au moins les rayer de la liste. À la première maison, la femme entre deux âges qui m'ouvrit se montra

amène, mais affirma ne rien savoir des Fredrickson. Quand je lui expliquai la situation, elle me confia qu'elle avait emménagé six mois avant et préférerait garder ses distances avec ses voisins.

— Comme ça, je n'ai de problème avec personne. Je peux me plaindre sans craindre de blesser les sentiments de qui que ce soit. Je reste sur mon quant-à-moi et j'attends d'eux la même attitude.

— Croyez que je vous comprends ! Je n'ai jamais eu à me plaindre de mon voisinage jusqu'à il y a peu.

— Il n'y a rien de pire que des voisins qui vous prennent en grippe. Votre chez-vous est censé être un refuge, pas un camp fortifié en zone de guerre !

Amen ! Je lui donnai ma carte et lui demandai de m'appeler si elle apprenait quoi que ce soit.

— N'y comptez pas ! me lança-t-elle en refermant sa porte.

Je descendis son allée et remontai celle de la maison suivante. Cette fois je tombai sur un homme : au bord de la trentaine, visage maigre, lunettes, maxillaire inférieur en retrait et agrémenté d'une barbiche pour compenser la faiblesse du menton. Il portait un jean large et un T-shirt à raies horizontales du genre qu'aurait choisi une mère.

— Kinsey Millhone, lui dis-je en lui tendant la main.

— Julian Frisch. Vous avez quelque chose à vendre ? Avon(26) ? Fuller Brush(27) ?

— Je ne crois pas qu'ils fassent encore du porte-à-porte, lui fis-je remarquer. (Une fois de plus, j'expliquai qui j'étais et mes recherches sur les Fredrickson.) Vous les connaissez ?

— Tout à fait. C'est elle qui tient ma comptabilité. Vous voulez entrer ?

— Avec plaisir.

Son séjour ressemblait à un étalage pour vente d'ordinateurs et service d'après-vente. J'identifiai sur-le-champ une partie du matériel : des claviers et des moniteurs qui ressemblaient à des écrans de télévision disgracieux. Les câbles emmêlés de huit ordinateurs en réseau serpentaient sur le sol. À quoi s'ajoutaient des cartons fermés hermétiquement et que j'estimai renfermer des modèles dernier cri. Les quelques appareils rébarbatifs relégués dans un coin attendaient probablement d'être réparés. J'avais entendu parler de « disquettes » et d'« initialisation », mais ignorais complètement de quoi il s'agissait.

— Si je comprends bien, vous vendez ou réparez des ordinateurs.

— Un peu les deux. Vous avez quoi ?

— Une Smith-Corona.

Il esquaissa un sourire en croyant à une blague, puis me tança du doigt.

— Vous feriez mieux de rattraper la réalité. Vous ratez le coche. Un

temps viendra où les ordinateurs feront tout.

— J'ai du mal à le croire. C'est trop... invraisemblable.

— Vous n'avez pas la foi, à la différence du reste du monde. Bientôt les gamins de dix ans maîtriseront leur bécane et vous serez à leur merci.

— Plutôt déprimant comme perspective.

— Au moins je vous aurai prévenue ! Mais ce n'est sûrement pas ce qui vous amène.

— Non, effet.

Rattrapant donc la réalité, j'enchaînai avec mon laïus de présentation, presque parfaitement au point désormais, et terminai par la mention de la collision de deux voitures le 28 mai de l'année précédente.

— Depuis quand Gladys Fredrickson tient-elle votre comptabilité ?

— Deux ou trois ans. Je ne la connais qu'à titre professionnel, pas personnel. En ce moment elle est dans un état lamentable, mais elle fait du bon boulot.

— « Fait » ou « faisait » ?

— Elle gère toujours mes livres. En gémissant sur ses maux et ses douleurs, mais elle ne laisse rien passer !

— Elle a déclaré à la compagnie d'assurances qu'elle était incapable de travailler parce qu'elle ne supportait pas de rester assise longtemps et ne parvenait pas à se concentrer. Ce qu'elle m'a répété quand j'ai pris sa déposition.

Il parut vexé.

— Mais c'est nul ! Je lui envoie un coursier deux ou trois fois par semaine !

— Vous en êtes sûr ?

— Je travaille chez moi, ici. Je vois nettement ce qui se passe de l'autre côté de la rue. Je ne lui veux pas de mal, mais elle n'a absolument pas ralenti son activité.

Je tombais amoureuse ou quoi ? Mon cœur palpitait, ma poitrine brûlait. Un brusque accès de fièvre ? Je me tâtai le front.

— Attendez... C'est trop beau pour être vrai ! Accepteriez-vous de me le redire au magnétophone ?

— C'est dans mes possibilités. D'ailleurs, je comptais la virer. Ses jérémiades me tapent sur les nerfs.

Je m'assis sur l'unique chaise pliante en métal et posai mon magnétophone sur un carton encore fermé. Puis je sortis mon bloc-notes pour en prendre aussi une version manuscrite. Il n'était pas une mine d'information, mais il m'offrait de l'or en barre. Les allégations d'incapacité formulées par Gladys Fredrickson étaient frauduleuses. Elle n'avait pas encore touché un centime, sauf si l'État lui versait une pension d'invalidité, hypothèse très envisageable. Quand il eut fini sa

déposition enregistrée, je rangeai mon matériel et lui serrai la main en me confondant en remerciements.

— De rien. Et si vous changez d'avis et vous mettez à l'ordinateur, vous savez où me trouver. Je peux vous équiper et vous rendre opérationnelle en un rien de temps.

— Pour combien ?

— Dix mille dollars.

— Là, vous m'avez perdue comme cliente. Je ne tiens pas à payer dix mille dollars pour un truc qui me donne l'impression d'être handicapée.

Sur ce, je partis. *Des gamins de dix ans ! De qui se moque-t-on ?*

La voisine de droite des Fredrickson, de l'autre côté de la rue, ne me fut d'aucune utilité. Elle n'arrivait pas comprendre ce que je lui disais, persuadée qu'elle était que je voulais lui vendre une assurance. Offre qu'elle déclina poliment. Je répétais par deux fois mon argumentaire, puis je la remerciai et passai à la maison de l'autre côté.

La femme qui m'ouvrit était celle que j'avais vue lors de ma première visite chez les Fredrickson. Forte de mon expérience des seniors, à savoir Gus, Henry et le reste de la fratrie, je lui donnai dans les quatre-vingts ans. Elle était vive, parlait d'une voix douce et semblait jouir de toutes ses facultés. Aussi dodue qu'un coussinet à épingles, elle embaumait *Joy*.

— Lettie Bowers, me dit-elle en me serrant la main et m'invitant à entrer.

Peau au contact délicat et poudré, paume de la main de deux à trois degrés plus chaude que la mienne. Moi, je lui aurais conseillé de se méfier et de ne pas introduire d'inconnus chez elle, mais sa confiance servait mon objectif.

Séjour peu encombré, rideaux vaporeux aux fenêtres, tapis aux couleurs passées au sol, papier fané sur les murs. Il se dégageait du mobilier victorien une impression vaguement déprimante, ce qui parlait en faveur de son authenticité. Le fauteuil à bascule où je pris place était garni d'une assise en crin solidaire de l'armature. À droite de la porte d'entrée, sur le côté donnant sur la maison des Fredrickson, une porte-fenêtre s'ouvrait sur un balcon en bois où s'accumulaient des pots de fleurs. Je lui expliquai qui j'étais et que je travaillais pour une compagnie d'assurances contre laquelle Gladys Fredrickson avait entamé des poursuites à la suite de son accident.

— Me permettez-vous de vous poser quelques questions ?

— Bien sûr ! J'aime avoir de la compagnie. Aimeriez-vous une tasse de thé ?

— Non, merci. À ce que je comprends, vous êtes déjà au courant ?

— Oh oui ! Quand elle m'a appris qu'elle leur faisait un procès, je lui ai dit : « Bravo ! » La malheureuse, vous devriez voir comme elle

boîte... C'est terrible, ce qui lui est arrivé, et elle a droit à une compensation.

— Justement, je me pose la question. Par les temps qui courent, on se rabat sur les compagnies d'assurances comme on fait une virée à Las Vegas pour tâter des bandits manchots.

— Tout juste. On débourse beaucoup et on récolte peu. Les compagnies vous mettent au défi d'essayer de rafler la mise. Elles sont toutes-puissantes ! Si vous gagnez, elles vous éjectent ou elles doublent vos primes.

Peu encourageant, comme début. J'avais déjà entendu ce raisonnement... la conviction que les compagnies d'assurances se gavent comme des matous obèses et que les souris méritent tout ce qu'elles peuvent leur soutirer.

— Dans ce cas précis, les faits sont contestés et c'est pourquoi je suis ici.

— Comment ça, contestés ? C'est un accident. Inutile de chercher plus loin. Gladys m'a dit qu'il était couvert par leur assurance-habitation et que la compagnie avait refusé de payer. D'après elle, seul un procès pouvait lui forcer la main.

— Auto.

— « Auto » ?

— Il ne s'agit pas de leur police habitation. Elle poursuit la compagnie qui détient l'assurance-automobile de la partie adverse.

N'étais-je pas en train de me tirer une balle dans le pied ? Il y avait manifestement un malentendu, mais je sortis mon magnétophone et continuai à la cuisiner ; m'identifiant, ensuite Lettie Bowers, bla-bla-bla. Puis :

— Depuis combien de temps connaissez-vous les Fredrickson ?

— À dire vrai, je ne les connais pas tellement et je ne les aime pas beaucoup. Est-ce que je parle sous serment ?

— Non, madame, mais ça nous aiderait que vous nous disiez ce que vous savez le plus fidèlement possible.

— Je le fais toujours. C'est ainsi que j'ai été élevée.

— Donc Gladys Fredrickson vous a parlé de l'accident.

— Elle n'a pas eu à le faire. J'en ai été témoin.

Je me penchai légèrement vers elle.

— Vous étiez... au carrefour ?

Elle parut troublée.

— Il n'y avait pas de carrefour. J'étais assise ici même, à regarder par la fenêtre.

— Je ne comprends pas comment vous avez pu voir ce qui s'est passé.

— Impossible de faire autrement ! Je fais mon ouvrage près de la fenêtre, ce qui me donne plus de lumière et une vue agréable sur le

voisinage. J'avais l'habitude de broder, mais dernièrement je suis revenue au tricot et au crochet. Ça me fatigue moins les yeux et c'est plus facile pour les mains. Je les regardais travailler, ce qui explique que j'ai vu la pelle qu'elle s'est ramassée.

— Gladys est tombée ?

— Et pas qu'un peu ! Remarquez, c'était entièrement de sa faute, mais comme elle me l'a expliqué, de toute façon la compagnie d'assurances devra payer si tout va bien.

— Pourrions-nous repartir quelques paragraphes en arrière et recommencer ?

Je pris quelques minutes pour revenir sur le procès et préciser les détails pendant qu'elle faisait non de la tête.

— Vous parlez sûrement de quelqu'un d'autre. Ça ne s'est pas passé de cette façon.

— Parfait. Écoutons votre version.

— Je ne veux pas critiquer, mais elle et son mari sont près de leurs sous et jamais ils n'embaucheraient quelqu'un pour les aider. Les feuilles bouchaient les gouttières. Nous avons eu plusieurs orages de printemps, il avait plu à seaux et elles débordaient au lieu de canaliser l'eau vers le bas. La première semaine où il a fait beau, elle est montée sur une échelle pour les nettoyer et l'échelle a basculé. Elle a atterri sur le bois de la véranda, l'échelle est tombée, et elle l'a reçue sur la tête. J'ai été étonnée qu'elle ne se brise pas le dos, vu son poids. Ça a fait un bruit atroce ! On aurait cru un sac de ciment qui chutait. J'ai couru dehors, mais elle m'a dit qu'elle allait bien. Pourtant Dieu sait qu'elle était tout étourdie et boitait, mais elle n'a pas voulu que je l'aide. Tout ce que je sais, c'est que Millard a sorti la camionnette sur le devant et a klaxonné. Ils ont eu une discussion animée, après quoi elle est montée.

— Vous en a-t-elle confié la raison ?

— Oh, sans insister. Elle m'a juste dit que ça restait entre nous en m'adressant un clin d'œil. Et moi, j'ai toujours cru que les poursuites étaient fondées.

— Accepteriez-vous de témoigner pour la défense ?

— Naturellement. Je n'aime pas les tricheurs.

— Moi non plus.

En fin d'après-midi, et pour célébrer la journée, je m'offris un verre de vin chez Rosie. J'attendrais de rentrer chez moi pour dîner, mais j'avais bien avancé et je méritais une douceur. Je venais de m'installer dans mon box préféré quand Charlotte Snyder fit son apparition. Je ne l'avais pas vue depuis des semaines : depuis son algarade avec Henry. Je crus à une coïncidence, mais elle s'arrêta dans l'entrée en inspectant la salle et, quand elle m'aperçut, elle fonça droit sur ma table et s'assit en face de moi. Elle avait noué autour de ses cheveux

un foulard, qu'elle ôta et glissa dans sa poche. Puis elle secoua la tête pour redonner son volume naturel à sa coiffure. Le froid lui avait rosé les joues et ses yeux brillaient.

— Comme vous ne répondiez pas quand j'ai frappé chez vous, j'ai tenté ma chance ici. Si vous me dites qu'Henry arrive, je m'éclipse.

— Il dîne avec William. C'est leur soirée entre garçons, lui répondis-je. Que se passe-t-il ?

— J'espère me racheter aux yeux d'Henry. J'ai appris que le tribunal avait désigné une certaine Cristina Tasinato comme tuteur de Gus Vronsky.

— Ne m'en parlez pas. J'en ai presque été malade !

— C'est elle dont je veux vous parler. D'après la banque, elle a fait une demande de prêt immobilier important en hypothéquant la maison.

— Première nouvelle !

— Si j'ai bien compris, elle envisage de la remodeler et de la reclasser, avec rampe d'accès pour fauteuil roulant, réfection de l'électricité et de la plomberie, bref, de la remettre aux normes.

— Un petit coup de ravalement ne lui fera pas de mal. Même après le nettoyage par le vide de Solana, c'est encore le foutoir. L'ampleur du prêt ?

— Deux cent cinquante mille dollars.

— Waouh ! Vous le tenez de qui ?

— Jay Larkin, un de mes copains au service des prêts. Nous sommes sortis ensemble il y a des lustres et il m'a puissamment aidée quand je suis entrée dans l'immobilier. Il savait que je cherchais des occasions et, quand celle-ci s'est présentée, il a cru que j'étais dans le coup. Ça m'a paru curieux car j'avais dit à Solana que les deux parcelles regroupées avaient infiniment plus de valeur que la maison. Le périmètre est déjà reconverti en multipropriété. N'importe quel acheteur doué d'un peu de jugeote ferait l'acquisition des deux parcelles et désosserait la vieille maison.

— Mais ça devient logique de la remodeler si Gus tient mordicus à la conserver.

— Exactement, et j'y viens. Elle a mis la maison sur le marché. Enfin, peut-être pas Solana, mais la personne désignée pour la tutelle.

— En vente ?! Ce n'est pas possible ! Je n'ai vu aucune pancarte sur la façade.

— Je parle du marché confidentiel. À mon avis, elle prévoit de rembourser l'emprunt pour la construction avec les bénéfices de la vente. Je n'en aurais pas eu connaissance si un agent de nos bureaux de Santa Teresa n'avait pas été chargé de la transaction. Elle s'est rappelé que j'avais fait des estimations quand mon client est venu visiter et elle m'a appelée pour savoir si j'envisageais une commission.

La tentation était forte, mais avec Henry tellement remonté contre moi, je ne m'y suis pas risquée.

— Le prix d'appel ?

— Un million deux, ce qui est une vaste blague. Même arrangée, elle n'aurait jamais atteint ce montant. Ça m'a paru bizarre après que Solana avait juré ses grands dieux que Gus préférait mourir plutôt que d'abandonner la maison. Ce que je ne comprends pas, c'est comment le bien s'est retrouvé au catalogue de ma société. Il n'est venu à l'idée de personne que j'en aurais vent ?

— La tutelle ignorait probablement que vous étiez dans le coup, lui dis-je. Solana ne me paraît pas très au fait des arcanes de l'immobilier. Si elle est à l'origine de cette affaire, elle ignorait que vous travaillez en étroite collaboration, vous ne croyez pas ?

— Ou elle nous faisait un pied de nez.

— Tout passe par la banque de Gus ? lui demandai-je.

— Naturellement. Une grande famille unie ! Mais ça pue. J'ai jugé nécessaire de vous mettre au courant.

— Vous croyez qu'on peut tout faire foirer ? lui demandai-je.

Charlotte fit glisser un bout de papier sur la table.

— C'est le numéro personnel de Jay à la banque. Vous pouvez lui dire que nous en avons discuté.

Je dormis mal cette nuit-là ; mon esprit courait dans tous les sens. Les révélations de Lettie Bowers nous avaient tiré une sérieuse épine du pied, mais au lieu d'avoir la conscience en paix, je me fustigeais de ne pas l'avoir interrogée plus tôt. Elle et Julian. Si j'avais questionné les voisins avant de rencontrer les Fredrickson, j'aurais été fixée. Je m'étais tant fourvoyée avec Solana que je me sentais sur une pente savonneuse. Je n'allais pas jusqu'à me fouetter à mort, mais Gus se retrouvait dans de très sales draps et ce, à cause de moi. Que faire de plus ? J'avais alerté le comté, inutile d'effectuer une nouvelle tentative. Nancy Sullivan avait sans doute dit pis que pendre à mon sujet dans sa déposition. De plus, je n'avais pas été témoin de maltraitance physique, émotionnelle ou verbale justifiant d'appeler la police. Alors quoi ?

Mon cerveau refusait de la boucler. Je ne pouvais rien faire en pleine nuit, n'empêche, impossible de lâcher prise. Je finis par basculer dans un sommeil profond et sombrai dans les ténèbres muettes des abysses, le poids de l'eau me clouant au fond de l'océan. Je ne me rendis compte que je m'étais endormie que lorsque j'entendis le bruit. Mes sens plombés l'enregistrèrent et inventèrent quelques scénarios rapides pour l'expliquer. Aucun ne tenait debout. Mes yeux s'ouvrirent d'un coup. C'était quoi, ce raffut ?

Je vérifiai le réveil numérique, comme si remarquer l'heure allait changer quoi que ce soit. 2 h 15. Si j'entends sauter un bouchon de champagne, je regarde toujours ma montre au cas où, de fait, il s'agirait d'un coup de feu et que la police me demande plus tard de remplir une déclaration. Quelqu'un faisait du skateboard devant la maison... roues de métal sur le béton, cliquetis répétés quand la planche passait sur les fissures du trottoir. Le bruit allait et venait, s'intensifiait, puis faiblissait. Je tendis l'oreille en cherchant à déterminer le nombre de joyeux drilles. J'aurais parié pour un solitaire. Le jeune essaya des sauts, la planche retombant avec un claquement sec quand il réussissait, avec un cliquetis d'enfer quand il ratait. Je revis Gus pestant contre deux gamins de neuf ans qui faisaient de la planche au mois de décembre précédent. Sa hargne atteignait des sommets à cette époque, mais au moins il tenait debout. Malgré ses plaintes et ses appels anonymes à la police, il était alerte et robuste. Maintenant, il filait un mauvais coton et personne d'autre dans le voisinage n'était assez teigneux pour protester contre le

vacarme dehors. La planche claquait et retombait avec bruit, quittait le trottoir et y revenait avant un nouveau saut. Ça commençait à me taper sur les nerfs. J'étais peut-être mûre pour le rôle de la voisine irascible.

Je repoussai les couvertures et traversai la pièce, pieds nus sur la moquette et sans allumer. La lucarne en Plexiglas éclairait assez pour me permettre de voir où j'allais. Toujours pieds nus, je descendis le petit escalier ; mon grand T-shirt me laissait les genoux à l'air. Il faisait froid dans le studio. J'aurais sûrement besoin d'un manteau si l'envie me prenait d'aller brandir un poing vengeur dehors, comme l'aurait fait Gus. Je gagnai la salle de bains du bas et entrai dans l'espace baignoire-douche en fibre de verre, dont la fenêtre donne sur la rue. Je n'avais toujours pas allumé pour ne pas révéler ma présence à l'adepte de la glisse. Le bruit paraissait lointain... étouffé mais persistant. Puis ce fut le silence.

J'attendis, mais rien. Croisant les bras pour me réchauffer, je scrutai l'obscurité. La rue était déserte et le resta. Finalement je remontai l'escalier et réintégrai mon lit. Le réveil affichait 2 h 25, ma chaleur corporelle n'était plus qu'un souvenir et je tremblais de froid. Je remontai les couvertures jusqu'au cou et attendis qu'elle revienne. Ensuite, tout ce que je sais, c'est qu'il était 6 heures et temps d'aller courir.

À mesure que j'abattais les kilomètres, l'optimisme me revint. La plage, l'air humide, le soleil qui peignait des stries vaporeuses et colorées dans le ciel : tout annonçait une journée radieuse. En arrivant à la fontaine au dauphin au bas de State Street, je tournai à gauche et pris la direction de la ville. Dix rues plus loin, je fis demi-tour et repartis vers la plage. Je n'avais pas de montre, mais la sonnerie du passage à niveau proche de la gare me donna l'heure. Le sol se mit à vibrer et j'entendis le train à l'approche ; il gardait son avertisseur en sourdine par respect pour les dormeurs. Plus tard dans la journée, quand le train de voyageurs s'annoncerait, son alarme ferait assez de bruit pour interrompre les conversations d'un bout à l'autre de la plage.

Conductrice de travaux autodésignée, j'en profitai pour jeter un regard curieux à travers les planches de la clôture qui entourait la nouvelle piscine du Paramount Hôtel. Une grande partie des déblais avait disparu et, à première vue, la couche d'enduit étanche avait été appliquée sur le béton. Je visualisai déjà le projet achevé : transats en place, tables à parasols en toile de tente protégeant les clients de l'ardeur du soleil. L'image s'estompa, gommée par l'inquiétude que m'inspirait Gus. Appeler Melanie à New York ? La situation était désespérante et elle m'en imputerait la responsabilité. Solana lui avait déjà donné sa version annotée de l'affaire – avec elle dans le rôle de la

gentille et moi dans celui de la méchante.

Une fois à la maison, je procédai à mes activités habituelles du matin et à 8 heures pile je verrouillai la porte et partis vers ma Mustang. Une voiture de patrouille stationnait le long du trottoir, juste en face. Un policier était absorbé dans une conversation avec Solana Rojas. Les deux regardaient dans ma direction. Quoi encore ? Ma première pensée fut pour Gus, mais je ne vis ni ambulance ni voiture de premiers secours des pompiers à proximité. Poussée par la curiosité, je traversai.

— Un problème ?

Solana jeta un regard entendu au policier, puis me désigna avant de tourner les talons et de s'éloigner. Inutile de me préciser qu'ils étaient en train de parler de moi, mais pourquoi ?

— Agent Pierce, me dit-il.

— Bonjour, comment allez-vous ? Kinsey Millhone.

Aucune main ne se tendit. J'ignorais ce qui l'avait amené, mais sûrement pas le désir de copiner.

Pierce n'était pas un agent de ronde que je connaissais. Grand, la carrure avantageuse, quelque six kilos de trop, toute son attitude dénotait le policier solidement entraîné. Il y avait même quelque chose d'intimidant dans les craquements de son ceinturon de cuir chaque fois qu'il bougeait.

— Que se passe-t-il ?

— Sa voiture a été vandalisée.

Je suivis son regard, qui s'était reporté sur la décapotable de Solana garée à deux voitures de la mienne. Quelqu'un, à l'aide d'un instrument pointu... un tournevis ou un burin... s'était acharné sur la portière du côté conducteur et y avait incisé le mot mort. Le métal était à nu et cisailé par la force de l'instrument.

— Ouh là ! Quand est-ce arrivé ?

— Quelque part entre six heures du soir, quand elle s'est garée, et sept heures moins le quart ce matin. Elle a distingué quelqu'un qui passait devant la maison et elle est sortie voir. Avez-vous entendu du bruit cette nuit ?

Par-dessus son épaule j'aperçus la voisine d'en face. Elle était sortie en peignoir pour prendre le journal et discutait très certainement du même sujet avec Solana que moi avec le policier. On voyait aux gesticulations de Solana que celle-ci était remontée à bloc.

— C'est sans doute moi qu'elle a vue ce matin. En semaine, je cours jusqu'à State Street, je commence vers six heures dix et je rentre une demi-heure après.

— Personne d'autre n'était dehors ?

— Je n'ai rien vu, en revanche j'ai entendu quelqu'un faire du skateboard au milieu de la nuit, ce qui m'a paru bizarre. Il était deux

heures et quart... je le sais parce que j'ai vérifié sur mon réveil. Il semblait repasser sans cesse, sautant pour monter sur le trottoir ou en descendre, parfois sur la chaussée. Ça a duré si longtemps que je me suis levée pour me faire une idée, mais je n'ai vu personne. Un autre voisin l'a sûrement entendu.

— Un seul jeune ou plusieurs ?

— Je dirais un seul.

— C'est votre domicile ?

— Le studio, oui. Je le loue à M. Henry Pitts, qui occupe la maison principale. Vous pouvez lui poser la question, mais je ne pense pas qu'il vous soit d'une grande aide. Sa chambre est située au rez-de-chaussée à l'arrière et il n'entend pas les mêmes bruits de la rue que moi au premier.

J'étais intarissable, donnant plus de renseignements à Pierce qu'il n'en demandait, mais impossible de me retenir.

— Quand vous avez entendu le skateboard, êtes-vous sortie dans la rue ?

— En fait, non. Comme il faisait froid et qu'on n'y voyait rien, je suis allée dans ma salle de bains du bas pour regarder par la fenêtre. Il n'y avait plus personne et je suis remontée me coucher. Ce n'est pas comme si je l'avais entendu creuser et cogner comme un malade !

Je souhaitais réchauffer un peu l'atmosphère, mais son regard resta froid.

— Votre voisine et vous êtes en bons termes ?

— Solana et moi ? Euh... pas vraiment. Je n'irais pas jusqu'à dire ça.

— Vous êtes brouillées ?

— Je pense qu'on peut présenter les choses ainsi.

— Et c'est à quel sujet ?

J'écartai la question d'un geste, déjà incapable de trouver les mots. Comment résumer les semaines pendant lesquelles nous avons joué en douce au chat et à la souris ?

— C'est une longue histoire, lui dis-je. Je ne demande qu'à vous l'expliquer, mais ça risque d'être interminable et hors sujet.

— Votre animosité est hors de quel sujet ?

— Je ne parlerais pas d'animosité. Nous avons nos désaccords. (Je me repris et me tournai pour le regarder en face.) Elle n'insinue quand même pas que j'ai quelque chose à voir avec ça !

— Une querelle entre voisins ne doit pas être prise à la légère. Il est difficile d'éviter des conflits quand on vit juste à côté.

— Attendez voir. C'est hallucinant ! Je suis détective privée agréée. Pourquoi irais-je risquer une amende et une peine de prison pour régler un désaccord personnel ?

— Une idée sur qui a pu faire ça ?

— Non, mais certainement pas moi.

Que dire d'autre sans me mettre sur la défensive ? La simple allusion à un dérapage suffit à allumer une lueur de scepticisme dans le regard d'autrui. Tout en respectant pour la forme la « présomption d'innocence », nous nous empressons, dans notre grande majorité, de présumer exactement l'inverse. Surtout un représentant de la loi qui a entendu toutes les variations imaginables sur le thème.

— Je dois aller travailler, lui dis-je. Avez-vous d'autres questions ?

— Vous avez un numéro où on peut vous joindre ?

— Bien sûr.

Je sortis une carte professionnelle de mon portefeuille et la lui tendis. Mon désir de lui montrer ce qui était écrit en lui disant : *Regardez, je suis détective privée et une citoyenne respectueuse de la loi* eut pour seul effet de me rappeler mes nombreuses transgressions de ladite loi et ce, pas plus tard que la semaine précédente. J'arrimai mon sac à mon épaule et traversai la rue pour gagner ma voiture, terriblement consciente des regards que me jetait le policier. Quand j'osai enfin jeter un coup d'œil derrière moi, je vis que Solana me fixait elle aussi, avec une expression venimeuse. La voisine debout à côté d'elle me lança un regard gêné. Elle m'adressa un sourire et un geste de la main, craignant peut-être que si elle ne se montrait pas assez gentille avec moi, je lui esquinte aussi sa voiture.

Je mis la Mustang en marche et, naturellement, je cognai le pare-chocs de la voiture de derrière. Franchement pas de quoi aller vérifier, mais sûr que si je ne bougeais pas, je serais bonne pour des frais de réparation salés, plus une citation à comparaître pour délit de fuite. J'ouvris la portière et la laissai bâiller le temps d'aller voir l'étendue des dégâts. Il n'y avait aucune trace et quand le policier s'approcha pour constater par lui-même, il parut d'accord.

— Vous devriez faire un peu plus attention.

— Certainement. Ce n'est pas dans mes habitudes. Je peux laisser un mot si vous croyez que c'est nécessaire.

Et dire que la crainte de l'autorité vous réduit une adulte à de telles flagorneries ! J'aurais craché sur sa boucle de ceinturon pour l'astiquer à mort s'il m'avait fait la grâce d'un sourire. Il me la refusa.

Je réussis à déboîter et à m'éloigner sans autre mésaventure, mais j'étais à cran.

J'entrai dans l'agence et préparai une cafetière. Je n'avais pas besoin de caféine, j'étais déjà sur les nerfs. J'avais besoin d'un plan. Le café prêt, je m'en servis une tasse et l'apportai sur mon bureau. C'était un coup monté de Solana. Elle avait esquiné elle-même le véhicule, puis appelé la police. Et ce, dans sa campagne visant à établir mon hostilité à son encontre. Plus j'apparaîtrais sous un jour belliqueux,

plus elle semblerait innocente par comparaison. Elle avait déjà transformé mon appel à la ligne permanente du comté en geste de malveillance. Cette fois, j'étais bonne pour me faire accuser de vandalisme. Elle aurait du mal à le prouver, mais elle voulait surtout compromettre ma crédibilité. À moi de contrer sa stratégie. À condition de garder un pas d'avance sur elle, je pouvais la battre à son propre jeu.

J'ouvris mon sac, trouvai le bout de papier que Charlotte m'avait donné et appelai la banque. Lorsqu'on décrocha, je demandai à parler à Jay Larkin.

— Lui-même, dit-il.

— Bonjour, Jay. Je m'appelle Kinsey Millhone. Charlotte Snyder m'a donné votre numéro...

— Tout à fait. Je vous situe. En quoi puis-je vous être utile ?

— C'est une longue histoire, mais je vais vous donner la version condensée.

Sur quoi je lui exposai la situation de la façon la plus succincte possible.

— Ne vous inquiétez pas. Je vous suis reconnaissant de cette information. Nous allons faire le nécessaire.

Le temps que je reporte mon attention sur lui, mon café était glacé, mais je me sentais mieux. Je me calai dans mon fauteuil, les pieds sur le bureau, les mains croisées derrière la tête, et contemplai le plafond. Je parviendrais peut-être à stopper l'offensive. J'ai eu affaire à de très sales individus dans ma carrière... casseurs, tueurs et escrocs, parmi lesquels plusieurs spécimens franchement diaboliques. Solana Rojas était rusée, mais je ne la pensais pas plus astucieuse que moi. Sans être passée par l'université, la nature m'a dotée (dit-elle avec modestie) d'un esprit retors et d'une grande intelligence instinctive. Je suis prête à jouer au plus fin avec n'importe qui. Cela étant posé, j'avais la capacité (donc) de l'affronter, mais pas à ma façon habituelle, c'est-à-dire brutale. Je l'avais attaquée de front et pour quel résultat... Désormais il me faudrait user de subtilité et ne lui céder en rien en matière de fourberie. Voilà ce que je me dis aussi : quand l'obstacle est infranchissable, on le contourne. Il y a forcément un défaut dans son armure... Je me redressai, posai les pieds par terre et ouvris le tiroir de droite au bas de mon bureau, celui où j'avais rangé son dossier. Rien de volumineux : le contrat avec Melanie, le formulaire de candidature dûment rempli et le compte rendu écrit de ce que j'avais appris sur elle. Des références complètement bidon, comme la suite le prouva, mais je l'ignorais à l'époque. Je repris le CV de Lana Sherman que j'avais placé en fin de dossier et l'étudiai. Ses commentaires sur Solana Rojas n'avaient rien d'amène, mais ses critiques confirmaient simplement que Solana était dure au travail et consciencieuse. Pas la

moindre allusion à des sévices sur des personnes âgées, par jeu ou par appât du gain.

Je posai la candidature de Solana sur le bureau devant moi. Une évidence s'imposait : je devais repartir de zéro et revérifier chacune des informations, à commencer par l'adresse qu'elle avait donnée à Colgate. La première fois que j'avais vu le nom de la rue, j'avais été incapable de la localiser, mais je m'aperçus que j'étais passée par là depuis. Franklin Avenue était parallèle à Winslow, distante d'un pâté de maisons de l'immeuble de vingt-quatre meublés que possédait Richard Compton. Là où les Guffey avaient pris leur pied en arrachant les placards et en saccageant la plomberie, bref, en créant leur propre reconstitution du Déluge, l'Arche de Noé en moins. Le quartier pullulant de voyous, il paraissait logique que Solana ait goûté ce genre d'environnement. J'attrapai ma veste et mon sac et rejoignis ma voiture.

Je me garai dans Franklin Avenue en face de l'immeuble, une construction de deux étages beige, terne et dénuée de toute fioriture architecturale : pas de linteaux, pas de rebords de fenêtres, de volets, de vérandas ni d'aménagement paysager, sauf à trouver un charme esthétique à la terre aride. Des buissons morts s'empilaient au bord du trottoir : la végétation s'arrêtait là. L'appartement mentionné sur la candidature de Solana était le 9. Je verrouillai ma voiture et traversai la rue.

D'après l'examen des boîtes à lettres, l'immeuble comptait vingt logements. Si je me fiais aux numéros des portes, celui de Solana se trouvait au premier étage. Je montai les marches de l'escalier, des rectangles de béton à contremarches en métal. Arrivée au palier, je m'arrêtai pour réfléchir. À ma connaissance, Solana vivait à plein temps chez Gus, mais si elle avait gardé l'adresse de Franklin Avenue comme lieu de domiciliation, rien ne l'empêchait de faire la navette. Si je tombais sur elle, elle se saurait surveillée et je n'avais rien à y gagner.

Je regagnai le rez-de-chaussée où j'avais vu une pancarte en plastique sur l'appartement 1 signalant que le gérant habitait sur place. Je frappai et attendis. Un type finit par m'ouvrir. La cinquantaine, petit et grassouillet, des traits empâtés dans un visage que l'âge avait enfoncé dans le col de la chemise. Sa bouche se caractérisait par une expression maussade et son double menton lui faisait une mâchoire imprécise et aplatie de grenouille.

— Bonjour, lui dis-je. Excusez-moi de vous déranger, mais je cherche Solana Rojas et je me demandais si elle habitait encore là.

— Norman ! cria une voix venant du fond. C'est quoi ?

— Minute, Princess ! lui renvoya-t-il par-dessus son épaule. Je

discute !

— Comme si je savais pas ! Je demandais qui c'était !

Il se tourna vers moi.

— On a personne de ce nom ici, à moins qu'un locataire sous-loue, ce qui est interdit.

— Norman !!! Tu m'entends, oui ?

— Viens voir toi-même ! Je peux pas passer mon temps à crier ! C'est pas poli !

Sa femme apparut une minute après, petite et trapue aussi, mais avec vingt ans de moins et une crinière jaune de cheveux décolorés.

— La dame cherche une dénommée Solana Rojas.

— On a pas de Rojas.

— C'est ce que je lui ai dit. Je pensais que tu la connaissais peut-être.

Je vérifiai la candidature.

— C'est marqué appartement neuf.

La princesse fit une grimace.

— Oh, elle... La dame du neuf a déménagé il y a trois semaines... elle et son gros tas de fils... mais elle s'appelle pas Rojas. C'est Tasinato. Elle est turque ou grecque, un truc du genre.

— Cristina Tasinato ?

— Costanza. Et nous en parlez pas ! Elle a filé en laissant les lieux dans un état, je vous dis pas ! Y en a pour des centaines de dollars dont on reverra jamais la couleur !

— Depuis combien de temps habitait-elle ici ?

Ils se consultèrent du regard.

— Neuf ans ? dit-il. Voire dix. Son fils et elle étaient déjà locataires quand j'ai été engagé comme gérant et ça date de deux ans. J'avais jamais vérifié son appartement avant qu'elle se taise. Le jeune avait shooté dans le mur et fait un gros trou. Ça devait causer un courant d'air parce qu'elle avait coincé de vieux journaux entre les montants comme isolant. Les dates des journaux remontaient jusqu'en 1978. Une famille d'écureuils y a élu domicile et on les a toujours pas délogés.

— L'immeuble a été vendu il y a deux mois, enchaîna Princess, et le nouveau propriétaire a monté les loyers. C'est pour ça qu'elle a déménagé. On a des masses de locataires qui filent comme des rats !

— Elle n'a pas laissé d'adresse où lui faire suivre son courrier ?

Norman fit signe que non.

— J'aurais bien voulu pouvoir vous dépanner, mais elle a disparu du jour au lendemain. Quand on est entrés, ça puait tellement qu'on a dû appeler la brigade qui s'occupe des scènes de crime...

Princess s'en mêla.

— À croire qu'un cadavre pourrissait par terre depuis une

semaine ! Et tout le bois est plein d'une espèce de mousse... vous voyez ce que je veux dire ?

— Je vois, la rassurai-je. Pouvez-vous me la décrire ?

Norman pataugea.

— Je sais pas. Normale, quoi. Je dirais entre deux âges, cheveux foncés...

— Des lunettes ?

— Je crois pas. Mais peut-être pour lire.

— Taille ? Poids ?

— Le genre osseux, embraya Princess. Un peu empâtée au milieu, mais moins que moi ! (Elle se mit à rire.) Le fils, lui, on pouvait pas le rater !

— Elle l'appelait Tiny, des fois Tonto, enchaîna Norman. Une bouille de demeuré... une espèce d'éléphant...

— Un vrai mastodonte, renchérit-elle. Et pas bien dans sa tête. Il était à moitié sourd et il parlait que par grognements. Sa mère faisait semblant de le comprendre, mais pas nous, en tout cas. Personne. Il se comportait comme un animal. Il rôdait dans le quartier la nuit. Il m'a fait une peur bleue plus d'une fois !

— Il a agressé deux femmes. Il y en a une, il l'a carrément tabassée. Au point qu'elle a failli faire une dépression nerveuse ! ajouta Norman.

— Charmant.

Je repensai au gorille que j'avais entrevu en explorant la maison de Gus. Solana avait facturé à la tutelle de Gus les services d'un garçon de salle qui pouvait fort bien être son gamin.

— Vous n'auriez pas, par hasard, la demande de bail qu'elle a remplie en entrant ? lui demandai-je.

— Ça, faudra demander au nouveau propriétaire. L'immeuble a trente ans. Je sais qu'il y a tout un tas de cartons qui datent de l'époque, mais vous dire ce qu'il y a dedans...

— Pourquoi tu lui donnes pas le numéro de M. Compton ? dit-elle.

Je sursautai.

— Richard Compton ?

— Tout juste. Il possède aussi l'immeuble de l'autre côté de la ruelle.

— Je suis régulièrement en affaires avec lui ! Je vais l'appeler et lui demander s'il est d'accord pour que j'effectue une recherche dans les vieux dossiers. Je suis sûre qu'il n'y verra aucune objection. En attendant, si vous entendez parler de M^{me} Tasinato, auriez-vous l'obligeance de me prévenir ?

Je sortis une carte professionnelle que Norman lut avant de la passer à sa femme.

— Vous croyez qu'elle et cette Rojas ne font qu'un ? me demanda-

t-elle.

— J'en ai l'impression.

— C'est pas une femme bien. Désolée qu'on puisse pas vous dire où elle est partie.

— Ne vous inquiétez pas, je le sais.

Quand ils eurent refermé la porte, je ne bougeai pas et savourai l'information. Quinze pour moi ! Le puzzle se mettait enfin en place. J'avais vérifié les antécédents de Solana Rojas et j'avais affaire à une autre femme... prénom Costanza ou Cristina, nom de famille Tasinato. À un point quelconque du parcours, il y avait eu changement d'identité. Restait à savoir quand exactement. La vraie Solana Rojas ignorait peut-être même qu'on lui avait emprunté son CV, ses références et sa réputation.

Quand je regagnai ma voiture, une Saab blanche était garée derrière et un type attendait sur le trottoir ; mains dans les poches, il examinait la Mustang d'un œil de connaisseur. Il portait un jean et une veste de tweed à coudes en cuir. Âge moyen, barbe châtain striée de gris et coupée avec soin, bouche grande, un grain de beauté près du nez, un autre sur la joue.

— C'est à vous ?

— Oui. Mordu des Mustang ?

— Oui, madame ! Un trésor, cette bagnole ! Vous en êtes contente ?

— Plus ou moins. Elle vous intéresse ?

— Peut-être bien. (Il tapota sa poche de veste et je m'attendis à en voir surgir un paquet de cigarettes ou une carte de visite professionnelle.) Vous ne seriez pas Kinsey Millhone, par hasard ?

— En effet. On se connaît ?

— Non, mais je crois que c'est à vous, me dit-il en me tendant une longue enveloppe blanche sur laquelle figurait mon nom.

Intriguée, je m'en saisis. Il m'effleura le bras.

— Signifiée, bébé !

Ma tension chuta d'un coup et mon cœur rata un battement. Mon âme et mon corps se dissocièrent comme les wagons d'un train de marchandises dont on a découplé les attelages. J'avais l'impression d'être dédoublée, debout à côté de moi à regarder. J'avais les mains glacées, mais elles tremblèrent à peine quand je décachetai l'enveloppe et en retirai la citation à comparaître et ordonnance restrictive temporaire.

Le nom de la personne requérant la protection de la justice était Solana Rojas. J'étais nommément désignée comme la personne citée à comparaître, ainsi que mes sexe, taille, poids, couleur de cheveux, domicile et autres données afférentes, nettement dactylographiés en bonne et due place. Les mentions étaient plus ou moins exactes, sauf

le poids, supérieur de cinq kilos à la réalité. L'audience avait été fixée au 9 février... le mardi de la semaine suivante. En attendant, en vertu des instructions à la personne citée à comparaître, il m'était interdit de : harceler, agresser, frapper, menacer, exercer des voies de fait sur, suivre, épier, détruire tout bien personnel de, surveiller ou empêcher tout déplacement de Solana Rojas. On m'enjoignait aussi de me tenir à au moins trente mètres d'elle, de son domicile et de son véhicule... cette distance modeste prenant en compte, semblait-il, le fait que j'habitais la maison voisine. Il m'était interdit aussi de : détenir, posséder, avoir, acquérir ou tenter d'acquérir, recevoir ou tenter de recevoir, ou me procurer de quelque façon une arme de poing ou un fusil. En bas du papier, en lettres blanches sur fond noir, il était précisé « Injonction du tribunal ». Comme si je ne l'avais pas deviné.

Je hochai la tête avec incrédulité sous le regard curieux de l'huissier. Il était sûrement habitué, comme moi, à délivrer des assignations à des individus ayant besoin qu'on leur apprenne à maîtriser leur rogne.

— C'est... c'est incroyable. Je ne lui ai strictement rien fait ! Elle a inventé toutes ces conneries !

— C'est à ça que servent les audiences. Vous pourrez donner votre version au tribunal. Il sera peut-être d'accord. En attendant, à votre place je prendrais un avocat.

— J'en ai un.

— Alors, bonne chance. Ravi de vous avoir eue comme cliente. Vous m'avez simplifié la tâche !

Sur quoi, il remonta dans sa voiture et s'éloigna.

Je déverrouillai la Mustang et montai. Restai là sans bouger, moteur éteint, mains sur le volant, à fixer la rue. Mon regard revint sur l'assignation que j'avais expédiée sur le siège du passager. Je la pris et la relus. Sous « Injonction du tribunal, section 4 », la case « b » avait été cochée, spécifiant que si je n'obtempérais pas, je risquais (a) la prison, (b) une amende inférieure ou égale à 1 000 dollars, ou (c) les deux. Rien ne me tenta.

Le plus vexant dans cette histoire, c'est qu'une fois de plus elle m'avait damé le pion. Moi qui me croyais si maligne alors qu'elle avait déjà une longueur d'avance ! Et maintenant quoi ? Mes options s'avéraient limitées, mais il y avait forcément une solution.

Sur le trajet du retour, je m'arrêtai à un drugstore et achetai une pellicule couleur de 400 ASA. Puis je rentrai chez moi et laissai ma voiture sur une plaque d'herbe dans l'allée de derrière d'Henry. Je me faufilai par une ouverture de la clôture pour entrer dans mon studio. Je montai au premier et pour débarrasser la surface de la cantine qui me sert de table de nuit, posai par terre la lampe de chevet, le réveil et une grosse pile de livres. J'ouvris ensuite la cantine et en sortis mon

appareil photo, un reflex 24 x 36 mm à un seul objectif. Ce n'était pas un équipement de pointe, mais je n'avais rien d'autre. Je le chargeai et redescendis l'escalier. Il me restait maintenant à trouver un endroit d'où mitrailler la porte de la furie en m'assurant qu'elle n'allait pas me repérer et prévenir la police. Photographier en douce tombait à coup sûr sous la qualification de surveillance.

Quand j'expliquai mon plan à Henry, il me sourit d'un air malicieux.

— En tout cas tu arrives à point nommé. Quand je suis revenu de ma séance de marche, j'ai vu Solana partir en voiture.

C'est lui qui eut l'idée de génie de placer un pare-soleil souple et argenté sur le pare-brise de son break, qu'il tint absolument à me prêter. Solana connaissait trop ma voiture et m'aurait à l'œil. Il alla chercher dans le garage la protection qu'il utilisait pour empêcher l'habitable de chauffer quand il se garait au soleil. Il découpa dans le tissu plusieurs trous à la dimension exacte de l'objectif et me confia ses clés. Je coinçai le pare-soleil sous mon bras et le jetai sur le siège passager avant de sortir le break en marche arrière de son garage. Toujours aucun signe de la voiture de Solana, laquelle avait dégagé en partant une belle longueur de trottoir. Je contournai le pâté de maisons et trouvai une place de l'autre côté de la rue, en veillant à respecter les trente mètres requis entre ma personne et la sienne et en partant du principe qu'elle-même observerait ses distances. Évidemment, si on lui fauchait sa place et qu'elle se garait derrière moi, j'étais bonne pour me retrouver en taule.

Je dépliai le pare-soleil et le plaçai contre le pare-brise, puis je pris position, appareil en main, et braquai celui-ci sur la porte d'entrée de Gus. Je me rapetissai dans mon siège pour attendre et observai le devant de la maison par une fente entre le tableau de bord et le bas de l'écran. Vingt-six minutes plus tard, Solana tourna au coin d'Albanil, un demi-pâté de maisons plus bas dans la rue. Je la vis récupérer sa place, sûrement ravie de ne même pas avoir à faire de créneau. Je me redressai et calai les bras autour du volant le temps qu'elle sorte. Le dé clic et le ronronnement de l'appareil eurent quelque chose d'apaisant tandis que je la mitraillais, image après image. Elle s'immobilisa et leva la tête.

Oh-oh...

Elle inspecta la rue ; son langage corporel exprimait la plus extrême vigilance. Son regard balaya le pâté de maisons jusqu'à l'angle, puis revint en sens inverse et se posa sur la voiture d'Henry. Elle la fixa, immobile, comme si elle pouvait me voir à travers le pare-soleil. J'en profitai pour faire six autres prises, puis je retins ma respiration en attendant de voir si elle allait traverser. Je m'imaginais mal démarrer et m'éloigner sans d'abord ôter le pare-soleil et en

m'exposant en pleine vue. Et même, en admettant, je passerais forcément devant elle... Échec et mat.

31

SOLANA

Solana s'assit dans la cuisine du vieux en fumant une cigarette de Tiny, plaisir coupable qu'elle ne s'autorisait qu'en de rares occasions. Quand elle avait besoin de se concentrer. Elle se servit une larme de vodka à siroter pendant qu'elle comptait ses liquidités et les mettait en liasse. Une partie venait de ses comptes d'épargne, acquise au fil des ans dans ses divers emplois. Dont trente mille dollars qui avaient gentiment fructifié depuis qu'elle occupait sa situation actuelle. Elle avait consacré la semaine précédente à vendre les bijoux récoltés chez Gus et chez ses patients d'avant. Notamment certaines pièces qu'elle conservait depuis des années, au cas où on aurait déclaré leur vol. La petite annonce qu'elle avait fait passer dans le journal local mentionnait « bijoux de famille », histoire de faire snob et bon genre. Ce qui lui avait valu une avalanche d'appels de limiers qui écumaient la rubrique en quête d'affaires juteuses aux dépens du malheur d'autrui. Elle les avait fait estimer et avait calculé avec soin un prix de vente propre à appâter le client sans risquer de questions sur la provenance de bagues en diamants edwardiennes ou Arts-déco et de bracelets de chez Cartier. Ça ne regardait personne, mais elle avait inventé plusieurs scénarios : un riche époux qui était décédé en ne lui laissant que les bijoux qu'il lui avait offerts au fil des ans ; une mère qui avait sorti bracelets et bagues en fraude d'Allemagne en 1939 ; une grand-mère qui connaissait une mauvaise passe et se voyait dans l'obligation de se séparer des colliers et boucles d'oreilles tant aimés qui lui venaient de sa mère. Les gens aiment les histoires tristes. Et sont prêts à déboursier plus pour un article auquel s'attache une tragédie. Ces témoignages personnels d'épreuves et de dèche confèrent aux bagues, bracelets, broches et pendants d'oreilles, un supplément d'âme plus précieux que la simple valeur de l'or et des pierres.

Durant une semaine, elle avait tanné tous les jours la galeriste en lui demandant si elle avait trouvé un acquéreur pour les peintures. Elle soupçonnait la femme de la faire mariner avec de vagues promesses, mais sans en avoir la certitude. N'importe comment, elle ne pouvait pas se permettre de l'envoyer se faire voir. Elle voulait les sous. Les meubles anciens de Gus, elle les avait dispersés chez divers antiquaires prestigieux de la ville. Il passait son temps au séjour ou dans sa chambre et ne paraissait pas remarquer que la maison se vidait peu à peu. Ces ventes lui avaient rapporté un peu plus de

12 000 dollars, moins qu'elle n'avait espéré. En ajoutant cette somme aux 26 000 dollars que le vieux avait mis de côté dans des épargnes combinées, plus les 250 000 dollars qu'elle empruntait à la banque en hypothéquant la maison, elle se retrouvait avec 288 000 dollars, plus les 30 000 de son compte privé. D'accord, les 250 000 n'étaient pas encore tout à fait en sa possession, mais M. Larkin, à la banque, lui avait confirmé que le prêt avait été accepté et qu'il ne s'agissait plus que de récupérer le chèque. Ce jour-là, elle avait décidé de faire des courses pour elle et de laisser Gus à la garde de Tiny.

Tiny et le vieux s'entendaient bien. Ils aimaient les mêmes émissions de télévision. Ils partageaient les mêmes pizzas épaisses, garnies de cochonneries, et les cylindres en plastique de mauvais gâteaux secs qu'elle achetait chez Trader Joe. Ces derniers temps, et même si ça l'excédait, elle les autorisait à fumer au séjour. Tous deux étaient durs d'oreille et quand la télé montée à fond commençait à lui porter sur les nerfs, elle les expédiait dans la chambre de Tiny, où ils se rabattaient sur le vieux récepteur qu'elle avait rapporté de son appartement. Malheureusement, vivre avec eux deux gâchait le charme de la maison, qui paraissait maintenant étriquée et lui donnait un sentiment de claustrophobie. Comme M. Vronsky exigeait de laisser en permanence le thermostat à vingt-trois degrés, elle avait l'impression d'étouffer. Il était temps de disparaître, mais elle n'avait pas encore tout à fait décidé quoi faire de lui.

Elle rangea les billets dans un sac de voyage qu'elle gardait au fond de sa penderie. Une fois habillée, elle vérifia son image dans le miroir en pied fixé au dos de la porte de la salle de bains. Avec satisfaction. Elle portait un tailleur de ville, bleu foncé et sobre, sur un chemisier sans fanfreluches. Une femme respectable, décidée à régler ses affaires. Elle prit son sac et gagna la porte d'entrée en s'arrêtant dans le séjour au passage.

— Tiny...

Elle dut répéter son nom, tant le vieux et lui étaient absorbés par leur émission. S'emparant de la télécommande, elle coupa le son. Il leva des yeux étonnés, irrité par l'interruption.

— Je m'en vais, dit-elle. Tu ne bouges pas d'ici. Tu as compris ? Tu ne sors pas. Je compte sur toi pour garder M. Vronsky. Et tu laisses la porte fermée à clé, sauf en cas d'incendie.

— Okay, dit-il.

— Tu n'ouvres à personne. Je veux te trouver ici à mon retour.

— Okay !

— Et tu ne me réponds pas !

Elle prit l'autoroute jusqu'à La Cuesta, le centre commercial qu'elle affectionnait. Surtout Robinson's, le grand magasin où elle achetait ses

produits de maquillage, ses vêtements et, à l'occasion, des articles pour la maison. Ce jour-là, elle cherchait des valises pour son départ imminent. Elle voulait des bagages neufs, chics et chers pour marquer son nouveau départ dans la vie. Un peu comme si elle se constituait un trousseau... sûrement le dernier souci des jeunes femmes par les temps qui couraient. Un trousseau, c'était toutes les affaires neuves qu'on rassemblait et emballait avec soin avant de partir en voyage de noces.

En entrant dans le magasin, elle croisa une jeune femme qui lui tint poliment la porte pour la laisser passer. Elle lui jeta un regard en biais et détourna les yeux, mais pas assez vite. Peggy... Peggy quelque chose... Klein ?... la petite-fille d'une patiente dont elle s'était occupée jusqu'à son décès.

— Athena ? dit la Klein.

Elle ne lui prêta aucune attention et continua vers l'escalator.

Au lieu de laisser tomber, la femme la suivit à l'intérieur du magasin.

— Hé ! Attendez ! glapit-elle. Je vous reconnais ! C'est vous qui vous occupiez de ma grand-mère !

La femme se déplaçait rapidement ; elle la rattrapa et la saisit par le bras. Solana contre-attaqua, toutes griffes dehors.

— J'ignore de quoi vous parlez. Je m'appelle Solana Rojas.

— Mon œil ! Vous êtes Athena Melanagras ! Vous nous avez volé des milliers de dollars et après...

— Vous faites erreur. Vous devez confondre. Je ne vous ai jamais vue ni vous ni personne de votre famille.

Foutue menteuse ! Ma grand-mère s'appelait Esther Feldcamp ! Elle est morte il y a deux ans ! Vous avez pillé ses comptes en banque et fait pire encore, vous le savez très bien ! Ma mère a déposé plainte, mais vous aviez filé !

— Lâchez-moi. Vous affabulez. Je suis une femme respectable. Je n'ai jamais volé un centime à qui que ce soit.

Elle prit l'escalator en regardant droit devant elle. Le mouvement de l'escalier la porta vers le haut, la femme toujours accrochée à elle, une marche au-dessous.

— À l'aide ! cria la Klein. Appelez la police !

La femme ne paraissait pas dans son état normal et les autres clients se retournèrent pour la dévisager.

— Taisez-vous ! lui ordonna-t-elle.

Elle se retourna et la poussa.

La femme dégringola d'une marche, mais resta accrochée à son bras comme une pieuvre. En haut de l'escalier, Solana tenta de se dégager, mais ne réussit qu'à remorquer la femme à travers le rayon de vêtements de sport. Sous le regard de plus en plus inquiet d'une

caissière, elle saisit les doigts de la Klein et les détacha l'un après l'autre en lui repliant l'index en arrière jusqu'à ce qu'elle hurle.

Puis elle lui envoya son poing à la figure, se libéra et s'éloigna rapidement. En s'obligeant à ne pas courir pour ne pas attirer encore plus l'attention, mais elle devait à tout prix mettre le maximum de distance entre elle et son accusatrice. Affolée, elle chercha une sortie, mais n'en vit pas, c'était donc qu'elle leur tournait le dos. L'idée l'effleura de se cacher quelque part... une cabine d'essayage ?... mais elle craignit de se retrouver prise au piège. Derrière elle, la Klein avait convaincu la caissière d'appeler la sécurité. Elle les vit pressées l'une contre l'autre au comptoir pendant que l'interphone diffusait une annonce codée qui signifiait Dieu sait quoi.

Elle fila vers l'endroit où elle avait repéré l'escalator qui descendait. En s'agrippant à la rampe en mouvement, elle dévala les marches deux à deux. Les gens qui montaient en face se retournèrent machinalement sur son passage, mais sans comprendre le drame qui se jouait.

Elle jeta un regard derrière elle. La Klein la filait toujours et descendait à une allure bonne à se casser le cou. Arrivée au rez-de-chaussée, et comme la femme se rapprochait, Solana fit tourner son sac et la cueillit sur le côté de la tête. Au lieu de battre en retraite, celle-ci agrippa le sac et tenta de le lui arracher. Toutes deux se disputèrent le sac qui s'était ouvert. La Klein s'empara vivement de son portefeuille.

— Au voleur ! hurla-t-elle.

Un client du rayon masculin fit mine de s'approcher, sans trop savoir si la situation exigeait son intervention. Par les temps qui couraient, tout le monde se méfiait et hésitait à réagir – on ne tenait pas à se mêler d'une bagarre. Imaginez qu'un des adversaires ait été armé et qu'un Bon Samaritain se fasse descendre en voulant intervenir ? C'était idiot de mourir comme ça et personne ne voulait courir le risque. Elle expédia deux coups de pied dans les tibias de la Klein, qui s'écroula en hurlant de douleur. Elle eut le temps de voir le sang qui lui coulait sur les jambes.

Elle s'éloigna au plus vite. Abandonnant son portefeuille à la Klein, mais en possession de tout ce dont elle avait besoin : les clés de la maison, celles de la voiture, son compact. Tant pis pour le portefeuille ! Heureusement, elle n'avait pas d'argent sur elle, mais la femme aurait tût fait de voir l'adresse sur son permis de conduire. Elle aurait volontiers laissé celle de l'Autre, mais il lui avait paru plus sage à l'époque de la changer pour celle de son propre appartement. Une fois, elle avait postulé un emploi sous l'adresse de l'Autre au lieu de la remplacer par la sienne. La fille de la patiente était allée à la véritable adresse et avait frappé à la porte. Et compris en moins d'une minute

que la femme à qui elle parlait n'était pas celle qui s'occupait de sa vieille mère. Elle avait alors été obligée d'abandonner son emploi en laissant derrière elle les précieuses liquidités qu'elle cachait dans sa chambre. Même une petite expédition nocturne ne lui avait rien rapporté parce qu'on avait changé les serrures.

Elle visualisa la Klein en train de parler aux flics et de pleurer comme une hystérique en leur dévidant l'histoire de sa mamie et de la voleuse engagée comme dame de compagnie. Elle n'avait pas de casier, mais Athena Melanagras avait été mise en examen pour détention de drogue. Sa déveine habituelle. Si elle l'avait su, elle n'aurait jamais pris l'identité de cette femme. Elle n'ignorait pas que des plaintes avaient été déposées contre elle sous ses divers noms d'emprunt. Si la Klein fonçait à la police, les signalements allaient se recouper. Elle avait déjà laissé des empreintes derrière elle. Une grave erreur, elle le savait maintenant, mais à l'époque il ne lui était pas venu à l'idée qu'elle aurait dû tout essayer avec soin avant de déménager.

Elle traversa en hâte le parking, monta dans sa voiture et revint sur l'autoroute pour prendre la 101 vers le sud, à la rampe de sortie de Capillo Hill. La banque était située dans le centre-ville et malgré le malheureux incident au grand magasin, elle voulait son argent. Les bagages, elle pourrait toujours les acheter ailleurs. Ou s'en passer. Le temps filait.

En arrivant au carrefour d'Anaconda et de Floresta, elle fit le tour du pâté de maisons pour s'assurer que personne ne la suivait, puis elle se gara et entra dans la banque. M. Larkin, le directeur de l'agence, l'accueillit avec cordialité et la conduisit dans son bureau, où il la fit asseoir avec ménagements et en la traitant comme une reine. Voilà comme on vivait quand on avait de l'argent... tapis rouge et courbettes ! Elle garda son sac sur les genoux à la façon d'un trophée. C'était un sac de marque et hors de prix, et elle savait qu'il faisait bonne impression.

— Vous voudrez bien m'excuser une minute ? dit M. Larkin. On me demande au téléphone.

— Bien entendu.

Elle le regarda traverser le hall de la banque et disparaître derrière une porte. Pendant qu'elle attendait, elle sortit son compact et se repoudra le nez. Calme et confiante, elle n'avait absolument pas l'air de quelqu'un qui vient de se faire agresser par une folle. Ses mains tremblaient, mais elle respira profondément et s'efforça de prendre un air nonchalant et indifférent. Et referma son poudrier.

— Madame Tasinato ?

Une femme apparut derrière elle sans s'être annoncée. Solana sursauta et le poudrier vola. Elle le regarda décrire une courbe, le

temps s'écoulant comme au ralenti quand le conditionnement en plastique heurta le marbre et rebondit. La recharge jaillit et le disque de poudre compressée se cassa en plusieurs morceaux. Le miroir à l'intérieur du couvercle se brisa lui aussi, ses éclats émaillant le sol. Le fragment pointu qui resta accroché au couvercle ressemblait à un poignard, pointu et tranchant. Elle écarta du pied le compact cassé. Quelqu'un d'autre nettoierait. Casser un miroir portait malheur. Tout ce qu'on cassait en fait, mais surtout un miroir.

— Je suis terriblement navrée de vous avoir fait peur ! J'appelle quelqu'un tout de suite. Je ne voudrais pas que vous vous coupiez.

— Ce n'est rien. Ne vous inquiétez pas. J'en rachèterai un autre, dit-elle.

Mais à présent la sensation de lourdeur l'accablait. Déjà un accroc, et puis ça. Les catastrophes s'enchaînaient. Ce n'était pas la première fois...

Elle reporta son attention sur la femme en s'efforçant de réprimer son dégoût. Elle ne la connaissait pas. La trentaine, indiscutablement enceinte, sans doute dans son septième mois à en juger par son gros ventre tendu sous sa blouse de grossesse. Elle vérifia : la femme portait bien une alliance. N'empêche, c'était une honte ! Elle aurait dû démissionner et rester chez elle. Elle n'avait pas sa place dans une banque, à exhiber son état sans une ombre de gêne. Dans trois mois, on verrait sa petite annonce dans le journal : *Mère travaillant à l'extérieur cherche nourrice expérimentée et de confiance. Références exigées.* Répugnant.

Elle n'aimait pas parler affaires avec des femmes. Elle faillit protester, mais tint sa langue, impatiente d'en avoir fini.

— Laissez-moi jeter un coup d'œil rapide à votre dossier, le temps de prendre connaissance des pièces, dit la femme.

Elle commença à feuilleter les pages en les lisant avec bien trop d'attention. Elle voyait ses yeux suivre chacune des lignes. La femme leva la tête et lui adressa un bref sourire.

— Je vois que vous avez été désignée comme tuteur de M. Vronsky.

— C'est exact. Sa maison a un besoin urgent de travaux. L'électricité est vétuste, la plomberie en mauvais état et il n'y a pas de rampe pour fauteuil roulant, ce qui fait de lui un vrai prisonnier. Il a quatre-vingt-neuf ans et il est complètement dépendant. Il n'a que moi.

— Je comprends. Je l'ai rencontré quand j'ai commencé à travailler ici, mais nous ne l'avons pas vu depuis des mois. (Elle posa le dossier sur le bureau.) Tout me paraît en ordre. Le dossier sera soumis au tribunal pour accord, après quoi nous financerons le prêt. Il semble néanmoins que nous ayons besoin d'un dernier formulaire. J'en ai ici

un exemplaire que vous pouvez remplir et nous retourner.

La femme chercha dans le tiroir, tripota des chemises et en ressortit un papier qu'elle lui tendit par-dessus le bureau.

Solana le regarda avec irritation.

— Qu'est-ce que c'est ? J'ai rempli tous les formulaires que m'a demandés M. Larkin.

— Il l'aura oublié par inadvertance. Je suis désolée de ce contretemps.

— Quel est le problème avec ceux que je vous ai remis ?

— Aucun. Simplement, le gouvernement exige une nouvelle formalité. Ça ne devrait pas prendre longtemps.

— Je n'ai pas de temps pour des subtilités. Je pensais qu'on en avait fini. M. Larkin m'a dit qu'il ne me restait plus qu'à passer et qu'il me signait un chèque. Il me l'a assuré.

— Pas sans l'accord du tribunal. C'est la procédure normale. Il nous faut le feu vert du juge.

— Vous doutez que je sois habilitée à toucher ce financement ? Que la maison ait besoin de travaux ? Venez plutôt voir vous-même !

— Il ne s'agit pas de ça. Vos projets de rénovation sont parfaits !

— Cette maison peut flamber comme une allumette. Si on attend encore, M. Vronsky pourrait brûler vif dans son lit ! Vous pouvez répéter à M. Larkin ce que je vous ai dit. S'il arrive quoi que ce soit, il sera tenu pour responsable. Et vous aussi.

— Je suis navrée de ce malentendu. Peut-être que je peux en glisser un mot au directeur et voir si nous pouvons arranger ça. Si vous voulez bien m'excuser...

Dès que la femme se fut éloignée, elle se leva, toujours cramponnée à son sac. Elle se pencha sur le bureau et prit la chemise beige avec toute la paperasse dedans. Et elle gagna l'entrée d'un pas assuré, comme quelqu'un qui sait où il va. En approchant de la porte, elle baissa les yeux et leva le dossier pour cacher ses traits à la caméra de surveillance qu'elle savait là. Quelle mouche avait piqué cette bonne femme ? Elle n'avait rien fait pour éveiller ses soupçons ! Elle s'était montrée compréhensive, charmante. Et voilà comment on la traitait ! Oh, mais elle allait leur téléphoner ! Demander à parler à M. Larkin et faire un raffut de tous les diables ! S'il insistait, elle le remplirait, son formulaire, mais pas sans lui avoir clairement signifié son mécontentement. Pourquoi ne pas changer de banque ?... Elle en évoquerait la possibilité. L'accord du tribunal pouvait prendre un mois et la transaction risquait d'être soumise à un examen plus approfondi.

Elle récupéra sa voiture au parking et rentra droit chez elle, trop furieuse pour se soucier des peintures rangées dans le coffre. Elle s'aperçut que des automobilistes jetaient un regard de travers au mot mort tailladé dans sa portière. Peut-être que ça n'était pas une bonne

idée, après tout. Le petit voyou qu'elle avait payé n'avait pas ménagé sa peine, mais elle était obligée de se coltiner les dégâts. Aussi discret que de brandir une pancarte avec REGARDEZ-MOI. JE NE SUIS PAS NORMALE ! Personne ne lui avait pris sa place devant la maison. Elle se gara sans se soucier de faire de créneau, mais elle dut manœuvrer pour s'aligner contre le trottoir.

Ce fut seulement en sortant et en fermant à clé sa portière qu'elle prit conscience d'un changement. Elle se figea net et scruta la rue. Son regard alla d'une maison à l'autre. Balaya le champ jusqu'à l'angle, puis revint en arrière. Le break d'Henry stationnait à l'autre bout de la rue, trois maisons plus bas. Un pare-soleil argenté plaqué contre le pare-brise empêchait de voir l'intérieur. Pourquoi l'avait-il sortie du garage et laissée dans la rue ?

Le reflet diapré du soleil se réfléchissait sur la vitre. Elle crut discerner de petites ombres irrégulières du côté conducteur, mais à cette distance, elle ne savait pas trop. Elle se retourna en se demandant si elle traversait la rue pour en avoir le cœur net. Kinsey Millhone n'oserait pas défier l'injonction du tribunal, mais Henry la surveillait peut-être. Elle ne voyait pas pour quelle raison, mais autant faire comme si elle ne se doutait de rien.

Elle entra dans la maison. Le séjour était vide, autrement dit Tiny et M. Vronsky étaient allés faire la sieste comme de braves petits. Elle prit le téléphone et composa le numéro du domicile d'Henry. Après deux sonneries, il décrocha.

— Allô ? dit-il.

Elle reposa le combiné sans un mot. Si ce n'était pas lui, qui alors ? La réponse tombait sous le sens.

Elle sortit par la porte de devant et descendit les marches. Traversa la rue en biais et marcha droit sur la voiture. Ça suffisait ! Elle n'allait pas se laisser espionner ! Elle faillit s'étouffer de rage. Elle vit que les sûretés des portières étaient relevées et ouvrit brutalement la porte du côté conducteur.

Personne.

Elle inspira un grand coup, les sens aux aguets comme ceux d'un loup. Le parfum de Kinsey s'attardait dans l'air... un mélange de shampoing et de savon léger, mais reconnaissable. Elle posa la main sur le siège. Elle aurait pu jurer qu'il était encore tiède. Elle l'avait manquée de peu et en éprouva une déception si aiguë qu'elle en gémit presque tout haut. Elle devait se reprendre. Elle ferma les yeux. *On se calme... On se calme...* se répéta-t-elle. Quoi qu'il en soit, elle était toujours en poste. Kinsey l'avait vue sortir de sa voiture ? Et alors ? Ça changeait quoi ?

Rien.

Sauf si la jeune femme était armée d'un appareil et prenait des

photos. Elle porta la main à sa gorge. À supposer qu'elle ait vu la photo de l'Autre à la maison de retraite et veuille une photo d'elle récente pour comparer ? Impossible de courir le risque.

Elle rentra dans la maison et ferma la porte derrière elle à double tour comme si la police s'apprêtait à débarquer. Gagnant la cuisine, elle prit un détergent en spray sous l'évier. Mouilla une éponge, pressa l'excédent d'eau et l'imbiba de produit. Et commença à nettoyer les lieux à fond, effaçant toute trace d'elle, progressant dans la maison une pièce après l'autre. Elle s'occuperait des chambres des garçons plus tard. En attendant, elle devait préparer ses bagages. Rassembler les affaires de Tiny. Faire un plein d'essence. Au passage, elle s'arrêterait à la galerie pour récupérer les peintures et les porter ailleurs. Elle ne devait rien laisser au hasard ni commettre d'erreur.

Aux termes de la citation, j'étais tenue de restituer ou vendre dans les vingt-quatre heures qui suivaient la notification tout fusil ou arme de poing en ma possession. Je ne suis pas une maniaque de la gâchette, mais j'affectionne mes deux armes de poing. L'une est un Heckler & Koch 9 mm P7M13, l'autre un petit Davis semi-automatique calibre .32. J'en garde souvent un des deux déchargé dans une sacoche sur le siège arrière de ma voiture. Ainsi que des munitions à portée de main ; sinon, à quoi bon ? Mon arme préférée, le semi-automatique calibre .32 sans marque, cadeau de ma tante Gin, avait été détruite dans l'explosion d'une bombe quelques années auparavant.

Je retirai à contrecœur les deux armes du coffre de l'agence. Deux possibilités s'offraient à moi pour m'en défaire. Je pouvais aller au poste de police et regarder les flics les mettre en réserve moyennant reçu. Sauf que je connaissais plusieurs policiers et inspecteurs de la STPD(28), à commencer par Cheney Phillips. Je ne supportais pas l'idée de tomber sur l'un d'eux. Je choisis donc de les remettre à un armurier agréé du haut de State Street, qui compléta les articles 5 et 6 du formulaire qu'on m'avait donné et que je retournai ensuite au tribunal pour le verser au dossier. Mes armes ne me seraient restituées que par décision du magistrat.

En regagnant le centre-ville, je m'arrêtai au palais de Justice et contestai formellement l'ordonnance restrictive temporaire de Solana en faisant valoir que ses allégations ne se fondaient sur aucun fait établi. Puis je fis un saut au cabinet de Lonnie Kingman et m'entretins avec lui. Il accepta de m'accompagner au tribunal le mardi suivant.

— Je n'ai pas à te rappeler qu'en cas de transgression de ta part, ta licence de privé risque de sauter ?

— Je n'ai aucune intention de ne pas respecter les termes de l'ordonnance. De quoi je vivrais sinon, hein ? J'ai fait trop de boulots merdiques dans ma vie. Ce travail me plaît. Autre chose ?

— Tu te trouverais bien d'avoir un ou deux témoins susceptibles d'étayer ta version des faits.

— Je suis sûre qu'Henry ne demandera pas mieux. Je vais voir si je trouve quelqu'un d'autre. Elle a été assez maligne pour que nos prises de bec se déroulent en privé.

En entrant dans l'agence, je trouvai sur mon répondeur un message de la secrétaire de Lowell Effinger, Geneva, me prévenant que la citation à comparaître de Melvin Downs était à ma disposition. Parfait ! Je ne tenais pas en place et ne me voyais pas attendre le prochain coup assise à mon bureau. Assez curieusement, Melvin Downs commençait à faire figure de vieux copain et mes contacts avec lui s'avéraient plus plaisants que mes relations avec Solana, qui étaient passées de mauvaises à catastrophiques.

Je montai dans la Mustang, m'arrêtai au cabinet d'Effinger le temps de prendre les papiers, filai vers Capillo Hill, tournai à gauche dans la ruelle à un jet de pierre de Palisade Drive et me garai derrière l'immeuble qui abritait la laverie et le centre de ramassage de Repartir de zéro. La porte de derrière était fermée, mais quand je tentai ma chance, la poignée tourna sans difficulté.

Melvin était juché sur un tabouret à un comptoir recyclé en poste de travail. Il avait rempli un gobelet en céramique de bonbons et j'aperçus l'emballage en cellophane de celui qu'il suçait. Comme on gelait dans les pièces de derrière, il avait gardé sur lui son blouson d'aviateur en cuir marron. Un courant d'air humide venait de la laverie et sentait la lessive, l'eau de Javel et les vêtements de coton qui tournaient dans d'énormes sèche-linge. Devant lui s'alignaient les pièces d'un grille-pain démonté. Il avait retiré l'enveloppe de son socle. Ainsi exhibé, l'appareil paraissait frêle et vulnérable, un vrai poulet plumé.

Je fourrai une main dans ma poche de veste, plus par nervosité que pour la réchauffer. De l'autre, je lui tendis la citation.

— Je me suis dit que vous travailliez le mardi et le jeudi.

— Le jour ne change pas grand-chose pour moi. Je n'ai rien d'autre à faire.

Son bonbon devait être à la cerise parce qu'il avait la langue rose vif. Il saisit mon regard et me tendit le gobelet. Je refusai d'un signe de tête. La seule saveur qu'il avait en réserve était la cerise et même si c'était mon goût préféré, il me parut contraire à l'éthique d'accepter quoi que ce soit de sa part.

— Qu'est-ce qui est détraqué dans le grille-pain ?

— La résistance et le système de blocage. C'est sur lui que je travaille en ce moment.

— Vous en récoltez beaucoup ?

— Ceux-là, et aussi des sèche-cheveux. Aujourd'hui, quand un grille-pain ne marche plus, le premier réflexe est de le jeter. Le petit ménager ne coûte pas cher et, quand un élément se détériore, on en rachète un neuf. La plupart du temps, le problème vient de ce que les gens ne prennent pas la peine de vider le ramasse-miettes.

— Le truc qui coulisse au-dessous ?

— Oui, madame ! Pour celui-ci, les miettes étaient tombées dans le socle et avaient causé un court-circuit. Le montage était si encrassé que j'ai dû nettoyer la fermeture et la graisser. Quand j'aurai tout remonté, il sera nickel... Comment avez-vous fait pour me trouver cette fois ?

— Oh, j'ai mes petites ficelles...

Je le regardai faire un moment en essayant de me rappeler quand j'avais vidé le ramasse-miettes de mon grille-pain pour la dernière fois. Ça expliquait peut-être pourquoi mes toasts avaient tendance à cramer d'un côté en restant mous de l'autre.

Il me montra le papier d'un mouvement de la tête.

— C'est pour moi ?

Je le posai sur le comptoir.

— Oui. La date de déposition a été fixée et c'est l'assignation. Si vous voulez, je passe vous prendre et je vous redépose ici après.

Ils ont choisi un vendredi parce que je leur ai indiqué les jours où vous étiez pris ici.

— Pleine d'attentions...

— J'ai fait de mon mieux.

— Je n'en doute pas.

Mon regard se déporta sur sa main droite.

— Dites-moi... C'est un tatouage carcéral ?

Il y jeta un coup d'œil, puis rapprocha le pouce et l'index pour former des lèvres qui parurent s'entrouvrir dans l'attente de la question suivante. Les yeux à l'encre sur la jointure créaient vraiment l'illusion d'un petit visage.

— C'est Tía.

— On m'en a parlé. Elle est adorable !

Il rapprocha sa main de sa figure.

— Tu as entendu ? lui dit-il. Elle te trouve adorable. Tu veux lui parler ?

Il tourna sa main et Tía parut m'étudier avec un vif intérêt.

— D'accord, dit-elle. (Les yeux noirs imperturbables se posèrent sur les miens. Elle s'adressa à lui.) Je lui dis tout ?

— À toi de décider.

— Nous avons passé douze ans à l'ombre, me dit-elle. C'est là qu'on s'est connus.

La voix de fausset qu'il sortait de son ventre me parut assez plausible pour que je pose directement mes questions à Tía.

— Ici, en Californie ?

Elle se tourna pour le regarder, puis reposa ses yeux sur moi. Même si elle ressemblait à une vieille bique édentée, elle réussissait à jouer les timides.

— Nous préférierions ne pas préciser. Mais que je vous dise. Il a été

tellement sage qu'il a obtenu une réduction de peine.

Tía lui sauta au cou et lui posa un gros bisou sur la joue. Pour toute réponse, il sourit.

— Qu'avait-il fait ?

— Oh, des trucs. Nous n'en parlons pas avec les gens que nous venons juste de rencontrer.

— Comme sa fille l'empêchait de voir ses petits-fils, j'ai pensé que c'était pour abus sexuels sur enfants.

— Dites donc, vous jetez vite la pierre, me renvoya-t-elle d'un ton acide.

— C'était juste une hypothèse.

— Il n'a jamais porté la main sur ces petits garçons et c'est la vérité vraie ! s'exclama-t-elle indignée et prompte à le défendre.

— Sa fille pense sans doute qu'on ne peut pas se fier à des gens de sa sorte, lui fis-je remarquer.

— Il a essayé de la convaincre d'accepter des visites sous surveillance, mais elle n'a rien voulu entendre. Il a fait tout ce qu'il a pu pour s'amender, il a même passé un petit marché avec des gens peu ragoûtants.

— C'est-à-dire ?

Tía pencha la tête et m'invita à m'approcher en me faisant comprendre que ce qu'elle allait me dire était strictement confidentiel. Je me penchai et la laissai me parler à l'oreille. J'aurais juré que je sentais son souffle sur mon cou.

— Il y a une maison à San Francisco où on soigne des gens comme lui. Un endroit très louche. N-O-K-D(29).

— Pardon ?

Pas notre genre, ma chère.

— Je ne comprends pas.

— Castration.

Tía pinça les lèvres à ce mot choquant. Melvin la regarda avec intérêt, sans manifester d'émotion particulière.

— Un hôpital ?

— Non, non. Une résidence privée où on pratique certains actes chirurgicaux sous la table, en quelque sorte. Ce n'étaient pas des médecins, juste des types avec les instruments et l'équipement qu'il faut et qui prennent plaisir à couper et à recoudre pour libérer leurs semblables de leurs pulsions.

— Et Melvin s'est porté volontaire ?!

— C'était la seule solution. Il voulait maîtriser ses pulsions au lieu de les laisser le dominer.

— Ça a marché ?

— Dans l'ensemble. Sa libido est presque inexistante et il réussit à contenir les rares désirs qui lui restent. Il ne boit pas et ne touche pas

à la drogue parce qu'il ne peut pas savoir quels démons il va déchaîner. Astucieux, hein ? On ne transige pas avec les mauvais démons. Une fois lâchés, ils commandent tout. Calmé, c'est un type bien. Mais jamais il n'en convaincra sa fille.

— Elle a le cœur dur, dit-il.

Tía le gronda.

— Tais-toi ! Tu le sais très bien, c'est une mère. Son premier boulot, c'est de protéger ses jeunes enfants.

— Vous n'êtes pas tenu de vous présenter ? demandai-je à Melville. J'ai téléphoné au service de probation, mais ils n'ont jamais entendu parler de vous.

— Je me suis présenté là où j'étais.

— Si vous bougez, vous êtes censé continuer.

— En théorie, ma belle, intervint Tía. Mais je vais vous dire comment ça fonctionne. Les gens découvrent pourquoi il a fait de la prison. Une fois qu'ils le savent, les rumeurs commencent et les parents indignés se mettent à tourner devant chez lui avec des pancartes. Suivent les camions de la télé et les journalistes, et on ne le laisse plus une minute en paix.

— Ce n'est pas à cause de lui, dis-je. Mais des enfants qu'il a violés. C'est une malédiction qui les poursuivra toute leur vie.

Melvin s'éclaircit la voix.

— Je regrette le passé. Je reconnais que j'ai fait des choses et qu'on m'en a fait...

Tía s'en mêla.

— C'est vrai. Tout ce qu'il demande maintenant, c'est veiller sur les petits et les tenir à l'abri. C'est mal ?

— Il lui est interdit d'avoir des contacts avec eux. De se trouver à moins de mille mètres de jeunes enfants. Loin des écoles, loin des terrains de jeu. Il le sait.

— Il ne fait rien d'autre que les regarder. Il sait que c'est mal de les toucher et il ne le fait plus.

Je regardai Melvin.

— Pourquoi tenter le diable ? Vous êtes comme un alcoolique sevré qui travaille dans un bar. Les tentations sont là, à portée de la main, et le jour viendra où ç'en sera trop.

Tía m'approuva avec un gloussement de poule.

— Moi-même je le lui ai répété cent fois, ma belle. Mais c'est plus fort que lui.

J'en avais ma dose.

— Venons-en à la déposition. Vous avez sûrement des questions...

Melvin se concentra sur le grille-pain.

— Si j'accepte, qu'est-ce qui empêchera l'avocat de la partie adverse de s'en prendre à moi ? Il est là pour ça, non ? Votre

témoignage ne leur plaît pas, ils se retournent contre vous. Ils font valoir que vous êtes un ex-taulard méprisable et qu'on n'a pas à vous écouter.

Je songeai à Hetty Buckwald.

— Probablement, inutile de vous raconter des histoires. Par contre, si vous refusez de comparaître, vous serez cité pour outrage à magistrat.

Tía s'agita.

— Ça va ! Vous ne croyez pas qu'il s'en fout comme de sa première chemise ?

— Vous ne pouvez pas le convaincre ?

— Laissez-le respirer. Il a déjà assez donné.

J'attendis, mais ils gardèrent le silence. Au point où j'en étais, je ne pus que laisser l'assignation sur le comptoir et sortir par-devant.

Histoire de parfaire l'après-midi, quand j'arrivai à l'agence, je reçus un appel de Melanie Oberlin qui embraya aussi sec.

— Bon sang, Kinsey, que se passe-t-il ? Solana m'a dit qu'elle a été obligée de demander votre comparution !

— Merci, Melanie. J'apprécie votre soutien. Souhaitez-vous entendre ma version ?

— Pas vraiment. Elle m'a dit que vous aviez téléphoné au comté à son sujet et qu'ils ont rejeté la plainte.

— A-t-elle également mentionné qu'une dénommée Cristina Tasinato a été désignée comme tuteur de Gus ?

— Hein ?

— Vous connaissez ce terme ?

— Bien entendu ! Mais pourquoi faire une chose pareille ?

— J'ai une meilleure question : qui est Cristina Tasinato ?

— Okay. Qui est-ce ?

— Elle et la femme que nous connaissons sous le nom de Solana Rojas sont une seule et même personne. Elle s'occupe activement de le dépouiller jusqu'au dernier sou. Une seconde, je vérifie mes notes pour vous donner les chiffres exacts... Nous y sommes. Au titre d'indemnités, elle a soumis au tribunal des factures d'un montant total de 8 726,73 dollars pour soins et services à domicile dispensés à Gus, avec l'aimable obligeance de Soins et Services pour seniors, Inc. Lesdits soins et services comprenant la somme allouée à un fils débile qui joue les garçons de salle en dormant toute la journée. S'y ajoute la note de son avocat personnel, soit 6227,47 dollars à titre d'« honoraires » en date du 15 janvier 1988.

Tomba un silence exquis.

— Ils peuvent faire ça ?!!!

— Mon bébé, je regrette de paraître cynique, mais tout l'intérêt

tient à soigner et servir des seniors friqués ! Pourquoi désigner un tuteur pour une personne qui bénéficie de revenus fixes ? Ça ne tient pas debout !

— Cette histoire me rend malade...

— C'est bien normal.

— Mais que vient faire le comté ?

— Vous revenez à votre première question. J'ai signalé Solana à l'Agence des trois comtés pour la prévention des sévices à personnes âgées, qui a envoyé une enquêtrice. Solana a dit à la mignonne qu'elle vous avait suppliée à plusieurs reprises de venir à l'aide de Gus, mais que vous aviez refusé. Elle lui a affirmé que Gus était incapable de prendre en charge ses besoins quotidiens et elle s'est promue de son propre chef... enfin, pas elle, mais « Cristina Tasinato »... administrateur de ses affaires.

— C'est hallucinant ! Depuis quand ?

— Une semaine, voire dix jours. Naturellement, tout a été antidaté pour coïncider, par le plus grand des hasards, avec l'entrée en scène de la fausse Solana.

— Je n'arrive pas à le croire...

— J'ai eu la même réaction, mais c'est la pure vérité.

— Vous savez bien que je n'ai jamais refusé d'aider Gus ! C'est un mensonge éhonté !

— Comme une grande partie de ce que Solana raconte sur moi.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas appelée ? Comment se fait-il que j'en sois informée seulement maintenant ? Vous auriez pu me prévenir, quand même !

J'adressai une grimace au téléphone. La précision avec laquelle j'avais prévu sa réaction me laissait sans voix. Elle m'imputait déjà la responsabilité de tout.

— Melanie, je vous ai dit et répété que Solana avait une idée en tête, mais vous avez refusé de me croire. À quoi bon vous le rappeler ?

— C'est vous qui m'avez donné le feu vert.

— Exact, et c'est vous qui m'avez dit de limiter mes recherches à son diplôme, à son dernier emploi et à une ou deux références.

— J'ai dit ça ?

— Absolument. J'ai l'habitude de noter les instructions qu'on me donne en cas de contestation, comme dans le cas présent. Et maintenant, si vous descendiez de vos grands chevaux pour m'aider à me tirer de là ?

— En faisant quoi ?

— D'abord, en sautant dans un avion et en témoignant en ma faveur quand je comparaitrai devant le tribunal.

— Vous allez comparaître devant un tribunal ? Pour quelle raison ?

— Ordonnance restrictive. Je ne peux pas m'approcher de Gus

parce que Solana occupe les lieux à plein temps, mais vous restez habilitée à le voir sauf si elle obtient une ordonnance à votre rencontre. Vous pourriez aussi commencer à remplir les documents contestant sa désignation. Vous êtes son seul parent vivant et vous avez votre mot à dire. Oh, et pendant que je vous ai en ligne... autant vous prévenir. Dès que j'aurai tapé mon rapport, j'en envoie un exemplaire au District Attorney. En espérant qu'il pourra intervenir et mettre fin à ses agissements.

— Parfait. Allez-y. Je pars à la première occasion.

— Entendu.

Ce point réglé, j'appelai Richard Compton. Il me promit de contacter Norman et de lui dire de me laisser toute latitude pour fouiller les archives dans le sous-sol de l'immeuble. Je lui donnai une estimation approximative de mon heure d'arrivée, il m'assura qu'il aurait fait le nécessaire. J'avais prévu deux arrêts avant de gagner Colgate, le premier au drugstore où j'avais déposé le rouleau de pellicule la veille. Tirages en main, je roulai jusqu'à La Maison du Soleil-Levant et poussai la porte d'entrée en me sentant quasiment chez moi puisque je connaissais déjà les lieux. J'avais eu Lana Sherman au téléphone, l'infirmière auxiliaire à qui j'avais eu affaire lors de la vérification d'antécédents de Solana Rojas. Elle m'avait promis de me consacrer quelques minutes, sauf s'il se produisait une urgence.

Dans le hall d'entrée, le sapin de Noël aux flocons artificiels avait été dépouillé de ses ornements et rangé dans sa boîte jusqu'aux prochaines festivités. Sur la table ancienne qui servait de bureau de réception, une branche peinte en blanc et fichée dans un pot à gingembre chinois s'était fleurie de cœurs roses et rouges en l'honneur de la Saint-Valentin qu'on fêterait dans une quinzaine de jours.

La réceptionniste m'orienta sur Un Ouest, le service de post-chirurgie. En longeant le couloir, j'aperçus Lana dans un service de quatre lits – elle distribuait des médicaments dans des gobelets en papier plissé blanc. Je lui fis signe et lui indiquai de la main que je l'attendrais au poste des infirmières. Je dénichai un siège en plastique moulé gris dans une petite alcôve réservée aux visiteurs et m'emparai d'un magazine fatigué, *Maturité moderne*.

Lana fit son apparition quelques minutes après dans un crissement de ses semelles de crêpe sur le carrelage en vinyle.

— Comme j'ai déjà fait ma pause, je n'ai pas beaucoup de temps, me dit-elle en s'asseyant à côté de moi dans un siège assorti au mien. Alors, comment Solana s'en sort-elle ?

— Pas bien, répondis-je.

Je m'étais demandé jusqu'où devait aller ma sincérité, mais n'avais vu aucun avantage à lui faire des cachotteries. Je voulais des réponses,

autant aller droit au fait.

— J'aimerais vous montrer quelques photographies et que vous me disiez de qui il s'agit.

— Comme dans une présentation de suspects ?

— Pas tout à fait.

Je pris dans mon sac l'enveloppe jaune vif des photos et la lui passai. Sur les trente-six poses du rouleau, j'avais retenu dix clichés particulièrement nets qu'elle feuilleta rapidement avant de me les rendre.

— C'est une aide-soignante dénommée Costanza Tasinato. Elle a travaillé chez nous en même temps que Solana.

— L'avez-vous jamais entendue utiliser le prénom de Cristina ?

— Elle ne le portait pas, mais je sais que c'était son premier prénom car je l'ai vu sur son permis de conduire. Costanza était son deuxième prénom. De quoi s'agit-il ?

— Elle se fait passer pour Solana Rojas depuis trois mois.

Lana fit la grimace.

— C'est illégal, n'est-ce pas ?

— On peut prendre le nom qu'on veut, sauf à des fins d'escroquerie. Dans le cas qui nous occupe, elle se prétend infirmière diplômée. Elle a emménagé dans la maison du patient avec son fils, que je pense être dément. J'essaie de l'intercepter avant qu'elle fasse plus de dégâts. Vous êtes sûre que c'est Costanza et pas Solana ?

— Jetez donc un coup d'œil au mur à côté du poste des infirmières. Vous pourrez en juger par vous-même.

Je la suivis dans le couloir où étaient accrochées les photos encadrées des « Employée du mois » des deux dernières années. Et tombai en contemplation devant une photographie de la vraie Solana Rojas, plus âgée et plus corpulente que celle que je connaissais. Personne ayant connu la vraie Solana ne se serait laissé berner, mais il était difficile de ne pas rendre hommage au subterfuge de M^{me} Tasinato.

— Vous croyez qu'on m'autorisera à l'emprunter ?

— Non, mais la femme qui travaille dans le bureau vous en fera une photocopie si vous le lui demandez gentiment.

Je quittai La Maison du Soleil-Levant et continuai jusqu'à Colgate, où je me garai comme précédemment dans Franklin Avenue, en face du complexe d'appartements. Quand je frappai à la porte de l'appartement 1, Princess vint m'ouvrir, un doigt sur les lèvres.

— Norman fait la sieste, chuchota-t-elle. Je prends la clé et je vous accompagne en bas.

« En bas » se révéla être un sous-sol, une rareté en Californie où on construit sur dalle. Celui-ci consistait en un labyrinthe humide et

tentaculaire de locaux en parpaings, dont certains divisés en espaces grillagés et cadénassés que les locataires utilisaient comme débarras. L'éclairage se réduisait à des ampoules nues qui pendaient d'un plafond surbaissé et parcouru d'un réseau de conduits de chaudière, tuyauteries et gaines électriques. Le genre d'endroit qui fait espérer que les prévisions de tremblement de terre sont complètement à côté de la plaque. Si l'immeuble s'effondrait, je ne retrouverais jamais la sortie, à supposer que je sois encore vivante.

Princess me fit entrer dans un local entièrement couvert de rayonnages. Je pus presque identifier au premier regard les types de gérants qui s'étaient succédé au fil des années. L'un était un maniaque de l'ordre qui avait classé toute la paperasserie dans des boîtes à archives assorties. Le suivant avait choisi une méthode aléatoire en usant d'un curieux assortiment de cartons de liquoreux, cartons de Kotex et vieilles caisses à lait. Un autre semblait s'être approvisionné en cartons auprès d'une entreprise de location de matériel de déménagement, chaque boîte portant la mention du contenu inscrite au pochoir dans le coin supérieur gauche. Pour les dix dernières années, je dénombrai six gérants au total. Je constatai avec étonnement que Norman et Princess avaient opté pour des casiers en plastique opaque. Chacun était muni d'une fiche à glissière sur le devant, sur laquelle l'un ou l'autre avait calligraphié et rangé par ordre chronologique la liste des demandes de bail et autres documents, parmi lesquels divers reçus, relevés de gaz et électricité, déclarations bancaires, factures de réparations et photocopies de déclaration d'impôts de l'intéressé.

Princess me laissa me débrouiller ; j'avais hâte de retrouver la lumière du jour et de respirer. Je suivis la rangée d'archives jusqu'au bout de la pièce ; la lumière y était plus chiche et des fissures dans le mur extérieur donnaient une impression d'eau qui goutte, même si rien ne le prouvait. Naturellement, en ma qualité d'ex-flic et d'enquêtrice chevronnée, je me méfiais des parasites : mille-pattes, araignées sauteuses et consorts. Je suivis les dates des cartons jusqu'à 1976, largement au-delà de la fourchette que m'avait donnée Norman. Je commençai par les boîtes à archives, plus tentantes que les cartons estampillés KOTEX sur toute leur surface. La date la plus ancienne que je repérai étant 1953, j'en déduisis qu'elle coïncidait avec l'achèvement des travaux.

Je fis glisser l'une après l'autre les trois premières boîtes de 1976 de leur rayonnage et les transportai à l'autre bout de la pièce, où on voyait mieux. J'ôtai le couvercle de la première et parcourus du bout des doigts sept centimètres de dossiers en essayant de me faire une idée du système de classement. Purement fantaisiste. Les dossiers étaient regroupés par mois, mais sans souci d'ordre alphabétique.

Chaque caisse contenait trois ou quatre années de demandes de bail.

Je reportai mon attention sur 1977. Assise sur une caisse de lait en plastique, je sortis un quart des dossiers et les posai sur mes genoux. Mon dos implorait grâce, mais je m'obstinaï. Le papier sentait le moisi et par endroits le carton s'était imbibé d'eau comme une mèche. Les années 1976 et 1977 ne donnèrent rien, mais je la débusquai dans la troisième pile des dossiers de 1978. Je reconnus l'écriture en majuscules tracées avec soin avant même de voir le nom. Tasinato, Cristina Costanza, et son fils, Tomasso, âgé de vingt-cinq ans à l'époque. Je me levai et traversai la pièce pour me placer à l'aplomb d'une ampoule de quarante watts. Cristina exerçait les fonctions de technicienne de surface, employée par une entreprise d'entretien d'immeubles du nom de Mighty Maids, qui n'existait plus. Partant du principe qu'elle mentait de façon systématique, je laissai tomber la plupart des données, sauf une ligne. À « Références personnelles », elle citait un avocat, Dennis Altinova, avec une adresse et un numéro de téléphone que je connaissais déjà. Dans l'espace réservé à « Lien avec la personne mentionnée », elle avait écrit, toujours en majuscules, « FRÈRE ».

Je gardai la demande de bail, refermai les cartons et les remis sur le rayonnage. J'étais fatiguée, j'avais les mains sales, mais j'exultais. La journée avait été plus que fructueuse et j'allais démasquer sous peu Cristina Tasinato.

C'est seulement en quittant le sous-sol et en arrivant en haut des marches que j'avisai la femme postée à la porte. J'hésitai en la voyant. Début de la trentaine, tailleur à jupe courte, collants et chaussures basses. Séduisante et soignée, hormis les meurtrissures qui lui marquaient les deux tibias et le côté droit du visage. Les stries rouge foncé autour de l'œil auraient viré au bleu et au noir avant la tombée de la nuit.

— Kinsey ?

— C'est moi.

— Princess m'a dit que je vous trouverais en bas. J'espère que je ne vous dérange pas ?

— Pas du tout. Que puis-je faire pour vous ?

— Je m'appelle Peggy Klein. Je crois que nous recherchons toutes les deux la même femme.

— Cristina Tasinato ?

— Quand je l'ai connue, elle se faisait appeler Athena Melanagras, mais son permis de conduire donne son adresse ici.

Elle me tendit le permis et j'eus sous les yeux Solana Rojas, qui avait désormais un alias de plus à son arc.

— Où l'avez-vous trouvé ?

— Nous avons eu tout à l'heure une empoignade du style je-te-tire-

tu-me-cognes au Robinson's. Je sortais par la porte de côté au moment précis où elle entra. Elle portait des lunettes et avait changé ses cheveux, mais je l'ai tout de suite reconnue ! Elle a travaillé pour Gram, ma grand-mère, vers la fin de sa vie, quand il lui a fallu quelqu'un à domicile. Après la mort de Gram, ma mère a découvert qu'elle avait imité sa signature sur des chèques pour des milliers de dollars au total.

— Elle sait que vous l'avez reconnue ?

— Oh ça oui ! Elle m'a repérée au même moment que moi et vous auriez dû la voir filer ! Elle a eu le temps d'arriver à l'escalator avant que je la rattrape.

— Vous l'avez poursuivie ?

— Et comment ! D'accord, c'est idiot, mais je n'ai pas pu me retenir. Je l'ai agrippée solidement et elle a été obligée de me traîner partout. Pas question de la lâcher ! Je ne me débrouillais pas trop mal, jusqu'au moment où elle m'a frappée. Elle m'a balancé son sac à la figure et bourrée de coups de pied, mais je lui ai piqué son portefeuille au passage et c'est pour ça que je suis ici.

— J'espère que vous l'avez signalée à la police !

— Faites-moi confiance ! Ils ont déjà un mandat d'amener.

— Bravo !

— Attendez, ce n'est pas tout. Le médecin traitant de Gram nous avait dit que le cœur avait lâché, mais le légiste qui a effectué l'autopsie a fait valoir que l'étouffement et l'arrêt du cœur présentent des traits communs... l'œdème pulmonaire et la congestion, et ce qu'il a appelé des hémorragies pétéchiiales. Pour lui, on lui avait mis un oreiller sur la tête et on l'avait étouffée. Qui, à votre avis ?

— Solana l'a tuée ?!

— Tout juste ! Et la police la soupçonne de ne pas en avoir été à son premier coup. Des vieux meurent tous les jours et personne ne se pose de questions. La police a fait de son mieux, mais elle avait déjà filé. Du moins le croyions-nous. Nous étions partis du principe qu'elle avait quitté la ville, mais elle n'en avait pas bougé ! Elle est idiote ou quoi ?

— « Cupide » serait plus exact. Elle a mis la main sur un malheureux vieux monsieur qui vit à côté de chez moi et elle lui ponctionne jusqu'au dernier sou. J'ai essayé de la neutraliser, mais je me retrouve handicapée. Elle a obtenu une ordonnance restrictive à mon encontre et si je la regarde ne serait-ce qu'en louchant, je suis bonne pour la prison !

— Vous auriez intérêt à passer outre. Tuer Gram est la dernière chose qu'elle a faite avant de disparaître.

Je demandai à Peggy Klein de me suivre jusqu'à la maison dans sa voiture, qu'elle gara dans la ruelle derrière le garage d'Henry. Je trouvai une place dans la rue sur le devant, à six voitures de celle de Solana. Je franchis le portail et contournai le studio. Peggy m'attendait à côté de la brèche dans la clôture de derrière, que je lui écartai pour l'aider à se faufiler sans dommage. Henry disposait d'un vrai portail, mais inutilisable parce qu'il croulait, comme la clôture, sous le poids des belles-de-jour.

— Vous avez choisi le moment idéal pour vous rendre à l'immeuble de Solana, lui fis-je remarquer.

— Quand je leur ai montré le permis, Norman et Princess savaient exactement de quoi il retournait.

Peggy me suivit jusqu'à la porte de derrière d'Henry. Quand il vint m'ouvrir, je fis les présentations.

— Alors ? demanda-t-il.

— Nous allons tirer Gus de là. Je te laisse mettre Peggy au courant, le temps de filer au studio prendre des outils.

Je les laissai faire connaissance, entrai chez moi et allai en haut. Pour la seconde fois en deux jours, je débarrassai le dessus de ma cantine, en ouvris le couvercle et en sortis ma banane. J'y trouvai ma torche électrique, vérifiai les piles, qui étaient suffisamment rechargées, et fourrai le tout dans mon sac à dos, ainsi qu'un jeu de crochets dans un étui en cuir très chic, dont m'avait fait cadeau un voleur de mes relations quelques années auparavant. Je me flatte aussi de posséder un parapluie à piles, cadeau d'un autre ami cher qui purge actuellement une peine d'emprisonnement et n'a donc aucun besoin de matériel spécialisé de cambriolage. Prise dans un cercle vertueux, je n'avais pas commis de grave entrée par effraction depuis quelque temps, mais c'était une occasion spéciale et j'espérais ne pas m'être trop rouillée. Je bouclai ma banane autour de la taille et repartis chez Henry juste à temps pour attraper la fin du récit de Peggy. Henry et moi échangeâmes un regard. Nous étions conscients de n'avoir qu'une seule et unique chance de sauver Gus. Si nous rations notre coup, Gus risquait de finir comme Gram.

— Tu te mets dans la gueule du loup, me dit-il.

— Des questions ?

— Tu as pensé à Solana ?

— Je ne la harcèle pas, lui dis-je.

— Tu sais très bien ce que je veux dire.

— Ne t'en fais pas, je contrôle la situation. Peggy va téléphoner. Je l'ai mise au parfum et elle m'a suggéré un plan qui, crois-moi, va obliger Solana à partir en courant. Tu permets que j'utilise ton téléphone ?

— Je t'en prie.

J'écrivis le numéro de Gus sur le bloc-notes qu'Henry laissait à côté de l'appareil et regardai Peggy appuyer sur les touches. Son expression changea quand on décrocha et je tendis la tête vers le combiné pour saisir la conversation.

— Pourrais-je parler à M^{me} Tasinato ? demanda-t-elle d'une voix égale.

Elle était délicieuse au téléphone, agréable et autoritaire à la fois, avec un soupçon de chaleur dans la voix.

— Oui, c'est elle-même à l'appareil.

— Ici Denise Amber. L'assistante de M. Larkin au Saving and Loans(30) de Santa Teresa. Je crois savoir que vous avez eu un problème de financement pour votre prêt. M. Larkin m'a demandé de vous appeler pour vous dire combien il regrette ce malentendu et les inquiétudes qu'il aura pu vous causer.

— En effet. J'ai été extrêmement contrariée et j'envisage de changer de banque. Vous pouvez le lui dire. Je n'ai pas l'habitude d'être traitée de cette façon. Il m'avait dit de passer prendre le chèque, après quoi cette femme... la personne enceinte...

— Rebecca Wilcher.

— C'est ça. Elle m'a donné un autre formulaire à remplir alors que j'avais déjà remis à M. Larkin tout ce qu'il m'avait demandé. Et elle a eu le toupet de me dire que les fonds ne seraient disponibles qu'après accord du juge.

— C'est la raison pour laquelle je vous appelle. Je crains que M^{me} Wilcher et M. Larkin se soient mal compris. Elle ignorait qu'il avait déjà réglé l'affaire auprès des instances civiles.

— Il l'a fait ?

— Bien entendu. M. Vronsky est notre client depuis de nombreuses années et nous nous honorons de sa fidélité. M. Larkin s'est fait un devoir de diligenter la procédure d'accord.

— Je suis heureuse de l'apprendre. J'ai un entrepreneur qui doit passer lundi avec une proposition ferme. Je lui ai promis un premier versement pour qu'il s'attaque tout de suite à l'électricité. Les fils sont carrément à nu ! Ça sent le brûlé. Et si je branche en même temps un fer à repasser et le grille-pain, ça disjoncte. M^{me} Wilcher ne m'a même pas fait part de sa compréhension.

— Je suis sûre qu'elle n'avait aucune idée de vos difficultés. Si je vous appelle, c'est parce que j'ai le chèque sur mon bureau. Comme la

banque ferme à cinq heures, je peux vous le mettre au courrier et vous éviter de vous déplacer à l'heure de pointe.

Solana garda le silence. Une demi-seconde.

— C'est très aimable à vous, mais je risque de m'absenter sous peu. Le courrier met un temps fou à arriver dans le quartier et je ne peux pas me permettre d'attendre. J'aimerais autant passer le prendre personnellement et le déposer sur un compte que j'ai ouvert à cet effet. Pas chez vous, mais à la société de gestion qui s'occupe de mes affaires depuis des années.

— Ce qui vous arrange le mieux. Si vous préférez demain, nous ouvrons à neuf heures.

— Disons aujourd'hui. Je suis retenue par une brouille pour l'instant, mais rien d'urgent. Je peux passer chez vous d'ici un quart d'heure.

— Génial. J'ai fini ma journée, mais vous n'aurez qu'à vous adresser au caissier. Je lui aurai déposé le chèque dans une enveloppe à votre nom. En regrettant de ne pas pouvoir vous le remettre moi-même.

— Aucune importance. Quel guichet ?

— Le premier. Juste après la porte. Je dépose l'enveloppe dès que nous aurons raccroché.

— Je vous remercie, dit Solana. Vous m'ôtez une épine du pied.

Peggy raccrocha avec un sourire satisfait. J'étais heureuse de l'initier aux joies du boniment. Elle craignait de ne pas réussir son coup, mais je l'avais rassurée : pour qui réussissait à faire croire aux bambins que le Père Noël existait ou que les cloches s'envolaient à Pâques, c'était un jeu d'enfant.

Henry se posta à la fenêtre de la salle à manger et garda un œil sur la rue. Quelques minutes plus tard, Solana sortait de la maison et gagnait sa voiture d'un pas pressé. Dès qu'Henry nous eut signalé qu'elle avait démarré, je filai par la porte de derrière et me glissai à travers la haie. Peggy se fraya un chemin à ma suite sans se soucier d'esquinter son collant.

— On s'en fout ! me lança-t-elle quand je la mis en garde.

— Vous avez vos clés de voiture ?

Elle tapota sa poche.

— J'ai enfermé mon sac dans le coffre, on est parées.

— Vous êtes douée pour les coups fourrés, dites-moi ! Mes compliments ! Vous faites quoi dans la vie ? lui demandai-je en gravissant les marches de la véranda.

— Je suis femme au foyer et je m'occupe de mes enfants. Nous sommes une espèce en voie de disparition. La moitié des mères que je connais se cramponnent à leur boulot parce qu'elles ne supportent pas d'être à plein temps chez elles avec leurs gamins.

— Combien en avez-vous ?

— J'ai deux filles... six et huit ans. Elles avaient une fête chez une copine, c'est pour ça que je suis libre. Et vous, vous en avez ?

— Oh non ! Je ne crois pas être faite pour ça.

Henry était sorti dans la rue avec ses gants de toile et quelques outils de jardinage et avait pris position près de l'allée de devant de Gus, où il sarclait Dieu sait quoi avec diligence. L'herbe du trottoir était en état d'hibernation et ne donnait aucun signe de vie. Si Solana le surprenait à ôter les mauvaises herbes, je ne voyais pas trop ce qu'il inventerait. Il trouverait bien un moyen de l'embobiner. Elle en savait sûrement autant en jardinage qu'en immobilier.

Mon gros souci était le fils. J'avais prévenu Peggy, mais sans me perdre en détails de peur de la décourager. Je scrutai la porte vitrée de derrière. Il n'y avait pas de lumière dans la cuisine. Dans le séjour non plus, mais j'entendais le vacarme continu d'un poste de télévision, donc Tiny était sans doute là. Si Solana l'avait emmené avec elle à la banque, Henry nous aurait prévenues. Je tâtai la poignée au cas où elle aurait oublié de fermer. D'accord, je savais que non, mais je me serais sentie trop bête à manier le parapluie de crochetage sur une serrure non verrouillée.

Je ramenai ma banane sur le devant et en sortis ma clé dynamométrique, mais oui, et le parapluie, mes meilleurs atouts pour entrer promptement. Les cinq crochets de l'étui exigeaient plus de temps et de patience, mais me dépanneraient au besoin. Quand j'étais jeune, je me débrouillais mieux avec une clé d'entraînement, mais j'avais perdu la main et ne voulais rien compromettre. D'après mes calculs, sa virée à la banque prendrait à Solana un quart d'heure à l'aller comme au retour. Nous pouvions aussi tabler sur un délai supplémentaire, le temps qu'elle discute avec le caissier du chèque fictif que lui avait promis la tout aussi fictive M^{me} Amber. En admettant qu'elle s'énerve, la sécurité s'en mêlerait et l'expulserait séance tenante. N'importe, elle comprendrait vite qu'on s'était joué d'elle. Restait alors une question : ferait-elle le rapprochement entre la supercherie et notre raid sur le fortin ? Elle croyait sûrement m'avoir neutralisée avec l'ordonnance. Peggy Klein, elle ne l'avait pas prévue. Et, manque de pot, Peggy, la femme au foyer, était partante pour n'importe quelle aventure.

Je pris le parapluie et me mis au travail. C'est une opération en deux temps, qui exige de manier la clé d'entraînement de la main gauche et le parapluie de crochetage de la droite. Le mécanisme ne manque pas d'ingéniosité. Une fois le parapluie inséré dans la serrure, la pression de la détente mobilise un maillet interne qui comprime un ressort ajustable. Si tout se passe bien, l'oscillation rapide du crochet libère gentiment les goupilles une à une et les empêche de se

réenclencher. En appliquant une pression continue avec la clé dynamométrique une fois toutes les goupilles relevées, le cylindre pourrait tourner, et moi entrer.

Le mécanisme émettait un aimable cliquetis. Le bruit me rappela celui d'une agrafeuse électrique mitraillant le papier. Peggy était penchée sur moi mais, par bonheur, ne posait pas de questions. Je la sentais nerveuse car elle n'arrêtait pas de bouger, les bras étroitement croisés comme pour se maîtriser. « J'aurais dû prendre mes précautions avant » fut sa seule remarque. Dommage de m'y faire penser. Nous étions en territoire ennemi et nous ne pouvions pas nous permettre une pause pipi.

Je tripotais la serrure depuis moins d'une minute quand elle céda. Je rangeai mon attirail et ouvris la porte de la cuisine avec précaution. Passai la tête. Le vacarme de la télévision émanait d'une des trois chambres qui s'ouvraient sur le couloir, et les hurlements de rire préenregistrés faisaient vibrer les rideaux de la cuisine. La pièce empestait l'eau de Javel et j'aperçus un flacon de détergent sur le comptoir, à côté d'une éponge humide. J'entrai, Peggy sur mes talons. Je jetai un coup d'œil dans le couloir. Le matraquage auditif venait de la chambre de Tiny, au bout du couloir. Je fis signe à Peggy et pointai le doigt vers la troisième chambre, dont la porte bâillait. J'entendis Tiny hurler toute une phrase à l'intention du poste, mais dans une espèce de charabia incompréhensible. J'espérais que son intelligence limitée ne nuirait pas à sa concentration.

Avant toute chose, je me glissai dans le séjour et déverrouillai la porte d'entrée au cas où nous aurions besoin d'appeler Henry en renfort. Il semblait avoir abandonné ses outils sur le trottoir, simples accessoires du drame qui se jouait. Je l'aperçus debout dans la véranda, les yeux rivés sur la rue déserte. C'était notre guetteur et notre réussite dépendait de la rapidité avec laquelle il allait repérer la voiture de Solana et nous prévenir à temps pour que nous puissions filer. Je dégageai la sécurité, puis je regagnai le couloir où Peggy attendait, le visage blême. Il était visible qu'elle ne partageait pas mon goût du risque.

La porte de la chambre de Gus, la première à droite, était close.

Je refermai les doigts autour du bouton et le tournai avec précaution jusqu'au moment où le pêne céda. J'ouvris la porte à moitié. Les rideaux étaient tirés et la lumière qui filtrait par les stores teintait la chambre en sépia. L'air sentait les pieds sales, le menthol et les draps mouillés d'urine. Un humidificateur sifflait dans un coin de la pièce et nous fournissait un surplus de protection phonique.

Je m'avançai dans la chambre, Peggy en fit autant. Je laissai la porte à peine entrebâillée. Gus était presque assis, soutenu par des oreillers. Inerte, le visage tourné vers la porte et les yeux clos.

J'étudiai son diaphragme, mais sans distinguer de va-et-vient rassurant. J'espérai ne pas contempler un bonhomme dans les premières phases de la rigidité cadavérique ! Je m'approchai du lit et posai deux doigts sur sa main, qui était tiède au toucher. Ses paupières s'ouvrirent. Il avait du mal à accommoder, ses yeux ne fonctionnant pas tout à fait à l'unisson. Il paraissait désorienté et je n'aurais pas juré qu'il savait où il se trouvait. Quelle que soit la pharmacopée que lui administrait Solana, il n'allait pas beaucoup nous aider.

Notre problème immédiat fut de le mettre debout. Il portait un pyjama léger en coton et ses pieds nus étaient aussi longs et maigres que ceux d'un saint. Vu sa fragilité, je ne tenais pas à l'embarquer dans le couloir sans l'emmitoufler. Peggy se mit à quatre pattes et récupéra une paire de pantoufles sous le lit. Elle m'en donna une et nous nous chargeâmes chacune d'un pied. J'avais un problème car il crispait les orteils et m'empêchait de lui enfiler la pantoufle. Voyant ma détresse, Peggy tendit la main et pressa son pouce sur sa plante de pied avec tout l'art d'une mère chaussant son marmot. Ses orteils se détendirent et la pantoufle voulut bien glisser.

J'ouvris la penderie, mais elle ne révéla aucun pardessus ni rien du genre. Peggy ouvrit et referma les tiroirs de la commode, sans plus de succès. Elle finit par dénicher un pull en laine qui ne semblait pas terriblement chaud, mais on s'en contenterait. Elle libéra Gus de son amas de drap et couvertures pendant que je le dégageais des oreillers. En essayant de lui passer le pull, je m'aperçus que ses bras ne trouvaient pas le trou des manches. Peggy m'écarta et recourut à une autre astuce maternelle qui résolut la difficulté. Nous lui saisîmes les jambes à deux pour les tourner sur le côté. Un plaid au tricot était plié au pied du lit. Je l'ouvris d'un coup sec et le lui passai autour des épaules à la façon d'une cape.

Au bout du couloir, un thème musical et frénétique se superposa aux décibels de l'émission de jeux. Tiny se mit à chanter une mélodie sonore et discordante. Il hurla un mot et je compris avec un temps de retard qu'il appelait Gus. Peggy et moi échangeâmes un regard consterné. Elle remit les jambes de Gus à l'horizontale et remonta le jeté de lit pour cacher les pantoufles. J'arrachai le plaid et le jetai au pied du lit pendant qu'elle lui ôtait vite son pull, mais en douceur, et le fourrait sous la couverture. Nous entendîmes Tiny entrer d'un pas pesant dans les toilettes. Quelques secondes après, il pissait avec un bruit de torrent dégringolant dans un seau en métal. Et couronnait le tout d'un long pet musical.

Il tira la chasse d'eau... brave petit... et remonta le couloir vers nous en traînant les pieds. Je poussai Peggy et nous tentâmes de dégager le terrain à pas de géant silencieux. Nous étions figées dans une immobilité absolue derrière la porte quand il l'ouvrit en grand et

passa la tête. Énorme erreur. Je vis son visage se refléter dans le miroir accroché au-dessus de la commode. Je crus que mon cœur allait s'arrêter. S'il jetait un regard à droite, il aurait de nous une vision aussi claire que nous de lui. En réalité, je ne l'avais vu qu'une seule fois, quand je l'avais surpris endormi dans ce que je croyais être une maison déserte. Énorme, il avait un gros cou adipeux et des oreilles placées bas comme celles d'un chimpanzé. Une espèce de chiffon maintenait la queue-de-cheval qui lui tombait dans le dos. Il émit ce qui était peut-être une phrase en accompagnant la fin d'un geste de la tête vers le haut en guise de point d'interrogation. Je compris qu'il pressait Gus de le rejoindre pour se tordre de rire dans l'autre chambre. Gus, sur son lit, nous jeta un regard candide. J'agitai le doigt comme un métronome, puis le posai sur mes lèvres.

— Merci, Tiny, dit Gus d'une voix faible, mais je suis fatigué maintenant. Tout à l'heure peut-être.

Il ferma les yeux comme pour faire un petit somme.

Après une nouvelle phrase confuse, Tiny battit en retraite.

J'écoutai ses pas dans le couloir et dès que j'estimai qu'il s'était affalé sur son lit, nous repassâmes à la vitesse supérieure. Je rabattis les couvertures. Peggy guida les bras de Gus dans le pull, puis elle fit basculer ses jambes par-dessus le bord du lit. Je l'emmitouflai dans le plaid. Gus comprenait nos intentions, mais était trop faible pour nous aider. Nous le prîmes chacune par un bras en sachant à quel point tout contact devait lui être douloureux alors qu'il n'avait que la chair sur les os. À la seconde où il fut debout, ses genoux fléchirent et nous le rattrapâmes de justesse en assurant notre prise.

Nous le guidâmes vers la porte, que j'ouvris en grand. À la dernière minute, je posai sa main sur le chambranle pour qu'il garde l'équilibre, filai dans la salle de bains et raflai ses médicaments que j'enfournai à la diable dans ma banane. Retrouvant Gus, je le chargeai sur mon épaule en lui coinçant le bras pour plus de stabilité. Nous sortîmes tant bien que mal dans le couloir. Les décibels de la télévision poussée à fond masquaient notre progression hésitante, tout en signalant que le danger se rapprochait. Si Tiny passait la tête par la porte de la chambre, nous étions cuits.

Gus avançait à une allure de tortue, avec des pas de bébé qui ne lui faisaient gagner que quelques centimètres à la fois. Il nous fallut presque deux minutes pour couvrir les quinze mètres de couloir, ce qui n'avait rien de dramatique, sauf si Solana Rojas était sur le trajet du retour. Lorsque nous atteignîmes la porte de la cuisine, je jetai un coup d'œil à droite. Henry n'osait pas marteler la vitre, mais il gesticulait et tendait un doigt affolé, nous faisant signe de nous presser et se passant avec insistance l'index sur la gorge. Apparemment, Solana avait tourné au coin de Bay pour s'engager dans Albanil. Il

disparut et je pus seulement espérer qu'il aurait le temps de se mettre à couvert pendant que Peggy et moi concentrions nos efforts sur notre tâche immédiate.

Peggy était à peu près de la même taille que moi et nous avions un mal fou à maintenir Gus sur ses pieds et en mouvement. Il était léger comme une brindille, mais il avait perdu le sens de l'équilibre et ses jambes le lâchaient tous les deux pas. La traversée de la cuisine s'effectua comme au ralenti. Nous le sortîmes par la porte de derrière, que j'eus la présence d'esprit de refermer. Je ne savais pas trop comment Solana allait réagir en trouvant la porte d'entrée déverrouillée de l'intérieur. Avec un peu de chance, elle accuserait Tiny. De la rue me parvint un claquement de portière amorti par la distance. Un petit bruit étouffé s'échappa de ma gorge et Peggy me regarda. Nous redoublâmes d'efforts.

La descente des marches fut un vrai cauchemar, mais nous étions trop à court de temps pour nous inquiéter de ce qui se passerait si Gus tombait. Le plaid traînait derrière lui et nous risquions de nous prendre toutes les deux les pieds dedans. Nous allions trébucher d'une seconde à l'autre et je nous vis déjà nous effondrer tous les trois. Pas un mot ne fut échangé, mais je savais que Peggy était aussi tendue que moi en essayant de le mettre en sécurité avant que Solana n'entre dans la maison, vérifie sa chambre et s'aperçoive qu'il s'était volatilisé.

Nous avions effectué la moitié de notre retraite lorsque Peggy, avec une admirable compréhension de ce qui sautait aux yeux, plaça un bras sous les jambes de Gus. Je l'imitai et nous lui fîmes une chaise à porteurs avec nos mains croisées. Un bras tremblant autour de notre cou à chacune, Gus mena le combat de sa vie pendant que nous suivions l'allée en crabe jusqu'à son portail de derrière. Les gonds rouillés grincèrent quand nous l'ouvrîmes, mais nous étions si proches de la liberté que personne n'hésita. Nous fîmes en chancelant les vingt pas qui nous séparaient de la voiture de Peggy garée dans la ruelle. Elle déverrouilla la portière avant, ouvrit vivement la portière arrière et le déposa sur la banquette. Il eut le réflexe de s'allonger pour ne pas se faire voir. Je sortis ses médicaments de ma banane et les posai à côté de lui sur la banquette. Comme j'arrangeais le plaid pour le couvrir, il m'agrippa la main.

— Attention...

— Je sais que c'est douloureux, Gus. Nous faisons de notre mieux.

— Je veux dire, attention à vous. Soyez prudentes.

— Promis, lui dis-je, en ajoutant « Go ! » à l'intention de Peggy.

Peggy referma la portière avec un clic quasiment inaudible.

Passa devant et se glissa derrière le volant en refermant sa portière tout aussi silencieusement. Puis elle mit le contact pendant que je me faufilais par la clôture dans le jardin d'Henry. Elle démarra en

douceur, puis accéléra dans une giclée de graviers. Il était entendu qu'elle conduisait Gus droit aux urgences de St. Terry's, où elle le ferait examiner par un médecin et hospitaliser au besoin. Je ne savais pas trop comment elle s'expliquerait, sauf à se présenter tout simplement comme une voisine ou une amie. Inutile d'évoquer la tutelle qui le privait de sa liberté de mouvement. Nous n'avions discuté que de l'exfiltration, mais je savais qu'en sauvant Gus, elle remontait le temps et sauvait sa grand-mère.

Henry apparut à l'angle du studio et traversa le patio en marche accélérée. Ne voyant pas ses outils de jardinage, j'en déduisis qu'il les avait abandonnés sur le terrain. Dès qu'il arriva à ma hauteur, il me prit par le coude, me conduisit *manu militari* jusqu'à sa porte de derrière et me fit entrer dans sa cuisine. Nous ôtâmes nos vestes. Henry ferma le verrou, puis s'assit à la table de cuisine pendant que je fonçais vers le téléphone. J'appelai Cheney Phillips à la police. Cheney travaille aux Mœurs, mais je savais qu'il comprendrait vite la situation et enclencherait la procédure voulue. Dès que je l'eus en ligne, je fis l'impasse sur les gracieusetés d'usage et le mis au parfum. D'après Peggy, Solana était déjà sous le coup d'un mandat d'amener. Il m'écouta avec une attention intense et je l'entendis pianoter sur le clavier de son ordinateur pour sortir les fichiers sous ses divers alias. Je l'informai des allées et venues actuelles de Solana, il me répondit qu'il s'en occupait. Et voilà.

Je rejoignis Henry à la table de la cuisine, mais nous étions trop anxieux pour rester inactifs. Je saisis le journal, l'ouvris au hasard à la page du courrier des lecteurs. Si je me fiais à leurs opinions, les gens étaient idiots. J'essayai la section internationale. Le monde vivait ses tracasseries habituels, mais il n'y avait rien de comparable au drame que nous avions déclenché chez nous. Le genou d'Henry frémissait et son pied faisait un bruit de claquettes. Il se leva et s'approcha du plan de travail, où il prit un oignon dans une corbeille en métal et en retira la mince pelure. Je le regardai le couper en deux, puis l'émincer et le réduire à un cube si minuscule que les larmes lui coulèrent sur les joues. Jouer du couteau résout presque tous les maux de la vie... Nous attendîmes dans un silence seulement troublé par le tic-tac de la pendule alors que les aiguilles en balayaient le cadran.

Dans un bruit de journaux froissés, je passai à la rubrique « Économie » et étudiai un graphique qui décrivait les grandes tendances du marché de 1978 à l'année en cours. Avec l'espoir que l'article m'assommerait assez pour me calmer les nerfs. Erreur. Je m'attendais à entendre d'une seconde à l'autre Solana hurler comme une folle. Elle commencerait par s'en prendre à son fils et, après l'avoir longuement réprimandé, elle surgirait telle une goule et malmènerait la porte d'Henry en gémissant, brailant et ameutant tout

le quartier. Avec un peu de chance, les flics débarqueraient et l'emmèneraient avant qu'elle commette d'autres infamies.

Un calme plat régnait.

Le silence, encore et toujours.

Le téléphone sonna à 17 h 15. Je décrochai car Henry confectionnait un pain de viande, mélangeant à pleines mains flocons d'avoine, ketchup et œufs crus avec une livre de viande hachée.

— Allô ?

— Bonsoir, ici Peggy. Je suis toujours à St. Terry's, mais je voulais vous mettre au courant. Gus est hospitalisé. Il est dans un état pitoyable. Rien de grave, mais quand même assez pour exiger quelques jours de soins. Il souffre de malnutrition et il est déshydraté. Il a un début d'infection urinaire et son cœur fait des siennes. Des meurtrissures en abondance, plus une légère fêlure du radius droit. D'après les radios, le médecin pense qu'elle n'est pas toute récente.

— Le malheureux !

— Il va se rétablir. Naturellement, il n'avait pas de papiers d'identité ni sa carte Medicare, mais l'employée chargée des admissions a retrouvé le dossier d'une hospitalisation antérieure. Je leur ai expliqué les problèmes de sécurité et le médecin a accepté de l'admettre sous mon nom de famille.

— Ils n'ont pas fait d'histoires ?

— Pas du tout ! Mon mari est un de leurs neurologues. Sa réputation tient de la légende, mais surtout, il a un caractère de rottweiler lâché dans une décharge. Ils savaient que s'ils faisaient un esclandre, ils auraient affaire à lui. Et ces dix dernières années mon père leur a donné assez d'argent pour ajouter une aile à l'établissement. Bref, ils ont été aux petits soins pour moi !

— Oh...

J'aurais dû exprimer ma surprise, mais la profession de son mari et la position financière de son père étaient deux éléments, parmi beaucoup d'autres, que j'ignorais.

— Et les filles ? repris-je. Vous ne devriez pas être chez vous à l'heure qu'il est ?

— C'est l'autre raison de mon coup de téléphone. Elles dînent chez une camarade. J'ai parlé à sa mère et elle a été sympa, mais je lui ai promis de passer les reprendre d'ici une heure. Je ne voulais pas partir sans vous donner le topo.

— Vous êtes incroyable ! Je ne pourrai jamais assez vous remercier.

— Ne vous inquiétez pas. Je ne me suis pas autant amusée depuis la fac !

Je me mis à rire.

— Honnêtement, on s'est bien marrées.

— Vous l'avez dit ! J'ai clairement précisé à l'infirmière que Gus ne devait pas avoir de visiteurs autres que vous, moi et Henry. Je lui ai parlé de Solana...

— En donnant son nom ?

— Évidemment ! On ne va quand même pas protéger une ordure pareille ! Il sautait aux yeux qu'il avait subi de mauvais traitements et l'infirmière a tout de suite prévenu la police et le service de maltraitance envers les personnes âgées. Si j'ai bien compris, ils envoient quelqu'un. Et vous ? Quelles sont les nouvelles du front ?

— Rien à signaler. On est là à attendre la déflagration. Solana sait sûrement maintenant qu'on a subtilisé Gus. Je ne comprends pas son absence de réaction.

— Vous devez être sur les nerfs.

— Et comment ! En attendant, j'ai appelé un de mes amis de la police. Solana étant sous mandat d'amener, un ou deux policiers devraient arriver sans tarder pour l'épingler. Nous irons voir Gus après.

— Il n'y a pas le feu. Il dort, mais ce serait sympa qu'il voie une figure connue au réveil.

— J'arrive dès que je peux.

— Ne ratez pas le plaisir de voir Solana menottes aux mains et fourrée à l'arrière d'une voiture de patrouille.

— Je meurs d'impatience !

Après qu'elle eut raccroché, j'informai Henry des premières constatations sur l'état de santé de Gus, qu'il avait à peu près saisies en écoutant mon côté de la conversation.

— Peggy a prévenu tout le monde que Solana risquait de se montrer et d'essayer de le voir. Elle ne l'approchera pas, c'est déjà ça de gagné, lui dis-je. Je me demande ce qu'elle mijote. Tu crois que la police est là ?

— Elle n'a pas eu le temps d'arriver, mais attends une seconde, je vérifie.

Il se lava rapidement les mains et quitta la cuisine avec son torchon pour gagner la salle à manger. Je le suivis et le regardai écartier le rideau pour jeter un coup d'œil à la rue.

— Alors ?

— Sa voiture n'a pas bougé et je ne vois aucun signe de vie. Peut-être qu'elle n'a encore rien découvert.

C'était certes possible, mais ni lui ni moi n'en étions convaincus.

On approchait de six heures. Henry tassa son pain de viande dans un moule à cake, le couvrit et le rangea dans le réfrigérateur. Il prévoyait de le mettre au four le lendemain pour le dîner. Il me convia à le partager, invitation que j'acceptai en posant l'hypothèse que nous serions toujours en vie. Entre-temps, ses activités domestiques avaient rétabli une touche de normalité. Comme c'était l'heure de l'apéritif, il sortit un verre démodé et se servit son habituel Black Jack sur glaçons. Il me demanda si je voulais un verre de vin ; j'en mourais d'envie, mais décidai de m'abstenir. Mieux valait avoir la tête claire en cas d'apparition de Solana. J'hésitais entre deux possibilités. D'un côté, si elle avait dû péter les plombs, elle l'aurait déjà fait. De l'autre, elle pouvait très bien être sortie acheter des armes et des munitions pour exprimer pleinement son courroux. Dans un cas comme dans l'autre, nous jugions peu sage de rester exposés comme en vitrine dans une cuisine brillamment éclairée.

Nous nous repliâmes donc dans le séjour, doubles rideaux tirés et télévision allumée. Il n'y avait que de mauvaises nouvelles aux infos du soir, mais par comparaison ce fut un soulagement. Nous commençons à nous détendre quand on frappa à la porte d'entrée. Je fis un saut de carpe et, dans son saisissement, Henry renversa la moitié du contenu de son verre. Il alluma l'éclairage extérieur et regarda par l'œilleton. Ce n'était pas Solana car il ôta la chaîne de sécurité pour faire entrer quelqu'un. Je reconnus la voix de Cheney avant même de le voir. Il s'avança dans la pièce, accompagné d'un policier en tenue, un certain J. ANDERSON à en croire son badge. La trentaine, des yeux bleus, un visage coloré et des traits qui trahissaient une ascendance irlandaise. Le seul vers que j'aie retenu de mes médiocres études de littérature anglaise au lycée jaillit aussitôt dans ma mémoire : « *John Anderson, my Jo, John, when we were first acquaint...*(31) » Ça s'arrêtait là. Aucune idée du poète en question, même si le nom de Robert Burns se tapissait dans un coin de mon esprit. Je me demandai si le père de William avait raison de croire que mémoriser des poèmes nous servirait plus tard dans la vie.

Cheney et moi échangeâmes un regard. Il était craquant, sans blaguer. Ou peut-être le réconfort de son entrée en scène avivait-il l'idée que je m'en faisais. À lui de s'occuper de Solana et de son gorille de fiston ! Pendant qu'il bavardait avec Henry, j'en profitai pour l'étudier. Il portait un pantalon habillé et une chemise à col boutonné,

sur laquelle il avait passé un manteau en cachemire caramel. Cheney venait d'une famille aisée et même si entrer dans la banque paternelle ne lui avait rien dit, il était assez intelligent pour en apprécier les avantages. Je le voyais fondre aussi... exactement comme moi à la perspective d'un Royal Cheese. À déconseiller, certes, mais qu'importe...

— L'avez-vous interrogée ? demandait Henry.

— C'est la raison de ma présence, lui répondit Cheney. Nous aimerions que vous nous accompagniez tous les deux à côté.

— Certainement, répondit Henry. Il y a un problème ?

— À vous de nous le dire. Quand nous sommes arrivés, nous avons trouvé la porte d'entrée grande ouverte. Toutes les lumières sont allumées, mais la maison semble déserte.

Henry partit avec Cheney et l'agent Anderson sans se soucier d'enfiler un manteau sur sa chemisette. Je pris le temps de récupérer ma veste sur le dossier de la chaise de cuisine. Je pris aussi celle d'Henry au passage et les suivis. La nuit était glaciale et le vent forçissait. À l'endroit où Solana avait garé sa voiture le long du trottoir, il y avait maintenant un vide. Je remontai l'allée, rassurée de savoir que Cheney avait la situation en main. Il avait raison, pour la maison de Gus. C'était une débauche de lumières. Le temps de traverser le jardin de devant, je vis Anderson se diriger vers l'arrière de la maison ; sa torche dessinait un zigzag blanc sur les fenêtres, la petite allée qui faisait le tour de la maison et les buissons environnants.

Comme Cheney avait à la main le mandat d'amener concernant Solana, j'en déduisis que le document lui donnait une certaine latitude pour fouiller les lieux. Il avait aussi découvert l'existence de deux mandats à l'encontre de Tomasso Tasinato, l'un pour violences aggravées, l'autre pour violences et dommages corporels graves. Il nous apprit que Tiny avait été filmé à deux reprises en flagrant délit de vol à l'étalage dans une supérette de Colgate. Le propriétaire l'avait identifié, mais avait renoncé à porter plainte en disant qu'il ne voulait pas faire toute une histoire pour une boîte de corned beef et deux sachets de M&M's.

Cheney nous demanda d'attendre dehors pendant qu'il entrait. Henry enfila sa veste et fourra les mains dans ses poches. Nous ne disions pas un mot, mais il craignait sûrement, comme moi, quelque macabre découverte. Une fois sûr qu'il n'y avait personne dans les lieux, Cheney nous demanda de parcourir la maison avec lui pour voir si nous remarquions quelque chose d'anormal.

La maison avait été entièrement dépouillée de tout objet personnel. Lorsque j'avais investi les lieux en toute illégalité, je n'avais pas remarqué leur vacuité. Le séjour demeurait intact, le mobilier en

place : les lampes, le bureau, un tabouret, des roses artificielles sur la table basse. Rien n'avait été déplacé dans la cuisine non plus. S'il y avait eu de la vaisselle sale dans l'évier, celle-ci avait été lavée, essuyée et rangée. Un torchon de lin apparemment humide avait été plié et placé avec soin sur l'égouttoir. Le vaporisateur de détergent avait disparu, mais l'odeur persistait. À mon avis, Solana poussait un peu loin son besoin d'ordre compulsif.

La chambre de Gus était exactement dans l'état où nous l'avions laissée. Couvertures rabattues au pied du lit, drap et jeté de lit froissés et d'aspect douteux. Les tiroirs que Peggy avait fouillés à la recherche d'un pull étaient restés à demi ouverts. L'humidificateur étant à sec, la vapeur ne sifflait plus. J'enchaînai avec la première des deux chambres d'amis.

Comparée à la dernière vision que j'en avais eue, la chambre de Solana était vide. Le lit en acajou sculpté n'avait pas bougé, mais les autres meubles anciens s'étaient envolés : le fauteuil à bascule en noyer massif, l'armoire basse, la commode galbée en bois fruitier à poignées en bronze ouvragé. Elle n'avait pas pu charger les meubles dans sa voiture pendant les quelques heures dont elle avait disposé à son retour. D'abord, ils étaient trop encombrants ; ensuite, elle était trop pressée pour s'en soucier. En clair, elle s'en était séparée avant. Mais que diable en avait-elle fait ? Dans la penderie, les cintres étaient en désordre et la plupart de ses vêtements avaient disparu. Quelques-uns étaient tombés par terre et avaient été abandonnés en tas, signalant la précipitation avec laquelle elle avait plié bagage.

Je passai à la chambre de Tiny. Henry et Cheney se tenaient dans l'encadrement de la porte. Je m'attendais toujours à tomber sur un corps... celui de Tiny ou de Solana... abattu, poignardé ou pendu. Je me glissai timidement derrière Cheney en espérant qu'il me cacherait l'insoutenable. La chambre de Tiny empestait l'« odeur de mec » : testostérone, pilosités, glandes sudoripares, linge sale. Sur ce fumet qui prenait à la gorge dominait la même odeur javellisée que j'avais remarquée partout. Elle aurait vaporisé du détergent sur toutes les surfaces pour effacer ses empreintes ?

Les deux couvertures épaisses qui avaient fait office de rideaux opaques étaient toujours clouées au châssis de la fenêtre et le plafonnier diffusait une lumière marron qui n'éclairait rien. Le poste de télévision avait disparu, mais toutes les affaires de toilette de Tiny traînaient encore sur le meuble de la salle de bains qu'il partageait avec sa mère. Il avait oublié sa brosse à dents, mais il ne devait pas beaucoup l'utiliser et ce n'était pas une perte.

L'agent Anderson apparut dans le couloir, derrière nous.

— Quelqu'un sait ce qu'elle a comme voiture ?

— Un Chevrolet décapotable 1972 avec « MORT » tailladé sur la

portière côté conducteur. Pierce a relevé son numéro dans ses notes de terrain.

— Je crois qu'on l'a. Venez voir.

Il sortit par la porte de derrière et alluma la lumière de la véranda au passage. Nous le suivîmes au bas de marches et traversâmes le jardin pour gagner le garage à une place au bout du terrain. Les portes en bois vétustes étaient cadénassées, mais il braqua sa torche sur la fenêtre poussiéreuse. Je dus me mettre sur la pointe des pieds pour voir à l'intérieur : la voiture était bien celle de Solana. La capote était baissée et les sièges de devant et derrière vides à première vue. Il était clair que Cheney devrait aller chercher un mandat de perquisition avant d'aller plus loin.

— M. Vronsky possédait-il un véhicule ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Henry. Une Buick Electra 1976, bleu métallisé à intérieur bleu. Elle faisait sa joie et sa fierté. Il ne la conduisait plus depuis des années et je suis sûr que les plaques n'étaient plus homologuées. Je ne connais pas le numéro, mais une voiture pareille ne devrait pas être difficile à repérer.

— On demandera aux Immatriculations. Je vais prévenir le bureau du shérif et la police de la route. Une idée de la direction qu'elle aurait prise ?

— Aucune, dit Henry.

Anderson apposa un ruban de scène de crime sur la maison et le garage en attendant de revenir avec un mandat de perquisition et un technicien de la police scientifique pour les empreintes. Cheney ne se montra guère optimiste sur la récupération éventuelle des liquidités et autres objets de valeur que Solana avait volés au fil des ans, mais on ne sait jamais. En tout cas, les empreintes permettraient d'établir le lien entre les dossiers.

— Cheney ? dis-je au moment où il montait dans sa voiture.

Il me regarda par-dessus le toit du véhicule.

— Quand les techniciens passeront pour les empreintes, dis-leur de vérifier la bouteille de vodka dans le placard au-dessus de l'évier. Je suis sûre qu'elle a oublié de l'essuyer avant de partir.

Cheney sourit.

— Promis.

Henry et moi rentrâmes chez ce dernier.

— Je vais à l'hôpital et, après, je file chez Rosie, lui dis-je. Tu m'y retrouves ?

— Ça aurait été avec plaisir, mais Charlotte m'a promis de passer à huit heures. Je l'emmène dîner.

— Tiens, tiens... Intéressant, non ?

— J'ignore jusqu'à quel point. Je me suis mal comporté avec elle

dans cette histoire avec Gus. J'ai été un vrai crétin et il est temps d'arranger ça.

Je le laissai se faire beau et marchai jusqu'à ma voiture. Il me fallut moins d'un quart d'heure pour arriver à St. Terry's, mais j'eus tout loisir de réfléchir à la disparition de Solana et à la réapparition de Cheney. Renouer n'aurait pas été malin, je le savais. D'un autre côté (il y a toujours un « autre côté », n'est-ce pas ?), j'avais humé une bouffée de son après-rasage et failli en gémir tout haut... Je me garai dans une rue latérale et gagnai l'entrée brillamment éclairée de l'hôpital.

Ma visite à Gus fut de courte durée. Quand j'arrivai à l'étage et déclinaï mon identité, on me dit qu'il n'était toujours pas réveillé. Je bavardai brièvement avec l'infirmière de garde, histoire de vérifier qu'on lui avait bien donné les noms des personnes admises à le voir ou à écarter d'office. Peggy avait fait le nécessaire et j'eus l'assurance que sa sécurité passait en priorité dans l'esprit de tout le monde. Je jetai tout de même un regard sur lui et restai trente secondes à le regarder dormir. Il avait déjà meilleure mine.

Il y eut néanmoins un moment ineffable qui donna tout son prix à mon déplacement. J'avais appelé l'ascenseur et j'attendais. J'entendis le bourdonnement des câbles et le *ping* m'annonçant l'arrivée de la cage à l'étage au-dessous. Lorsque les portes s'ouvrirent, je me trouvai nez à nez avec Nancy Sullivan ! Elle avait sa sacoche de girl-scout sage à la main et ses chaussures sans fantaisie aux pieds. Preuve qu'il existe une justice dans ce bas monde, on lui avait assigné le dossier de Gus après qu'elle m'avait éjectée. Elle me salua fraîchement ; son ton laissait entendre qu'elle espérait bien ma prompte déconvenue. Je ne lui dis pas un mot, mais jubilai en mon for intérieur. Je résistai à la tentation d'arborer un petit sourire narquois jusqu'à ce que les portes de l'ascenseur se referment et la bannissent de ma vue. Puis j'articulai la grossièreté la plus exquise qui me vint à l'esprit : *Je te l'avais bien dit, bouffie*.

Je pris le chemin du retour en fantasmant déjà sur mon dîner chez Rosie. J'étais partante pour le sweepstake graisse et cholestérol : pain et beurre, viande rouge, crème aigre sur tout, et un gros dessert bien sirupeux. Je prendrais un livre de poche avec moi et le lirais en m'empiffrant. Je mourais d'impatience. En tournant dans Albanil, je vis que les places étaient chères. J'avais oublié que c'était de nouveau soir de bamboche, et les fêtards du milieu de semaine les mettaient carrément hors de prix. En quête d'espace, je pris la rue au ralenti en guettant deux autres choses aussi : une voiture pie signalant que la police était de retour chez Gus, ou alors l'éclat bleu d'une Buick

Electra métallisée révélant la présence de Solana dans les parages. Rien.

Je tournai au coin dans Bay et fis tous les pâtés de maisons sans voir de place envisageable. Plus loin sur le trottoir, je repérai une femme en trench-coat et talons aiguilles. Mes phares avant emprisonnèrent le bref éclat de cheveux trop blonds pour être vrais... des cheveux de pute hyper trafiqués et teints. La nana était gigantesque et, même de dos, je savais que quelque chose clochait. C'est seulement après l'avoir dépassée que je compris : c'était un travesti. Je tournai la tête en m'efforçant de mieux voir. Tiny ?! Je le surveillai dans mon rétroviseur. Une place s'étant libérée, je pris position pour m'y insérer.

Avant de couper le moteur, je jetai un coup d'œil au trottoir. Aucun signe de la beauté. Je baissai ma vitre de quelques centimètres pour entendre le cliquetis de ses talons sur le ciment. La rue était silencieuse. Si c'était Tiny, ou bien il était revenu sur ses pas, ou bien il avait tourné au coin de la rue. Ça ne me disait rien qui vaille. J'ôtai la clé du contact, coinçai le trousseau au creux de ma main, les clés saillant entre mes doigts. Puis je lançai un dernier regard par-dessus mon épaule et vérifiai le trottoir avant d'ouvrir la portière.

La poignée s'échappa de ma main et la portière vola. Une main m'agrippa par les cheveux et m'extirpa de la voiture. Mon dos heurta violemment le trottoir et la douleur me vrilla le coccyx. Je reconnus Tiny à l'odeur... agressive et ignoble. Je le regardai, mes bras battant l'air. Sa perruque blond platine était de travers et je vis son visage hirsute : même un rasage en fin d'après-midi n'avait pas eu raison de ses poils de barbe. Il avait viré son trench et envoyé bouler ses talons hauts. Il portait un chemisier de femme et avait retroussé sa jupe XXXL pour être plus libre de ses mouvements. Ses mains s'enfonçaient toujours dans mes cheveux. Je m'y suspendis pour l'empêcher de me scalper. Mes clés étaient tombées dans la rue, à moitié sous la voiture. On s'en soucierait plus tard. J'essayai de trouver une prise. Ramenant mes pieds sous moi, je les détendis dans son genou droit. Le talon de ma botte aurait pu faire de méchants dégâts, mais sa masse le rendait presque insensible à la douleur. Chargé d'adrénaline, sûr qu'il avait l'impression d'être un surhomme. Un collant de femme grand format lui plaquait les poils des mollets et du bas des cuisses sur la peau. Des échelles partaient en zigzag depuis l'entrejambe, où le nylon avait été distendu à la limite de l'impossible. Un bruit de soufflerie s'échappait du fond de sa gorge sous l'effet de la lutte, mais aussi de l'excitation à l'idée des blessures qu'il allait m'infliger avant de me régler mon compte.

Nous nous battions comme des chiffonniers, cette fois à même le trottoir. Il était sur le dos, moi sur le mien, étalée bêtement sur lui. Ses

jambes cisailaient le vide en essayant de se refermer autour de moi et de me coincer entre ses cuisses. Je projetai une main à l'aveuglette, je la lui plantai dans la figure en espérant trouver l'œil. Mes ongles ripèrent sur sa joue, ce qui dut l'agacer car il m'expédia un tel coup de poing dans la tête que j'en sentis ma cervelle ripper dans ma boîte crânienne ! Ce connard faisait cent kilos de plus que moi bien pesé. Il m'immobilisa les bras contre le corps. J'étais coincée dans un étau, inutile de compter sur mes coudes. Il prit son élan et bascula vers l'avant en essayant de croiser les pieds pour faire levier. Je réussis à pivoter de moitié pour insérer mon bassin entre ses genoux. Je savais ce qu'il allait faire : serrer, m'obliger à me vider de mon air par la pression de ses cuisses, serrer encore plus fort. Jouer les boas constrictors jusqu'à ce que je cesse de respirer.

Impossible d'émettre un son. Dans le silence nauséeux, un sentiment de solitude absolue me prit au dépourvu. Il n'y avait personne d'autre dans la rue, personne n'ayant même la plus petite idée de cette curieuse étreinte qui nous liait. Il s'était mis à gémir... de joie, d'excitation sexuelle, allez savoir. Je glissai vers le bas, la tête maintenant prise entre les deux masses de chair de ses cuisses. Il était brûlant, suait à l'intérieur des jambes à force de les serrer. Son seul poids aurait suffi à m'écraser. Il n'aurait eu qu'à s'asseoir sur ma poitrine : en moins de trente secondes, tout serait devenu noir.

Je n'entendais plus rien. Ses cuisses avaient bloqué tous les sons sauf le bruit étouffé du sang dans ses veines. Je me tordis et gagnai quelques centimètres. Me tournai jusqu'à ce que mon nez s'écrase contre l'entrejambe de son collant, à portée de la protubérance molle et sans défense. Il ne bandait pas. Ça au moins, c'était clair. N'importe quel autre vêtement que le collant l'aurait protégé... jean épais ou survêtement faisant office de slip ou de suspensoir..., lui aurait cuirassé les couilles. Mais la sensation soyeuse sur sa peau nue l'excitait. Ainsi va la vie. Nous avons tous nos préférences. J'ouvris la mâchoire et la refermai sur son scrotum. Fermant les yeux, je serrai jusqu'à ce que mes dents du haut rencontrent celles du bas. Le tampon qui me bâillonnait avait la consistance d'une balle de mousse avec un soupçon de matière tendineuse au milieu. Je ne lâchai pas, aussi teigneuse qu'un terrier et sachant que le message de douleur fusait comme l'éclair jusqu'à son cerveau.

Un hurlement jaillit et ses cuisses s'ouvrirent d'un coup et, comme libérées par la détente d'un ressort, laissèrent affluer l'air glacial. Je me dégageai vivement et filai à quatre pattes jusqu'à la voiture. Il se tordait par terre derrière moi et grognait, le souffle coupé. Agrippait à deux mains son entrejambe, auquel j'espérai avoir infligé un dommage permanent. Il pleurait, des sanglots rauques d'angoisse et d'incrédulité. Je cherchai mes clés à tâtons et les saisis en tremblant

tellement que je les lâchai et dus les récupérer à nouveau. Il avait réussi à se relever, mais il s'arrêta pour vomir avant de s'avancer en titubant. Le visage en sueur et livide, il se tenait d'une main en claudiquant vers moi. Son obésité et sa démarche oscillante le ralentirent assez pour me laisser le temps d'ouvrir la voiture et de me glisser derrière le volant. Je claquai la portière et écrasai la sécurité pendant qu'il saisissait la poignée et la tirait violemment. Je me jetai sur la sécurité du côté passager et la matraquai aussi. Puis je restai là, à bout de souffle, le temps de rassembler mes forces. Il abattit ses deux mains sur le toit et tenta de bouger la voiture par la seule force de son poids. Si j'avais été prisonnière de ma Volkswagen bien-aimée, il aurait renversé la voiture sur le côté, puis sur le toit. Ma Mustang frémit à peine. Le gars ne supportait pas la frustration. Il saisit l'essuie-glace du pare-brise, le tordit et l'obligea à plier jusqu'à ce qu'il pointe sur le côté comme un doigt disloqué. Je le vis chercher ce qu'il pourrait encore saccager.

Il tourna autour de la voiture. Je ne le quittai pas des yeux, hypnotisée, tournant la tête pour le voir contourner l'arrière et reparaître à ma gauche. Il lâchait des bruits qui étaient peut-être de l'anglais, mais avec des mots sans forme ni relief, sans les inflexions de voyelles et de consonnes qui les rendent intelligibles. Il recula de deux pas et se jeta sur le véhicule. Shoota dans la portière. Je savais qu'il avait esquiné le métal, mais comme il était pieds nus et en collant, il se fit plus de mal qu'à la voiture. Il tira de nouveau sur la portière. Asséna un coup de poing dans la vitre, puis essaya de passer ses gros doigts adipeux dans l'interstice entre la vitre et le montant. J'avais l'impression d'être une souris dans une boîte en verre et dehors il y avait un serpent qui sifflait et se détendait sans arriver à rien pendant que la peur m'expédiait des décharges dans le corps comme un Taser. Ses assauts sauvages et répétés avaient quelque chose d'hypnotisant. Combien de temps lui faudrait-il pour pratiquer une brèche dans ma petite forteresse ? Je n'osais pas abandonner la sécurité de la voiture qui, au moins, le tenait à distance. J'écrasai l'avertisseur jusqu'à ce que son vacarme emplisse l'air nocturne.

Il fit de nouveau le tour de la voiture en cherchant une faille dans mes fortifications. Me voir sans pouvoir me toucher le mettait dans une rage noire. Il s'immobilisa du côté conducteur, les yeux fixés sur moi, puis il tourna brusquement les talons. Je crus qu'il partait, mais il traversa la rue et une fois sur l'autre trottoir, me fit face à nouveau. Il y avait une lueur si démente dans ses yeux que je gémis de terreur.

Dans un carillon de clés, je réussis à enfoncer la bonne dans le contact et la tournai. Le moteur rugit. Braquant à gauche, je déboîtai. Je savais qu'il me faudrait deux manœuvres pour me dégager du pare-chocs de la voiture garée devant moi. Je passai en marche arrière, je

braquai de nouveau. J'eus le temps de voir Tiny foncer sur la voiture à une vitesse qui m'étonna chez un type de son gabarit. Il avait rejeté son poing en arrière et l'abattit en plein dans la vitre, qui se brisa. Je hurlai et plongeai pour éviter les éclats acérés, dont quelques-uns retombèrent sur mes genoux. Le verre encore pris dans la fenêtre s'enfonça dans sa chair. Son bras avait pénétré à l'intérieur jusqu'à l'omoplate, mais quand il tenta de se dégager, les débris happèrent le tissu du chemisier comme des dents de requin. Il tâtonna pour me saisir et je sentis ses doigts autour de ma gorge. Ce simple contact physique me fit réagir.

J'enclenchai la première et embrayai. La Mustang démarra en trombe dans un crissement de pneus cramés. Du coin de l'œil, je voyais toujours le bras et la main de Tiny, telle une branche d'arbre qui aurait traversé un mur à la suite d'une violente bourrasque. J'écrasai les freins pour l'obliger à lâcher. Puis je compris que j'étais victime d'une erreur de perception. Entre son poids à lui et ma brusque accélération, je l'avais laissé un demi-pâté de maisons derrière. Restait juste son bras, gentiment posé sur mon épaule tel celui d'un vieux pote.

Je ne me lancerai pas dans le détail de ce qui suivit ce sinistre épisode. D'ailleurs, j'en ai oublié une bonne partie. Mais je revois l'agent Anderson arrivant dans sa voiture de patrouille, puis un peu plus tard Cheney, dans sa petite Mercedes cabriolet rouge très chic. Ma voiture stationnait à l'endroit où je l'avais laissée et, moi, j'étais assise sur le trottoir devant la maison d'Henry et tremblais comme si je souffrais d'un désordre neurologique. Ma bataille avec Tiny m'avait laissé assez de contusions et d'abrasions pour étayer mon récit de l'agression. Ma tête sonnait encore du coup qu'il m'avait porté. Vu qu'il était déjà sous le coup de mandats d'amener pour violences similaires, personne ne chercha à m'imputer les torts.

Plusieurs faits jouèrent en ma faveur.

Au moment de l'accident, je m'étais arrêtée et approchée du blessé avec l'intention manifeste de lui porter assistance, ce qui s'était avéré inutile parce qu'il était mort.

L'alcotest et l'analyse de sang ultérieure confirmèrent que je ne conduisais pas sous l'emprise de l'alcool ou de la drogue.

Quand l'officier de la police urbaine était arrivé sur les lieux, je lui avais donné mes nom et adresse, ainsi que les papiers de la voiture et de l'assurance. J'étais en possession d'un permis de conduire californien en état de validité. Il avait transmis mes nom, numéro de permis et numéro d'immatriculation au fichier et constaté que je n'avais rien à me reprocher. J'avais craint de le voir tiquer à cause de l'ordonnance restrictive, mais comme je n'avais pas encore comparu, ce détail ne figurait pas au dossier.

De plus, je n'avais pas touché à un seul de ses cheveux. Je parle de Solana.

On laissa entendre que j'avais peut-être fait un usage excessif de ma force en me défendant, mais l'allégation ne fut pas retenue.

La Mustang resta une semaine à l'atelier de réparation. Il allait falloir remplacer l'essuie-glace du pare-brise et la vitre du côté conducteur. La portière, toujours du côté conducteur, était cabossée, et le siège baquet en vinyle blanc irrécupérable. On aurait beau nettoyer le revêtement encore et toujours, des traces de sang persisteraient dans les coutures. Restait d'ailleurs à savoir si j'allais garder la Mustang. Posséder cette voiture posait les mêmes problèmes qu'avoir un pur-sang : superbe à regarder, coûteux à entretenir. La voiture m'avait sauvé la vie, aucun doute sur ce point, mais comment

ne pas revoir, chaque fois que je la conduirais, Tiny démarrer sa course fatale, le poing droit rejeté en arrière ?

Gus put quitter l'hôpital au bout de deux jours. Melanie passa par une agence locale pour lui trouver une nouvelle aide à domicile. La femme se chargerait du ménage, préparerait ses repas, ferait ses courses et rentrerait le soir chez elle auprès de ses enfants. Naturellement, Gus la vira au bout de quinze jours. La suivante tient encore bon aujourd'hui, même si Henry dit les entendre de l'extrémité de la haie se chamailler à qui mieux mieux. Une semaine après la mort de Tiny, on avait localisé la Buick Electra de Gus à six rues de la frontière mexicaine. Elle était vierge de toute empreinte, mais le coffre verrouillé renfermait un stock de peintures à l'huile qui furent estimées par la suite à près d'un million de dollars. Solana les avait sûrement abandonnées à contrecœur, mais il lui aurait été difficile de s'éclipser avec une cargaison d'œuvres d'art volées.

Sa disparition s'accompagna d'un heureux effet secondaire, à savoir son absence au tribunal le jour de l'audition. Le non-lieu fut prononcé, mais il me fallait une nouvelle ordonnance du juge pour récupérer mes armes. Je savais au fin fond de moi que je n'en avais pas fini avec elle, ni elle avec moi. J'avais causé la mort de son fils unique, elle me le ferait payer.

En attendant, inutile de me ronger les sangs. Solana était partie et, si elle revenait, on aviserait. Je mis cette perspective dans un coin de mon esprit. C'était fait, point final. Je ne pouvais pas changer ce qui était arrivé ni me permettre des émotions sous la surface sereine que je présentais au monde. Henry n'était pas dupe. Il jetait des coups de sonde avec tact en se demandant tout haut comment je gérais la mort de Tiny, laissant entendre que je me trouverais peut-être bien de « parler à quelqu'un ».

— Je ne veux parler à personne, lui dis-je. J'ai fait ce que j'avais à faire. Il n'avait qu'à pas m'agresser. Ni me planter son poing dans la vitre. Il a fait ses choix, moi les miens. Et alors ? Ce n'est pas le premier type que je tue.

— Histoire de remettre les choses en perspective...

— Henry, je te suis reconnaissante de ta sollicitude, mais elle n'a pas lieu d'être.

D'accord, je donnais dans l'insolence, mais à part ça, je me sentais bien. Du moins le lui affirmais-je, à lui et à tous ceux qui me posaient la question. Malgré le cran que j'affichais, j'éprouvais une crainte diffuse que je pouvais mal me dissimuler. J'avais besoin de classer le dossier, de ne rien laisser en suspens. Tant qu'elle serait dans la nature, je ne me sentirais pas en sécurité. J'avais peur. En fait, j'étais terrifiée. Je compris plus tard que je souffrais de syndrome post-traumatique, mais, à ce moment-là, je savais seulement que je

réprimais mal mon anxiété. Je me sentais sans appétit. Je m'endormais sans problème, mais me réveillais à quatre heures du matin, et impossible de refermer l'œil. Je ne parvenais pas à me concentrer. Je redoutais la foule et les bruits trop forts m'excédaient. Je sortais épuisée de chacune de mes journées à force de me contraindre. La peur, toute émotion forte, est difficile à cacher. Le déni usait une grande partie de mon énergie.

Je trouvais mon seul répit en allant courir tôt le matin. J'avais un besoin maladif de mouvement. J'adorais cette sensation de ne pas toucher le sol. Il me fallait être en sueur et à bout de souffle. Si mes jambes me faisaient mal, si mes poumons brûlaient, tant mieux. Il y avait quelque chose de tangible dans le calme soudain qui s'emparait de moi une fois que j'avais fini. Je commençai à repousser mes limites, ajoutant deux kilomètres aux cinq que je courais déjà. S'il subsistait un sentiment d'insatisfaction, j'accélérais le rythme.

L'accalmie ne dura guère. Le samedi 14 février fut le dernier jour où je pus jouir de ce calme, quand bien même artificiel. Au cours de la semaine suivante... je l'ignorais encore... Solana allait avancer son pion. La Saint-Valentin coïncidait avec l'anniversaire d'Henry, et Rosie nous invita à dîner pour célébrer son passage à quatre-vingt-huit ans. Comme le restaurant était fermé le dimanche, nous eûmes la salle rien que pour nous. Rosie nous mitonna un vrai festin et William l'aida au service. Il n'y avait que nous quatre : Rosie, William, Henry et moi. Il avait fallu se passer de Lewis, Charlie et Nell, car la neige paralysait le Middle West et la fratrie devait attendre la réouverture de l'aéroport. Henry et Charlotte s'étaient réconciliés. J'aurais juré qu'il l'inviterait, mais il ne voulait pas éveiller le moindre soupçon d'une idylle entre eux. Elle serait toujours trop battante et obstinée pour son style de vie à lui, posé et détendu. Il affirma n'avoir voulu que la présence des êtres les plus proches et les plus chers à son cœur quand il souffla ses bougies et écouta en rayonnant de bonheur notre version énergique d'« Happy Birthday to Yooouuu ! ». Rosie, William et moi avions cassé notre tirelire pour lui offrir trois casseroles à fond en cuivre qui faisaient sa joie.

Le lundi matin, je partis travailler à huit heures... tôt pour moi, mais j'avais mal dormi et, du coup, fini de courir à cinq heures et demie, ce qui me mit à l'agence avec une demi-heure d'avance sur mon horaire habituel. Une des vertus de mon local... voire la seule... était qu'on trouvait toujours une place devant. Je me garai, verrouillai ma portière et entrai. Comme toujours, un petit tumulus de courrier m'attendait derrière la porte. Essentiellement des prospectus qui iraient droit à la corbeille, mais je vis aussi, au-dessus, une enveloppe matelassée, sans doute un nouvel envoi du cabinet de Lowell Effinger.

Melvin Downs ne s'était pas présenté à l'audience et j'avais promis à Geneva de le relancer et d'avoir un nouvel entretien cœur à cœur. Visiblement, l'outrage à la cour le laissait froid.

Je lâchai mon sac sur le bureau, ôtai ma veste et l'accrochai au dossier de mon fauteuil. Je m'attaquai à l'enveloppe beige ; elle était solidement agrafée et il me fallut un certain temps pour l'ouvrir. J'écartai les bords et jetai un coup d'œil au contenu. Et hurlai, expédiant l'enveloppe à l'autre bout de la pièce. Sans même réfléchir, une action réflexe déclenchée par la révulsion. Ce que j'avais entrevu, c'étaient les appendices velus d'une tarentule vivante. Je frémissais d'horreur, littéralement, mais je n'avais pas le temps de me calmer ni de reprendre mes esprits.

Terrifiée, je regardai la tarentule s'extraire de l'enveloppe, risquant une patte après l'autre et vérifiant la texture de ma moquette beige. Elle paraissait énorme, mais, à bien y regarder, le corps aplati ne faisait guère plus de trois centimètres de large, suspendu à un jeu de huit pattes rouge vif qui donnaient l'impression de se mouvoir indépendamment les unes des autres. L'avant et l'arrière du corps étaient arrondis et les pattes paraissaient avoir des articulations – on aurait dit de petits coudes ou genoux en flexion –, terminées par de minuscules coussinets plats. Corps et pattes compris, je lui donnais dix centimètres de diamètre hors tout. La tarentule entama son parcours à petits pas délicats. On aurait dit une touffe ambulante de poils noirs et rouges.

Si je ne l'arrêtais pas, elle risquait de se réfugier entre mes classeurs de rangement et de s'y fixer pour la vie. Que faire ? Pas question de poser le pied sur une araignée de cette dimension. Je ne voulais pas m'en approcher si près ni voir gicler ses intérieurs quand je l'écraserais jusqu'à ce que mort s'ensuive. Et encore moins l'assommer d'un coup de magazine. Répugnance mise à part, l'araignée était inoffensive. Les tarentules ne sont pas venimeuses, mais laides comme le cul du diable. Des poils partout, des petits yeux ronds brillants et (si ! si !) des crochets visibles de l'autre bout de la pièce... enfin, de la moitié.

Indifférente à mes inquiétudes, la tarentule sortit sur la pointe des pattes de mon bureau, avec une grâce indiscutable, et entreprit de traverser la réception. Je redoutais de la voir s'aplatir et se glisser sous la planche de la plinthe, à la façon d'un chat se faufilant sous une clôture.

En la couvant d'un œil méfiant, je battis prestement en retraite dans ma kitchenette. Le vendredi précédent, j'avais lavé la verseuse en verre de la cafetière et l'avais mise à sécher à l'envers sur un torchon. Je m'en saisis et revins à toute vitesse, stupéfaite par la distance que la tarentule avait couverte en quelques secondes. Je ne pris pas le temps

de m'arrêter pour voir à quel point elle me dégoûtait de près. Faisant le vide dans mon esprit, je retournai la verseuse et la rabattis sur la chose. Et frissonnai de nouveau avec un gémissement venu d'un recoin de mon moi primitif.

Je m'éloignai à reculons en me tapotant la poitrine d'une main réconfortante. Je n'utiliserai jamais plus la verseuse. Impossible de boire quoi que ce soit venant d'un récipient que la patte de l'araignée avait touché. Je n'avais toujours pas résolu mon problème, mais simplement retardé l'échéance inévitable : comment m'en débarrasser ? La fourrière ? Un groupe de la SPA-tarentules local ? Je n'osais pas la lâcher dans la nature (en l'occurrence dans la plaque de lierre à côté de ma porte d'entrée), sinon, je passerais mon temps à la guetter en me demandant d'où elle allait jaillir. C'est le genre de cas où on a besoin d'avoir un mec sous la main, mais je parie que la plupart d'entre eux auraient été aussi dégoûtés que moi et aussi peu tentés de contempler des tripes arachnéennes.

Je me réinstallai à mon bureau en évitant de marcher sur l'enveloppe que, de toute façon, j'allais devoir brûler. Sortant l'annuaire, je cherchai le numéro du Musée d'histoire naturelle. La femme qui décrocha ne parut pas s'étonner de ma situation. Elle chercha dans son Rolodex et me donna le numéro d'un concitoyen éleveur de tarentules. Et m'informa de surcroît, et avec une certaine désinvolture, que ses conférences accompagnées d'une démonstration sur le vif faisaient un tabac chez les enfants de l'école primaire : ils adoraient faire crapahuter les araignées sur leur bras ! J'évacuai l'image de mon esprit et composai le numéro.

Je ne savais trop qu'attendre d'un individu qui gagnait sa vie en la partageant avec des tarentules. Le jeune homme qui se présenta à la porte de l'agence une heure plus tard avait une vingtaine d'années. Grand, doux, une barbe sans doute là pour lui donner l'air plus mûr.

— C'est vous Kinsey ? Byron Coe. Merci de m'avoir appelé.

Je lui serrai la main en tâchant de ne pas me perdre en effusions de gratitude. Sa poigne était légère, sa paume tiède. Je le regardai avec l'extase que j'avais réservée à mon plombier le jour où le tuyau de la machine à laver s'était détaché et avait tout inondé.

— Merci d'être venu si vite !

— Trop heureux de vous dépanner.

Sourire craquant, tignasse blonde aussi épaisse qu'un buisson ardent... Combinaison de travail en denim, T-shirt à manches courtes, chaussures de randonnée... Il avait apporté avec lui deux boîtes à échantillon en plastique léger qu'il posa par terre, une de taille moyenne et une grande. La verseuse de la cafetière avait attiré son attention dès la seconde où il était entré, mais il avait observé une

réserve courtoise.

— Voyons voir ce que nous avons là...

Il posa un genou par terre, puis s'aplatit sur son abdomen et approcha son visage de la verseuse. Tapota le verre, mais l'araignée était trop occupée pour s'en soucier. Elle explorait le périmètre dans l'espoir de trouver une petite porte vers la liberté.

— Une beauté ! s'exclama Byron.

— Ah... merci.

— Notre spécimen est une tarentule mexicaine à pattes rouges, *Brachypelma emilia*, âgée de cinq ou six ans. Mâle à en juger par la couleur. Vous voyez comme il est foncé ? Les femelles sont d'une nuance plus caramel. Où l'avez-vous trouvée ?

— À vrai dire, c'est lui qui m'a trouvée. On me l'a déposé dans une enveloppe matelassée.

Il leva la tête avec intérêt.

— Un cadeau ?

— Non, pas un cadeau. Juste une blague de très mauvais goût.

— On ne s'est pas moqué de vous ! On ne trouve pas de bébés tarentules à pattes rouges à moins de cent vingt-cinq dollars au Mexique.

— Ouais, je suis une femme de luxe... Quand vous parlez de tarentule mexicaine, vous voulez dire qu'on ne les trouve qu'au Mexique ?

— Pas exclusivement. En Arizona, au Nouveau-Mexique et au Texas, elles ne sont pas inhabituelles. J'élève des bande dorée et des bleu cobalt du Chaco. Mais aucune n'atteint le prix de notre bonhomme. J'ai un couple de rose saumon du Brésil que j'ai décroché à dix dollars pièce. Savez-vous qu'on peut dresser les tarentules pour en faire des animaux de compagnie ?

— Ah bon... dis-je. Je n'aurais jamais cru.

— Eh bien, si ! Elles ne font pas de bruit et ne perdent pas de poils. En revanche elles muent et il faut un peu se méfier des morsures. Le venin est inoffensif pour les humains, mais il provoque un œdème et parfois une sensation d'engourdissement ou une démangeaison. Qui ne dure pas, je vous rassure. C'est vraiment sympa de ne pas l'avoir tué.

— Je suis un défenseur de l'environnement convaincu, lui affirmai-je. Écoutez, quand vous serez prêt à le récupérer, soyez gentil, prévenez-moi. Je passerai dans la pièce à côté.

— Non, le bonhomme a été assez traumatisé pour la journée. Je ne veux pas qu'il me prenne pour l'ennemi.

Je le regardai ôter le couvercle à trous de la boîte transparente de moyen format. Il prit un crayon sur mon bureau, souleva la verseuse, et utilisa le crayon pour la guider gentiment dans la boîte. (Le crayon ne ferait pas long feu non plus.) Il remit le couvercle en place et utilisa

la poignée rétractable pour l'élever une fois de plus à la hauteur de son visage.

— Si vous le voulez, il est à vous, dis-je.

— Vraiment ?!

Il sourit, le visage illuminé de joie. Je n'avais pas donné tant de plaisir à un mec depuis que je ne sortais plus avec Cheney.

— Je voudrais aussi vous dédommager pour le temps passé. Vous m'avez vraiment sauvé la vie !

— Oh, mais c'est largement payé ! Si vous changez d'avis, je me ferai un plaisir de vous le rapporter.

— Allez, lui dis-je. Et que Dieu vous bénisse.

Quand la porte se fut refermée derrière lui, je m'assis à mon bureau et eus une longue discussion sympa avec moi-même. Je t'en ficherais, moi, des mexicaines à pattes rouges... C'était Solana ! Si elle avait eu pour objectif de me foutre une trouille pas possible, elle avait gagné ! Je ne sais pas trop ce que la tarentule symbolisait pour elle, mais j'y voyais personnellement la machination d'un esprit tordu. Elle se rappelait à mon bon souvenir, d'accord, j'avais pigé ! Le peu de répit que m'avait valu mon jogging du matin s'envola par la fenêtre. Par contre, le bref instant pendant lequel j'avais entrevu l'araignée allait m'accompagner ma vie durant. J'en avais encore la chair de poule... Je réunis les dossiers dont j'avais besoin, pris ma Smith-Corona portable, fermai la porte à double tour derrière moi et chargeai la voiture. On avait souillé l'agence, je travaillerais de chez moi.

Je tirai ma journée. Bien que facilement déconcentrée, j'avais résolu d'être efficace. Il me fallait du réconfort et je m'autorisai, en guise de déjeuner, un sandwich constitué d'un bon centimètre de fromage aux olives et piment étalé sur une tranche de pain complet. Je la coupai en quartiers comme quand j'étais petite et savourai pleinement chaque bouchée fortement épicée. Et avouons-le, me gratifiai d'un nouvel écart au dîner. J'avais besoin de manger et de boire pour me tranquilliser. C'est très mal de recourir à l'alcool pour réduire la tension, mais le vin ne coûte rien, il est légal, et il fait l'affaire. Jusqu'à un certain point.

Quand je me couchai ce soir-là, je n'eus pas à redouter l'insomnie. J'étais légèrement grise et dormis comme une bûche.

Ce fut un filet d'air glacé qui me réveilla. Je dormais en survêtement en prévision de mon jogging aux aurores, mais même habillée, j'avais froid. Je jetai un regard au réveil numérique. Le cadran était noir et je me rendis compte que le petit ronronnement habituel des appareils ménagers s'était tu. Il y avait une coupure de courant, toujours déstabilisante pour quelqu'un d'aussi maniaque de

l'heure que moi. Je levai les yeux vers la lucarne en Plexiglas, mais sans pouvoir me faire une idée de l'heure. Si j'avais su qu'il était si tôt, deux ou trois heures du matin, j'aurais rabattu les couvertures sur ma tête et me serais rendormie jusqu'à ce que mon réveil intérieur me tire du sommeil à 6 heures pile. Je me demandai vaguement si la coupure touchait tout le quartier. À Santa Teresa, quand le vent souffle dans le mauvais sens, il se produit de toutes petites interruptions dans l'approvisionnement en énergie qui coupent le courant. Quelques secondes après, les pendules se remettent en marche, mais leurs chiffres continuent de clignoter gaiement et révèlent qu'il y a eu un problème. Or rien de tout ça. J'aurais pu chercher ma montre à tâtons sur la table de chevet. En plissant les yeux et en inclinant le cadran, je serais arrivée à voir les aiguilles, mais à quoi bon...

L'air froid m'intriguait. Avais-je laissé une fenêtre ouverte en bas ? Peu probable. En hiver, je veille à garder la chaleur dans le studio et ferme souvent les volets intérieurs pour éliminer les courants d'air. Mon regard s'arrêta au pied de mon lit.

Il y avait quelqu'un... une femme. Immobile. L'obscurité de la nuit n'est jamais absolue. À cause de la pollution lumineuse de la ville, j'en distingue toujours divers degrés d'intensité, des gris blafards au noir charbonneux. Si je suis éveillée, je peux me déplacer dans le studio sans allumer.

C'était Solana. Chez moi. Dans la pièce du haut de mon studio, me contemplant de toute sa hauteur pendant que je dormais... La peur s'insinua lentement dans mon corps, une peur glacée. Le froid partit du centre et gagna le bout de mes doigts et de mes orteils, de la même façon que l'eau se fige peu à peu quand un lac gèle. Comment était-elle entrée ? J'attendis en me demandant si l'apparition allait se confondre avec un objet ordinaire... une veste jetée sur la rampe, une housse à vêtement accrochée au gond de ma porte de penderie...

Au début, l'incrédulité gomma tout le reste dans mon esprit. Rien, absolument rien ne pouvait lui avoir donné accès au studio. Puis je me souvins de la clé d'Henry et l'étiquette de bristol blanc avec PITTS clairement mentionné pour qu'on la reconnaisse. Gus conservait la clé dans son tiroir de bureau, endroit où je l'avais découverte en cherchant le numéro de téléphone de Melanie. Henry m'avait dit qu'à une époque, Gus ramassait son courrier et arrosait ses plantes quand il était absent. Henry et moi avions la même serrure et, en y repensant, je ne me rappelai pas avoir enclenché la chaîne de sûreté. Une fois la porte déverrouillée, rien ne l'avait empêchée d'entrer. Quoi de plus simple ? J'aurais aussi bien pu laisser la porte entrebâillée.

Elle avait dû sentir que j'étais réveillée et que je la regardais. Nous nous dévisageâmes. Les phrases étaient inutiles. Si elle était munie d'une arme quelconque, elle allait frapper tout de suite, en sachant

que j'avais certes conscience de sa présence, mais que j'étais dans l'impossibilité de me défendre.

Au lieu de quoi elle partit.

Je la vis tourner dans l'escalier en colimaçon et disparaître. Je me redressai d'un coup, le cœur cognant à tout rompre. Repoussai les couvertures, cherchai à tâtons mes chaussures de jogging et les enfilai, pieds nus. Le cadran du réveil était de nouveau éclairé et les chiffres rougeoyaient. 3 h 05. Solana avait dû trouver le compteur électrique. Le courant étant rétabli, je dévalai l'escalier. Ma porte d'entrée était ouverte et j'entendis le bruit de ses pas décroître tranquillement dans la petite allée. Il y avait de l'insolence dans son absence de précipitation. Elle avait tout son temps...

Je fermai la porte à double tour, mis le verrou, enclenchai la chaîne et filai dans la salle de bains du bas. La fenêtre me donnait une vue tronquée de la rue. Je pressai mon front contre la vitre et vérifiai dans les deux sens. Aucun signe d'elle. Je guettai le bruit d'une voiture qui démarrait, mais rien ne troubla le silence. Je m'affalai sur le bord de la baignoire et me frottai le visage à deux mains.

Maintenant qu'elle était partie, j'avais encore plus peur qu'en sa présence.

Dans l'obscurité de la salle de bains, je fermai les yeux et me projetai dans la tête de Solana, voyant la situation sous son angle à elle. D'abord la tarentule, maintenant ça. Quel était son plan ? Si elle voulait me tuer... ce qui ne faisait aucun doute... pourquoi ne pas l'avoir fait quand elle en avait eu l'occasion ?

Parce qu'elle voulait me prouver que j'étais en son pouvoir. Qu'aucun mur ne l'arrêtait, que je ne pourrais jamais fermer les yeux en toute sécurité. Partout où j'irais et quoi que je fasse, je serais vulnérable. Au travail ou chez moi, j'étais à sa merci, vivante mais par pur caprice de sa part, et peut-être pas pour longtemps. Quels messages s'inscrivaient-ils encore dans le premier ?

D'abord une évidence : elle n'était pas au Mexique. Elle avait abandonné la voiture à proximité de la frontière pour nous faire croire à sa fuite. Puis elle avait rebroussé chemin. Par quel moyen ? Je n'avais entendu aucune voiture démarrer, mais elle avait pu se garer deux rues plus loin et faire le reste du trajet à pied, à l'aller comme au retour. Le problème, toujours de sa perspective à elle, était qu'il lui fallait une pièce d'identité pour acheter ou louer un véhicule. Peggy Klein lui avait piqué son permis de conduire et, sans ce document, elle était coincée. Rien ne lui garantissait que son visage, son nom et ses divers alias ne passaient pas en boucle sur toutes les chaînes de télévision. Elle savait seulement qu'à la minute même où elle tenterait d'utiliser ses fausses cartes de crédit, elle serait localisée et que le filet de la police se resserrerait autour d'elle.

Pendant les semaines où elle était restée invisible, elle n'avait probablement pas cherché de travail, donc elle vivait sur ses liquidités. Même si elle avait réussi à contourner le problème des pièces d'identité, acheter ou louer une voiture aurait absorbé des ressources précieuses. Après m'avoir tuée, elle devrait aussi garder profil bas, donc ménager ses réserves d'argent liquide pour vivre en attendant d'avoir repéré une nouvelle proie. Ces points exigeaient de la patience et une préparation minutieuse. Elle n'avait pas eu le temps de se fabriquer une nouvelle vie. Alors... comment était-elle venue ?

En car ou en train. Voyager en car était peu coûteux et largement anonyme. En train, l'arrêt la déposait à trois rues de chez moi.

Mon premier soin, le lendemain matin, fut de parler à Henry de ma visiteuse nocturne et de lui exposer ma théorie sur son intrusion. Ensuite, j'appelai un homme de l'art et fis changer mes serrures. Henry et Gus suivirent mon exemple. Je téléphonai aussi à Cheney et le mis au courant pour qu'il fasse passer le mot de son côté. Comme je lui avais remis des photographies de Solana, tous les policiers de toutes les équipes de nuit et de jour connaissaient son visage.

Une fois de plus, je vivais sur les nerfs. J'avais pressé Lonnie d'obtenir une ordonnance du juge m'autorisant à rentrer en possession de mes armes. J'ignore comment il s'y était pris, mais, document en main, je fus en mesure de les récupérer chez l'armurier l'après-midi même. Sans me voir en flingueur armé jusqu'aux dents, je devais faire le nécessaire pour me sentir en sécurité.

Le mercredi matin, en rentrant de mon jogging, je trouvai une photographie scotchée sur ma porte d'entrée. Encore Solana. Quoi maintenant ? Je décollai la photographie avec perplexité. Entrai, verrouillai la porte et allumai la lampe de mon bureau. J'étudiai le cliché, sachant très bien de quoi il s'agissait. Elle avait pris un instantané de moi la veille pendant que je courais. Je reconnus le survêtement bleu marine que j'avais enfilé. Comme il faisait frisquet, je m'étais passé une écharpe vert vif autour du cou... une innovation qui ne se renouvellerait pas ! Je devais avoir déjà pas mal couru car j'avais le feu aux joues et respirais par la bouche. Je distinguai à l'arrière-plan un morceau d'immeuble avec un lampadaire devant. L'angle de prise de vue était bizarre, mais impossible de savoir comment l'interpréter. Le message parlait de lui-même. Même ma course matinale, mon salut, était assiégée. Je m'assis sur le canapé, une main sur la bouche. J'avais les doigts glacés et me surpris à faire un geste de dénégation. Je ne pouvais pas vivre ainsi. Passer le restant de mes jours en alerte rouge... En fixant la photo, il me vint une autre idée. Elle voulait que je la trouve. Elle me montrait où elle était, mais sans me simplifier la tâche. Elle gardait la main en usant de faux-

fuyants. Où qu'elle soit, il lui suffisait d'attendre en m'obligeant à faire le travail de terrain. Me défiant d'être assez astucieuse pour la débusquer. Dans le cas contraire, elle m'enverrait un nouvel indice. Moi, c'était son plan de jeu que je ne « pigeais » pas. Elle avait quelque chose en tête, mais je ne la déchiffrais pas assez bien pour comprendre de quoi il s'agissait. Sa démonstration de pouvoir ne manquait pas d'intérêt : je risquais plus, mais elle n'avait rien à perdre.

Je pris une douche et enfilai un survêtement et des chaussures de jogging. Le petit déjeuner consista en un bol froid de céréales. Je rinçai le bol et la cuiller et les mis à sécher sur l'égouttoir. Puis j'allai prendre en haut ma banane. Je laissai mon jeu de crochets dans son étui, mais retirai le parapluie de crochetage et le remplaçai par le H&K... chargé. Je quittai la maison, la photo prise par Solana à la main. Les autres photos que j'emportai étaient des instantanés d'elle. Je suivis mon trajet habituel, mais en marchant... Cabana Boulevard, puis à gauche dans State Street. Je restai attentive au paysage qui défilait en essayant d'identifier l'endroit d'où on avait pris la photo. L'objectif de l'appareil semblait orienté vers le bas, mais pas tellement. Si elle avait été dehors, je l'aurais vue. Quand je cours, je me concentre sur la course elle-même, mais pas à l'exclusion du reste. Je sors d'ordinaire avant le lever du soleil et même si les rues paraissent désertes, on croise toujours des gens, et pas forcément recommandables. Je tiens à être en forme, mais pas au point de me comporter comme une idiote.

J'étais partagée entre le souci de ne rien laisser passer et le désir d'en venir à ce qui m'occupait. Je transigeai en marchant sur la moitié du parcours. Quelque chose me disait qu'elle résidait sur le côté plage de l'autoroute. Les constructions, dans le haut de State Street, ne ressemblaient pas du tout à celles de la photo. J'avais suivi cet itinéraire pendant des semaines et fus étonnée de voir combien les rues paraissent différentes à l'allure d'un marcheur. Les magasins de détail n'avaient pas encore ouvert, mais on se pressait dans les cafés sans prétention sur le trottoir. Les gens se rendaient au centre de gym ou regagnaient leurs voitures, en nage après l'exercice.

Au carrefour de Neil et State Streets, je fis demi-tour et revins sur mes pas. Par chance, il y avait peu de lampadaires... deux par pâté de maisons. Je scrutai les bâtiments sur une hauteur de deux niveaux, vérifiant les escaliers de secours et les balcons où elle aurait pu s'être cachée. Je cherchai des fenêtres situées à une hauteur correspondant à l'angle de la photo. Presque arrivée à la voie de chemin de fer, je commençai à manquer de points de vue. La portion de bâtiment qu'elle avait cadrée me mit enfin sur la piste : la boutique de T-shirts sur le trottoir d'en face. Le bandeau au-dessous de la vitrine m'apparut

sous un jour complètement différent maintenant que je l'avais sous les yeux. Je ralentis le pas jusqu'à ce que l'arrière-plan coïncide avec la photo. Puis je me retournai et regardai ce que j'avais derrière moi. Le Paramount Hôtel.

J'étudiai la fenêtre juste au-dessus de la marquise. C'était une chambre d'angle, probablement spacieuse car un balcon profond enveloppait les deux façades de l'immeuble à cet endroit. L'hôtel d'origine avait peut-être eu à l'étage un restaurant, dont les portes-fenêtres s'ouvraient sur le balcon pour permettre aux clients d'y jouir de l'air matinal au petit déjeuner et, plus tard, du coucher de soleil à l'heure du cocktail.

Je franchis les portes d'entrée et pénétrai dans le hall. L'hôtel avait été remanié avec un remarquable souci du détail. L'architecte était parvenu à en restituer la séduction d'antan sans sacrifier aux critères d'élégance contemporains. On aurait cru que les anciens luminaires de cuivre, astiqués à mort, n'avaient pas bougé. Je les savais faux parce que les originaux avaient été pillés dans les jours qui avaient suivi la fermeture de l'hôtel. Des fresques aux tons assourdis couvraient les murs, dépeignant la clientèle élégante qui résidait au Paramount Hôtel dans les années 1940. On y voyait le portier, de même que de nombreux grooms qui se chargeaient des bagages des nouveaux arrivants. Un groupe de femmes minces comme des fils et le chapeau crânement planté de biais jouaient au bridge dans un coin du hall. Sur les quatre, deux avaient jeté un renard sur leur veste de tailleur aux épaulettes accentuées. Rien ne laissait deviner qu'une guerre était en cours, hormis la pénurie d'hommes. On y avait aussi brossé le patio et la piscine, des images empruntées à d'anciennes photographies. Je dénombrai six cabines à l'extrémité de la piscine flanquée de palmiers à inflorescences en queue-de-cheval et de palmiers reine, plus gracieux. Ce que je n'avais pas compris, en regardant les travaux à travers la palissade, c'est que la piscine se continuait, sous une paroi de verre, jusque dans le hall lui-même. L'espace avait surtout une vocation décorative, mais l'effet d'ensemble ne manquait pas de charme. Une fresque montrait des automobiles d'époque garées dans la rue et il n'y avait aucune trace des commerces pour touristes qui bordent maintenant State Street. Juste à droite, un grand escalier à tapis en trompe-l'œil décrivait une courbe jusqu'à la mezzanine. Je me retournai et vis le même en réalité.

Je le pris et, une fois en haut, tournai à droite, de sorte que je regardai la rue. Ce que j'avais cru être un restaurant ou un salon était en réalité une grande suite d'angle. Un 2 en cuivre au dessin ornementé était fixé à la porte. De l'intérieur s'échappait le bruit d'une télévision montée à fond. Je m'approchai de la fenêtre au bout du couloir et regardai dehors. Solana avait dû prendre la photo d'une

fenêtre de la suite, car, de l'endroit où je me trouvais, la perspective présentait un léger décalage.

Je redescendis le grand escalier et regagnai le hall. Le réceptionniste était un homme d'une trentaine d'années au visage maigre et osseux. Ses cheveux rabattus en arrière luisaient de gomina, un style de coiffure que je n'avais vu que sur des photos datant des années 1940. Un petit air rétro s'accrochait aussi à son costume.

— Bonjour. Puis-je vous renseigner ? me demanda-t-il.

Le poli de ses ongles révélait un passage récent chez la manucure.

— Oui. Je suis intéressée par la suite de la mezzanine, lui dis-je avec un geste vers l'escalier.

— La suite Ava Gardner ? Elle est prise pour le moment. Pour quand souhaiteriez-vous la réserver ?

— En fait, il ne s'agit pas de ça. Je crois qu'une de mes amies l'occupe et je voulais arriver sans prévenir pour lui faire une surprise.

— Elle a demandé à ce qu'on ne la dérange pas.

Je pris un air légèrement étonné.

— Ça ne lui ressemble pas. D'habitude, elle a un défilé constant de visiteurs ! Évidemment, elle est en plein divorce et craint peut-être que son ex veuille la localiser. Pouvez-vous me dire sous quel nom elle est descendue ? Son nom de femme mariée était Brody.

— Je crains que nous ne puissions vous donner ce renseignement. C'est contraire à la politique de l'établissement. Nous plaçons l'intimité de nos hôtes en tête de nos priorités.

— Et si je vous montrais une photographie ? Vous pourriez au moins confirmer que c'est bien mon amie ? Je serais confuse de frapper à la porte si je me trompais !

— Et si vous me donniez votre nom pour que je l'appelle d'ici ?

— Mais la surprise serait gâchée !

Je fis passer ma banane sur le devant et en ouvris la plus petite des poches intérieures. J'en sortis une photo de Solana et la posai sur le comptoir.

— J'ai bien peur de ne pas pouvoir vous aider.

Il veillait à ne pas détourner ses yeux des miens, mais je le savais incapable de résister. Il les baissa.

Je ne dis rien, mais continuai de le regarder sans me troubler.

— N'importe, elle n'est pas seule en ce moment. Un monsieur vient de monter.

Et que je respecte ton intimité !

— Un monsieur ?

— Un homme aux cheveux blancs, grand, très bien de sa personne, très soigné. Je dirais octogénaire.

— Vous a-t-il donné son nom ?

— C'était inutile. Elle a téléphoné pour dire qu'elle attendait

M. Pitts et que je le lui envoie dès qu'il arriverait, ce que j'ai fait.

Je me sentis blêmir.

— Je vous demande d'appeler la police et de le faire tout de suite.

Il me dévisagea et un sourire interrogateur s'ébaucha sur ses lèvres, comme s'il s'agissait d'un canular filmé en caméra cachée pour voir ce qu'il allait répondre.

— Appeler la police. C'est en effet ce qu'a dit ce monsieur. C'est une blague ?

— Bon Dieu ! Faites ce que je vous dis ! Demandez l'inspecteur Cheney Phillips. Vous êtes capable de vous rappeler le nom ?

— Bien entendu, me répondit-il d'un ton pincé. Je ne suis pas idiot.

Je ne bougeai pas. Il hésita, puis il tendit la main vers le téléphone.

Je quittai le comptoir et gravis les marches deux par deux. Pourquoi appeler Henry ? Et qu'avait-elle bien pu lui dire pour l'amener ici ? Quand je m'approchai de nouveau de la suite Ava Gardner, le volume de la télévision avait baissé. La modernisation et remise en état de l'hôtel, heureusement pour moi, n'avait pas prévu d'installer des serrures à cartes. La marque de celle-ci ne me dit rien, mais qu'aurait-elle eu de différent des autres ? J'ouvris ma banane et en sortis les cinq crochets enroulés dans leur étui en cuir. J'aurais préféré être protégée par un fond sonore ou un bruit de conversation, mais impossible d'attendre. J'allais me mettre au travail quand la porte s'ouvrit, découvrant Solana.

— Je peux vous épargner cette peine, me dit-elle. Entrez donc. L'employé de la réception m'a prévenue que vous montiez.

Connard... Je m'avançai dans la pièce. Elle referma la porte derrière moi et enclencha la chaîne de sécurité.

C'était le salon. À gauche, des portes ouvertes révélaient deux chambres indépendantes et une salle de bains à l'ancienne en marbre blanc veiné de gris. Henry était dans les pommes, allongé sur le canapé rembourré et recouvert de tissu, une perfusion dans le bras maintenue par un sparadrap. Ce qui m'inquiéta fut la seringue déjà prête sur la table basse, à côté d'une vasque en cristal pleine de roses.

Un petit vent soulevait les voilages des portes-fenêtres ouvertes. J'aperçus les palmiers plantés depuis peu au bord du patio dallé qui entourait la piscine. Les travaux de terrassement n'étaient pas encore achevés, mais la piscine semblait prête et on procédait au remplissage. Solana me laissa le temps de prendre mes repères en se délectant de la peur qui s'inscrivait sûrement sur mon visage.

— Que lui avez-vous fait ?

— Je lui ai administré un sédatif. Il s'est mis dans tous ses états en ne vous voyant pas.

— Pourquoi me croyait-il ici ?

— Parce que je l'avais appelé pour le lui dire. Je lui ai raconté que

vous étiez venue à l'hôtel et que vous m'aviez agressée. Que je vous avais grièvement blessée et que vous étiez à l'article de la mort et me suppliez de vous laisser le voir. D'abord, il ne m'a pas crue, mais j'ai insisté et il a eu peur de se tromper. J'ai ajouté que j'avais mis sa ligne sur écoute et que s'il appelait la police, vous seriez morte avant qu'il raccroche. Il a fait très vite. Moins d'un quart d'heure après, il frappait à ma porte.

— Que lui injectez-vous ?

— Je suis sûre que le nom du produit ne vous dirait rien. C'est ce qu'on administre aux patients pour les immobiliser avant une intervention. Mais avant, je lui ai fait une intramusculaire dans la cuisse. À action très rapide. Il est tombé comme un arbre fauché par le vent. Il ne paraît pas conscient, mais je vous garantis qu'il l'est. Il entend tout. Simplement, il est incapable de bouger.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Juste le plaisir de voir votre figure quand il mourra, me dit-elle. Vous m'avez pris l'homme de ma vie, je vous prends le vôtre. Mais d'abord, donnez-moi votre sac. Gus m'a dit que vous possédiez une arme. Je ne serais pas étonnée que vous l'ayez avec vous.

— Je ne l'ai pas, mais je vous en prie, vérifiez.

Je défis la boucle et lui tendis le sac. Quand elle voulut le prendre, je lui attrapai le bras et la tirai violemment vers moi. Elle perdit l'équilibre et bascula en avant, mon genou la cueillant alors au visage. Il y eut un délicieux craquement de ce que j'espérai être son nez. En tout cas, elle pissait le sang. Ses yeux papillotèrent et elle tomba à genoux, mains en avant comme pour se retenir. Je lui filai un coup de pied dans le côté et lui piétinai une main. Saisis la seringue sur la table basse, l'écrasai sous mon talon. Filai vers Henry et arrachai le sparadrap pour lui retirer sa foutue perfusion.

Ce que voyant, Solana me tacla. Je tombai en arrière et butai dans la table basse en l'entraînant avec moi. La table se renversa. La vasque en cristal rebondit sur le tapis et revint à sa position initiale sans qu'une rose ait bougé. Je la saisis par le bord et l'abattis sur le haut du bras de Solana, ce qui dénoua la prise. Je me retournai vivement à quatre pattes, mais elle se relança aussitôt sur moi. Elle s'accrocha pendant que je lui balançais mon coude dans le côté. Je détendis un pied et l'atteignis à la cuisse en lui infligeant un maximum de dégâts avec le talon de ma chaussure de jogging.

Elle s'acharna, réattaqua, et cette fois me bloqua les bras en me plaquant les coudes sur les côtés. Nous étions si étroitement soudées que je ne parvenais pas à l'éjecter. Je joignis solidement les mains et les détendis brusquement vers le haut, ce qui l'obligea à lâcher prise. D'une torsion, je lui agrippai le poignet et pivotai. Son corps décrivit un arc de cercle contre ma hanche et elle tomba. Je lui fis une clé de

bras et enfonçai mes doigts dans une de ses orbites. Elle hurla de douleur et se couvrit le visage à deux mains. Je la repoussai en respirant avec un bruit d'enfer. J'entendis des sirènes dans la rue et priai le ciel qu'elles se rapprochent. L'œil en sang, elle se retourna, folle de douleur. Devinant Henry dans son champ visuel, en deux pas elle fut sur lui, la main autour de sa gorge. Je bondis sur elle. Je lui boxai les oreilles, l'agrippai par les cheveux et l'écartai de lui. Elle recula de deux pas, en déséquilibre, et je la poussai violemment. Elle buta contre la porte-fenêtre et tomba sur le balcon.

J'étais à bout de souffle, et elle aussi. Je la vis s'aider du garde-fou pour se relever. Je savais que je lui avais fait mal. Elle aussi m'avait fait mal, mais je ne saurais jusqu'à quel point que lorsque l'adrénaline serait retombée. Pour l'instant, j'étais fatiguée, et pas trop sûre de pouvoir revenir à l'attaque. Elle regarda la rue. J'entendis les voitures de police, sirènes hurlantes, s'immobiliser dans un crissement de pneus. Nous n'étions qu'à un étage au-dessus et il ne leur faudrait pas longtemps pour arriver.

Je gagnai la porte et ôtai la chaîne. Libérai le verrou du bouton, ouvris, puis m'appuyai contre le montant. Quand je me retournai pour la regarder, le balcon était vide. Un hurlement fusa. Je traversai la pièce et passai sur le balcon. Me penchai sur le garde-fou. Un nuage rose s'élargissait sur l'eau de la piscine. Elle se débattit un peu, puis ne bougea plus. Qu'elle soit tombée ou qu'elle ait sauté ne changeait rien à l'affaire. Elle avait atterri face en avant, sa tête heurtant le bord de la piscine, et avait glissé. À cet endroit, il y avait moins d'un mètre d'eau, mais c'était assez. Elle se noya avant qu'on ait pu s'approcher.

ÉPILOGUE

Henry fut emmené en ambulance à St. Terry's. Il se remit de l'épreuve sans incident. Je crois qu'il se sentait vexé d'avoir été berné par Solana, mais j'aurais fait la même chose à sa place. Lui et moi tenons plus à protéger l'autre que notre propre personne.

Les Fredrickson abandonnèrent leurs poursuites contre Lisa Ray. Pour un peu, j'aurais plaint Hetty Buckwald si sûre de la légitimité de leurs prétentions. Quand je trouvai le temps de faire un détour par la laverie pour annoncer à Melvin qu'il était tiré d'affaire, le camion laitier s'était volatilisé et lui avec. Je remplis une attestation d'impossibilité de notification et la déposai au greffe, ce qui mit un terme à mes rapports officiels avec cet individu. Son départ ne me surprit guère ; j'avais pourtant du mal à croire qu'il renoncerait à veiller sur le plus jeune de ses petits-fils. J'espérais encore trouver un moyen de le contacter, mais je ne connaissais ni le nom ni le prénom de sa fille. J'ignorais où elle habitait et où était inscrit l'enfant. Au groupe préscolaire proche de l'université ou à une autre garderie que j'avais repérée à six rues de là ?

Encore maintenant, il m'arrive de tourner en voiture dans le quartier où travaillait Melvin, de scruter les abords des maternelles, d'observer les enfants sur le terrain de jeu. Je maraude dans les parcs du secteur au cas où j'apercevrais un homme à cheveux blancs et blouson d'aviateur en cuir marron. Chaque fois que je vois un enfant avec une sucette, j'étudie les adultes à proximité en me demandant si l'un d'eux a proposé la sucrerie à l'enfant en guise d'entrée en matière. À la piscine, je reste en arrêt devant le petit bassin, derrière la clôture, et regarde les enfants jouer dans l'eau, s'éclabousser, glisser à plat ventre dans la pataugeoire, les mains appuyées au fond et faire semblant de nager. Ils sont si beaux, si délicieux... Je n'imagine pas qu'on puisse vouloir du mal à un enfant. Et c'est pourtant le cas. Les détenus condamnés pour agressions sexuelles sur mineurs se comptent par milliers dans le seul État de Californie. Certains se sont fait la belle, pas nombreux, mais assez pour être inquiétants.

Je ne veux pas penser aux prédateurs de ce bas monde. Je sais qu'ils existent, mais je préfère centrer mon attention sur ce que la nature humaine a de meilleur : la compassion, la générosité, le désir de venir en aide aux personnes dans le besoin. Ce qui peut paraître absurde au vu de notre ration quotidienne et médiatique d'informations détaillant à loisir vols, agressions, viols, meurtres et

autres ignominies. Les esprits cyniques me jugeront idiote, mais je sers le bien et travaille de mon mieux à isoler les êtres malfaisants de leurs sources de profit. Je sais qu'il se trouvera toujours quelqu'un en embuscade pour abuser des personnes vulnérables, des très jeunes ou des très vieux, des esprits candides de tous âges. Une longue expérience me l'a appris. Mais je refuse de céder au découragement. Je sais qu'à ma modeste façon je peux changer la donne. Vous aussi, d'ailleurs.

*Respectueusement vôtre,
Kinsey Millhone*

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CPI FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE (EURE)
DÉPÔT LÉGAL : JUIN 2009. N° 96485 (95386)
IMPRIMÉ EN FRANCE

-
- 1 Sauts en planche. (Toutes les notes sont du traducteur.)
 - 2 Équivalent américain de Police Secours.
 - 3 Sorte de bahut.
 - 4 « Bout d'chou ».
 - 5 « Petit sot ».
 - 6 Jour de fête nationale honorant les soldats morts pour la patrie.
 - 7 Pour Insurance Crime Protection Institute.
 - 8 Pour National Association for Stock Car Auto Racing: principal organisme régissant les courses de stock-cars aux États-Unis.
 - 9 Phonétiquement : « I sell for you » : Je vends pour vous.
 - 10 Pour Multiple Listing Service : réseau indépendant de professionnels de l'immobilier.
 - 11 Pour Certificate of Medical Necessity, Skilled Nursing Facility, Prospective Paiement System, ProMedicare, Diagnosis Related Groupings.
 - 12 Magazine de maquettes de la vie du rail.
 - 13 Voir la recette d'Henry au début du chapitre 9.
 - 14 Soit « La Cantine roulante ».
 - 15 Soit, phonétiquement, le Paresseux (*lazy boy*) : fauteuil de repos.
 - 16 Soit le *Nouveau Livre de tous les pains* de Bernard Clayton.
 - 17 Sorte de vigne japonaise.
 - 18 Poète et publiciste américain (1794-1878) dont la renommée s'attache, entre autres, à ce poème élégiaque.
 - 19 Potage indien à base de poulet et de légumes.
 - 20 Équivalent de nos Prud'hommes.
 - 21 Allô Maltraitance envers conjoints, enfants et personnes âgées.
 - 22 Mort.
 - 23 Soit la Maison de l'aube.
 - 24 Soit la Maison de la gaufre.
 - 25 Code du droit des successions.
 - 26 Ligne de produits de beauté vendus à domicile, comme Tupperware.
 - 27 Produits d'entretien bio.
 - 28 Police de Santa Teresa.
 - 29 Pour *Not of your kind* : pas notre genre.
 - 30 Crédit immobilier.
 - 31 «John Anderson, mon Jo, John, le jour où nous fîmes connaissance... ». Ballade écossaise de Robert Burns.